HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME QUARANTE-UNIE'ME.

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-UNIE'ME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



Carte Réduite
du
Détroit de Magellan
Dressée sur les Journaux des Navigateurs
Par le Sr. Bellin Ing. de la Mar. De la Societé Royale de Londres
1753.
Remarque.
J'ay dressé cette Carte sur les Memoires et les Plans qui ont eté levés par le Sr. Labat Ingénieur embarqué sur le Vaisseau de Mr. de Beauchesne en 1699 et suivantes, et qui a séjourné 7 mois dans le Détroit, et dont lon na pu placer ici tous les Details. Voi. la Page 66 de ce Tome Note 2.
Renvois pour l'Isle de Louis le Grand, et ses Environs.
a. Port Phelippeaux
b. Baye Dauphine
c. Cap S. Jerosme
d. Detroit de S. Jerosme
e. Cap S. Denis
f. Cap de Perdition
g. Canal de la Compagnie et -Baye Ridder
h. Baye de la Mort au pain
i. Cap St. Louis
Longitude 302 du Meridien 303 de l'Isle 304 de Fer 305 306 307 308 309 310
79 Longitude 78 Occidentale 77 du Meridien 76 de Paris 75 74 73 72 71 70
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
Rivière S. François
Cap de la Victoire
Les 4 Evangelistes
C. Finistere
Cap Wesminster
Cap des Piliers
Port l'Anglois
Les 12 Apôtres
Cap Desiré
Cap Jacob
Baye Heureuse
Canal de S. Isidore
Toute cette Partie est tres peu connue
Cap Noir
C. Monda
Port S. Francois
Baye aux Roches
Port Belleau
Cap Fouquet
Riv. aux Isles
Baye Jourdain
B. Charles
B. S. Martin
C. Quad
Riviere du Massacre
Baye Elisabet
Port Galand
I. de Louis le Grand
Baye de la Nativité
Canal
Canal de la Ste. Barbe
C. Galand
B. Descordes ou B. Verte
Baye André
Cap Froward
Nouvelle Riviere
Riv. Françoise
Cap Hollande
Detroit de Jelouzel inconnu
Toute cette Coste est Inconnue
Cap Rond
Riviere Grande
Colonie Espagnole ou dite Philippeville
Baye Famine
Cap aux Renards
Pointe Ste. Anne
Fresh Water Bay ou Baye d'eau douce
I. Ste. Elisabet
I. S. Barthelemi
I. S. Georges ou des Lions
Baye de Sueplakes
Oats Harbourg
Second Goulet
Baye Boucaud
Riv. Baudran
Baye Gregoire
Cap Gregoire
Baye de Pocession
Lieu ou les Espagnols batirent un Fort
Cap des Vierges
Cap de Pocession
Cap Orange
Premier Goulet
Cap du S. Esprit
Cap Monmouth
Détroit de St. Sebastien
on croit ici un Canal
Baye Sauvage
Terre de Feu

Tome XI. N°. 2.



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe Siécle.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.



SUITE DES VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

INTRODUCTION.



LE Voyage de Kæmpfer, la Deſcription du Japon, & celle de l'Iſle Celebes, n'ayant paru dans l'ordre précédent qu'à titre d'Intermedes, on ne remettra pas plus loin la ſuite des Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt, c'eſt-

INTRODUCT. à-dire, par les Détroits de Magellan & de le Maire. Quoique ces fameux Passages appartiennent proprement à l'Amérique, la même raison qui a fait placer leur découverte dans l'article de l'Asie, doit y faire joindre aussi leur Description; d'autant plus qu'elle s'offre naturellement, dans les Voyageurs dont on va recueillir les Journaux. Mais donnons une idée générale du sujet qui reste à traiter.

Voyageurs dont on a les remarques sur les Détroits de Magellan & de le Maire.

Le premier, qui tenta cette route après Magellan, fut Dom François Garcie Joffre de *Layala*, Commandant d'une Flotte Espagnole de sept Vaisseaux. On a vû ses projets & son sort, dans la Description des Philippines. Il entra dans le Détroit, au mois de Janvier 1526, & n'en sortit qu'au mois de Mai, pour entrer dans la Mer du Sud.

Alonso *de Çamargo* partit d'Espagne en 1539, avec trois Vaisseaux, qu'il avoit ordre de conduire au Pérou, & sa navigation fut heureuse jusqu'à l'entrée du Détroit; mais il eut tant à souffrir, dans le passage, qu'ayant été séparé des deux Bâtimens qui accompagnoient le sien, il arriva seul, & dans un état déplorable, au Port d'Arequipa, dans la Mer du Pérou. Des deux autres, l'un périt par le naufrage; & le troisiéme,

désespérant de surmonter la violence des flots, prit le parti de retourner en Espagne.

D'autres Espagnols passerent le même Détroit en divers temps; & tous ces Voyages n'eurent pas un succès plus heureux.

En 1578, François *Drake*, Anglois, passa le Détroit de Magellan, dans l'espace de treize jours, avec cinq Vaisseaux de sa Nation. Il revint en Europe, par les Indes Orientales, & par le Cap de Bonne-Espérance.

En 1580, Pierre *Sarmiento de Gamboa*, Espagnol, venant du Pérou en Espagne par le même Détroit, y fonda la Colonie de Philippeville. On a déja remarqué que Winter, Capitaine d'un Vaisseau de la Flotte de Drake, avoit repassé le premier par cette voye, de la Mer du Sud en Europe.

Thomas *Candish*, excité par l'exemple de Drake, fit, en 1586, le Voyage des Indes Orientales par le Détroit de Magellan, & revint, comme lui, par le Cap de Bonne-Espérance. Mais ces deux Anglois ne cherchoient qu'à s'enrichir par le pillage des trésors du Pérou.

Olivier *de Noort*, dont on a déja donné la Relation, fut le premier Hollandois, qui par des motifs bien entendus, & pour

INTRODUCT. affranchir le Commerce des Provinces-Unies de la tyrannie des Espagnols, entreprit en 1599, de se rendre dans les Mers d'Orient par la même route. Il fit, en trois ans, le tour du Monde; plus heureux que Sebald de Weert, autre Officier de sa Nation, qui après avoir employé dans la même année près de neuf mois à lutter contre les difficultés du passage, se vit forcé de revenir en Hollande, sans avoir pû pénétrer jusqu'à la Mer du Sud.

En 1614, Georges *Spilberg* suivit les traces d'Olivier de Noort, pour soutenir le Commerce de la Hollande, & ne fit pas moins heureusement le tour du Globe.

Jacques l'*Hermite*, autre Hollandois, entreprit le même Voyage en 1724, & passa heureusement le Détroit.

Le Chevalier Jean *Narborough*, envoyé par Charles II, pour faciliter la navigation des Anglois par de nouvelles découvertes, passa le Détroit de Magellan en 1660, & revint par la même voye. Cooke se trompe, en lui attribuant l'honneur d'avoir été le premier qui l'eût passé & repassé dans le même Voyage.

Scharp, Boucanier Anglois, étant entré dans la Mer du Sud par l'Isthme

d'Amérique *(1)*, se proposoit de retourner en Europe par le Détroit de Magellan ; mais ayant manqué l'ouverture du passage, il porta plus loin au Sud, & rentra dans la Mer du Nord, en 1681, par une Mer ouverte, sans avoir eu la vûe d'aucune Terre, jusqu'à son arrivée dans l'Isle de Nevis.

En 1695, une Escadre Françoise de six Vaisseaux, sous le commandement de M. de Gennes, entreprit d'aller faire la guerre aux Espagnols, sur les Côtes du Pérou. Elle entra dans le Détroit de Magellan, au mois de Février de l'année suivante ; mais n'ayant pas cessé pendant deux mois de trouver des vents contraires, elle fut obligée de retourner sur ses traces.

Ce sont les observations de la plûpart de ces Navigateurs, qu'on croit devoir recueillir, pour en former autant d'articles, sous le nom de ceux qui les ont publiées.

A l'égard du Détroit de le Maire, dont on a donné la découverte, dans l'article de ce Voyageur, il est aujourd'hui mieux connu, qu'il ne l'avoit été

(1) C'est-à-dire, qu'à l'exemple de plusieurs autres Avanturiers, il se rendit par terre avec ses Compagnons, sur le bord de la Mer du Sud, où ses brigandages lui procurerent des Vaisseaux.

INTRODUCT. pendant plus d'un ſiécle, par quelques Relations fort eſtimées (2). Telles ſont, 1°. Celle de Woodes Rogers; 2°. Celle d'Edouard Cooke; 3°. Celle de M. Freſier, Voyageur reſpectable à pluſieurs titres, qui jouit de ſa réputation dans un poſte honorable, & qui a donné au Public, en 1732, le récit d'un Voyage à la Mer du Sud, qu'il fit pendant les années 1712, 1713 & 1714. 4°. Celle de M. Anſon, publiée par M. Walter, Miniſtre de l'Eſcadre Angloiſe, dont il s'eſt fait l'Hiſtorien, & compoſée ſur les Journaux de tout ce qu'il y avoit de perſonnes éclairées dans la même Eſcadre.

Comment on les va donner ſucceſſivement.

Tous les Voyageurs qu'on vient de nommer, & dont on n'a pas déja donné l'extrait, vont paroître ici ſucceſſivement; avec cette différence, que ceux qui ont paſſé les Détroits de Magellan, ou de le Maire, dans une autre vûe que celle d'aller aux Indes Orientales, & qui appartiennent par conſéquent à d'autres Parties de ce Re-

(2) On ne parle point de celle de Gorneliſſ Schouten, Compagnon de Jacques le Maire, parce qu'elle ne contient rien qui ne ſe trouve dans celle de le Maire même Nous en avons une Traduction de l'année 1618, à Paris, chez Gobert, in-12. La plus ancienne Edition de celle de le Maire, en François, eſt à la fin de la premiere Partie de la Traduction Françoiſe d'Herrera.

cueil, ne paroîtront que pour fournir leurs remarques sur ces deux Détroits; au lieu qu'une partie de ceux, qui ont poussé leur course jusqu'à la Mer des Indes, seront présentés dans l'étendue convenable à chacun de leurs articles, pour terminer LES VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

INTRODUCT.

§. I.

Voyage du Chevalier Drake.

1577.

Motifs du Voyage & départ de l'Escadre Angloise.

HACKLUYT, qui nous a conservé le Journal Anglois de cette Expédition (3), nous apprend qu'elle fut long-temps mystérieuse; & que pour surprendre apparemment les Espagnols sur les Côtes du Chili, du Pérou & du Mexique, où ils se croyent presqu'inaccessibles par la Mer du Sud, on publia qu'une Escadre de cinq Vaisseaux, que

(3) Recueil d'Hackluyt, Edition de 1600, p. 730. Ce Voyage a été traduit en François par F. de Louvencour, Sieur de Vauchelles, & publié à Paris chez Gosselin en 1613. Le Traducteur remarque dans son Epître, adressée à M. de Saint Simon, Seigneur & Baron de Courtomer, que Drake enleva tant de richesses aux Espagnols, qu'à son retour il fit pour plus de huit cens mille écus de présens à la Reine sa Maîtresse, & à divers Seigneurs de sa Cour. Il ajoûte, avec assez d'obscurité, que le Journal, dont il donnoit la Traduction, venoit d'un Paysan de Courtomer, qui avoit fait le Voyage avec Drake.

DRAKE. 1577. les Anglois avoient fait équiper à Plymouth, étoit destinée pour le Voyage d'Alexandrie. Elle partit, sous le commandement du Chevalier Drake, le 17 de Novembre 1577; & le 5 d'Avril de l'année suivante, elle arriva heureusement à la vûe du Brésil. Les vents ne la favoriserent pas moins jusqu'à la Riviere de la Plata, & de-là jusqu'au Port que Magellan avoit nommé S. Julien.

Punition exemplaire.

1578.

Le premier spectacle qui s'offrit aux Anglois, dans ce Port, fut un Gibet planté; ce qui leur fit juger que Magellan avoit exercé une rigoureuse Justice, sur quelques mutins de son Equipage. Drake en prit occasion de se faire rendre compte de quelques desordres, qui avoient éclaté dans le sien. Un Officier, nommé *Doughtie*, qui fut convaincu d'avoir excité les Matelots à la révolte, pour rompre un Voyage dont il commençoit à craindre les dangers, se vit condamné, suivant la forme des Loix, à perdre la tête d'un coup de hache. L'Auteur observe, comme une singularité sans exemple sur Mer, » qu'il demanda la Communion, & » qu'elle lui fut accordée; après quoi il » embrassa le Général, il lui demanda » pardon, il pria pour la Reine & le » Royaume, il prit congé de la Com-

» pagnie, & marcha conſtamment à la » mort (4). DRAKE. 1578.

L'Eſcadre ayant quitté Saint Julien le 17 d'Août 1578, entra, le 20, dans le Détroit de Magellan. Elle avança peu juſqu'au lendemain. Le Canal parut fort ſinueux, comme s'il eût été ſans paſſage. Un vent contraire, qui ſe leva vers la fin du jour, força les Anglois de retourner, & de jetter l'ancre comme au hazard.

Obſervations de Drake ſur le Détroit de Magellan.

Le deſſein qu'on s'eſt propoſé, oblige ici de s'attacher aux moindres obſervations qui regardent le Détroit. » On y voit pluſieurs beaux Havres, » où l'on trouve de fort bonne eau » douce: mais la principale commodité » manque; c'eſt-à-dire, que proche » même de la terre, on n'y trouve pas » de fond pour mouiller, excepté dans » quelque Riviere étroite, ou entre » quelques Rochers. Ainſi, lorſqu'on y » eſt ſurpris de quelque vent contraire, » ou de quelque tourbillon, le danger » n'y eſt jamais médiocre. La terre, des » deux côtés, eſt bordée de montagnes » fort hautes, & couvertes de neige. » A l'Eſt & à l'Oueſt, on rencontre » pluſieurs Iſles, entre leſquelles la Mer » paſſe avec tant de force, qu'à l'en-

(4) Voyage de Drake, pages 25 & 26.

DRAKE. 1578.

» trée même du Détroit. Sa largeur eſt » de deux lieues en quelques endroits, » & de trois ou quatre en d'autres, » mais nulle part de moins d'une lieue. » L'air y eſt très-froid. Cependant les » arbres y ſont toujours verds; & l'on » trouve deſſous, quantité de bonnes » herbes (5).

Ignorance des Anglois.

Des remarques ſi vagues, & de ſi peu d'utilité, doivent faire juger que le Chevalier Drake n'avoit pas fort à cœur l'intérêt général de la Navigation; ou plutôt, on en doit conclure que les Anglois étoient encore fort éloignés de cette habileté qu'ils s'attribuent aujourd'hui (6). La fortune leur tenant lieu d'autres lumieres, ils eurent le bonheur de ſortir du Détroit, & d'entrer dans la Mer du Sud, dès le 6 de Septembre; c'eſt-à-dire, de faire en treize jours, un paſſage, où des Navigateurs moins heureux ont employé juſqu'à neuf mois. A la vérité, ils furent jettés le 7, par une tempête, à plus de deux cens lieues en longitude: mais cette diſgrace même leur devint avantageuſe, en les faiſant tomber dans une Baye, où ils mouillerent tranquillement. Ce-

(5) *Ibid*, page 28.

(6) On peut dire qu'elle eſt commune à toutes les Nations commerçantes de l'Europe, par la communication de lumieres qui ſe fait mutuellement.

pendant ils se virent dérivés ensuite à cinquante-cinq dégrés & un tiers, au Midi du Détroit. Ce qui leur fit donner à la Baye qu'ils avoient été forcés de quitter, le nom de *Severing of the friends*, ou Baye de la séparation des Amis. La fortune, qui ne les accompagnoit pas moins, leur fit découvrir, à la hauteur où ils étoient parvenus, une Isle qui leur fournit d'excellente eau douce, & des herbes d'une singuliere vertu (7).

DRAKE. 1578.

Baye de la séparation des mis.

La suite de leurs courses, dans la Mer du Sud, n'offre qu'une scène continuelle de victoires & de prospérités. Ils prirent un si grand nombre de Vaisseaux Espagnols, & si richement chargés, qu'au commencement de l'année suivante, rassasiés d'or & d'argent, toutes leurs idées se tournerent à choisir une route sûre, pour retourner en Angleterre avec leurs trésors.

1579.

Riche butin de la Flotte de Drake.

Il s'en présentoit deux : celle du Détroit de Magellan, par lequel ils étoient venus ; & l'autre, par cette grande Mer du Sud, dont l'étendue est effrayante. En se déterminant pour la seconde, il restoit encore à considerer s'ils devoient prendre par les Moluques & le Cap de Bonne-Espérance, ou monter le long

Il balance sur le choix d'une route pour son retour.

(7) Voyage de Drake, page 30.

DRAKE. 1579.

de la Chine & de la Tartarie par le Détroit d'Anian, pour venir defcendre en Angleterre par la Mer Glaciale, en doublant le Cap Tabin & de Norvegue. Deux raifons porterent Drake à rejetter la route du Détroit de Magellan. Premiérement, les Efpagnols, qui avoient eu le temps de raffembler leurs forces fur les Côtes du Pérou & du Chili, lui parurent beaucoup plus redoutables à fon retour, & pour des Vaiffeaux chargés de richeffes, qu'ils n'avoient pû l'être à fon arrivée, & pour des Avanturiers qui ne cherchoient alors que l'occafion de s'enrichir au prix de leur fang. En fecond lieu, il fe formoit une idée terrible de la bouche du Détroit, du côté de la Mer du Sud. Il en avoit effuyé les pluies, les tempêtes, les rafales; & fes meilleurs Pilotes ne fe rappelloient pas, fans frayeur, les fables qu'ils avoient obfervés fur cette Côte.

On réfolut, dans une affemblée de toute la Flotte, de prendre la route du Japon & de la Chine, pour retourner par la Mer du Nord (8), & cette opi-

(8) On ne trouve pas un mot du deffein de paffer par la Mer du Nord, dans le Journal Anglois du Recueil d'Hackluyt. Mais le Traducteur François en parle plufieurs fois. Comme ce n'eft pas le feul point fur lequel il s'écarte du véritable Journal, on doit

nion fut suivie le 16 d'Avril 1579. Mais comme on étoit arrêté depuis quelque temps par les calmes, on prit le parti d'avancer jusqu'à six cens lieues en longitude, pour trouver des vents plus favorables dans cet éloignement de la terre.

DRAKE. 1579.

Froid excessif qui fait retourner vers la Ligne.

Le 5 de Juin, à quarante-deux dégrés du Nord, l'air devint si froid, que tous les Equipages ayant beaucoup à souffrir, & la peine croissant à mesure qu'on avançoit vers le Pôle arctique, on prit le parti de retourner à trente-huit dégrés de la Ligne. On découvrit à cette hauteur, une Terre, à laquelle il y avoit peu d'apparence que les Espagnols, ou d'autres Nations de l'Europe, eussent jamais abordé. Elle parut basse & unie. Bien-tôt on apperçut une bonne Baye, où l'Escadre fut portée par un vent favorable; & Drake y fit jetter l'ancre avec confiance, à la vue d'un grand nombre de Cabanes, qui bordoient le rivage.

Découverte de la nouvelle Albion.

Les Habitans marquerent moins d'effroi que d'admiration, en voyant avan-

supposer que l'Exemplaire, qu'il avoit reçu du Vassal de M. de Courtemer, contenoit quelques *Variantes*. Cependant on est assez en peine comment le Chevalier Drake esperoit alors de venir de la Chine par la Mer Glaciale. Le Détroit d'Anian n'a jamais été bien connu.

DRAKE. 1579.

cer des Masses flotantes, qui devoient être pour eux un spectacle fort nouveau. Ils s'approcherent des premiers Anglois qui descendirent sur le sable; & loin de les traiter en Ennemis, ils leur firent des caresses & des présens. Drake, pour répondre à leur humanité, fit distribuer parmi eux quelques piéces d'étoffe, qu'ils reçurent avec de grandes marques de joye. Les hommes étoient absolument nuds; mais leurs femmes avoient les épaules couvertes d'une peau velue de Daim, ou de quelque autre animal; & de la ceinture jusqu'aux genoux, elles portoient, en forme de tablier, une espece de toile, composée d'écorce d'arbre. Leurs Maisons, qui étoient fort près de la Mer, ressembloient, par la forme, à nos Colombiers; c'est-à-dire, qu'elles étoient rondes & sans fenêtres, avec une seule porte, & une ouverture au sommet, pour servir de passage à la fumée. Leurs lits n'étoient que des rameaux de sapin & d'autres arbres, disposés en cercle autour du foyer, qui formoit le centre de chaque Cabane.

Etat du Pays.

Douceur des Habitans.

Pendant tout le séjour que les Anglois firent dans cette Baye, ils ne cesserent pas de recevoir la visite de ces honnêtes Sauvages, qui leur apportoient,

tantôt de fort beaux panaches de plume, tantôt des ſacs remplis de feuilles ſeches de tabac. Mais avant que de s'approcher d'une petite colline, où le Général avoit fait dreſſer les Tentes, ils s'arrêtoient pour diſcourir entr'eux. Enſuite, laiſſant leurs arcs & leurs fléches dans le même lieu, ils s'avançoient pour faire leurs préſens. La premiere fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêterent auſſi, mais ce fut pour s'égratigner les joues, en pouſſant des lamentations & des cris pitoyables. Drake s'imagina que prenant les Anglois pour des Dieux, c'étoit une ſorte de Sacrifices qu'elles vouloient leur faire. Il donna ordre à ſes gens de ſe mettre en prieres, pour faire connoître apparemment qu'ils avoient eux-mêmes une Divinité puiſſante, à laquelle ils rendoient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques Chapitres des Saintes Ecritures. Les Sauvages ſe rendirent fort attentifs, & parurent pénétrés de plaiſir. Après cette lecture, ils s'approcherent modeſtement des Tentes; & Drake fut extrêmement ſurpris de les voir rendre, aux Anglois, tout ce qu'ils en avoient reçu (9).

DRAKE. 1579.

Ils prennent les Anglois pour des Dieux.

(9) Cette reſtitution, de quelque motif qu'elle pût venir, eſt aſſez ſinguliere pour faire remarquer que

DRAKE. 1579.

Il jugea que la nouvelle de ſon arrivée s'étoit répandue plus loin ; car, peu de jours après, on les vit paroître en plus grand nombre ; & deux d'entr'eux, s'étant ſéparés des autres, lui firent connoître par diverſes marques de reſpect, auxquelles il ne put ſe méprendre, qu'ils l'avoient diſtingué pour le Chef de ſa Troupe. Ils continuerent leurs ſignes, par leſquels il crut comprendre auſſi qu'ils venoient de la part de quelque perſonne puiſſante, ou peut-être de leur Roi, & qu'ils lui demandoient un gage de confiance, ſur lequel ce Prince, ou ce Seigneur, pût hazarder lui-même une viſite. Le diſcours, dont ces ſignes furent accompagnés, dura près d'une demie heure. Drake s'efforça de leur faire entendre à ſon tour, qu'il leur vouloit toutes ſortes de bien. Il leur offrit des préſens, pour celui qui les avoit envoyés. Cette offre, qu'ils accepterent de fort bonne grace, parut leur cauſer beaucoup de joye. On vit bientôt venir, entre pluſieurs Sauvages, un homme de fort belle taille & d'un air aſſez gracieux, qu'on ne put mé-

Le Roi du Pays viſite le Général Anglois.

le Traducteur ſe trompe ici. L'Anglois porte, comme je l'ai traduit, They reſtored again, tous, thoſe things wich before we beſtowed upon them. Page 737.

connoître pour leur Roi. Il marchoit gravement ; & ſon cortege pouſſoit autour de lui des cris & des chants. Un Officier, de bonne mine, qui le précédoit de quelque pas, portoit une maſſe ou un Sceptre, d'où pendoient deux Couronnes & trois longues chaînes. Les Couronnes étoient compoſées de plumes de diverſes couleurs, & les chaînes paroiſſoient d'os. Le Roi, & tous ceux qui environnoient ſa Perſonne, étoient vêtus de peaux. Les autres étoient nuds ; mais ils avoient le viſage peint, les uns de blanc, les autres de noir, & quelques-uns de differentes couleurs. Ils avoient, avec eux, un fort grand nombre d'Enfans : &, ſans diſtinction d'âge, ils portoient tous dans leurs mains quelque préſent.

Conduite extrêmement ſinguliere des Sauvages.

Le Général Anglois, quoique prévenu en faveur d'une Nation ſi douce, ne vouloit pas recevoir, ſans précaution, une troupe dont le nombre l'emportoit beaucoup ſur la ſienne. Il donna ordre à ſes gens de ſe tenir ſous les armes, & de ſe ranger autour de leurs Tentes, dont ils s'étoient fait comme un petit Fort, défendu d'un bon rempart. Le Roi ne parut point effrayé de ces diſpoſitions. Il ſalua tous les An-

DRAKE. 1579.

glois. Celui qui portoit ſon Sceptre, ayant appellé un autre Officier, auquel il dit quelque choſe d'une voix baſſe, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui diſoit, & cette ſorte de harangue dura fort long-temps. Enſuite le Roi s'approcha du Fort, avec les hommes & les femmes de ſon Cortege, après avoir fait ſigne au Peuple & à tous les Enfans de demeurer en arriere. Alors, celui qui portoit le Sceptre entonna un chant, & commença une danſe, avec une grace & une meſure qui cauſerent de l'admiration aux Anglois. Le Roi, ſon Cortege, & tout le Peuple ſuivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du ſpectacle & guéri de ſes défiances, leur permit d'entrer, en chantant, & en danſant, dans le Fort & dans les Tentes (10).

Drake ſe croit couronné Roi du Pays.

Après la danſe, le Roi s'aſſit, & preſſa le Général, par des ſignes, de s'aſſeoir près de lui. D'autres ſignes, par leſquels il continua de s'expliquer, ne ſemblerent marquer d'abord que de l'affection & des offres de ſervice : mais les Anglois ſe crurent bientôt obligés de leur donner un ſens plus étendu. Le Roi prenant la plus grande des deux Couronnes, la mit ſur la tête de Drake.

(10) Pages 61 & précédentes.

Enſuite il lui mit au cou les trois chaînes, en recommençant à chanter avec tout ſon Peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave & reſpectueux ; & par intervalles, il répétoit le nom d'*Aioh*, que les Anglois prirent pour un terme de déférence, ou pour un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de recevoir le Sceptre & la Couronne, au nom de la Reine d'Angleterre, en ſouhaitant que toutes les richeſſes du Pays fuſſent tranſportées quelque jour à Londres, pour la gloire & le bonheur de ſa Patrie.

Exercice de Religion des Sauvages.

Le Peuple s'écarta auſſi-tôt à quelque diſtance, & parut ſe livrer à des exercices de Religion. Quelques Anglois, pouſſés par la curioſité, voulurent être témoins de cette nouvelle ſcène. Ils virent pluſieurs troupes de Sauvages, qui prenoient le plus jeune d'entr'eux, & qui, ſe mettant en cercle autour de lui, jettoient des cris fort triſtes, en s'égratignant le viſage & ſe picquant la peau juſqu'au ſang. Drake ne put douter qu'ils ne le priſſent pour un Dieu, lorſqu'il les vit revenir, pour lui montrer leurs égratignures & leurs plaies. Il leur fit donner des emplâtres & des onguents, dont ils admirerent beaucoup la vertu ; & leur folle erreur

DRAKE. 1579.

ne faiſant qu'augmenter, ils continuerent leurs Sacrifices de trois en trois jours. Mais les Anglois trouverent enfin le moyen de leur faire comprendre, que cette extravagance leur déplaiſoit.

Pourquoi Drake nomme le Pays la nouvelle Albion.

Drake, ayant pris poſſeſſion du Pays, pour la Reine, ſa Maîtreſſe, lui donna le nom de la nouvelle Albion; non-ſeulement parce qu'il ſe crut le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de reſſemblance avec l'Angleterre, par la verdure & la beauté de ſes Côtes. Il fit graver, ſur une lame de cuivre, le nom, le portrait (11) & les armes de la Reine, ſon propre nom, l'an & le jour auquel il étoit arrivé, & les faveurs qu'il avoit reçues de la Nation. Cette lame fut clouée ſur la face d'un pillier de pierre, qu'il fit élever au milieu du Fort.

Lorſqu'on eut fait les réparations néceſſaires au Vaiſſeau, le Général obſerva plus ſoigneuſement le Pays, & ſe fit un amuſement de viſiter pluſieurs habitations des Sauvages. Il ne vit preſque aucune terre, qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y ſont en ſi grand

(11) Le Journal Anglois dit ſimplement qu'il fit clouer, ſur le pilier, une piece de Monnoie d'Angleterre.

nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve, de toutes parts, une ſorte de lapins, dont la deſcription eſt fort étrange. Ils ont le corps auſſi grand que les lapins de Barbarie, la tête de la groſſeur des nôtres, les pieds ſemblables à ceux des taupes, & la queue d'un rat, mais beaucoup plus longue. Sous le ventre, ils ont, des deux côtés, un petit ſac, dans lequel ils mettent des proviſions pour la faim, lorſqu'ils ſont raſſaſiés. Les Sauvages en mangent la chair, qu'ils trouvent de fort bon goût, & font tant de cas de la peau, que la robbe de leur Roi en étoit compoſée.

DRAKE, 1579.

Etrange ſorte de Lapins qui s'y trouvent.

Le départ de l'Eſcadre leur cauſa de vifs regrets. Drake s'étoit déterminé à prendre ſa route par les Moluques, dans la crainte des dangers qu'il prévoyoit par le Nord. Il rencontra pluſieurs Iſles, juſqu'au 14 de Novembre, qu'il eut la vûe de Ternate, où il obtint du Roi toutes ſortes de faveurs, & la liberté du Commerce. De-là, paſſant par les Iſles de Celebes & de Java, il arriva, le 18 de Juin 1580, au Cap de Bonne-Eſpérance, ſans avoir eu la vûe d'aucune terre, & le 22 de Juillet à Sierra Liona. Enfin, le 3 de Novembre de la même année, c'eſt-à-dire,

Retour de Drake en Angleterre.

1580.

DRAKE. 1579.

trois ans, douze jours moins, après son départ, il acheva le tour du Monde, en mouillant heureusement au Port de Plimouth.

§. II.

Voyage de Pierre de Sarmiento.

1580.

Occasion du Voyage de Sarmiento.

LE passage de Drake, par le Détroit de Magellan, allarma si vivement les Espagnols, que pour assurer la tranquillité de leurs Etablissemens, en fermant la seule voye qui les exposoit alors à l'invasion des Etrangers, ils prirent la résolution d'y bâtir un Fort. Le Viceroi du Pérou avoit envoyé deux Vaisseaux de Guerre, sous le commandement de Pedro Serano, le plus habile Navigateur que l'Espagne eut dans ces Mers, pour donner la chasse à Drake, & lui enlever, s'il étoit possible, les richesses qu'il emportoit du Pérou; mais, les Anglois étant déja trop éloignés, Serano reçut ordre d'aller voir, dans le Détroit de Magellan, de quelle maniere on pourroit le fortifier. Il employa neuf mois à cette entreprise; & rempli de ses observations, il vint en Espagne, pour en rendre compte à la Cour. Elle s'en promit assez de succès, pour faire partir Diego Faris des

Les Espagnols veulent fortifier le Détroit de Magellan.

Valdez, avec une Flotte de vingt-trois Vaiſſeaux, montée de trois mille cinq cens hommes d'Equipage, & de cinq cens vieux Soldats pour travailler aux Fortifications.

SARMIENTO. 1580.

Mais cette expédition, quoique fort bien concertée, ne répondit pas aux eſpérances de la Nation Eſpagnole. A peine la Flotte étoit ſortie du Port de Cadix, qu'une affreuſe tempête en fit échouer cinq Vaiſſeaux, avec perte d'environ deux cens hommes; & le reſte fut ſi maltraité par les flots, que Valdez ne put continuer ſon voyage qu'avec ſeize Voiles, accompagné de Pedro de Sarmiento, qui devoit être Gouverneur du nouveau Fort. Après avoir perdu beaucoup de temps à ſe radouber, ils ſe virent forcés de paſſer l'Hyver ſur la Côte du Bréſil, dans la riviere de Janeïro. Ils remirent en Mer au Printems: mais, vers le quarante-deuxiéme dégré de latitude Auſtrale, ils eſſuyerent une ſi rude tempête, que la moindre de leur diſgrace fut de ſe voir réduits à battre la Mer, au hazard, pendant l'eſpace de vingt-deux jours, & de gagner enfin l'Iſle de Sainte Catherine. Ils avoient perdu, dans cette fatale occaſion, un de leurs meilleurs Bâtimens, avec trois cens hommes &

Diſgrace de leur Flotte.

Sarmiento eſt nommé Gouverneur du Fort.

SARMIENTO. 1580.

vingt femmes qu'il avoit à bord, & la plus grande partie des munitions qui étoient destinées pour le Détroit.

Valdez, se roidissant contre l'infortune, laissa tous ses Malades à Sainte Catherine, & le tiers de ses Vaisseaux qu'il ne put remettre en état de soutenir la Mer. Il lui en restoit dix, avec lesquels il se hâta de partir, pour donner la chasse à quelques Anglois qui avoient paru sur la Côte. Mais, en arrivant à l'embouchure du Détroit, une nouvelle tempête le força de retourner à Rio-Janeïro. L'année suivante, Pedro de Sarmiento, qui s'étoit rendu au Pérou, entreprit le même voyage sous de meilleures auspices par la Mer du Sud, & débarqua heureusement quatre cens hommes & trente femmes à la Pointe de Possession, où il fit bâtir un Fort qu'il appella *Nombre de Jesus*. De là, s'étant rendu par terre au Port de Famine (12), il y bâtit une Citadelle, qu'il nomma Philippeville. A l'approche de l'Hyver, il s'embarqua pour retourner en Espagne, avec vingt-cinq Matelots : mais il eut le malheur d'être pris dans sa route, par le fameux

Sarmiento bâtit Nombre de Jesus & Philippeville.

(12) Ce nom ne lui fut donné qu'en 1587, par Thomas Candish, qui, trouva la Citadelle déserte, jugea que tous les Espagnols étoient morts de faim.

Chevalier

Chevalier *Walter Raleigh*, qui le conduisit en Angleterre. On a vû, dans la Relation d'Olivier de Noort, & l'on achevera de voir dans celle de Candish, quel fut le sort des Espagnols qu'il avoit laissés au Détroit. Il reste à donner quelque idée de ses découvertes, sur le témoignage d'Argensola, Historien des Moluques (13), & du Capitaine Edouard Cooke (14).

SARMIENTO. 1580.

Ses observations dans le Détroit.

En retournant vers la Mer du Nord, il mouilla dans une Baye inconnue, où il ne vit paroître aucun Habitant : mais il y découvrit des vestiges de pieds humains, des dards, des rames & des filets. Ses gens monterent au sommet de plusieurs hautes Montagnes, d'où ils apperçurent un Archipel de petites Isles & un Canal fort spacieux, qui les traversoit. Quoique la plûpart de ces Isles fussent désertes, elles lui semblerent naturellement fertiles. Il vit, dans quelques-unes, plusieurs Indiens nuds, & peints de terre rouge. Plus loin, il en découvrit cinq dans une espece de Canot, qu'ils abandonnerent, pour prendre la fuite à pied. Ses recherches, sur le rivage, lui firent trouver une hute ronde, composée de quelques

(13) Livre 3 & 4.

(14) Dans la Relation de son Voyage à la Mer du sud, Pages 43 & 44.

SARMIENTO. 1580.

pieux, de large écorce d'arbres & de peaux de loups marins (15), dans laquelle il vit un amas de petites brossailles & des coquilles, avec quelques filets de pêche, des os en forme de crochets ou d'hameçons, & plusieurs petits sacs remplis de terre rouge. En continuant d'avancer d'une Isle à l'autre, il découvrit une Habitation, réguliérement bâtie, & quantité d'Indiens aux environs. A cinquante-quatre dégrés de latitude du Sud, sur une Pointe qu'il nomma Saint Isidore, il en trouva de fort traitables, qui se mêlerent familiérement avec l'équipage du Vaisseau. Entre les montagnes, il en vit une à peu de distance, qui vomissoit des flammes, & qui n'en étoit pas moins couverte de neige. Dans l'embouchure Occidentale du Détroit, Sarmiento, vit des hommes hauts de trois *Verges* (16), & d'une grosseur pro-

(15) On a déja remarqué qu'ils sont nommés, par d'autres Voyageurs, loups & veaux marins.

(16) C'est-à-dire, de neufs pieds. Quoique rien ne soit si positif que ce témoignage, & qu'il s'accorde avec celui de plusieurs autres Relations, il paroît bien surprenant que dans la suite tous les Géans du Détroit ayent comme disparu, & que tous les Navigateurs d'un temps plus proche du nôtre, n'y ayent vû que des hommes de la taille ordinaire. Cette grosse Ville, avec des Tours, ces Bourgs, ces Habitations bien peuplées, & ces arbres dignes d'un meilleur climat, n'ont pas été retrouvés non plus sur la Côte des Patagons, qui est celle du Nord.

SARMIENTO. 1580.

Ville & Bourgs qu'il y découvre.

portionnée. Ses gens en saisirent un, qu'ils amenerent à bord. Après avoir passé la plus étroite partie du Détroit, il découvrit clairement sur la Côte du Nord, entre deux longues Montagnes, quelques délicieuses Plaines, plusieurs Bourgs, & une Ville ornée ou fortifiée de plusieurs Tours. Sur la Côte Méridionale, qui est celle de la Terre de Feu, il ne fut pas moins surpris de trouver à la distance de cinq lieues du rivage, un Pays fort bien peuplé, dont les Habitans nourrissoient des bestiaux, & beaucoup d'arbres semblables à ceux qui portent la canelle & le coton. Le Détroit, dans toute sa longueur, lui parut de cent dix lieues; ce qui s'accorde avec le compte de Magellan.

§ III.

Différens Voyages aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan.

LA Loi qu'on s'est imposée, dans l'Avertissement du trente-septiéme Tome, de passer légerement sur toutes les Relations qui ne portent aucun caractere particulier d'agrément ou d'utilité, & qui se trouvent supprimées d'elles-mêmes, comme on l'a fait obser-

SARMIENTO. 1580.

ver, par d'autres Relations plus exactes & plus completes, oblige ici de rassembler, sous un même titre, plusieurs Voyageurs, qui n'ont pas d'autre droit, pour sortir de l'obscurité, que d'avoir tenté les premiers une route peu connue, & d'avoir servi comme de guides à des Observateurs plus éclairés.

THOMAS CANDISH, 1586.

I. THOMAS CANDISH, Gentilhomme du Comté de Suffolk (17), encouragé par la réputation de Drake, partit de Plymouth, le 22 de Juillet 1586, avec trois Vaisseaux, qui le firent arriver, le 17 de Décembre, au Port qu'il nomma le premier, *Port Desiré*, ou *du Desir* (18). Il en partit le 28, pour suivre la Côte; & le 30, à quarante-huit dégrés de latitude Australe, il rencontra un rocher à cinq lieues de la terre, autour duquel la sonde fit trouver, à la distance d'un mille, huit brasses d'eau sur un fond pierreux. Il doubla le Cap Blanc & le Cap des Vierges, qui n'avoient point encore de nom. Après avoir

(17) Son Journal se trouve dans la Collection d'Hacluyt, pages 803 & suivantes, sous le titre d'admirable & heureux Voyage, &c. On nous y apprend qu'il fut composé par François Prety, de Ry, dans le Comté de Suffolk, employé sous les ordres de Candish; que Candish étoit lui même de Trimley, Bourg du même Comté. Je ne connois pas de traduction Françoise de cet Ouvrage. Il est écrit fort grossiérement.

(18) On en verra ci-dessous, la Description.

CANDISH. 1587.

jetté l'ancre ſous le dernier, qui eſt à l'entrée du Détroit de Magellan, il s'engagea, le 6 de Janvier, dans la bouche du Détroit, à cinquante-deux dégrés. Le 7, il y prit, ſur le rivage, vingt-trois Eſpagnols, & leur Chef nommé Hernando; triſte reſte de quatre cens hommes de la même Nation, qui étoient morts de faim & de miſere dans la nouvelle Colonie de Sarmiento. Il arriva, le 10, à Philippeville, dont les murs & les fortifications ſubſiſtoient encore. Depuis l'embouchure du Détroit juſqu'à l'endroit où il ſe rétrécit le plus, il compte quatorze lieues, & la route, dit-il, eſt à l'Oueſt & au Nord. Il en compte dix, depuis cet endroit juſqu'à l'Iſle des Pingouins, au Sud-Oueſt, tirant un peu vers le Sud.

Son arrivée au Détroit de Magellan.

Quoiqu'une partie de ſes remarques, ſur l'établiſſement de Sarmiento, ſe trouve dans les citations de la Relation d'Olivier de Noort, il convient au deſſein qu'on ſe propoſe, de les rappeller ici dans ſes propres termes. « Philippe- » ville avoit quatre Forts, & chacune » de leurs faces avoit été montée d'une » piéce de canon de fonte; mais les » Eſpagnols avoient pris ſoin d'enter- » rer cette artillerie, & l'on n'en voyoit » plus que les affuts. Candish ne man-

Ses obſervations ſur la Colonie Eſpagnole de Sarmiento.

CANDISH. 1587.

» qua point de faire déterrer toutes les » piéces, & de les faire transporter à » bord. La Place étoit située, sans con- » tredit, dans l'endroit le plus favora- » ble du Détroit pour le bois & l'eau. » Elle avoit plusieurs Eglises. Les Loix » devoient être fort séveres, car on » voyoit quelques Gibets, auxquels plu- » sieurs Criminels étoient encore atta- » chés. Il paroissoit que les Espagnols » y avoient été long-temps réduits à ne » vivre que de moules & de limpets. » Candish n'y trouva pas d'autres vi- » vres, à l'exception de quelques Daims, » qui descendoient des montagnes pour » se rafraîchir au bord de la Riviere. » Ces Espagnols s'étoient flattés de se » rendre les seuls Maîtres du Détroit : » mais le Ciel fit connoître que ce n'é- » toit pas sa volonté. Pendant plus de » deux ans qu'ils occuperent leur Ville, » ils n'y virent rien croître & rien prof- » pérer. D'un autre côté, ils furent » souvent attaqués par les Indiens, juf- » qu'à ce qu'ayant consommé toutes » leurs provisions, ils moururent pres- » que tous de faim dans leurs maisons, » où les Anglois trouverent leurs Ca- » davres tout vêtus. L'air en étoit en- » core infecté. Ceux qui étoient demeu- » rés vivans avoient pris le parti d'ense-

» velir, dans la terre, leurs meubles & tout ce qu'ils n'avoient pas eu la force d'emporter, pour abandonner cette funeste demeure, & se mettre en chemin le long du rivage, dans l'espoir d'y trouver de quoi soutenir leur misérable vie. Ils n'avoient pris que leurs arquebuses & quelques ustenciles; mais à l'exception de quelques oiseaux de mer, qu'ils avoient tués par intervalles, ils n'avoient vécu, pendant l'espace d'un an, que de racines & de feuilles. Enfin, lorsqu'ils rencontrerent Candish, ils étoient déterminés à prendre leur route vers la riviere de Plata. Dans leur nombre de vingt-quatre, ils avoient deux femmes (19).

CANDISH. 1587.

Il lui donne le nom de Port de Famine.

Candish changea le nom de leur malheureuse Colonie en celui de *Port de Famine*, que tous les autres Voyageurs lui ont conservé depuis. Il la place à cinquante-trois dégrés du Sud, & le Cap Froward (20) à cinquante-quatre. Il donna aussi le nom de Baye d'Elisabeth à une belle Baye sablonneuse, qui, suivant le calcul de sa route, est à vingt lieues du Port de Famine. Deux lieues plus loin, il trouva une riviere d'eau

(19) Journal de Thomas Candish, *ubi suprà*, page 606.

(20) C'est une corruption, pour Forward.

CANDISH. 1587.

douce, & quantité de Sauvages, avec lesquels il fit quelque liaison, quoiqu'il les donne pour des Antropophages. Le Canal de Saint Jérôme en est, dit-il, à deux lieues. De ce Canal, qu'il nomme ailleurs une riviere, il compte, par estime, trente-quatre lieues jusqu'au débouchement du Détroit dans la mer du Sud. Ainsi, conclut-il, toute sa longueur est d'environ de quatre-vingt-dix lieues ; & la latitude du débouchement est à peu près la même que celle de l'entrée, c'est-à-dire, d'environ cinquante-deux dégrés quarante minutes du Sud. Il se trouva, dans la Mer du Sud, le 24 de Février (21).

Le reste de son Voyage ne contient que diverses expéditions sur les Côtes de Chili, du Pérou, & de la Nouvelle Espagne, avec sa route aux Philippines, & son retour en Angleterre par le Cap de Bonne-Espérance. Il rentra dans le Port de Plymouth, le 9 de Septembre 1588 (22).

(21) *Ibidem*, page 807.

(22) On trouve à la suite de son Journal, les Hauteurs de quantités de lieux, les sondes, & les variations de l'Aiguille sur toute sa route, par Thomas Fuller d'Ipswich, qui étoit son Pilote. Hakluyt y joint quelques autres petits Journaux du même Voyage, tels que celui de Winter, qui accompagnoit Drake, & qui repassa le Détroit, Celui de Chidley & de Whech ; enfin celui d'un autre Voyage de Candish, en 1591, où l'Auteur,

II. OLIVIER DE NOORT, qui fit le Voyage des Indes Orientales par la même route, en 1598, a déja trouvé place à la ſuite de Magellan, dans le Tome XXXVIII. de ce Recueil, où l'on a cru devoir le faire ſervir à jetter du jour ſur la Relation de Pigafetta.

1598. OLIVIER DE NOORT.

III. SEBALD DE WEERT, également célébre par les Iſles qui portent ſon nom, & par les malheurs qu'il eſſuya dans un Voyage au Détroit de Magellan, n'offre rien de plus remarquable, dans ſon Journal (23), que le détail même de ſes diſgraces, qui l'obligerent de renoncer à ſon entrepriſe. Il étoit parti de Hollande le 8 de Juin 1598, avec une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux, dont il commandoit l'un, ſous les ordres de l'Amiral Mahu & du Vice-Amiral Simon Deſcordes; cette petite Flotte, s'étant arrêtée trop long-temps ſur la Côte d'Afrique, n'arriva au Détroit que le 6 d'Avril de l'année ſuivante. Elle y entra fort heureuſement: mais les vents devinrent ſi contraires, que Sebald, après avoir eſſuyé, pendant plus de huit mois, tous les dan-

1598. SEBALD DE WEERT.

Ses diſgraces.

nommé Jean Jane, parle d'une Carte admirable du Détroit, levée par Candish, mais qui ne paroît pas avoir jamais vû le jour.

(23) Au Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, Tome I, page 609.

Sebald de Wert. 1599.

gers d'une Mer terrible, & s'être vû séparé de ses Compagnons, qui continuerent plus heureusement leur route, fut contraint par la révolte de ses gens, par la faim, & par le déplorable état de son Vaisseau, de rentrer dans la Mer du Nord. Une si triste situation ne lui avoit guéres permis de faire des observations utiles : cependant, on trouve, dans le Journal de ses peines, plusieurs circonstances qui méritent d'être recueillies.

1599.

Noms qu'il donne à differens Lieux.

C'est de lui qu'on apprend que la Baye, qui avoit reçu, des premiers Navigateurs, le nom de Baye verte, prit celui de Baye Descordes, le 2 d'Août 1599, en mémoire de tous les accidens que les Hollandois du Vice-Amiral y avoient essuyées (24). Outre l'excès de la faim & du froid, ils y avoient été fort maltraités par les Sauvages ; & si l'imagination ne leur fit pas grossir les objets de leur crainte, on doit prendre une étrange idée de ces Barbares, sur leur récit. La Flotte n'ayant pas encore été dispersée, Descordes fut détaché avec deux Chaloupes, vers une Isle qui est vis-à-vis de la même Baye. » Il y » trouva sept Canots, remplis de Sau- » vages, qui n'avoient pas moins de

(24) *Ibid*, page 654.

Sibald de Weert. 1599.

» dix ou onze pieds de haut, & dont
» la couleur étoit rousse & la chevelure
» fort longue. Aussi-tôt qu'ils eurent
» apperçu les Chaloupes, ils descen-
» dirent au rivage, d'où ils jetterent
» une si grande quantité de pierres,
» que les Hollandois n'oserent s'en ap-
» procher. Alors, se flattant de leur
» avoir inspiré de l'effroi, ils se rem-
» barquerent tous dans leurs Canots,
» pour fondre avec de grands cris sur
» les Chaloupes. Le Vice-Amiral les
» laissa venir jusqu'à la portée du fusil,
» & fit faire sur eux une décharge,
» qui en tua quatre ou cinq. Ils retour-
» nerent à terre, où dans leur fureur
» ils arracherent de leurs propres mains,
» des arbres qui paroissoient gros de
» neuf ou dix pouces, pour s'en faire
» des retranchemens, & des armes (25).
» Tous ces Sauvages étoient entiére-
» ment nuds, à l'exception d'un seul,
» qui avoit autour du cou, une peau
» de chien marin, qui lui couvroit le
» dos & les épaules. Leurs armes étoient
» des fléches d'un bois fort dur, qu'ils
» lançoient vigoureusement avec la
» main, & dont la pointe avoient la for-
» me d'un harpon. Elle demeuroit dans
» le corps de ceux qui en étoient bles-

(25) *Ibid.* Pages 651 & 652.

SEBALD DE WEERT. 1599.

» ſés, n'étant attachée au bout du bois ; » qu'avec des boyaux de chiens marins ; » & ce n'étoit pas ſans beaucoup de » peine qu'on l'en tiroit, parce qu'elle » pénétroit fort avant (26). La prudence obligea Deſcordes d'abandonner ces Furieux : mais d'autres Hollandois, qui furent ſurpris peu de jours après, ne ſe dégagerent pas avec le même bonheur. Ils perdirent pluſieurs de leurs gens ; & l'Amiral, ayant envoyé, au même lieu, des forces plus nombreuſes, » on n'y trouva plus ces hommes » cruels, ou plutôt ces bêtes brutes, » mais on y vit d'horribles marques de » leur brutalité. Ils avoient inhumai» nement défiguré les Cadavres des » Morts (27).

Ordre de Chevalerie Hollandoiſe.

En quittant cette Baye, l'Amiral ; pour éterniſer la mémoire d'un Voyage ſi extraordinaire, forma un Ordre de Chevalerie, compoſé des principaux Officiers de la Flotte ; & le calme ayant obligé, dès le lendemain de mouiller dans une autre grande Baye, au Sud, il ne remit pas plus loin la premiere célébration de cet Etabliſſement. Tous les Chevaliers prêterent, entre ſes mains, un ferment ſolemnel, par lequel » ils promirent de ne jamais con-

(26) *Ibidem.* (27) Page 656.

» ſentir à rien qui fût contraire aux » loix de l'honneur, dans quelques pé- » rils & quelques extrêmités qu'ils puſ- » ſent tomber ; ni à rien, qui pût tour- » ner au déſavantage de leur Patrie. » Ils y ajoûterent particuliérement la » promeſſe d'expoſer leur vie contre les » Ennemis de leur Nation, & de faire » tous leurs efforts pour rendre les ar- » mes des Hollandois triomphantes, » dans les Pays d'où l'Eſpagne tiroit les » tréſors qu'elle employoit depuis tant » d'années à faire la guerre aux Pays- » Bas. Cette cérémonie ſe fit à terre, » ſur la Côte Orientale du Détroit ; & » l'ordre, ou la Confrairie, prit le » nom du *Lyon déchaîné*. L'Amiral fit » écrire les noms des Chevaliers ſur une » Table, qui fut placée, dans le mê- » me lieu, ſur un haut pilier, afin » qu'elle pût être vûe de tous les Vaiſ- » ſeaux qui tiendroient cette route ; & » la Baye reçut le nom de Baye des » Chevaliers.

SIRALD DE WEERT. 1599.

Deux autres Bayes furent nommées, l'une, *Baye des Soucis*, & l'autre *Baye Cloſe*, par illuſion à divers malheurs, qui ne ceſſoient pas de pourſuivre la Flote ; mais on n'en trouve pas les hauteurs dans le Journal ; comme ſi tant de diſgraces avoient fait perdre, aux

SIBALD DE WEERT. 1599.

Caractere & figure des Sauvages du Détroit.

Hollandois, le soin de ces observations (28). De Weert ne laisse pas de s'attacher beaucoup à faire connoître la figure & le caractere des Habitans. Un jour dit-il, que ses Matelots étoient à chercher des vivres, » ils découvrirent trois Canots conduits par des » Sauvages, qui ayant découvert la » Chaloupe, sauterent à terre, & grimperent comme des singes, sur les montagnes. On ne trouva, dans les Canots, que de jeunes Pingouins, des » Harpons de bois, de petites peaux » de bêtes sauvages, & d'autres bagatelles. Mais les Hollandois apperçurent, au pied d'une montagne voisine, une femme, avec deux petits » enfans, qui faisoit tous ses efforts » pour se sauver. Elle fut prise, & conduite à bord, sans qu'on remarquât » sur son visage aucun air de tristesse » ou d'émotion. Sa taille étoit médiocre, & sa couleur rousse. Elle avoit » le ventre pendant, l'air farouche, les » cheveux courts & qui paroissoient » coupés jusqu'aux oreilles. Pour ornement, elle portoit au cou des coquilles de limaçons; & par derriere, » une peau de chien marin, qui lui » couvroit les épaules, & qui étoit at-

(28) Pages 654 & 655.

SEBALD DE WEERT. 1599.

» tachée ſous ſa gorge avec des cordes » de boyaux. Le reſte de ſon corps » étoit nud. Les mammelles lui pen» doient comme des pis de vache. Elle » avoit la bouche grande, les jambes » tortues, & les talons fort courts.

» Elle refuſa de manger de la vian» de cuite. On lui offrit quelques » oiſeaux, qui ſe trouvoient dans la » Chaloupe, & qu'elle reçut avidem» ment. Son premier ſoin fut d'en » arracher les plus grandes plumes. En» ſuite elle les ouvrit avec des coquilles » de moules, en les coupant derriere » l'aîle droite, au-deſſus de l'eſtomac » & entre les deux cuiſſes. Elle les » vuida, c'eſt-à-dire, qu'elle jetta le » fiel, les entrailles & le cœur; mais » ayant paſſé le foie ſur le feu, elle le » mangea ſi cru, que le ſang en cou» loit de ſes levres. Pour vuider le » goſier, elle commença par le retour» ner; & le tenant, d'un côté entre » les dents, de l'autre avec la main » gauche, elle le nettoya deux ou trois » fois de la main droite, & elle le man» gea, ſans autre apprêt que de l'avoir » fait un peu chauffer. Les autres par» ties du corps, elle les déchira de ſes » dents, avec tant d'avidité que le ſang » en ruiſſeloit ſur ſon ſein. Ses enfans

SEBALD DE WEERT. 1599.

» mangerent, comme elle, de cette
» chair crue. L'un, qui étoit un fille,
» paroiſſoit âgée de quatre ans. L'au-
» tre ne pouvoit avoir plus de ſix mois,
» quoiqu'il eût déja beaucoup de dents,
» & qu'il marchât ſeul (29).

» Leur maniere de manger étoit ac-
» compagnée d'un air fort ſerieux,
» ſans que la mere fît jamais le moindre
» ſouris, pendant que les Matelots
» rioient avec éclat. Après ſon repas,
» elle ſe mit ſur les talons, dans la
» poſture ordinaire d'une güenon.
» Pour dormir, elle ſe plia comme en
» un monceau. Les genoux lui tou-
» choient au menton, & ſon petit en-
» fant, qu'elle tenoit entre ſes bras,
» avoit la bouche à ſa mammelle. On
» la retint deux jours à bord. De Weert
» la fit conduire au rivage, après lui
» avoir fait mettre une robbe, qui
» avoit des demi-manches & qui lui deſ-
» cendoit aux genoux, avec un bonnet
» ſur la tête, & quelques grains de
» verroterie autour des bras & du cou.
» Il lui fit auſſi préſent d'un petit miroir,
» d'un couteau, d'un clou & d'une a-
» leſne, dont elle parut fort ſatisfaite.
» On vêtit le plus jeune de ſes deux en-
» fans d'une robbe verte, avec quel-

(29) Pages 669 & 670.

» ques grains de verre. L'autre fut rete- SEBALD DE
» nu, & conduit en Hollande. Cette WEERT.
» ſéparation parut chagriner la mere : 1599.
» cependant elle deſcendit volontaire-
» ment dans la Chaloupe, ſans faire
» aucun effort pour emmener ſa
» fille (30).

Cette femme ſauvage étoit de la partie méridionale du Détroit. Celles du côté du Nord parurent plus modeſtes & plus traitables à de Weert, qui eut auſſi l'occaſion de les connoître. Après avoir pris la réſolution de quitter les Détroits, il réſolut auſſi de s'arrêter dans l'Iſle des Pingouins, pour en faire une proviſion, ſans laquelle il auroit dû s'attendre à périr de faim ſur la route. Il avoit rencontré Olivier de Noort près de la Baye, des Chevaliers ; mais n'en ayant pû rien obtenir, dans un paſſage où chacun étoit occupé de ſes propres beſoins, il arriva le 12 de Janvier dans la petite Iſle des Pingouins qui eſt éloignée d'une lieue de l'autre. En chaſſant on trouva, dans un des creux de ces animaux, une femme qui s'y étoit cachée. Olivier de Noort étoit deſcendu dans cette Iſle ; & quelques Sauvages, qui s'y trouvoient alors, ayant tué deux de ſes gens, il les avoit maſſacrés tous, à la

1600.

(30) Page 671.

SEBALD DE WEERT 1600.

réserve de cette femme, qui s'étoit apparemment dérobbée, mais qui avoit reçu néanmoins quelques blessures, dont elle faisoit voir les cicatrices. Elle avoit le visage peint, & sur le corps une espece de manteau, de peaux de bêtes & d'oiseaux, cousues avec assez d'art, qui lui descendoit jusqu'aux genoux. A la ceinture, elle portoit une autre peau qui lui couvroit modestement les cuisses. Sa taille étoit grande, & ses forces paroissoient proportionnées. Elle avoit les cheveux coupés assez court, au lieu qu'au Nord, comme au Sud, les hommes les portent fort longs. De Weert offrit un couteau à cette femme, qui l'acepta d'un air satisfait, & qui lui fit entendre, par reconnoissance, qu'il trouveroit beaucoup plus d'oiseaux dans la plus grande des deux Isles. On la laissa dans le lieu où elle étoit, quoiqu'elle parut souhaiter d'être transportée au Continent (31).

Isles de Sebald, & d'où leur vient leur nom.

Enfin Sebald de Weert, sortit du Détroit le 21 de Janvier, après neuf mois d'un pénible & dangereux séjour, dans ces horribles Parages. Le 24, se trouvant à la vûe de trois petites Isles, qui n'étoient point encore marquées dans les Cartes, il leur donna son nom,

(31) Page 681.

qu'elles ont porté depuis dans toutes les Relations des Voyageurs, & que l'ignorance de son origine a fait quelquefois défigurer. Il les place à soixante lieues du Continent, à cinquante dégrés quarante minutes.

SEBALD DE WEERT 1600.

Après quelques nouvelles courses, le Vaisseau de Sebald de Weert entra dans la Manche Britannique, le 6 de Juillet, & jetta l'ancre le 13 au Port de Rotterdam, avec trente-six hommes, qui lui restoient de cent cinq, avec lesquels il étoit parti pour les Détroits (32).

GEORGES SPILBERG. 1714.

IV. GEORGES SPILBERG (33) prit aussi la route du Détroit de Magellan, en 1614, pour se rendre aux Moluques avec une Flotte de six Vaisseaux, équipés par la Compagnie de Hollande. C'étoit l'année qui précéda la connoissance d'un Détroit plus avancé au Sud; & loin d'avoir disputé l'honneur de cette découverte, à Jacques le Maire & à Corneliss Schouten, qu'il rencontra l'année suivante, Jacques le Maire & Corneliss Schouten, dans l'Isle de Java, ne put se persuader de la vérité de leur récit. » Pendant leur longue na-

Ce qu'il pensoit de la découverte du Détroit de le Maire.

(32) Page 688.

(33) Le même dont on a déja donné un Voyage aux Indes Orientales.

GEORGES SPILBERG. 1614.

» vigation, dit-il, ces gens-là n'avoient » découvert, ni de nouvelles terres, » ni de nouveaux Peuples, avec qui » l'on pût trafiquer. Ils racontoient » ſeulement qu'ils avoient trouvé un » nouveau paſſage, différent du paſſa- » ge connu; quoiqu'il n'y eût aucune » apparence, puiſqu'ils avoient em- » ployé quinze mois & trois jours dans » leur voyage juſqu'à Ternate, & que » de leur aveu ils n'avoient eu que des » vents favorables. Il les appelle de » prétendus faiſeurs de découverte (34); & dans un autre endroit, il affecte de faire tomber ſur quelques autres, la gloire réelle de leur ſuccès. » Nous é- » tions informés, dit-il, qu'il y avoit, » au Sud, d'autres paſſages que celui » de Magellan, comme on le lit dans » l'Hiſtoire des Indes Orientales, écri- » te en Eſpagnol par le Pere Joſeph de » Coſte. Cet Hiſtorien dit, à la fin du » Chapitre X, que Dom Gava Mendo- » za, Gouverneur du Chili, ayant en- » voyé le Capitaine Ladrihlero, avec » deux Vaiſſeaux, pour chercher un » paſſage qui eſt au Sud de Magellan, il » le trouva, & s'éleva par cette route » en haute Mer, courant du Nord au

(34) Voyage de Georges Spilberg, au Tome IV du Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, page 556.

» Sud, sans suivre le Détroit. Plusieurs » autres Historiens ont tenu pour certain qu'il y avoit daus le Détroit » même de Magellan, un passage du » côté du Sud, par lequel on se met » promptement au large, & l'on gagne » bien-tôt la Mer du Chili (35).

Georges Spilberg. 1614.

Quelque explication qu'on puisse donner à ces apparences de jalousie, Spilberg s'est rendu lui-même assez célébre, pour n'être pas incommodé de la réputation de ses Concurrens. Son Journal représente une navigation d'environ trois ans, qui doit tenir rang entre les Voyages autour du monde, puisque s'étant rendu aux grandes Indes, par la route du Sud-Ouest, il revint dans les Ports de Hollande, par le Cap de Bonne-Espérance. Mais la plûpart de ses observations regardant les affaires du Commerce, ou n'ayant point de caractere particulier qui les distingue, on se borne suivant le projet de cet article, à recueillir ce qui peut servir à la connoissance du Détroit de Magellan (36).

Idée de son Journal.

Il arriva le 25 de Mars, 1615, à la vûe du Cap des Vierges, qu'il nomme de Virginie; mais il trouva le

1615.

(35) *Ibid*, pages 503 & 504.

(36) Spilberg en donne une Carte fort détaillée.

GEORGES SPILBERG. 1615.

Ses observations sur le Détroit de Magellan.

fond si mou, que de trois ancres qu'il fit jetter, aucune n'ayant pu mordre, il prit son cours à l'Ouest Nord-Ouest. Le 26, après avoir beaucoup louvoyé, il se trouva proche du Pays, qu'il appelle les sept Montagnes, où il fut surpris de ne se trouver que sur dix brasses d'eau. La crainte l'obligea de retourner au Cap de Virginie, en côtoyant des terres fort basses, qui lui parurent fort semblables à la Côte de Douvres. Ses Equipages, effrayés du mauvais temps, qui leur faisoit croire l'entrée du Détroit impossible à de si gros Vaisseaux, éclaterent en murmures. Quelques-uns proposerent d'aller passer l'Hyver au Port Désiré, à l'exemple de Candish & d'Olivier Noort; & d'autres vouloient retourner au Cap de Bonne-Espérance, pour se rendre delà aux Indes Orientales. Spilberg déclara d'un ton ferme, qu'il avoit ordre de traverser le Détroit de Magellan, & qu'il n'y avoit pas d'autre route à choisir. Cette réponse, courte, prompte & résolue, imposa du respect aux Mutins.

Le 28, quatre Vaisseaux entrerent dans le Détroit, avec un vent de l'Ouest, & de l'Ouest Quart de Sud. Vers la brune, on jetta l'ancre sur vingt-huit à

GEORGES SPILBERG. 1615.

trente brasses, proche de la Côte Septentrionale. Les Courans, poussés le lendemain par un vent d'Ouest-Quart de Sud-Ouest, se précipiterent si impétueusement hors du Détroit, qu'on ne pût mettre à la voile de tout le jour. Le soir, l'Amiral, ayant entrepris de virer le cable, dériva sur un banc, où la profondeur n'étoit que de seize à dix-sept brasses. Pendant le reste de la nuit, il fut jetté hors du Détroit; & l'espace de deux jours, il se vit seul, & forcé de demeurer à mâts & à cordes. Cependant il rentra le 2 dans la bouche du Détroit, courant d'abord au Sud-Est Quart de Sud, & peu à peu plus à l'Ouest, pour s'avancer sur la Côte Septentrionale. Ensuite, il fit l'Ouest Nord-Ouest, toujours la sonde à la main. Cette précaution étoit si nécessaire, que le lendemain à l'arrivée du jour, il découvrit, en levant l'ancre, quantité de bas-fonds autour de lui. Lorsqu'il fut dans le Détroit, il rencontra un banc, d'un quart de lieue de large, où la profondeur diminua bien-tôt de quatre-vingt-dix-huit brasses d'eau, à cinq. Après avoir évité cet écueil, il vit le premier Pas du Détroit, qui n'avoit pas une demie-lieue de large; & le flot l'ayant porté dans

GEORGES SPILBERG. 1615.

le Pas, il n'y trouva pas de fond propre à mouiller. Il vit ſur la terre de Feu, un homme de très-grande taille, qui ſe montra pluſieurs fois ſur une petite colline. Proche du Pas, cette Terre eſt un lieu fort ſec, où les Dunes approchent de celles de Zelande. Un calme obligea de mettre la Chaloupe en Mer, pour touer le Vaiſſeau. On traverſa le Pas; & l'ancre fut jettée à midi, entre le premier & le ſecond Pas.

Il donne des noms à differens lieux.

Le 4, on porta le Cap à l'Oueſt Quart de Sud-Oueſt, avec un vent de Nord Nord-Oueſt, & le ſoir, on mouilla ſur ſeize braſſes, à la pointe du ſecond Pas, vers la Côte Septentrionale. Le 7, un Commis, nommé Corneille de Viane, engagea l'Amiral à deſcendre, pour viſiter le Pays. Ils n'y virent point d'hommes; mais ils apperçurent deux Autruches, que toute leur viteſſe ne put leur faire ſuivre longtemps. Ils trouverent une riviere fort large, dont les rives étoient bordées d'arbriſſeaux, couverts de grains noirs d'un fort bon goût. Spilberg nomma le Cap de cette Terre, Cap de Viane. Sur le ſoir, après s'être avancé juſqu'à la pointe du ſecond Pas, & s'être approché des Iſles des Pingouins, qui ſont

au

au nombre de trois, il leur donna les noms ſuivans : à celle qui eſt au Sud, le nom d'Iſle de la grande Côte ; à celle du milieu, celui de la grande Patagone, ou d'Iſle des Géans ; à celle qui eſt au Nord, & qui paroît la plus petite, le nom d'Iſle de la Cruche. Sa curioſité le fit deſcendre dans l'Iſle de la grande Côte, où il trouva deux corps morts, enterrés, ſans doute à la maniere du Pays, avec peu de terre ſur eux, & des fléches à l'entour. Il fut ſurpris de l'art avec lequel ils étoient enſevelis dans des peaux de Pingouins. L'un étoit de la taille ordinaire ; l'autre n'avoit pas plus de deux pieds & demi de long. Ils avoient au cou de petits colliers, compoſés fort adroitement de coquilles de limaçons, qui n'étoient pas moins luſtrés que des perles. Spilberg les fit recouvrir ſoigneuſement de terre. Il ne trouva rien, dans les Iſles, qui fût propre à ſervir d'alimens. On n'y voit qu'un peu d'herbe, qui fait la nourriture des Pingouins.

Le 10, ayant remis à la voile avec un vent de Nord-Eſt, on arriva vers Midi, dans une belle Baye, que Spilberg prit pour celle du Port de Famine, parce qu'il y vit les ruines d'une Ville & de pluſieurs Forts. Enſuite,

GEORGES SPILBERG. 1615.

rangeant toujours la Côte Septentrionale, où le terrain offre beaucoup d'arbres & quelques endroits fort unis, il jugea que les Espagnols l'avoient autrefois cultivé. Il fut surpris, vers le soir, après avoir mouillé sur trente brasses, & fort près du rivage, de voir sur la Côte Méridionale, de beaux arbres & des bois fort verds, avec quantité de Perroquets. La hauteur étoit néanmoins de cinquante-quatre dégrés. Mais il fut encore plus étonné d'appercevoir un passage, par lequel on decouvroit la pleine Mer. Il ne douta point qu'on ne pût entrer par cette voye, dans la Mer du Chili; & son regret fut d'être séparé du Yacht, qu'il y auroit envoyé.

Le lendemain, il courut au Sud, & au Sud Quart-de-Sud-Est, jusqu'à une grande Pointe, derriere laquelle on trouve un grand enfoncement, où la Rade est très-bonne. Les terres y étoient fort hautes & couvertes de neige, comme au milieu de l'Hyver. De-là, il porta au Sud-Ouest, pour aller au troisiéme Pas, devant lequel il mouilla le soir, sur quarante-deux Brasses. Le matin du jour suivant, il fit visiter une autre Baye; & descendant lui-même à terre, il n'y trouva que de l'eau dou-

GEORGES SPILBERG. 1615.

ce, & des arbres, dont l'écorce avoit le goût du poivre ; ce qui lui fit donner, à cette Baye, le nom de Baye du Poivre.

On remit à la voile, avec des vents ſi variables, qu'on eut beaucoup de peine à repaſſer la Baye des Moules, à côté de laquelle on rencontre une petite Iſle & des terres fort hautes. Un coup de canon, que l'Amiral fit tirer vers le ſoir, amena bien-tôt une Chaloupe, qui lui apprit que le reſte de ſa Flote étoit à l'ancre dans la Baye Deſcordes. Tous les Officiers ſe raſſemblerent, avec une joye extrême d'avoir ſurmonté tant de dangers, & de ſe revoir après une ſi longue ſéparation. Quelques-uns avoient apperçu, ſur le rivage, pluſieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans. On leur avoit donné des couteaux & du vin d'Eſpagne, dont ils avoient paru fort ſatisfaits : mais, entendant tirer ſans ceſſe aux oyes & aux canards, la frayeur les avoit fait diſparoître. Spilberg prit occaſion d'un calme, pour ordonner qu'on s'arrêtât huit jours à faire de l'eau & du bois. Les Equipages, qui avoient beſoin de rafraîchiſſemens, trouverent, dans la Baye Deſcordes, une grande abondance de Moules & d'autres co-

GEORGES SPILBERG, 1615.

quillages, dont le goût leur parut meilleur que celui des huitres, du cresson de Mer, du persil, du persil de Macédoine, & des graines rouges d'arbrisseaux.

Le 24, après avoir doublé un Cap, on mouilla le soir, sur seize brasses, près d'une petite Isle, suivie de sept ou huit autres, auxquelles on donna des noms. Le 25, on découvrit une belle Baye, où le vent ne permit pas d'entrer. Le 26, ayant mouillé sur vingt-cinq brasses, derriere une Isle qui se présente au Sud, on apperçut de-là une ouverture, que l'Amiral entreprit de reconnoître. Il descendit dans l'Isle, où du sommet d'une montagne, il jugea, comme tous ceux qui l'accompagnoient, que c'étoit un véritable passage qui conduisoit à la Mer du Sud (37) : mais ses instructions, dit-il, portoient de suivre le Détroit de Magellan, sans tenter d'autre route. Le 27, il profita d'un vent favorable, pour entrer dans la Baye qu'il avoit vûe le jour précédent. L'abondance des coquillages & des graines, la bonté du fond, sur vingt-cinq brasses, l'excellence des eaux, qui forment une riviere en tombant des montagnes, & qui se rendent

(37) *Ibidem*, page 503.

Georges Spilberg. 1615.

dans la Mer au travers des bois, l'ayant porté à s'y rafraîchir, pendant quelques jours, il l'appella de ſon nom, la Baye de Spilberg. Dans cet intervalle de repos, il ne put réſiſter à la curioſité de faire chercher le paſſage. Le premier Pilote, qu'il détacha dans une Chaloupe, avec quelques Matelots, s'avança vers une pointe de terre, où la vûe de pluſieurs beaux oiſeaux lui fit permettre, à quatre de ſes gens, de deſcendre pour les tuer : ils ſe virent attaqués auſſi-tôt par une troupe de Sauvages, armés de groſſes maſſues, qui en aſſommerent deux. Cette diſgrace ayant fait lever l'ancre, on alla mouiller, le 2 de Mai, dans une autre Baye. L'Amiral voulut remonter, avec trois Chaloupes armées, une aſſez groſſe riviere qui vient s'y décharger : mais cette entrepriſe faillit de lui coûter cher, par la violence des Courans, qui le pouſſant avec plus de force qu'il ne s'y étoit attendu, lui firent trouver beaucoup de difficulté à rentrer dans la Baye. Il vit, ſur les bords de la riviere, pluſieurs petites hutes, où les Sauvages faiſoient leur demeure, & qu'ils abandonnerent à la vûe des Chaloupes. L'embouchure offroit un grand eſpace, entouré de pieux, qu'il prit pour une Pê-

GEORGES SPILBERG. 1615.

cherie. La mort d'un de ſes gens, qui ſe nommoit Abraham Pieters, lui fit donner à cette Riviere, le nom de Riviere d'Abraham.

Le 4, il découvrit, dans la Côte Septentrionale, un Canal preſqu'auſſi large que le Détroit même, où les Courans rouloient avec beaucoup d'impétuoſité, & qui s'étendoit à l'Oueſt Nord-Oueſt. Le vent & la marée favoriſant la Flotte, on réſolut d'en profiter pendant toute la nuit avec la ſeule précaution de faire prendre l'avant au Yacht. On étoit, alors entre les hautes Côtes qui ſont proche du Cap Maurice. C'étoit un ſpectacle aſſez ſurprenant, de voir de ſi gros Vaiſſeaux, comme enfoncés dans cet eſpace, aller de nuit à la voile ſur une eau ſi profonde, qu'on n'y trouvoit pas de fond (38). Le 5, on obſerva que le Canal s'élargiſſoit; & bientôt on découvrit la pleine Mer. Le vent, qui devint fort frais le ſoir & toute la nuit, fit faire beaucoup de chemin. Il continua le 6 avec un tems chargé, qui n'empêcha point d'appercevoir le Cap du Sud, aſſez reconnoiſſable par ſa hauteur en écore, & par quelques Pointes, qui reſſemblent à de petites tours. Avant midi, on débou-

(38) Page 506.

GEORGES SPILBERG. 1615.

qua le long de la Côte Méridionale, à la vûe de plusieurs dangereux écueils, & de plusieurs petites Isles qui bordent la Côte du Nord. Mais le vent prit tant de force, que d'autres Isles, qui se présentoient à l'avant, causerent beaucoup d'épouvante à toute la Flotte. Elles sont au bout du Canal de Magellan, à peu près comme les Sorlingues sont à l'extrêmité du Canal d'Angleterre. Aussi Spilberg leur donna-t-il le nom de Sorlingues, comme il avoit donné celui de Zelande à d'autres Isles qui les précédent.

Il ajoûte que cette quantité d'Isles & d'écueils rendent la sortie du Canal d'autant plus dangereuse, qu'on n'y trouve aucun endroit où l'on puisse mouiller & se mettre à l'abri dans le besoin. Aussi-tôt qu'on a doublé le Cap Desiderado, qui est d'une forme extraordinaire, on commence à se trouver dans une Mer fort agitée. » Ainsi, dit-il, après les périls du Détroit, » il reste à vaincre de nouveaux obstacles. Toutes les Relations en rendent » témoignage, & je le confirme par le » mien (39).

Après être entré fort heureusement dans la Mer du Sud, Spilberg s'y ren-

(39) Page 507.

GEORGES SPILBERG. 1615. dit long-temps redoutable aux Espagnols. Il battit une Flotte royale, commandée par Dom Rodrigue de Mendoza ; & n'ayant pas cessé de répandre l'épouvante sur toutes les Côtes du Chili & du Pérou, il ne s'en éloigna que le 26 de Décembre, pour se rendre aux Moluques (40), par les Isles Marianes & les Philippines. De-là il fit voile à l'Isle de Java, d'où étant parti le 14 de Décembre 1616, il arriva au Texel, le premier de Juillet 1617.

1616.

1617.

1623. JACQUES L'HERMITE.

V. En 1623, c'est-à-dire, environ six ans après la découverte du Détroit de le Maire, les Etats Généraux, & le Prince Maurice de Nassau, Amiral des Provinces-Unies, résolurent, pour la premiere fois, de faire visiter ce nouveau passage. La mort

(40) Jean Cornelisz de Moye, Ecrivain de son Vaisseau, vraisemblablement Auteur du Journal, y dessina une Carte de ces Isles & de Botton, qu'il donne ici, & dont il garantit l'exactitude. On y trouve, non-seulement les situations des Places, la forme des Côtes, les Bayes & les Aiguades, mais encore toutes les sondes. „ Je „ me suis appliqué, dit-il, „ à tout observer, pen- „ dant les diverses naviga- „ tions que j'y ai faites. Je „ n'ai rien marqué que je „ n'aie vû ou sondé moi- „ même C'est par cette rai- „ son qu'on y trouve cer- „ tains Pays qui ne sont „ pas entiérement dessi- „ nés, & vers lesquels, „ du côté de l'Ouest, gît „ un bas fond de quatre à „ six brasses de profon- „ deur, fond de roche, „ ainsi que me l'ont assuré „ plusieurs Pilotes qui y „ ont navigué, & qui ont „ vû clairement le fond. „ *Ibidem*, pages 560 & „ 561.

de Jacques le Maire, qui étoit arrivée dans son retour des Indes Orientales, & les doutes que Georges Spilberg avoit fait naître sur la vérité de son Journal & sur le témoignage de ses Associés, paroissent avoir été la seule cause d'une si longue incertitude. L'Hermite. 1624.

Jacques l'Hermite fut choisi pour commander la Flotte des Etats. C'étoit la plus puissante qu'ils eussent envoyée dans ces Mers, & cette distinction lui fit donner le nom de Flotte de Nassau. Elle étoit composée d'onze Vaisseaux montés de mille six cens trente-sept hommes, entre lesquels étoient six cens Soldats, distribués en cinq Compagnies, & de deux cens quatre-vingt-quatorze piéces d'artillerie. Les Colleges de l'Amirauté & la Compagnie des Indes Orientales avoient contribué, comme à l'envie, aux frais de cet armement. Le Voyage, jusqu'au Détroit, fut très-long, sans aucun obstacle qui parut capable de le retarder. On n'eût que le premier de Février 1624, la vûe du Cap de Pennas, dont les hautes montagnes étoient couvertes de neige, & l'on s'y trouva sur vingt-cinq brasses de fond. 1624.

L'Hermite avoit pris sa route par l'Isle d'Annobon. » Il lui fut impossible,

L'HERMITE. 1624.

» dit-il de connoître si le Détroit de
» le Maire est bien placé dans les Car-
» tes par rapport à cette Isle. La plû-
» part des Pilotes, quand ils ont na-
» vigé dans la haute Mer, ont la mau-
» vaise habitude de ne mettre, dans
» leurs Cartes, que la moitié du poin-
» tage, & du nombre de lieues qu'ils
» ont parcourues. Au contraire, lors-
» qu'ils font route au large, & qu'ils
» soupçonnent néanmoins d'être proche
» des terres, ils mettent, dans leurs
» Cartes, le double du chemin qu'ils
» ont fait. Il arriva aussi, dans la Flotte
» de Nassau, qu'en arrivant aux trente-
» uniéme degrés & demi, les pointa-
» ges des Pilotes se trouverent fort dif-
» ferens : mais, au Cap de Pennas,
» ils s'accorderent presque tous, quoi-
» qu'on n'eût pas fait moins de quatre
» cens lieues sans avoir la vûe d'aucune
» terre. L'Hermite en conclut qu'il est
» plus sûr de se régler par sa propre ex-
» périence & par les régles de l'art, que
» par les Cartes (41).

Comme ses instructions lui défendoient de relâcher à la Côte du Brésil, plus au Nord que Rio de la Plata, il ne fut pas plutôt à la hauteur de

(41) Journal de la Flotte de Nassau, Tome IV de ce Recueil. *Pages* 640 & précédentes.

cette riviere, qu'il s'efforça d'en découvrir la Côte : mais il fut poussé bien loin à l'Est, par les vents de Sud-Ouest ; d'où ceux qui veulent passer le Détroit de le Maire, doivent apprendre que pour trouver des vents plus favorables, il faut s'approcher de la Côte du Brésil & la ranger le plutôt qu'il est possible (42).

Laissons le reste de ce récit à l'Auteur du Journal. Le 2 du même mois, nous nous trouvâmes devant la Bouque du Détroit de le Maire, que nous n'aurions pû voir, & devant laquelle nous n'aurions pas soupçonné d'être, si l'un des Pilotes, qui avoit fait le voyage en 1619, avec les Caravelles d'Espagne, ne l'eût reconnue à la forme de ses Montagnes. Cette Bouque ne laisse pas de se faire distinguer par de bonnes marques. Les terres Orientales, qui sont le long du Détroit, & que le Maire a nommées le Pays des Etats, sont hautes, montueuses, & entrecoupées ; & le côté Occidental, qui se nomme le Pays de Maurice, offre plusieurs collines rondes, fort près du rivage. En arrivant à l'entrée du Détroit, nous vîmes deux de nos Vaisseaux à l'ancre, dans une Baye, qui a porté,

(42) *Ibid*, page 621.

L'HERMITE. 1724.

depuis, le nom de Baye de Verſchoor. Ils ſe mirent auſſi-tôt ſous les voiles, pour joindre la Flotte. Le vent ayant alors tourné à l'Eſt, & les Courans nous portant avec rapidité dans le Détroit, vers la Côte Occidentale, l'Hermite balança s'il devoit aller mouiller dans la Baye de Valentin, dont la Côte étoit ſous le vent : mais lorſqu'on fut proche de cette Baye, qui, du côté du Nord, eſt entre la ſeconde & la troiſiéme Pointe du côté Occidental du Détroit, on y vit un Vaiſſeau à l'ancre. C'étoit une raiſon d'avancer ; & l'on crut enſuite pouvoir jetter l'ancre hors de la Baye. Heureuſement, les gens du Vaiſſeau nous apperçurent aſſez-tôt, pour nous faire avertir du danger par une Chaloupe. Nous revirâmes promptement, & notre bonheur nous fit gagner le deſſus de la Pointe Méridionale de la Baye, où nous mouillâmes à quinze braſſes d'eau, ſur un fond preſque tout de roches. De ce mouillage, nous enfilâmes le milieu du Détroit, & nous y attendîmes les deux Vaiſſeaux que nous avions vûs au dehors. Le troiſiéme ne put mettre à la voile. Avant midi, la brume fut ſi épaiſſe, qu'elle nous déroba la vûe des terres, de l'un & de l'autre côté. Enſuite, la Pointe

Méridionale du Détroit nous demeurant à l'Eſt, nous nous trouvâmes à la hauteur de cinquante-cinq dégrés vingt minutes. L'HERMITE. 1624.

Il paroîtra ſurprenant que nous euſſions employé neuf mois à nous rendre de Hollande au Détroit de le Maire, & peut-être attribuera-t-on cette lenteur aux difficultés de la navigation : mais l'unique raiſon, qui la fit durer ſi long-temps, fut que nous étant mis trop tôt en Mer, nous paſſâmes la Ligne dans une ſaiſon peu favorable. Ceux qui feront le même Voyage doivent prendre leurs meſures pour la paſſer à la fin d'Octobre, ou dans le cours de Novembre. Les vents de Nord, qui regnent alors entre les Tropiques, rendront la courſe fort prompte & fort heureuſe (43).

Le 3, à la hauteur de cinquante-ſix dégrés, on fut pris d'un calme, qui donna le tems, aux deux Vaiſſeaux qui avoient joint la Flotte, de raconter ce qui leur étoit arrivé depuis leur ſéparation. Verſchoor qui en commandoit un, avec la qualité de Contr'Amiral, n'avoit rejoint l'autre, & celui qu'on avoit vû dans la Baye de Valentin, que vers les cinquante-quatre dégrés.

(43) Page 693.

L'HERMITE. 1624.

Le 30 de Janvier, ils avoient embouqué le Détroit : mais la rapidité des Courans les ayant empêché de pénétrer plus loin, ils étoient demeurés ſous voiles, pendant la nuit ſuivante, & le lendemain, ils avoient viſité les Bayes du côté Occidental du Détroit, ſans y trouver aucun bon mouillage. Le premier de Février, Verſchoor avoit envoyé, à la Baye de Valentin, un des trois Vaiſſeaux, nommé le Griffon, pour chercher la Flotte & reconnoître le fond. Cette Baye avoit reçu ſon nom d'un Pilote, nommé Valentin Janſz. Verſchoor ayant auſſi donné le ſien à la Baye où il étoit demeuré à l'ancre hors du Détroit, avoit envoyé quelques gens à terre, pour viſiter le Pays. Ils étoient entrés dans une petite Riviere où ils avoient trouvé une Rade, commode pour de petits Bâtimens, mais qui n'avoit point aſſez d'eau pour les grands Navires. Ils y avoient lié Commerce avec les Habitans, dont ils avoient reçu des peaux de chiens marins, ſans en pouvoir obtenir de beſtiaux ni d'autres rafraîchiſſemens. La pêche leur avoit fourni quantité de poiſſon, du goût & de la figure du Merlan : mais n'y étant point à couvert du vent d'Eſt, qui rendoit les houles fort hautes, ils étoient re-

venus à bord, avant que de nous avoir découvert.

Le 6, on vit le Cap de Horn, à la distance de trois lieues au Nord Nord-Ouest. Le 11, à cinquante-huit dégrés & demi, le froid fut extrême. Le 14, on observa que la déclinaison de l'Aiguille étoit considérable, quoique les Boussoles differâssent les unes des autres. L'après midi du même jour vers cinquante six dégrés vingt minutes, on revit le Cap de Horn à sept lieues Ouest; d'où l'on conclut que les Courans portoient furieusement à l'Est, contre l'estime des Pilotes, qui croyoient, sur le témoignage du Journal de le Maire, qu'ils portoient à l'Ouest. Aussi tous les pointages mettoient la Flotte bien loin à l'Ouest du Cap de Horn. Le matin du 15, on vit ce Cap à deux lieues Ouest-Nord-Ouest. En le doublant, on apperçut, entre lui & le Cap le plus voisin à l'Ouest, un grand Golfe, qui entroit dans les terres aussi loin que la vûe pouvoit s'étendre. On se flatta d'y trouver quelque bonne Baye: mais le calme n'ayant pas permis d'y mouiller avant la nuit, l'Amiral fit remettre le Cap au large.

Le 16, à cinquante-six dégrés dix minutes, avec le Cap de Horn à l'Est,

L'HERMITE. 1624.

on eut la vûe de deux Isles, qui sont éloignées de quatorze ou quinze lieues de ce Cap, & qui ne sont pas marquées dans les Cartes. Les Courans portoient au Nord-Ouest. Le 17, un vent Ouest-Nord-Ouest ayant fait craindre, à l'Amiral, de décheoir pendant la bonace, au dessous du Cap de Horn, il fit porter vers une grande Baye, qui reçut de lui le nom de Nassau; & s'y étant avancé l'espace de deux lieues, il y trouva un bon mouillage, à vingt-cinq ou trente brasses, sur un fond comme de chaux. Le lendemain quelques Officiers découvrirent une autre Baye, où l'on pouvoit être à couvert des Brisans, dans un mouillage fort sûr, proche duquel on trouvoit de l'eau douce, qui descendant des Montagnes, pouvoit être facilement portée jusqu'aux Chaloupes. Le bois & le lest n'y étoient pas moins en abondance. Ce fut la troisiéme Baye qu'on découvrit du côté du Sud. Elle fut nommée Baye de Schapenham, du nom du Vice-Amiral. Quelques Sauvages parurent du côté de l'Aiguade, & ne marquerent rien de farouche. Cependant, sans leur avoir fait la moindre insulte, dix-sept Hollandois, qui retournerent le 24, au ruisseau, furent assommés par ces Barbares. On ne trou-

va, sur le rivage, que cinq corps, horriblement déchirés, & coupés en quartiers : ce qui fit juger que les autres avoient été dévorés par les Indiens (44).

Le Vice-Amiral, qui s'étoit mis sur un Yacht, nommé le Levrier, pour visiter la Côte, rapporta, le 25, qu'étant allé d'abord vers un endroit de la Rade où l'on avoit vû monter de la fumée, & qu'il nomma Baye du Levrier, il y avoit passé la nuit à l'ancre; qu'étant descendu le matin, il avoit trouvé quelques Hutes, où les Sauvages n'avoient pas fait difficulté de le recevoir; que de-là il s'étoit avancé à l'Est, & qu'après avoir traversé un grand Canal, il s'étoit trouvé à l'Est du Cap de Horn; qu'il étoit allé jetter l'ancre derriere un Cap, au-de-là d'une Isle, qu'il avoit nommée Terhaltens, d'où il étoit revenu vers la Flotte. Il assura aussi que la Terre de Feu, telle qu'on la voit dans les Cartes, est divisée en plusieurs Isles; que pour passer dans la Mer du Sud, il n'est pas nécessaire de doubler le Cap de Horn; qu'on peut le laisser au Sud, en entrant par l'Est dans la Baye de Nassau, & gagner la haute Mer par l'Ouest de

(44) *Ibidem*, page 697.

L'HERMITE. 1624.

ce Cap : que comme on voit par-tout des Anses, des Bayes & des Golfes, dont la plûpart s'enfoncent dans les terres autant que la vûe peut s'étendre, il est vraisemblable qu'il y a des passages dans la grande Baye de Nassau, par lesquels on pourroit traverser dans le Détroit de Magellan (45).

La plus grande partie de la Terre de Feu est remplie de Montagnes ; mais avec un mêlange de belles Vallées & de Prairies, arrosées de ruisseaux très agréables. Entre cette Terre & les Isles, il se trouve plusieurs bonnes Rades, où des Flottes entieres peuvent être à couvert. Le bois & le lest y sont fort communs. Quoique, du côté de la Mer, les montagnes paroissent arides, elles sont couvertes d'arbres, qui panchent tous vers l'Est, par la violence des vents opposés, qui soufflent ordinairement dans ce climat. La même Terre, qui produit tant d'arbres, est creuse, & n'a que deux ou trois pieds de profondeur, qu'on mesure facilement avec un bâton, en le faisant pénétrer jusqu'à la roche. Les vents ne cessent presque jamais d'y regner, & les tempêtes y sont fréquentes. L'auteur du Journal croit devoir les attri-

(45) Page 698.

buer aux grandes exhalaiſons qui ſortent des eaux, & qui ſont impétueuſement pouſſées de l'Oueſt à l'Eſt. Elles s'élevent, dit-il, ſi ſubitement, qu'à peine laiſſent-elles le temps d'amener les voiles. Trois ancres ne ſuffiſent pas pour affermir un Vaiſſeau, quoiqu'à l'abri de la Côte même, d'où vient le vent. Il renverſe les Chaloupes, ſoit qu'elles ſoient à la toüe, ſoit amarrées à bord. Ceux qui veulent faire route à l'Oueſt, doivent donc éviter cette Terre, & courir au Sud. C'eſt le ſeul moyen de ſe délivrer des vents d'Oueſt, & de rencontrer les vents du Sud, qui les conduiront au terme.

Tous les Hollandois de la Flotte eurent l'occaſion d'obſerver, que les Habitans de cette Terre naiſſent auſſi blancs que les Européens. Leurs Enfans paroiſſent tels que les nôtres : mais enſuite, ils ſe peignent le corps de diverſes couleurs. Les uns ont le viſage, les bras, les mains, les jambes, ou d'autres membres, peints de rouge, & le reſte du corps très-blanc, quoique marqueté de divers traits. D'autres ſont tout-à-fait rouges d'un côté, & tout à fait blancs de l'autre. Chacun ſe peint & ſe bigarre à ſon gré. Ils ſont d'une taille puiſſante & bien propor-

L'HERMITE. 1624.

tionnée, mais qui n'excéde point, en hauteur, celle des Européens. Ils ont les cheveux noirs, épais & longs. Leurs dents ne ſont pas moins affilées que le tranchant d'un couteau. Tous les hommes vont nuds ; mais les femmes portent un morceau de cuir à la ceinture. Elles ſont peintes comme leurs maris : & leur parure conſiſte dans quelques coquilles, qu'elles ont autour du cou. Quelques-unes ſe couvrent les épaules d'une peau de chien marin, qui ne doit pas les garantir beaucoup du froid. L'Hermite admira qu'elles puſſent le ſupporter. Leurs hutes ſont compoſées de branches d'arbres, enduites de boue. Elles ont deux ou trois pieds de profondeur en terre. La forme en eſt ronde ; mais elles ſe terminent en pointe, par une petite ouverture, qui ſert de paſſage à la fumée. Les meubles ſe réduiſent à quelques corbeilles de jonc, qui contiennent des inſtrumens de pêche, tels que des lignes & des hameçons, aſſez ſemblables aux nôtres, quoiqu'ils ne ſoient que de pierre. Ils y attachent, pour amorce, des moules & d'autres petits coquillages. Leurs armes ont beaucoup de variété. On voit, aux uns, des arcs & des fleches ; aux autres, de longs javelots, dont la pointe

eſt un os tranchant, & garni de petits crochets ; au plus grand nombre, des maſſues, des frondes, & des couteaux de pierre. Ils ne ſont jamais ſans ces redoutables inſtrumens, parce qu'autant que les Hollandois en purent juger, ils ont continuellement la guerre avec d'autres Peuples, qui ſont à quelques lieues d'eux, vers l'Iſle de Terhaltens, & qui ſont peints de noir, comme ceux de la Baye de Schapenham & de celle du Levrier, le ſont preſqu'entiérement de rouge (46).

Leurs Canots ſont extrêmement ſinguliers. Ces Barbares ont l'adreſſe de dépouiller leurs plus gros arbres de toute leur écorce, & de la courber, en ôtant quelques bandes, qu'ils ſçavent recoudre à d'autres endroits. Ils la mettent ſur une forme de bois, à peu près comme nous mettons les Vaiſſeaux ſur le chantier, juſqu'à ce qu'elle y ait pris une parfaite conſiſtence. Alors, ils la garniſſent, d'un bout à l'autre, de piéces de bois, qui la traverſent pour l'affermir ; & couvrant cette charpente d'une autre écorce, ils parviennent à rendre le fond impénétrable à l'eau. La longueur de ces Canots eſt de dix à ſeize pieds, ſur en-

(46) Page 701.

L'HERMITE. 1624.

viron deux pieds de largeur. Ils peuvent contenir ſept ou huit hommes, ſans aucune ſorte d'élancemens aux côtés ; & la plûpart nagent auſſi vîte que les Chaloupes à rames.

Ces miſérables Indiens reſſemblent moins d'ailleurs à des créatures humaines, qu'aux bêtes farouches. Les Hollandois ne purent douter qu'ils ne déchirent les hommes, & qu'ils n'en dévorent la chair crue & ſanglante. Ils n'ont pas la moindre étincelle de Religion ni de Police. S'il leur prend quelque beſoin naturel, lorſqu'ils ſont enſemble, ils ſe ſatisfont ſur le champ, avec autant de ſaleté que d'imprudence. Ils ne connoiſſent pas encore les armes de l'Europe ; & ne s'imaginant point qu'elles puſſent leur nuire, ils prenoient les mouſquets par le bout, & les lames de ſabres à pleines mains. Cependant la ruſe & la perfidie leur ſont ſi familieres, qu'ils affectent de la douceur avec les Etrangers, pour chercher l'occaſion de les ſurprendre & de les maſſacrer.

Quoique les Hollandois n'euſſent pas trouvé de beſtiaux, vers la Baye de Scapenham, ils y avoient apperçu de la fiente, & d'autres marques, qui porterent un Soldat de la Flote à s'avan-

cer dans le Pays. Il rapporta qu'il avoit vû paître, dans une Prairie, quantité de Bœufs & de Vaches ; & l'on ne fut pas informé, avec moins de certitude, qu'il y avoit aussi d'autres rafraîchissemens, mais la crainte de se livrer à des Barbares, dont on ignoroit le nombre & dont on connoissoit si bien la férocité, porta l'Amiral à faire lever les ancres le 27 de Février (47).

Ajoutons que le 5 de Mars, il étoit à cinquante-neuf dégrés quarante-cinq minutes, & qu'il essuya successivement deux tempêtes de l'Ouest : ce qui lui donne occasion d'observer que la plûpart des Navigateurs s'étoient trompés jusqu'alors, en croyant qu'on pouvoit bien aller au Chily par le Détroit de le Maire, mais, qu'il n'étoit pas possible de venir du Chily & du Pérou par ce Détroit dans la Mer du Nord. Ils supposoient faussement, dit-il, que les vents du Sud étoient un obstacle ; tandis qu'au contraire on n'y rencontre que des vents d'Ouest & de Nord-Ouest, & que par conséquent il est incomparablement plus aisé de venir du Chily traverser le Détroit, en côtoyant la Terre de Feu, qu'il ne l'est, en allant par le Détroit au Chily, de mon-

(47) Page 703.

L'HERMITE. 1624.

ter au Sud pour se délivrer des vents d'Ouest (48). L'Amiral craignoit beaucoup que ces vents, qui régnoient sans discontinuer, ne fussent des vents alisés ; parce qu'ils ne lui auroient pas laissé d'espérance de gagner au Sud du Cap de Horn, pour s'avancer dans la Mer du Sud. Il se présentoit des tempêtes continuelles, des brumes, des pluies, & d'autres infortunes de Mer, qui pouvoient disperser ses Vaisseaux ; d'autant plus que ses instructions ne lui marquoient pas d'autre rendez-vous que l'Isle Juan Fernandez, où il n'étoit pas possible de se rendre avec ces vents. Cette difficulté lui fit prendre parti d'assembler le Conseil, pour recueillir les avis, dans la supposition que les vents d'Ouest ne cessassent point de souffler. On proposa la Terre de Feu, & le Détroit de Magellan, pour y passer l'Hyver : mais après en avoir pesé tous les dangers, on résolut de tenir encore la Mer pendant deux mois, dans l'espérance de doubler le Cap. Cette résolution parut la plus sage, lorsqu'après s'être avancé jusqu'à soixante-un degrés, on eut, vers le milieu de Mars, un vent de Sud Sud-Est, avec lequel on fit route si légerement, que le 28

(48) Page 704.

du

du même mois on découvrit la Côte du Chily (49). L'HERMITE. 1624.

La Flotte passa près de huit mois, dans cette Mer, à chercher l'occasion de ruiner le Commerce Espagnol, & d'y établir celui des Provinces-Unies, par la Conquête de quelques Pays, dont elles pussent conserver la possession. Mais les Hollandois avoient trop compté sur l'espoir de trouver les Indiens disposés à se révolter contre l'Espagne, ou sur l'affoiblissement des forces de cette Couronne. Après diverses tentatives, qui ne servirent qu'à faire éclater leur ambition, ils se virent obligés, comme Olivier de Noort & Georges Spilberg, de renoncer à leurs projets, pour se rendre aux Indes Orientales, par les Isles Marianes. L'Hermite étoit mort le 2 de Juin, dans l'entreprise actuelle de s'emparer de Lima (50). Schapenham, qui avoit SCHAPENHAM. 1625. succedé au Commandement général, ne se distingua que par de cruelles exécutions (51). Enfin, las de massacres &

(49) Page 705.

(50) Page 721.

(51) Le 14 de Juin, il fut résolu qu'on tueroit tous les Prisonniers Espagnols; à la réserve de trois Vieillards. Les raisons d'une exécution, si peu ordinaire parmi les Hollandois, furent qu'on n'avoit que peu de vivres & encore moins d'eau; qu'on ne pouvoit nullement garder des gens dont il n'y

SCHAPENHAM, 1625.

d'incendies, il fit mettre à la voile, pour les Isles Marianes, où il arriva le 25 de Janvier 1625. Les Insulaires de Guaham, de qui les Hollandois reçurent des rafraîchissemens, n'avoient pas encore tiré beaucoup d'avantage du Commerce des Espagnols, puisque leur avidité pour le fer leur fit donner, à la Flotte Hollandoise, jusqu'à quatre-vingt livres de riz pour une vieille hache rouillée. Schapenham remit en Mer, le 11 de Février. Il rencontra le 14, à dix dégrés & demi de latitude du Nord, une Isle qu'il prit pour celle de Sahavedra, quoique cette estime ne s'accordât point avec les Cartes. Le 15, à neuf dégrés quarante-cinq minutes, il en vit une autre, qu'il ne trouva point dans ses Cartes, & qui lui parut assez peuplée. Mais ce qui semble mériter plus d'attention, ayant résolu, le 23, de prendre son cours au Sud-Sud-Ouest, jusqu'à la hauteur de trois dé-

avoit ni service, ni profit à espérer; que de les relâcher, c'étoit blesser toutes les régles de la prudence, à cause des inconvéniens qui en pouvoient résulter, outre que les Espagnols en auroient fait des risées Il n'y avoit donc pas de voie plus sûre que de leur ôter la vie. *Ibid*, p. 724. Le matin du 15, on pendit vingt & un Espagnols aux vergues, à la vûe de tous ceux qui étoient sur le rivage, *ibidem*. A la prise de Quaiaquil, on fit prisonniers dix-sept Espagnols, qui furent jettés dans la Mer. *Page* 733.

grés, il arriva dans l'eſpace de huit jours à la vûe des Moluques, ſans avoir eu celle des Philippines. De-là, paſſant par l'Iſle d'Amboine, où ſon penchant, pour la cruauté, lui fit ſaiſir l'occaſion de châtier rigoureuſement quelques Rebelles, dans les Iſles de Cambelle & de Louhou, il ſe rendit à Batavia. Sa Flotte y fut diſperſée, par de nouvelles diſpoſitions du Conſeil des Indes; & le 3 de Novembre, après avoir mis à la voile, pour l'Europe, avec deux Vaiſſeaux, dont on lui avoit conſervé le commandement, il mourut à bord près de l'Iſle Boſtoc, où il fut enterré, à deux lieues de Bantam.

SCHAPENHAM. 1625.

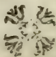
Ses deux Vaiſſeaux mouillerent, le 21 de Janvier 1626, au Cap de Bonne-Eſpérance, & rentrerent heureuſement au Texel, le 9 de Juillet (52).

1626.

(52) Page 709. Le reſte du Journal n'a de curieux que le crime & le ſupplice d'un Chirurgien, nommé Jacques WIGER. Cet évenement paroît trop étrange, & trop vérifié par le témoignage de toute une Flotte, pour demeurer dans l'oubli.

„ On ſe plaignit à l'Amiral, que pluſieurs „ Malades, qui avoient „ pris des remedes de „ Wiger, étoient morts, „ d'une maniere à faire „ juger qu'il y avoit eu „ quelque choſe d'extraordinaire. Ces plaintes „ parurent dignes d'attention. Le Vice-Amiral, „ & le Contre-Amiral, „ ayant été chargés d'examiner le Chirurgien, „ l'exhorterent à confeſſer „ ſon crime. Il refuſa de „ parler; mais comme il „ y avoit des demi-preuves contre lui, il fut „ appliqué à la queſtion.

„ On le mit à demi-nud, „ & dans cet état, on „ suspendit, à son corps, „ six des plus pesans pierriers. Il s'en ressentit si „ peu, qu'il eut l'insolence de le déclarer aux „ Commissaires, en affectant de les défier. Cette „ insensibilité, pour la „ douleur, l'ayant fait „ soupçonner de quelque „ sortilege, on acheva de „ le dépouiller, & on lui „ trouva sur la poitrine „ un sachet, qui contenoit „ une peau & une langue „ de serpent. On revint „ à l'examiner Comme on „ le menoit à la Chambre „ du Conseil, il fit un si „ grand effort, quoiqu'il „ eût les mains liées, qu'il „ sauta dans la Mer, pour „ s'y noyer. Un Trompette „ du Vaisseau, s'étant „ jetté aussi tôt après lui, „ le soutint sur les flot; „ mais le Chirurgien s'efforçant d'avaller de „ l'eau, pour s'enfoncer „ plutôt, & pour entraîner „ le Trompette avec lui, „ d'autres Matelots, qui „ se jetterent aussi dans „ la Mer, eurent la force „ de les soutenir & de les „ ramener dans la Chaloupe. Après cette tentative, Weger se voyant „ si bien observé qu'il perdit l'espérance d'échapper, confessa qu'il étoit „ originaire de Louvain, „ & Licencié en Médecine; „ qu'il avoit donné la „ mort à sept hommes du „ Bord, parce qu'il avoit „ trop de peine à les gouverner; qu'il s'étoit „ proposé de manger à la „ table de l'Amiral, & „ que si cette distinction „ lui eût été refusée, il „ avoit pris la résolution „ d'empoisonner l'Amiral, „ le Vice-Amiral, & tous „ les Officiers qui lui auroient été contraires, „ que depuis long-temps, „ il avoit eu l'intention „ de faire pacte avec le „ Diable, mais que malgré toutes ses invocations il n'avoit pû l'engager à paroître; que „ depuis qu'il étoit prisonnier, il s'étoit efforcé e „ se tuer, ou de s'étouffer, „ sans l'avoir pû. On le „ soupçonnoit encore d'avoir commis d'autres „ crimes: mais on se „ contenta de cette confession volontaire, & le „ Conseil lui fit donner la „ mort. *Ibidem, pages 681 & suivantes.*



§. IV.

Voyage du Chevalier Jean Narborough.

INTRODUCT.

ON apprend d'un fameux Voyageur (53), que le Chavalier Narborough fut envoyé exprès par Charles II, pour reconnoître les Détroits de Magellan, la Côte des Patagons, & les Ports Eſpagnols, ſur cette frontiere de leurs Etats d'Amérique ; avec ordre d'établir, s'il étoit poſſible, quelque correſpondance entre l'Angleterre & les Indiens du Chili. Cette entrepriſe n'eut pas le ſuccès que le Roi Charles s'en étoit promis. Narborough fut ſéparé d'un petit Vaiſſeau, qui accompagnoit le ſien, & perdit enſuite une partie de ſes gens, qui ſe laiſſa prendre par les Eſpagnols. Mais il rapporta du moins quelques découvertes, également précieuſes pour les Géographes & les Navigateurs (54). On raconte que Char-

(53) Voyage de M. Anſon, Tome I, pages 245 & ſuivantes.

(54) Outre celles qu'on va lire, l'Auteur du Voyage de M Anſon, juge la Carte des Détroits de Magellan & des Côtes voiſines, dreſſée par Narborough, plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & ſupérieure ſur quelques points à celle de M. Halley, particulierement dans ce qui regarde la longitude des differentes parties de ces Détroits. *Ubi ſuprà*, page 249.

INTRODUCT. les II, avoit fondé de si grandes espérances sur cette expédition, & qu'il en attendoit le succès avec tant d'impatience, qu'ayant appris que Narborough avoit passé aux Dunes, à son retour, il alla au-devant de lui dans sa Berge jusqu'à Gravesend (55).

1669.

Départ, & provision de Narborough.

Ce Voyageur sortit de la Tamise le 30 Septembre 1669, à bord d'un Vaisseau du Roi de trente-six pieces de canon, nommé le *Swipstakes*, dont il avoit reçu le commandement par une Commission spéciale; avec une Flute du port de soixante-dix tonneaux. Quoiqu'il n'explique pas l'objet de son Voyage, il ne veut pas qu'on ignore qu'il avoit fait, aux dépens du Roi, une abondante provision de couteaux, de cizeaux, de miroirs, de brasselets, de haches, de serpes, de hoyaux, de cloux, d'aiguilles, d'épingles, de sonnettes, de boëtes, de linge ouvré, de toile, de tabac, & de pipes, pour négocier, dit-il, avec les Naturels des Pays où il devoit toucher. Il fait observer que la pointe du Lezard, en Angleterre, est à cinquante dégrés dix minutes de latitude, & à dix-huit dégrés trente minutes de longitude, parce qu'il prit

(55) *Ibid*, page 248.

toujours sa longitude de cette Pointe (56).

NARBOROUGH. 1669.

Dans l'espace d'environ quatre mois qu'il employa pour arriver aux Côtes du Brésil, il vérifia, comme il avoit déja fait dans quelques autres Voyages, que la saignée contribue beaucoup à soutenir la santé contre les excessives chaleurs, & que c'est en particulier un souverain remede contre la fiévre chaude. Il s'applaudit aussi d'une méthode, qu'il avoit toujours suivie dans la distribution des vivres, & qu'il croit très propre à prévenir les différends sur un Vaisseau : c'étoit de ne pas faire meilleure chere que le moindre de son Equipage : » En général, dit-il, nous buvions tous du » même tonneau, & nous mangions » des mêmes provisions, tant qu'elles » duroient. Je ne souffrirai jamais qu'un » de mes Officiers ait un bon morceau » par son choix. Il faut que le sort le » donne. Les portions étoient distri» buées à ceux, que nommoit un hom» me à qui je faisois bander les (57) » yeux.

Préservatif vérifié sur Mer contre les maladies des climats chauds.

(56) Journal du Voyage du Capitaine Narborough à la Mer du Sud, au Tome III. du Recueil des Voyages dans l'Amérique Méridionale, Amsterdam, 1738, *page* 3. Le Traducteur le nomme mal-à-propos *Nerbrough.*

(57) *Ibid.* Page 24. Avec

NARBOROUGH. 1669.

Observations depuis le quarante-septiéme dégré de latitude du Sud, jusqu'au Détroit de Magellan.

Le 21 de Février, on eut la vûe de la Terre, à l'Oueſt ; & c'eſt proprement ici que commencent les obſervations, qui font le mérite du Journal de Narborough. Il fit jetter la ſonde à quatre lieues du rivage. On trouva vingt & une braſſes ſur le fond de petites pierres & de ſables. La terre, aux environs, n'eſt pas trop élevée ; mais plus loin elle paroît haute & rougeâtre. On avoit, à deux lieues, le Cap Blanco, au Nord Nord-Oueſt du Vaiſſeau. C'étoit l'endroit le plus Septentrional qu'on pût découvrir, & la terre la plus Méridionale fait face au Cap. La Côte qui court au Sud, eſt médiocrement haute ; mais, dans les terres, il y a des Montagnes dont les ſommets ſont plats, en forme de tables. A cinq milles de la Côte, qui forme une eſpece de Baye, on eut dix-ſept braſſes, ſur un fond rude. La terre qu'on découvrit clairement, paroiſſoit comme de l'herbe, brûlée du Soleil. On n'y voyoit aucun arbre, ſur les Montagnes, ni dans les Vallées ; & l'on ne remarqua, ni feu, ni fumée, dans le Pays.

cette bonne nourriture, & le ſecours de la ſaignée, en paſſant le Tropique du Cancer, perſonne n'eut de fiévre chaude pendant le Voyage. *Page 25.*

Après avoir changé plusieurs fois de route, on porta droit à l'Ouest. Depuis trois jours la brume n'avoit pas permis de prendre de hauteur. On étoit, par estime, à quarante-sept dégrés quatorze minutes de latitude Australe. La distance Méridienne, depuis le Lezard à l'Ouest, étoit de 1014 lieues ; un mille $\frac{7}{10}$. La longitude, prise du Lezard, soixante-un dégrés cinquante-six minutes $\frac{6}{10}$. La variation de l'Aiman dix-huit dégrés à l'Est. Narborough craignit d'avoir passé le *Port Desiré*. NARBOROUGH. 1669.

Le 24, il fit voile au Nord ; & s'étant mis dans sa Chaloupe, il rangea la Côte, pendant que le Vaisseau faisoit vent largue à deux lieues de terre. Ce rivage est une chaîne de pointes de terre, & de rochers séparés les uns des autres. A la pointe Septentrionale de la Baye des Veaux marins, on trouve une petite Isle, qui n'est qu'un amas de rochers, de la forme d'une mule de foin, & qui est couverte de fiente d'oiseaux. La marée est extrêmement rapide, entre cette Isle & le Continent. Du côté de la Mer, l'Isle est environnée de roches détachées. Le bord du Continent est bas & sabloneux ; mais en avançant dans les terres, on trouve de large

Baye des Veaux marins.

NARBOROUGH. 1669.

Isle de Tomahauke.

Dunes & des Montagnes. Les Anglois donnerent à l'Isle le nom de *Tomahauke*, du nom Indien d'une massue, qu'ils avoient vûe flotter, & qui disparut à leurs yeux. Au Nord-Ouest ils découvrirent une Baye ronde, nommée dans leurs Cartes, Baye de Spiring ou des Eperlans, qui a trois petites Isles de médiocre hauteur. Sa largeur est de sept milles, & son enfoncement d'environ trois lieues. Sur sa pointe, qui va en tournant au Nord Nord-Ouest, il y a des rochers noirs, semblables à un Bâtiment ruiné, au milieu duquel il y auroit une tour. Narborough côtoya le rivage, dont il trouva les bords fort escarpés, & pleins de rochers noirs. Il y vit aussi des Bayes basses & de l'herbe sur les Montagnes, mais sans bois, & sans apparence d'eau douce. Au côté Nord-Est, de la Baye de Spiring, la terre avance en pointe. C'est un fort beau Pays, où l'on voit d'agréables collines, & de petites Bayes sablonneuses. Six petites Isles de rochers font face à cette Pointe; l'une à la portée du fusil de la terre, les autres plus loin. La plus avancée, & la plus grande, est celle qu'on nomme l'Isle des Pingouins, longue d'environ trois quarts de mille, du Nord Nord-Est

Isle des Pingouins.

au Sud Sud-Oueſt, ſur un demi-mille de largeur de l'Eſt à l'Oueſt. Cette Iſle n'eſt composée que de rochers eſcarpés, excepté vers le milieu, qui eſt graveleux, & qui offre un peu d'herbe verte. C'eſt la retraite d'un prodigieux nombre de Pingouins, & de Veaux marins. Narborough prit trois cens Pingouins, dans l'eſpace d'un quart d'heure. Il en auroit pris auſſi facilement trois mille, ſi ſa Chaloupe avoit pû les contenir. Il n'y a qu'à les chaſſer en troupes vers le bord de la Mer, où deux ou trois hommes les tuent d'un coup de bâton ſur la tête, à meſure que d'autres les prennent dans la Chaloupe. Les Veaux marins demandent plus de précautions, & terraſſeroient un homme qui ne ſe tiendroit pas ſur ſes gardes. A deux lieues de-là, on découvre quantité de rochers ſéparés. Le fond eſt de mauvaiſe tenue, entre ces Iſles, & hors de la pointe la plus avancée.

NARBOROUGH. 1669.

C'eſt au Nord de ces Iſles, dans une Baye, qui a quatre lieues de longueur & une lieue & demie d'enfoncement, qu'on voit au Nord-Oueſt le *Port Deſiré*. Narborough obſerva qu'on peut le découvrir, de l'Iſle des Pingouins. Il en eſt à trois lieues. Vers le milieu de

Port Deſiré.

NARBOROUGH. 1669.

la Baye, on rencontre des rochers blancs, qui ont près de deux milles de long, & dont le haut eſt marqué de rayes noires, cauſées par la chûte des eaux. Le ſommet en eſt plat; mais plus loin, dans les terres, on voit des hauteurs rondes & des Dunes. Au Sud de la Baye, la terre eſt bordée par des rochers eſcarpés, qui reſſemblent à de grandes murailles, & ſous leſquels il s'eſt formé un enfoncement ſabloneux, où les Chaloupes peuvent être à couvert.

La Flute eſt ſéparée du Vaiſſeau.

Le Vaiſſeau jetta l'ancre à l'embouchure du Port. Mais Narborough y entra le lendemain avec ſes deux Chaloupes, dans l'eſperance d'y trouver la Flute, qu'il avoit perdue de vûe depuis quelques jours. Il fit allumer du feu ſur le rivage, & brûler de l'herbe ſeche, dont la fumée pouvoit le faire découvrir. Pendant qu'une partie de ſes gens monta ſur les hauteurs, pour étendre plus loin leurs recherches, il ſonda le Havre en baſſe marée. Le mouillage y eſt très-bon pour les grands Vaiſſeaux, pourvû qu'ils ayent de bons cables & de fortes ancres. Mais le rivage a peu de bois, & n'a preſque point d'eau fraîche. Sur les Montagnes, & ſur des Dunes aſſez

larges, on voit quelques buiſſons, & de l'herbe ſeche & longue, qui croît en touffe. Le terroir eſt aride & graveleux. Cependant quelques Vallées ont de la terre noire, & ſemblable à du terreau.

Productions naturelles du Port Deſiré.

On n'avoit apperçu, juſqu'alors, aucune marque d'habitation, mais Narborough découvrit enfin quelques traces d'hommes, derriere des buiſſons ; & ſur de l'herbe arrachée. Il trouva, dans le même lieu, de la laine, des plumes, des os de bêtes, & des fragmens de pierre à feu. Il monta ſur une hauteur, où ſes gens avoient laiſſé, le jour auparavant, quelques braſſelets, ſous un Pavillon qu'ils y avoient élevé ; mais voyant que perſonne n'y avoit touché, il y laiſſa tout. Dans un lieu ſi déſert, il ne vit pas d'autres animaux que deux lievres, qui couroient ſur les Montagnes. La curioſité lui fit faire un mille & demi vers l'intérieur du Pays. Il trouva dans les Vallées, entre des rochers, quantité de pois ſauvages, dont les feuilles ſont vertes, & les fleurs bleuâtres, du même goût que les feuilles de nos pois verds. Entre pluſieurs ſortes d'herbes vertes, il en trouva d'odoriférantes, qui reſſemblent à l'Ivraie &

NARBOROUGH. 1669.

dont les fleurs sont blanches & jaunes. Il en trouva un autre, qui differe peu de la Sauge, mais qui croît en touffes, près de la terre, comme la laitue. Ces herbes, avec les feuilles de pois, furent un rafraîchissement très-salutaire pour l'Equipage Anglois, qui commençoit à se ressentir du scorbut. Les moules & d'autres coquillages, que l'Auteur nomme *Limpets*, sont en abondance sur le rivage, au pied des rochers. Une petite Isle fort peuplée de Veaux marins, offre aussi quantité d'oiseaux de Mer, qui couvent entre les rochers & dans les buissons, & qui se laissent prendre sur leurs nids.

Narborough y pass. l'Hyver.

Ce Havre parut commode à Narborough pour radouber son Vaisseau. D'ailleurs, la vûe portant fort loin en mer, du haut des Montagnes, on ne pouvoit manquer de voir la Flute, lorsqu'elle s'approchoit de cette Côte. Quelques Matelots découvrirent deux sources d'eau douce; l'une dans une petite Anse, à demi mille du rivage, en remontant la riviere; l'autre dans une Vallée, entre des rochers, à côté de l'endroit où le Vaisseau étoit venu mouiller. Ces sources sont petites, & l'eau en est un peu saumache; » car dans » ces Vallées arides, le terroir est natu-

» rellement salé : la terre & les rochers » sont couverts de salpêtre, comme d'un » verglas.

NARBOROUGH. 1669.

Description du Pays.

Pendant qu'on travailloit au Vaisseau, Narborough traversa dans diverses parties du Pays. A deux milles au Nord-Ouest, il le trouva plein de hauteurs, aride, sans bois & sans eau. On y voit néanmoins des Vallées assez basses, mais seches, dont la terre est la nature du salpêtre, & quelques buissons dispersés, dont la feuille ressemble à celle de l'Aubépine. Les plus petits produisent une espece de petites noix de galle, dont la graine est aussi piquante que le poivre. Le terroir, en général, est graveleux & sabloneux. Il n'y croît qu'un peu d'herbe brûlée. En creusant, on y trouve du sable, mêlé de gravier & de roche, sans aucun signe de métaux ou de minéraux, ni dans la terre, ni dans les pieces de roches. Du haut des Montagnes, la vûe ne découvre que d'autres hauteurs, & des Dunes à peu près semblables à la terre de Cornouailles. Ceux qui marchent, pour la premiere fois, dans ce terroir, s'y fatiguent beaucoup. Dans ce premier Voyage, Narborough vit neuf bêtes qui ressembloient à des Daims, mais plus hautes, le cou plus

NARBOROUGH. 1669.

long, la tête ſans cornes, le dos rougeâtre, & le ventre blanc. Lorſqu'il en fut à la portée du fuſil, elles prirent la fuite, en henniſſant comme des chevaux. Un autre jour, il vit trois Autruches, de couleur griſe, & plus grandes que nos plus gros Coqs d'Indes. Quoiqu'elles ne puſſent voler, elles ſe ſauverent par la vîteſſe de leur courſe. Un chien, qui fut lâché ſur elles en coupa une; mais ſans pouvoir l'empêcher de s'élancer vers les Montagnes.

Iſle des Veaux marins. Combien les Anglois en tuent.

Le 4 de Mars, Narborough prit, dans ſes deux Chaloupes, quarante hommes, armés chacun d'une maſſue & d'un bâton, avec leſquels il entra dans le Havre de l'Iſle des Veaux marins. Ces animaux fuyant en troupes, il les fit entourer; & dans l'eſpace d'une demie-heure, ſes gens en tuerent quatre cens. Auſſi-tôt qu'ils étoient aſſommés, d'un ſeul coup qu'on leur donnoit ſur la tête, il leur faiſoit couper la gorge, pour les ſaigner tandis qu'ils étoient encore chauds. La grandeur des vieux mâles eſt ordinairement celle d'un Veau. Ils reſſemblent au Lion, par le cou, le poil, la tête & le muſeau. La femelle n'a pas moins de reſſemblance, par devant, avec la Lionne;

excepté qu'elle eſt toute velue, & qu'elle a le poil uni comme un cheval ; au lieu que le mâle ne l'a uni qu'au derriere. Ils ſont d'ailleurs fort difformes. Leur corps va toujours en diminuant, juſqu'à deux nâgeoires, ou deux pieds forts courts, qui en font l'extrêmité. Ils en ont deux autres à la poitrine ; de ſorte qu'ils peuvent marcher ſur terre, & grimper même ſur les rochers & ſur des montagnes aſſez hautes. Ils ſe plaiſent à coucher au ſoleil, & à dormir ſur le rivage. Quoiqu'il y en ait des milliers, qui ont quatorze pieds de long, le plus grand nombre n'en a que cinq. Ils ont toujours la gueule ouverte. Leur chair eſt auſſi belle que celle de l'Agneau, très-bonne dans ſa fraîcheur, & meilleure encore lorſqu'on la tient un peu dans le ſel. Ceux, que les Anglois prenoient la peine d'aprêter, étoient des plus jeunes, & tetoient encore leurs Meres. Elles bêlent en arrivant à terre & les Petits s'en approchent en bêlant, comme des Agneaux. Une vieille Mere en allaite quatre ou cinq, & chaſſe ceux qui ſe préſentent en plus grand nombre ; ce qui fit juger à Narborough qu'elles ont quatre ou cinq Petits d'une portée. Il fit dégraiſſer les

Uſage qu'ils en font.

NARBOROUGH. 1669.

plus gros, dont on tira de l'huile pour les lampes & pour d'autres uſages du Vaiſſeau. Celle qu'on tira, des plus jeunes, parut auſſi bonne aux Anglois, que de l'huile d'olive. Ils s'en ſervoient, pour leurs ſalades, qui étoient compoſées de feuilles de pois verds & d'autres herbes.

Llamas ou Guanacos.

Le 6 de Mars, Narborough trouva un de ces animaux, ſemblable aux Daims, dont il avoit déja rencontré quelques-uns, mort, & ſans corruption. Son dos étoit couvert d'une laine aſſez longue, couleur de roſe ſeche. Sous le ventre, ſa laine étoit blanche. Il étoit de la groſſeur d'un jeune poulain. Il avoit le cou long, la tête, le muſeau, & les oreilles d'un mouton, les jambes fort longues, les pieds fourchus comme ceux d'une bête fauve, la queue petite & rougeâtre. Il n'avoit point de cornes, & n'en avoit jamais eu. Narborough le prit pour un mouton du Pérou, de l'eſpece de ceux qu'on nomme *Llamas*, ou Guanacos. Il le fit ouvrir, pour chercher la pierre de Bézoar, ſur un ancien récit de quelques Eſpagnols des Indes occidentales, mais ſes recherches furent inutiles. Dans la ſuite, il rencontra pluſieurs troupes de ces animaux, au nombre de trente

& de quarante. Il vit aussi des Renards, des Chiens sauvages, & cinq ou six Lievres, plus grands que les nôtres, avec un moignon de la longueur d'un pouce, qui leur tient lieu de queue. Mais il n'apperçut point d'autres oiseaux, que des Milans, semblables à ceux de l'Europe, & de petits oiseaux qui ressemblent assez à la Linotte. Entre plusieurs sortes de Mouches, il vit de grosses abeilles.

Abondance de poisson.

Quelques Anglois du Vaisseau, qui s'étoient avancés d'un autre côté dans les terres, n'y avoient pas fait d'autres découvertes; d'où Narborough conclut, que les seules richesses de cette Côte sont l'abondance extraordinaire du poisson. Il faut, dit-il, qu'il y en ait une quantité véritablement infinie, pour nourrir tous les Veaux marins, Pingouins & les autres oiseaux, qui n'ont pas d'autre aliment, & qui sont extrêmement gras. Il vit nâger des Veaux marins, la tête hors de l'eau, avec un gros poisson dans la gueule.

Inscription laissée par Jacques le Maire.

Un autre jour, il remonta la riviere avec quatorze hommes armés. Elle s'élargit près d'une petite Isle, qui est couverte de broussailles & s'étrecissant au-dessus, elle tourne au Sud-Ouest. Dans ce détour, on rencontre une au-

NARBOROUGH. 1669.

tre Isle, de hauteur médiocre & pleine de roches, où l'on ne trouve qu'un peu d'herbe & quelques petits buissons. Narborough descendit dans cette Isle. Il fut surpris d'y voir un Poteau de cinq pieds, qui paroissoit avoir fait partie d'un mât, dressé avec soin, & sur lequel on avoit cloué une planche, d'un pied en quarré. La planche ne contenoit rien. Mais un Matelot trouva, au pied de ce monument, une plaque de plomb, avec une inscription en Langue Hollandoise (58), qui portoit les noms de Jacques le Maire & ses Compagnons, avec l'année & le dessein de leur Voyage. Dans un trou du Poteau, bouché par une longue cheville de bois, il y avoit une petite

(58) L'Auteur a pris soin de conserver jusqu'à l'ordre des lignes :

M. D C. X V.
Een Schip ende een Jach
Geneaenet eendracht
En Hoorn Gearri-
veert den VIII De-
cember. Vertrok-
ken met een
Schip d'een-
dracht Den
January :
M. D C. X V I.
C : Jacques le Maire.
S. Willem Corns Schouten
Ares Classen.
Jan Corns Schots.
Claes Janssen Ban.

boëte de fer blanc, qui renfermoit une feuille de papier chargée d'écriture, mais si mangée de rouille, qu'il fut impossible d'y rien déchifrer. Narborough grava, sur la planche, avec son couteau, le nom de son Vaisseau, & la date de l'année & du mois. Il emporta la plaque de plomb, & nomma cette Isle, l'Isle de le Maire. De-là, étant passé au rivage du Nord, il fit deux milles dans le Pays. Il n'y vit point d'arbres; mais le terroir lui parut meilleur qu'il ne l'eût encore rencontré, mêlé de marne, & capable de culture. Les Guanacos, les Renards, les Lievres, les Chiens & les Chats sauvages se présenterent en grand nombre. On prit un *Armadillo*, que les chiens avoient chassé dans un trou, & qu'on n'eut pas de peine à déterrer. Cet animal est de la grosseur d'un Hérisson, & ne lui ressemble pas mal. Il porte, sur son dos, une écaille, dont il se couvre comme d'une cuirasse, & qui ne peut être entammée par la morsure des chiens. On vit des Rats, en plusieurs endroits; & les chiens prirent un autre animal, qui étoit noir, avec deux taches blanches sur le dos. Enfin l'on vit encore des Autruches, quelques Perdrix, & quantité de Milans; mais

NARBOROUGH, 1669.

Isle de le Maire.

Armadillo, animal singulier.

NARBOROUGH. 1669.

on ne découvrit aucune apparence d'eau douce. En retournant vers la Côte, au Sud, avec la Chaloupe, Narborough traversa une petite Baye, d'environ deux mille de long, & large de trente pieds, qui forme une Isle de la même longueur. Il nomma cette Isle, l'Isle des Lievres, parce qu'il y vit plus de vingt de ces animaux dans une seule troupe.

Narborough prend possession du Pays pour le Roi d'Angleterre.

Le 25 de Mars, après avoir pris la résolution de partir le jour suivant, il dit à son Equipage : » Messieurs, vous » êtes témoins qu'aujourd'hui je prens » possession de cette Côte, du Port » Desiré, & de tout le Pays des deux » côtés, pour S. M. Charles II, Roi » de la Grande-Bretagne, & pour ses » Héritiers. Ensuite il fit tirer trois » coups de canon. Mais il n'explique » point quels droits l'Angleterre pouvoit » s'attribuer, sur un Pays où le Maire » & d'autres Voyageurs avoient relâché » avant les Anglois.

Le lendemain (59) il fit voile au

(59) Il fait ici des remarques importantes Ce jour là, 16 de Mars, à six heures du matin, lorsque le Soleil parut sur l'horison à l'Orient, la Lune se coucha sous l'horison à l'Occident, après s'être éclipsée à Londres, à onze heures dix minutes avant midi, & ici à six heures & plus de trente minutes. Cela fait, dit il, quatre heures quarante minutes de difference entre le Méridien de Londres & le

Nord, avec plus de soin, que jamais, de vérifier ses observations. Il étoit, le premier d'Avril, à la hauteur de la Baye des Veaux marins (60), d'où il suivit la Côte, à trois lieues de distance, sur vingt brasses d'eau, fond de sable noir. Le 2, à neuf heures du matin, il apperçut, à l'Ouest, une petite Isle plate, à une lieue du Continent, & à quarante-huit dégrés quarante minutes de latitude du Sud. La terre qui lui fait face est élevée, & remplie de hautes montagnes, dont les cimes sont

NARBOROUGH. 1669.

Observations importantes.

Approche du Port St. Julien.

Méridien du Cap Blanco. Ce Cap est à quarante-sept dégrés vingt minutes de latitude Méridionale, au Sud-Est de l'Amérique. Il vit l'Eclipse au Sud-Est de l'Amérique, à soixante-dix dégrés de longitude Ouest du Méridien de Londres; mais il ne la put voir entiere, parce que le Ciel étoit couvert. Suivant son calcul, le Cap Blanco est à soixante-neuf dégrés seize minutes de longitude Ouest du Méridien de Londres. Il croit ce calcul juste, quoiqu'il en eût été plus sûr, si la Lune n'eût pas été couverte de nuage. Ainsi le Cap Blanc est à quarante-sept dégrés vingt minutes de latitude du Sud, & à soixante un dégrés cinquante-six minutes de longitude Ouest du Lezard. Distance Méridienne à l'Ouest 1014 lieues, un mille $\frac{6}{10}$ du Lezard. Le Port Desiré est à quarante-sept dégrés quarante-huit minutes de latitude du Sud, & à soixante-un dégrés cinquante-sept minutes de longitude Ouest du Lezard. L'Isle des Pingouins est à quarante sept dégrés cinquante cinq minutes de latitude du Sud, & à soixante-un dégrés cinquante-sept minutes de longitude Ouest du Lezard. La variation de l'Aiguille étoit de dix-sept dégrés trente minutes à l'Est. *Ibid, pages 68 & précédentes.*

(60) A quarante-huit dégrés dix minutes de latitude, sur la Côte des Patagons.

NARBOROUGH. 1669. rondes. Deux lieues plus loin, vers le Sud, la terre eſt baſſe, avec une Pointe de quatre lieues de long, du côté de la Mer; mais le rivage, qui la borde, eſt plein de rochers. A deux lieues de cette petite Iſle, on trouva vingt-trois braſſes, ſur le même fond de ſable noir. Le Vaiſſeau s'approcha juſqu'à cinq mille de la Côte; & de l'Iſle, juſqu'au Port Saint-Julien, on fila, la ſonde à la main, ſur dix-huit ou vingt braſſes, fond de ſable fin & noir. Lorſqu'on a fait une lieue, au Sud de la petite Iſle, le rivage court Sud-Sud-Oueſt & Nord-Nord-Eſt. A l'extrêmité Méridionale de la Pointe, du côté de la terre, on voit de hautes collines; mais, le côté de la Mer offre un rocher blanc & eſcarpé, d'une hauteur médiocre, qui de loin paroît diviſé par une grande bande noire. Au-delà du rocher, la Montagne s'éleve en rond juſqu'au ſommet. C'eſt-là qu'eſt le Port Saint-Julien.

Sa ſituation. L'embouchure eſt au milieu de la (61) Baye; mais les deux Pointes en cachent l'entrée, & ne permettent pas de

(61) A quarante-neuf dégrés dix minutes de latitude du Sud, & à ſoixante-trois dégrés dix minutes de longitude du Lezard. La variation de l'Aiman ſe trouve de ſeize dégrés dix minutes à l'Eſt.

la découvrir de la Mer. On est obligé, dans la basse marée, de la faire reconnoître par les Chaloupes. La terre, qui fait face au Port, est élevée, & pleine de Montagnes rondes, qui se terminent en pain de sucre. La Côte n'a pas d'endroit plus haut, tandis qu'au Sud, elle paroît unie, aussi loin que la vûe peut s'étendre. Il y a près de neuf lieues, de la petite Isle à Saint-Julien.

Narborough fit jetter l'ancre dans la Baye, sur douze brasses, à deux lieues de l'embouchure du Port. Sa Chaloupe, qu'il avoit envoyé pour le reconnoître, & pour chercher la Flute, lui rapporta que le mouillage y étoit excellent, & que le plus grand Vaisseau y pouvoit être en sûreté : mais elle n'avoit vû, ni la Flute, ni aucune marque que ce Bâtiment y eût touché. Il fallut renoncer à toute espérance de la revoir. L'Equipage parut allarmé de se trouver réduit à naviguer seul, dans une Mer orageuse & sur des Côtes inconnues, sans aucune ressource, si l'on avoit le malheur de toucher à quelque rocher. Narborough s'efforça de bannir cette crainte, en leur représentant les richesses du Pays dont ils alloient approcher, & l'exemple du fameux

L'Equipage Anglois s'allarme.

Comment Narborough l'encourage.

NARBOROUGH. 1669.

Drake, qui avoit fait le tour du Monde; dans un temps où les Navigateurs avoient moins de lumieres & d'expérience. Il ordonna que la portion d'eau-de-vie fût redoublée. Une pêche heureuse, où la senne jettée à l'Est, ramena cinq cens poissons, gris & couverts d'écailles, de la grosseur du mulet, & quantité d'huitres & de moules, qui se trouvent sur le rivage & dans les veines des rochers, joint à l'abondance de Veau marin salé, rendirent la joye & le courage aux Anglois.

Salines du Port S. Julien.

Le 22, Narborough visita un Marais qui n'a pas moins de deux milles de long, & sur lequel il trouva deux pouces d'épaisseur d'un sel très blanc, qu'on prendroit de loin pour un pavé fort uni. Il en fit remplir deux sacs; mais la pluie & le mauvais temps ayant commencé à le faire fondre, on fut obligé d'en tirer environ deux tonnes de dessous l'eau. Ce sel étoit également agréable au palais & à l'odorat.

Voyages de Narborough dans les Terres.

Vers la fin d'Avril, la gelée devint si forte, & les tempêtes si fréquentes, qu'on prit le parti de déffuner les mâts & de ferrer les agrets, pour remettre au Printems le passage du Détroit. Le mouillage étoit sûr dans le Port Saint Julien. On y voyoit beaucoup de gi-

bier & d'oiſeaux. Narborough, ayant fait goûter ſon projet à l'Equipage, ne s'occupa plus que de ſes découvertes & de ſes obſervations (62). Le 6 de Mai, il fit ſept ou huit milles dans les Terres au Nord-Oueſt. Le Pays lui parut généralement rempli de grandes Dunes, couvertes d'herbes. Sur le ſommet des Montagnes, comme dans le fond des Vallées, il trouvoit de grandes écailles d'huitres, les unes ſur des rochers, & d'autres dans les veines de la terre. C'étoit les plus grandes

(62) Le 7 de Juin, vers le ſoir, d'un tems froid, mais fort clair, on découvrit diſtinctement les Etoiles qui ſont proche du Pôle Antarctique. Quelques-unes des plus petites Etoiles de la petite Hydre ſont près du Pôle. Narborough en remarqua pluſieurs autres, de la premiere & de la ſeconde grandeur, qui lui parurent fort propres à faire des obſervations; particuliérement l'Etoile au Sud de l'Ariadne; celle qui eſt à la tête de l'Hydre; celle qui eſt dans l'œil du Pan; celles qui ſont à la ſerpe de Tucan, & celles qui ſont à ſa cuiſſe & à ſon dos; celles qui ſont à la tête, à l'aile & au corps de Grus. Mais les plus grandes ſont celles du premier pied du Centaure & de la Croiſade. Les autres Etoiles ſont de la troiſiéme, de la quatriéme & de la cinquiéme grandeur. On remarquoit auſſi fort diſtinctement les deux nuages, & la petite nûe noire dans laquelle eſt le pied de la Croiſade, & qui ſe voit toujours à plein, lorſque la Croiſade eſt ſur l'Horiſon, comme elle y eſt toujours dans ces latitudes. Le Ciel de cette partie de l'Hemiſphère Meridional, ne différe point de celui de l'Hemiſphère Septentrional: mais il n'y a d'Etoiles propres à faire des obſervations, qu'à dix-huit dégrés du Pôle. Il n'y a point non plus d'Etoile Pólaire, comme celle qui eſt à la queue de la petite Ourſe au Nord. *Ibid, pages 8b & précédentes.*

NARBOROUGH. 1669.

qu'il eût jamais vûes, car elles avoient jusqu'à sept pouces de largeur. Cependant il ne s'en trouve pas une dans le Port; d'où il conclut qu'elles étoient là depuis le Déluge universel. Il ne vit pas la moindre marque de minéral, ou de métal, ni aucun arbre; mais il trouva une bonne source d'eau dans les montagnes, & plusieurs salines à six milles dans les terres.

Or trouvé dans les écailles de Moule.

Un Volontaire du Vaisseau se promenant dans une petite Isle, qu'on nomma l'Isle de Justice, rencontra deux écailles de Moule, attachées ensemble avec une corde verte de boyau. En les ouvrant, il fut extrêmement surpris d'y trouver trois petits morceaux d'or, qui sembloit avoir été battu au marteau. On voyoit souvent des Autruches, des Guanacos, & des Renards. Dans quelques endroits, on remarquoit des traces de feu, des herbes foulées, qui ne permettoient pas de douter que des hommes n'y eussent couché, & des restes de Guanacos & d'Autruches. Cependant on jugeoit que ceux qui avoient mangé ces animaux ne les avoient pas fait rôtir, car la chair qui restoit autour des os paroissoit crue. Narborough demeura persuadé que c'étoient des Sauvages, & que le

Traces d'hommes.

feu qu'ils allumoient ne servoit qu'à réchauffer les doigts de leurs Enfans. Il ne douta point qu'ils ne vissent les Anglois, & que la crainte ne fut la seule raison qui les empêchoit de se faire voir. Mais la vie qu'ils menent, dans ces affreux déserts est plus misérable que celles des Bêtes sauvages. Ils doivent même se trouver quelquefois dans une extrême disette, puisque tous les lieux où les Anglois pénétrerent, sont également dépourvûs de fruits, d'herbes & de racines. A l'Ouest les Montagnes étoient couvertes de neige. On ne découvre, à perte de vûe, que hauteurs sur hauteurs, sans arbres & sans buissons. Les sommets de ces Montagnes sont assez unis; &, dans plusieurs endroits, il en coule de l'eau douce: mais ce n'est que de la neige fondue, puisque l'eau cesse de couler lorsqu'il n'y reste plus de neige.

NARBOROUGH, 1669.

Misérable vie des Sauvages.

Le 22 de Juin, trois Anglois armés, qui s'étoient avancés l'espace de quatre milles à l'Ouest, virent, sur une Montagne, sept Indiens, qui les découvrirent aussi, & dont trois vinrent à quelque distance au-devant d'eux. Ils avoient à la main l'arc & les fléches, une peau sur leurs épaules, une autre sur la tête; & aux pieds, des morceaux

Les Anglois en rencontrent sept.

NARBOROUGH. 1669.

de peau qui leur servoient de souliers : le reste du Corps étoit nû, mais ils avoient le visage peint de rouge & de blanc. La difficulté qu'ils firent, de s'approcher assez pour se laisser toucher, sembloit marquer qu'étant informés des cruautés des Espagnols, ils n'osoient se fier à ce qui leur ressembloit. Ils reculoient à mesure que les Anglois vouloient s'avancer, en leur faisant signe de retourner au Vaisseau, & prononçant, d'une voix rude, qui paroissoit sortir du fond de leur gosier, *ozse*, *ozse*. Cependant ils prirent quelque bagatelle qu'on leur jetta, telle qu'un couteau, un morceau de toile & une cravate. On leur offrit de l'eau-de-vie, dont ils ne voulurent pas goûter. Ils n'avoient point de brasselets. Leurs regards étoient extrêmement farouches ; mais ils étoient bienfaits quoique d'une taille médiocre. Ils avoient la couleur olivâtre, & les cheveux noirs. Ils paroissoient fort timides, aussi prirent-ils la fuite, lorsqu'ils en purent trouver l'occasion. Le reste de leur troupe s'étoit arrêté sur la Montagne.

Inventaire d'un paquet enlevé aux Sauvages.

Dans un autre Voyage, quelques Anglois trouverent un paquet de peau, & deux Chiens attachés ensemble au pied d'un buisson. Plusieurs Indiens,

qui étoient assis dans le même lieu, s'enfuirent aussi-tôt avec de grandes marques de frayeur. Leur paquet, que Narborough ouvrit lui-même, contenoit plusieurs sachets de peaux, remplis de terre rouge & blanche, dont ils se peignent le visage; des pierres à feu, des brasselets de coquilles, de petits morceaux de bois, des courroies cordonnées, des fléches, des écailles de Moules & d'Armadillos, un instrument composé d'une petite pointe de clou, au bout d'un petit bois, en forme de poinçon. Leurs peaux étoient de Veaux marins & de Guanacos, cousues ensemble, avec de petites cordes de boyaux, qui étoient vieilles, pleines de trous, & qui sentoient fort la graisse. Les coquilles de Moules paroissoient formées pour leur servir de couteaux. Après ce riche inventaire, Narborough fit remettre dans le paquet, tout ce qui s'y étoit trouvé, & le renvoya dans le même buisson, d'où ses gens l'avoient apporté. Les Chiens lui parurent une sorte d'Epagneuls, assez gros, & si familiers qu'ils se laissoient toucher sans aucune marque de crainte. Leur couleur étoit naturellement grise, mais on les avoit peint de rouge. Ils étoient d'une maigreur extrême.

NARBOROUGH. 1669.

Leurs Chiens.

NARBOROUGH. 1669.

Jugement de Narborough sur le Pays des Patagons.

Malgré cette triste peinture du Pays des Patagons, Narborough assure que du côté de l'Ouest, où il fit près de vingt milles, » la terre est en général, » bonne, & fournie de bons pâturages, pour toutes sortes de bestiaux; » qu'il n'y manque que du bois pour » bâtir, & que les Montagnes n'y étant » pas trop hautes, ni l'air mal sain, il » n'y a peut-être pas de meilleure Con» trée en Amérique (63), il y trouva un ruisseau d'eau douce, & des étangs d'eau salée, d'une assez grande étendue. Les Guanacos s'y présentent en troupes de cent. On y rencontre des vingtaines d'Autruches à la fois, des Lievres, des Perdrix, plus grosses & plus grises que les nôtres, des Bécassines, des Oies sauvages, & quantité de petits oiseaux; des Milans, de petits Faucons, des Hiboux, des Renards, des Chiens sauvages & des Armadillos. Dans tout le Pays qu'il parcourut, il ne découvrit, ni Serpent, ni Bête venimeuse ou féroce, ni rien qui puisse incommoder les Habitans; à l'exception, dit-il, du froid & de la faim (64).

L'Auteur vante les rafraîchissemens de cette Côte.

Cette opinion, ne l'empêcha point de retourner vers le milieu de Septembre, au Port Desiré, pour y faire

(63) Page 90. (64) Page 91.

de nouvelles provisions de Veaux marins, de Pingouins & d'œufs de ces Oiseaux, qu'il ne trouvoit pas, dans la même abondance, au Port Saint-Julien. Il vante extrêmement les rafraîchissemens de cette Côte. » Pourvû » qu'on ait du sel, dit-il, on s'y pour» voit fort bien, & je puis assurer que » ces provisions se conservent quatre » mois & plus, lorsqu'on s'entend bien » à les saler. On trouve autant de sel, » qu'on en veut, au Marais de Saint-» Julien, je crois même qu'en Eté, » on en peut faire au Port Desiré, car » il y a du sel seché dans des trous de » rochers. Il y a aussi plusieurs basses, » où l'on peut creuser, pour en tirer » du sel, après y avoir fait entrer l'eau » de la mer. Outre les Pingouins, on » y voit quantité de Pies de mer, de » Canards, de Mouettes, de Pigeons » blancs de mer, de Plongeons, qui » ont la gorge blanche, & de Foul» ques (65).

NARBOROUGH 1669.

Il met à la voile près du Détroit.

Mais il est temps de suivre Narborough au principal théâtre de ses observations. Il leva l'ancre, le 13 d'Octobre, & six jours après, il doubla le Cap, que les Anglois ont nommé Beachy-head, & la Montagne de Saint

(65) Page 96.

NARBOROUGH. 1669.

Yves (66). La Côte, en cet endroit, forme une Baye, où la riviere de Sainte Croix va se jetter. Le 21, il doubla le Cap Fair Weather, ou du beau temps (67). C'est-là que la riviere de Galleoges se joint à la mer. Le 22, il se vit à la hauteur du Cap des Vierges, à l'entrée du Détroit de Magellan (68).

Sillage du Vaisseau.

Dans tout ce parage, c'est-à-dire, depuis le Cap des Vierges, jusqu'à l'entrée du Détroit, on trouve un bon fond pour l'ancre. Il n'y a de fortes marées que dans le Détroit : la marée monte & descend : elle a son cours, comme sur les autres Côtes. On compte six heures de flux, & deux heures de reflux. La plus grande hauteur du flux est de quatre brasses ; & les Anglois remarquerent qu'à onze heures, lorsque la Lune changeoit, la marée étoit fort haute. On voit, dans cet endroit, quan-

(66) A cinquante dégrés dix minutes de latitude. La variation de l'Aiman s'y trouva de seize dégrés trente-sept minutes à l'Est.

(67) A cinquante & un dégrés trente minutes de latitude du Sud.

(68) Ce Cap, qui est au Nord de l'entrée, est à cinquante-deux dégrés vingt-six minutes de latitude, & à soixante-cinq dégrés quarante-deux minutes de longitude Ouest du Lézard ; & à la distance Méridienne de 1062 lieues à l'Ouest du Lézard. On y trouva la variation de l'Aiman, de dix-sept dégrés à l'Est. *Ibidem, pages 58 & précédentes.*

tité d'herbes qui se détachent des rochers, & qui flottent au gré des vagues. A deux heures après midi, le Vaisseau se trouvoit devant la *Pointe de Possession*, d'où il suivit la Côte Septentrionale. La sonde, qui fut jettée partout, donna 22, 18, 16, 12 & 9 brasses, sur un fond sabloneux, mais quelquefois graveleux & de cailloux. Comme les Côtes étoient tout-à-fait inconnues à Narborough, il gouvernoit suivant leur position; d'autant plus qu'il ne connoissoit pas mieux l'entrée du Détroit, & qu'ayant appris seulement qu'il est serré entre des terres qui semblent le boucher, il craignoit de ne le pas découvrir.

NARBOROUGH. 1669.

Cependant, à cinq heures, il arriva vis-à-vis de l'entrée avec un vent frais de Nord Nord-Est. Il porta au Sud-Ouest-Quart-de-Sud, dans l'embouchure; mais il ne put avancer plus d'une lieue. La marée étoit si forte, qu'elle faillit d'emporter le Vaisseau sur des brisans qui sont au Nord, & couverts de beaucoup d'herbes. On y trouva cinq pieds d'eau, & quatorze brasses à côté, vers le Canal. Ces brisans courent un mille au Nord, depuis la pointe du Détroit. Narborough, repoussé par la marée, & combattu par le vent, qui

Embouchure du Détroit.

NARBOROUGH 1669.

devint Nord-Oueſt, fut contraint de ſortir du Détroit, & de jetter l'ancre à vingt-cinq braſſes, ſur un fond de cailloux, pour y paſſer toute la nuit.

D'ſtance du premier au ſecond, & ſa deſcription.

Il compte un peu plus de huit lieues, depuis le premier Détroit, juſqu'au ſecond. La route, de l'un à l'autre, eſt au Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt, & au Nord-Eſt-Quart-de-Nord. Du premier Détroit au ſecond, il y a ſept lieues de largeur, depuis la Côte du Nord juſqu'à celle du Sud. Ce Canal paroît une petite Mer; car on ne peut remarquer le ſecond Détroit, qu'après avoir fait plus de trois lieues. A ſa pointe, la Côte Septentrionale, qui court un mille ou deux au Nord-Eſt, forme une Baye, & préſente un rocher blanc d'une hauteur ordinaire, qu'on nomme le Cap S. Grégoire. On peut mouiller, dans cette Baye, à huit braſſes, ſur un fond de ſable fin & net, à demi mille de la Côte. Si le vent ſouffle entre le Nord-Eſt & le Sud-Oueſt, il faut mouiller à l'Oueſt. Les vents d'Oueſt regnent beaucoup dans ce Canal.

Second Détroit.

Narborough, avançant la ſonde en main, dans le ſecond Détroit, trouva vingt-huit & trente braſſes, ſur un fond de petits cailloux. La Côte Septentrionale, de ce Détroit, forme

une Baye à la pointe Orientale, & n'eſt qu'une chaîne de rochers blancs. Ce Détroit court Oueſt-Sud-Oueſt, & Eſt-Nord-Eſt. A la ſortie, qui eſt à l'Oueſt, la Côte eſt de rochers blancs, eſcarpés, & la partie Méridionale ſe forme en pointe. La Côte du même côté tourne au Sud-Eſt depuis cette pointe, & court enſuite au Sud; ſon rivage eſt bas. La Côte Septentrionale, qui eſt de rochers blancs, offre une pente, propre à débarquer, & tourne au Nord: elle contient un Havre rond, où l'on trouve quatre braſſes d'eau dans la haute marée. Narborough le nomma *Oatz Harbour*. A l'Oueſt de ce Détroit, on remontre trois Iſles, qui paroiſſent autant de rochers eſcarpés, & qui forment un Triangle, à quatre lieues du Détroit, vers l'Oueſt-Sud-Oueſt. La plus petite & la plus orientale, s'appelle Saint Barthelemi; la plus grande & la plus occidentale, *Eliſabeth*; & celle du milieu, qui eſt la plus méridionale, l'Iſle Saint Georges, nommée auſſi l'Iſle des Pingouins, parce qu'il s'y en trouve un grand nombre. Les Anglois jetterent l'ancre à deux milles de l'Eliſabeth, ſur un fond de ſable fin &

NARBOROUGH. 1669.

noir, à huit brasses : la pointe orientale de l'Isle leur demeuroit au Sud-Quart-d'Est.

Isle Elisabeth.

Le lendemain, Narborough ne put résister à la curiosité de descendre à terre. Il s'y trouva, presqu'aussi-tôt environné de dix-neuf Insulaires, auxquels il fit quelques présens, qui les rendirent fort traitables. Ensuite il sonda le Canal, entre l'Isle d'Elisabeth, & celle de Saint Barthelemi : sa largeur est environ d'un mille ; sa profondeur de trente-huit brasses au milieu, & de neuf à dix, près du rivage, sur un fond graveleux.

Peinture des Insulaires.

Les Insulaires, qu'il eut le temps d'observer mieux en retournant à bord, sont d'une taille médiocre & ramassée ; mais assez bien faits. Ils ont le visage rond, le front bas, le nez médiocre, les yeux noirs, les dents polies, unies, serrées & fort blanches, les oreilles petites, les cheveux noirs, droits, fins, d'une longueur ordinaire, mais rudes sur le devant de la tête. Ils ont la poitrine large : tout leur corps est peint de rouge, détrempé avec de la graisse ; leurs joues, leurs bras & leurs pieds, sont barbouillés de blanc, & rayés de noir. Ils ont la tête petite & les doigts courts. Leur habillement est

NARBOROUGH. 1669.

de peaux de Guanacos, de Veaux marins, & de Loutres, faufilées ensemble, sans aucune forme, que celle d'un tapis quarré, d'environ cinq pieds. Ils s'enveloppent les épaules de ces peaux, à peu près comme les Montagnards d'Ecosse portent l'espece de manteau qu'ils nomment *Plading*. Leurs bonnets sont des peaux d'oiseaux, avec les plumes; & pour chaussure, ils s'attachent aux pieds d'autres peaux. Narborough admira combien ils sont endurcis au froid. Ils ne portent pas même leur informe vêtement, lorsqu'ils sont en action; & demeurant nuds, depuis la tête jusqu'aux pieds, ils ne paroissent pas sensibles à la plus forte gelée, qui faisoit alors trembler les Anglois. Ils n'ont pas de barbe, ni d'autre poil sur le corps, ni rien qui mette la pudeur à couvert. Cependant quelques-unes de leurs femmes portoient une piéce de peau à la ceinture. Elles sont vêtues comme les hommes, excepté qu'elles ont des colliers & des brasselets de coquille, & qu'elles ne portent pas de bonnets. Leur taille est un peu moins haute, & leur visage moins plein. Elles parlent aussi d'un ton plus doux. Le langage des hommes est rude & grossier: ils répétoient souvent le mot *Ursa*;

NARBOROUGH. 1669.

& si quelque chose leur déplaisoit, ils crioient *Ur*, *Ur*, en râlant du gosier. Ils se nourrissent indifferemment de chair & de poisson, c'est-à-dire, de tout ce qu'ils peuvent prendre. Narborough ne s'apperçut point qu'ils eussent aucune forme de Gouvernement, ni la moindre dépendance, qui leur fît respecter un Maître. Il ne leur vit pas non plus aucune apparence de Religion. A l'arrivée des Anglois, ils s'opprocherent d'eux sans crainte, l'arc & deux fléches à la main. La longueur de leurs arcs est d'environ quatre pieds; & celle de leurs fléches, d'un peu moins de dix-huit pouces. Elles sont de bois, armées d'une pointe de caillou aiguisé, & de deux plumes: la corde est un boyau cordonné, & les plumes n'ont pas d'autre attache qu'un boyau. Ils avoient de gros Chiens métifs, semblables à ceux du Port de S. Julien. Narborough ne put découvrir leurs Canots, qui étoient apparemment de l'autre côté de l'Isle, vis-à-vis la Terre-ferme.

Freshwater Bay, ou Baye d'Eau douce.

Le 30 d'Octobre, il alla mouiller dans une petite Baye, à demi mille du rivage, sur un fond graveleux, & huit brasses d'eau. La marée y monte & descend de dix pieds, sans pouvoir incommoder les Vaisseaux, Deux ruis-

NARBOROUGH. 1669.

ſeaux d'eau douce y coulent à peu de diſtance. Elle eſt entourée d'arbres, fort ſemblables aux Hêtres, qui n'ont pas moins de dix-huit pouces de diamétre, & de quarante pieds de long, & dont le bois eſt propre à la charpente. On y trouve auſſi des Groſeliers ſauvages, & pluſieurs autres arbriſſeaux. Après avoir employé plus de trois heures à le viſiter, Narborough lui donna le nom de Freshwater-Bay, ou Baye d'eau douce. Sa ſituation eſt à neuf lieues au Sud de la Baye de Sueeptakes (69). Elle offre une Pointe ſabloneuſe & baſſe, qui avance plus dans la mer, que les autres Pointes, & qui eſt chargée de quelques arbres.

Sa Deſcription.

Cette Baye d'eau douce gît Nord & Sud, avec le Port de Famine, à la diſtance de ſix lieues, d'une Pointe à l'autre. Celle du Port de Famine ne ſe montre point, lorſqu'on vient du Nord, juſqu'à ce qu'on ſoit Nord-Oueſt & Sud-Oueſt, avec la Pointe de Sainte-Anne; car la Baye eſt dans un petit coin, au Nord-Oueſt, & la terre, à ſon Oueſt, eſt baſſe, en pointe & ſabloneuſe. En avançant un peu dans les terres qui l'environnent, on trouve des

(69) L'Auteur ne déſigne point autrement cette Baye, à laquelle il donna le nom de ſon Vaiſſeau.

NARBOROUGH. 1669.

Vallées remplies de beaux arbres verds ; dont les feuilles ont une odeur fort agréable, & ressemblent à celles du Bouleau. Plusieurs Prairies, en forme d'enclos, qu'on apperçoit de divers côtés, semblent marquer que ces lieux n'ont pas toujours été sans Habitans. En venant du Nord, on voit sur la Pointe de Sainte-Anne, d'assez grands buissons, & des arbres fort hauts. La Côte, de cette Pointe, est pleine de rochers, sans en être plus dangereuse, & l'on peut la suivre hardiment, pour entrer dans le *Port de Famine.*

Description du Port de Famine.

Narborough place ce Port à cinquante-trois dégrés trente-cinq minutes de latitude du Sud, & à soixante-huit dégrés neuf minutes de longitude Ouest du Lézard (70). Il y parcourut les terres, en divers endroits, sans y trouver aucune espece d'arbres fruitiers. Les Bois n'ont que deux sortes d'arbres, qui soient propres à la charpente ; l'un, qui a l'écorce aromatique, & d'un goût piquant (71) ; l'autre, qui ressemble au Hêtre ; mais le Détroit n'a pas de meilleurs ni de plus gros arbres. Il s'en trouve

(70) A la distance de 1092 lieues de ce Méridien, à l'Ouest, suivant l'Estime.

(71) L'Auteur le prend pour le Winterbark, qui se vend chez les Epiciers d'Angleterre, & qui a l'odeur & le goût du poivre.

de deux pieds & demi de diamétre, & de quarante pieds de long, dont on peut tirer de très-belles planches. Les herbes y ſont aſſez bonnes, quoique le terroir ſoit aride & ſabloneux. Au Nord-Quart-de-Nord-Oueſt du Port de Famine, & dans tout l'intérieur du Pays, on ne voit que des Montagnes fort hautes, dont les ſommets paroiſſent nuds & ſtériles : quelques-unes ſont toujours couvertes de neige. Vers la Côte méridionale, les terres s'élevent en pointe. On trouve ſur le rivage, & dans l'eau douce, des Canards & des Oies ſauvages, & des Baleines dans le milieu du Canal. Narborough eſt porté à croire que les Montagnes ne ſont pas ſans quelques mines d'or, ou de cuivre, ou d'autre métal. Un Sauvage, qui vint à bord, & qui lui vit un anneau d'or au doigt, fit ſigne de la main vers les Montagnes. NARBOROUGH. 1609.

Le Cap Forward eſt la terre la plus méridionale du grand Continent de l'Amérique (72). Ce qu'on découvre du Pays, derriere ce Cap, n'offre que des Cap Forward.

(72) A cinquante-trois dégrés cinquante-deux minutes de latitude du Sud, & à ſoixante-huit dégrés quarante minutes de longitude Oueſt du Lézard, à la diſtance de 1099 lieues de ce Méridien, à l'Oueſt. La variation de l'Aiman s'y trouva de ſeize dégrés à l'Eſt.

NARBOROUGH. 1669. rochers pointus & escarpés, d'un gris noirâtre, & d'assez grande hauteur. L'eau n'a pas moins de quarante brasses, le long des bords. Dans le milieu du Canal, il n'y a pas de fond sur deux cens brasses ; & la marée s'y fait peu sentir. Ce Canal a trois lieues de largeur, depuis la Côte Septentrionale, jusqu'à celle du Sud : mais Narborough conseilla de suivre plutôt celle du Nord, que celle du Sud, où les vents d'Ouest regnent le plus.

Baye de Wood. Le 4 de Novembre, il entra dans une Baye, sans nom, à laquelle il donna celui de Baye de Wood. Le 5, il se trouva devant le Cap de Hollande, près duquel sont le Cap de Coventry, la Baye d'André, la Baye Descordes, celle de Fortescüe, & le Cap Galant, avec un Port de même nom. Il nomma *Charles* & Monmouth, deux Isles, qui sont par le travers de la Baye de Fortescüe. Plus, à l'Ouest, sont celles de Jacques, de Rupert, d'Arlington, de Sandwich, & de Wren. Il nomma ce bras du Détroit, le *Bras Anglois*. Le Cap Galant n'est pas à plus d'une lieue de la Baye de Fortescüe à l'Ouest. On croiroit alors que le Détroit n'a point de passage vers l'Ouest ; car la Côte Méridionale court

Différentes Isles, & leurs noms.

Bras Anglois.

si fort vers le Nord-Ouest, qu'elle ôte la vûe de la Côte Septentrionale. Mais plus loin, on voit deux grandes ouvertures vers la Côte du Sud, l'une vis-à-vis de l'Isle Charles, l'autre plus à l'Ouest. Narborough nomma cette Baye, la Baye des Baleines, parce qu'il y vit plusieurs de ces animaux.

NARBOROUGH. 1669.

Depuis le Cap Forward jusqu'au Cap de Hollande, le Détroit s'étend cinq lieues à l'Ouest Quart-de-Nord-Ouest; depuis le Cap de Hollande jusqu'au Cap Galant, huit lieues à l'Ouest Nord-Ouest; depuis le Cap Galant jusqu'à une Pointe basse vers l'Ouest, trois lieues au Nord-Ouest Quart-d'Ouest. Dans ce parage, le Détroit n'a pas plus de deux milles de large, depuis la Côte Septentrionale, jusqu'aux Isles que Narborough nomma les *Isles Royales*. Il donna le nom d'Isle *Rupert*, à l'Isle la plus Occidentale, qui n'est éloignée, du milieu du Canal, que de la portée du canon; & celui de *Pointe du Passage*, à la Pointe basse, qui est vis-à-vis de l'Isle Rupert, vers la Côte Septentrionale. Il doubla la Pointe du passage, avec un vent frais. Le 7 de Novembre, il mouilla vis-à-vis de la Baye d'Elisabeth, à la Pointe qu'il nomma la *Pointe des Baleines*, parce qu'il y en

Cap de Hollande.

Cap Galant.

Isles Royales.

Pointe des Baleines.

NARBOROUGH. 1669.

vit un grand nombre. On y trouve, près des roches, quantité de bonnes Moules, longues de cinq pouces. L'eau n'y moutonne que pendant une heure, dans le tems du flot. En général, les marées, loin d'être nuisibles à la Navigation dans tout le Détroit, sont d'un grand secours lorsqu'on veut changer de route.

Baye d'Elisabeth, & Riviere de Saint Jerôme.

Le Détroit, entre la Baye d'Elisabeth & la Riviere de Saint Jerôme, n'a pas plus de deux lieues de large. Le Pays est élevé vers la Côte Méridionale, où l'on voit plusieurs enfoncemens qui peuvent mettre les Vaisseaux à couvert. Narborough nomma cette Baye, la Baye des Moules. La Côte Méridionale est escarpée, pleine de roches, & bordée de petites Isles. Celle du Nord est basse & couverte de bois. Près du rivage, on découvre une Vallée, où coule une riviere d'eau douce. Elle a si peu d'eau, pendant la basse marée, qu'à peine reçoit-elle une Chaloupe; mais la marée y monte à huit ou neuf pieds.

Riviere de Batchelor.

Narborough la nomma, Riviere de Batchelor. Le mouillage est bon devant l'embouchure, à neuf, dix, ou douze brasses, sur un fond sabloneux. Cette Rade de la Riviere de Batchelor reçut des Anglois, le nom de Rade d'York.

Le Cap de Quade est sur la Côte Septentrionale. Il est composé de roches escarpées, qui lui donnent la figure d'un grand Château, élevé sur des Montagnes. Comme il s'avance beaucoup, & qu'il forme une espece de coude, la terre, des deux côtés, semble se joindre ; mais l'entrée du Passage se découvre à mesure qu'on en approche, & que le Détroit tourne vers le Nord. Dans cet endroit, la largeur du Détroit n'est que de quatre milles. Ses deux Côtés sont escarpées & pleines de rochers. Vis-à-vis du Cap de Quade, on trouve, sur la Côte Méridionale, une belle & grande Baye, qui se nomme la Baye de *Ridder*. Narborough n'y entra point ; mais, si le mouillage est bon, c'est la plus belle Rade du monde pour mettre les Vaisseaux à couvert de toutes sortes de vents. Cet endroit du Détroit, depuis la Pointe du passage jusqu'au Cap de Quade, en est le plus tortueux, d'où Narborough prit occasion de le nommer le *Bras tortu*. Dans le même endroit, vers la Côte Septentrionale, on rencontre deux petites Isles, à l'Est du Cap de Quade.

NARBOROUGH. 1669.

Baye de Ridder.

Le 14 de Novembre, les Anglois découvrirent, sur la Côte Méridionale, à treize lieues du Cap de Quade,

Cap Monday ou du Lundi.

NARBOROUGH. 1669.

un autre Cap, que Narborough nomma le Cap *Monday*, c'est-à-dire du Lundi. La largeur du Détroit y est de quatre milles. Sa Côte Septentrionale, qui s'y courbe en arc, a de grandes Anses & des Isles. Sur l'une & l'autre Côte, on voit de hautes Montagnes, stériles & pleines de rochers. Vers le Cap Monday, le Détroit commence à s'élargir du côté de l'Ouest, & court Nord-Ouest Quart-d'Ouest, jusqu'au Cap Upright, c'est-à-dire, *Cap Droit*, en hauteur, qui est un rocher escarpé sur la Côte Méridionale, à quatre lieues du Cap Monday. De ce dernier Cap, le Détroit courant encore Nord-Ouest Quart-d'Ouest, paroît conduire droit à la Mer du Sud. On n'y remarque point de marée, ni de courant; & l'on n'y trouve point de fond sur deux cens brasses, à la portée du fusil de l'une & de l'autre Côte. Elles offrent toutes deux, plusieurs Anses, & quantité de petites Isles, qui n'ont aucun danger, parce qu'elles sont en falaises. Vers midi, on passa devant une autre Isle, qui est sur la Côte Septentrionale, & que Narborough nomma l'*Isle Westminster*. Entre elle & le Continent, du même côté, on découvre un grand nombre de morceaux de terre, ou de petites

Isle de Westminster.

petites Isles, & de rochers détachés, qui reçurent, des Anglois, le nom de *Layers* ou de Gens de Loi. De l'Isle de Westminster, à la Côte Méridionale, le Détroit à cinq milles de large.

NARBOROUGH. 1670.

Cap Desseada.

Depuis le Cap Monday jusqu'au Cap Desseada, qui est à cinquante-trois dégrés dix minutes de latitude du Sud (73), la direction du Détroit est Nord-Ouest Quart-d'Ouest, & Sud-Est Quart-de-Sud. Ces deux Caps sont à quinze lieues l'un de l'autre. On en compta vingt-huit, depuis le Cap de Quade jusqu'à celui de Desseada; & depuis ce dernier Cap, le Détroit court Nord-Ouest demi Quart-d'Ouest jusqu'à la Mer du Sud. Narborough nomme ce bras, *Long-reach*, ou Bras long, tandis que ses gens le nommerent *Long-lane*, ou Longue rue. Il n'y a point de partie du Détroit de Magellan, qui mérite mieux le nom de Détroit, car les deux Côtes y sont continuellement élevées, pleines de rochers stériles, & couvertes de neige. Depuis le Cap de Quade jusqu'à la Mer du Sud, Narborough, frappé de l'horrible aspect de cette terre, la

Terres nommées Désolation du Sud.

(73) A soixante-douze dégrés cinquante-six minutes de longitude Ouest du Lézard, distance de onze cens quarante-neuf lieues du même Méridien. Variation de l'Aiman, dix minutes à l'Est.

NARBOROUGH. 1670.

nomma *South Désolation*, c'est-à-dire, Désolation du Sud. Le Cap *Pillar*, est à cinquante-trois dégrés cinq minutes de latitude du Sud, & à soixante-douze dégrés quarante-neuf minutes de longitude Ouest du Lézard.

Avis nautiques ; pour l'embouchure du Détroit par la Mer du Sud.

Suivant l'estime du sillage, entre les deux Mers, les Anglois donnent au Détroit, avec ses bras & ses divers replis, cent seize lieues de long, depuis le Cap des Vierges, jusqu'au Cap Desseada. Narborough observe ici, que pour sortir de la Mer du Sud & rentrer dans le Détroit de Magellan, il faut passer devant ce dernier Cap. » Lorsque vous serez devant le Cap Pillar, » faites route, dit-il, au Sud-Est Quart-» d'Est, & même encore plus à l'Est. » Ne perdez pas de vûe la Côte Méri-» dionale ; il y a, vers celle du Nord, » un si grand nombre d'Isles & de Gol-» fes, qu'on pourroit s'y méprendre & » s'y briser.

Au Nord de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, on trouve quatre petites Isles, assez proches l'une de l'autre. La plus Orientale est seule ; & sa figure est celle d'une mule de foin, ou d'un pain de sucre. Les trois autres sont plates. Elles sont au Nord Nord-Ouest du Cap Pillar, à six lieues de

NARBOROUGH. 1670.

diſtance ; & au Sud-Oueſt du Cap de la Victoire, à quatre lieues. Narborough les nomma les Iſles de *Direction*. Il conſeille de doubler ces Iſlots, pour gagner l'embouchure du Détroit.

Les Anglois vont relâcher à l'Iſle de N. S. del Socoro.

Après la fatigue & l'ennui d'un ſi long paſſage, le Vaiſſeau Anglois ſe trouva ſur une Côte d'Iſles, peu éloignées du Continent, qui laiſſoient voir dans les terres, Nord & Sud, quantité de Montagnes, dont les plus hautes étoient couvertes de neige. Ces Iſles n'étant point habitées, l'Equipage en avoit peu de ſecours à tirer pour ſes beſoins. Cependant Narborough prit le parti de relâcher à celle de Noſtra-Sennora-del-Socoro, qu'il découvrit le 26 de Novembre. A l'Eſt, elle s'éleve en rond. Vers le centre, elle eſt plus baſſe qu'aux deux bouts, ce qui forme une eſpece de Selle. Au Sud, elle eſt bordée de rochers. Au Sud-Eſt, à l'extrêmité de l'Iſle, on en voit deux fort pointus, qui ſont joints enſemble, & dont le ſommet eſt tout blanc de fiente d'oiſeaux. Cette Iſle a cinq ou ſix mares d'eau douce ; mais elle eſt ſans fruits, & preſque ſans herbe, parce que les bois y ſont trop épais. Les Anglois n'y virent aucune bête ſauvage, & preſque pas d'autres oiſeaux que des

NARBOROUGH. 1670.

Milans, des Oyes ſauvages, & des Mouettes ; en un mot, rien qui pût ſervir à leur nourriture (74). Ils paſſerent dans une autre Iſle, plus proche du Continent, qui leur parut reſſembler beaucoup à celle qu'ils venoient de quitter. Sa longueur eſt de quatre lieues, du Nord au Sud, & ſa largeur d'une à deux lieues. Narborough, ne la trouvant pas marquée dans ſon Routier, la nomma, de ſon propre nom, l'Iſle de Narborough, avec la frivole cérémonie d'en prendre poſſeſſion au nom du Roi d'Angleterre (75). Vers le Sud, il vit quantité d'autres Iſles, toutes fort hautes, qui bordent le Continent.

Iſle qui reçoit le nom de Narborough.

On ne le ſuit, dans cette route, & juſqu'à Baldivia, ſur la Côte du Chili, d'où les obſtacles qu'il trouva de la part des Eſpagnols (76), & la fuite de

(74) N. S. del Socoro eſt à quarante-cinq dégrés de latitude du Sud, & à ſoixante-onze dégrés quarante-deux minutes de longitude Oueſt du Lézard. Variation de l'Aiman, onze dégrés à l'Eſt.

(75) Il s'imagine, dit-il, qu'une Anſe du Continent, qui eſt d'environ trois lieues au Sud Eſt de cette Iſle, eſt l'endroit qui eſt nommé S. Domingo, dans le Routier, à quarante-quatre dégrés cinquante minutes de latitude du Sud.

(76) Pour concluſion des éclairciſſemens qu'il tira des Indiens du Pays, il revint perſuadé que ſi les Anglois pouvoient obtenir du Roi d'Eſpagne, la liberté du Commerce ſur cette Côte, ils en tireroient de très-grands avantages. Les Habitans, dit-il, le deſirent beaucoup : mais les Gouverneurs Eſ-

plusieurs de ses gens, l'obligerent de retourner bien-tôt vers l'Europe, que pour l'accompagner à son retour, & le voir repasser, de la Mer du Sud, dans celle du Nord, par le Détroit de Magellan, dont la description fait le principal objet de cet Article. Ainsi, remettant la suite de ses Observations à la partie de cet Ouvrage, qui doit regarder l'Amérique, on passe à la représenter au commencement de l'année suivante, gouvernant vers l'embouchure du Détroit. Les nuits étoient courtes; & la Lune les rendoit si claires, qu'il voyoit quelquefois à la distance d'une lieue.

NARBOROUGH. 1670.

1671.

Retour de Narborough par le Détroit de Magellan.

Le 6 Janvier, à cinquante-deux dégrés cinquante-trois minutes de latitude du Sud, il ne se comptoit éloigné que de dix lieues, du Cap Desseada. En effet, il découvrit bien-tôt les quatre Isles de Direction, qui sont à l'entrée du Détroit, Nord-Nord-Ouest de ce Cap. Une heure après, lorsqu'il les eut au Nord, à la distance de trois lieues, la sonde ne put lui faire trou-

pagnols n'osent y consentir sans un ordre exprès, à moins qu'ils n'y soient contraints par la force; ce qui pourroit s'exécuter facilement par le moyen de quatre Vaisseaux de vingt ou trente pieces de canon, qui seroient en état de se mocquer de leurs défenses. *Pages* 171 & 172.

NARBOROUGH. 1671.

ver fond que soixante-dix brasses. On étoit à cinq heures du matin : le temps ne fut pas plutôt éclairci, qu'il apperçut le Cap Desseada, quoiqu'il restât encore de l'obscurité sur les Montagnes. Ce Cap étoit au Sud-Est du Vaisseau, à huit lieues de distance. Dans un temps clair, on le découvre de quinze ou seize lieues, comme celui de Pillar ; tant ces terres ont d'élévation. Avec un vent frais, d'Ouest-Sud-Ouest, il gouverna Est-Quart-de-Sud-Est, pour doubler le Cap de Pillar. On voyoit, au-dessus de l'eau, quantité de brisans & de pointes de rochers, à quatre lieues à l'Ouest du Cap Desseada, où les vagues s'alloient briser avec une violence épouventable. Le même spectacle se présentoit jusqu'à un demi mille de ce Cap. Cependant, comme on ne remarquoit ni marée, ni courant, qui entrât dans le Détroit, la navigation n'en parut pas plus dangereuse. A neuf heures du matin, le Cap de Pillar étoit au Sud du Vaisseau, à la distance d'un mille & demi. Narborough fut surpris de ne trouver alors que cinquante - deux dégrés, cinquante-une minutes de latitude du Sud, dans le même endroit, où, suivant son estime, elle s'étoit trouvée auparavant de cinquante-deux

dégrés cinquante-huit minutes. Il conseille à tous ceux qui voudront gagner l'entrée Occidentale du Détroit, de porter le Cap sur la Côte, à cinquante-deux dégrés cinquante minutes. On est sûr alors de découvrir les quatre Isles de Direction, qu'il est toujours aisé de reconnoître à la description qu'il en a donnée. Lorsque le vent est à l'Ouest, les houles se brisent avec beaucoup d'impétuosité contre ces Isles, dont la plus Orientale est éloignée des autres, de près d'un mille. Le Cap Pillar est une pointe de rochers escarpés, au Sud de l'entrée du Détroit : le Cap Desseada fait la pointe Occidentale, & n'est guéres qu'à deux lieues de l'autre. A la pointe du Cap Desseada, la Côte, au Sud du Cap, court Sud-Sud-Est, & ne présente que des rochers d'une hauteur inégale. A l'Ouest du même Cap, à la distance d'environ quatre lieues, les brisans sont en grand nombre, & paroissent au-dessus de l'eau, comme des ruines de plusieurs anciens bâtimens. On y voit aussi des rebords de rochers enfoncés : ce sont autant d'écueils dangereux. Narborough les met à cinquante-trois dégrés dix minutes de latitude du Sud, à près de dix lieues au Sud Quart-d'Ouest des Isles de Direction ;

NARBOROUGH. 1671.

Conseils importans pour ceux qui rentrent dans le Détroit.

NARBOROUGH. 1671.

tant la premiere entrée du Détroit a de largeur. Il leur donna le nom de *Juges*. Pourvû qu'on ait la vûe de la terre, le passage est sans danger: mais si l'on vouloit entrer de la Mer du Sud, dans le Détroit, sans l'avoir déja traversé, on trouveroit une extrême difficulté de l'Ouest à l'Est, parce qu'à la sortie de la Mer du Sud, & à l'entrée du Détroit vers le Nord, il y a quantité d'ouvertures & de Bayes, qu'on prendroit plutôt pour le Passage, que le Détroit même. On répete, avec Narborough, que le plus sûr est de suivre la Côte Méridionale, en s'allarguant du Cap Pillar. Pendant un mille ou deux, il faut gouverner Est Quart de Sud-Est, ensuite Est-Sud-Est, & Sud-Est Quart-d'Est. C'est dans cette direction, que le Canal court jusqu'au Cap de Quade (77).

Côte Septentrionale & ses dangers.

Toute la Côte Septentrionale, tirant vers l'Est, depuis le Cap de Victoire, jusqu'au Cap Forward, est un Pays affreux, plein de Rochers & de Montagnes. De l'entrée du Détroit, à la distance de quinze lieues, vers l'Est, on trouve un grand nombre de petits rochers détachés, & d'Isles hautes, bordées de rochers. On rencontre aussi de

(77) *Ibid.* pages 182 & précédentes.

NARBOROUGH. 1671.

grandes Bayes, & des Anses, qui entrant dans le Pays au Nord, rendent le Passage fort incertain. Outre le danger de manquer le véritable Canal, on seroit exposé mille fois au naufrage, surtout si le vent étoit à l'Ouest, & le temps couvert ; ce qui ne discontinue guéres pendant tout l'Hyver. Sur la même Côte, entre le Cap de Victoire, & le Cap de Quade, il y a des Bayes & des enfoncemens, dont Narborough ignore l'étendue dans les terres. Il lui manquoit une petite Barque, pour la découvrir.

Observations sur la Riviere de Batchelor.

Le 6 Janvier, au soir, il jetta l'ancre devant la Riviere de Batchelor, avec la satisfaction d'y être à couvert des vents d'Ouest & du Nord. Cependant il reconnut que le vent le plus dangereux, dans ce mouillage, qui est d'ailleurs excellent sur sept, huit, neuf, dix ou onze brasses, seroit celui du Sud, qui le traverse ; si la mer y pouvoit devenir fort haute ; mais la largeur du Détroit, dans cet endroit, n'est que d'environ deux lieues. Quelques Anglois ayant remonté la riviere, l'espace de quatre milles, ne purent aller plus loin avec la Chaloupe, quoiqu'ils eussent pris le temps de la haute marée. Ils marcherent l'espace de cinq ou six mil-

NARBOROUGH. 1671.

les, dans le Pays; mais ils furent arrêtés par des Montagnes & des Bois inaccessibles. Plusieurs petits ruisseaux d'eau douce tombent des Montagnes couvertes de neige, & forment des cascades naturelles dans les lieux escarpés. Les rochers sont d'une espece de marbre blanc; & les autres ressemblent à ceux du Port de Famine. On fouilla la terre, en divers endroits; mais on ne vit aucune apparence de métal, ni de minéral. Ces affreux déserts n'offrirent pas, aux Anglois, la moindre trace d'hommes ni de bêtes.

Riviere de Segars.

On remit à la voile, pour se rendre au Port de Famine. La vûe de la Riviere de Segars, devant laquelle on passa le 16, tenta Narborough d'y faire chercher des Habitans. *Peket*, son Lieutenant (78), y fit environ neuf milles dans la Chaloupe; & la trouvant bouchée par des troncs d'arbres, qui l'empêcherent de remonter plus loin, il ne fut pas plus heureux dans les recherches qu'il fit par terre. Enfin, jusqu'au soir du 14 de Février, où le Vaisseau sortit heureusement du Détroit, on ne vit qu'un seul Indien, qu'on ne put même

(78) L'Editeur avertit que le Chevalier Jean Narborough finissant ici son Journal, ce qui suit est tiré de celui de Nathanael Peket, Lieutenant du Swepstakes, qui continua le sien jusqu'en Angleterre.

engager à venir à bord. Il étoit nud, sans arc & sans fléches. On crut comprendre, par ses signes, qu'étant tombé entre les mains de quelques Sauvages, d'une autre Nation, il avoit pris la fuite, pour sortir d'esclavage. NARBOROUGH. 1671.

Depuis le Cap Desseada, jusqu'à l'Isle Elisabeth, où l'on étoit le 7 de Février, on trouve en abondance, du bois & de l'eau douce; mais de cette Isle, jusqu'au Cap des Vierges, les Anglois en chercherent inutilement dans plusieurs Bayes, qu'ils n'avoient pas encore reconnues. Ils entrerent dans celle de Gregoire, qui est après le Cap du même nom, cinq ou six milles, à l'Est du second Détroit. Toutes ces Bayes sont sabloneuses, & bordées d'une terre fort aride. En entrant dans le premier Détroit, Peket, qui revenoit de faire un dernier effort, pour découvrir des Indiens, apperçut dans une petite Anse sabloneuse, trois ancres, au-dessus des traces de la haute marée. Il descendit au rivage, dans l'espérance d'y trouver du canon, & d'autres restes de quelque Vaisseau submergé. Un de ses Matelots y trouva quelques instrumens de fer, dont il y avoit peu d'éclaircissemens à tirer: mais on reconnut facilement que les ancres

Cap & Baye de Gregoire.

Débris d'un Vaisseau Espagnol.

NARBOROUGH. 1671.

Peuplade de Rats.

étoient Espagnoles. A cinq ou six milles aux environs, la terre est remplie de Rats, qui se retirent dans des trous, comme les Lapins : quantité de coquilles, qu'on voyoit autour de leurs terriers, firent juger qu'ils vivent de Limpets.

L'eau douce manque au Port Desiré.

Après avoir doublé le Cap des Vierges, & le Cap Blanco, Narborough qui avoit été si satisfait des rafraîchissemens du Port Desiré, y envoya sa Chaloupe pour y faire de l'eau ; mais son étonnement fut extrême de la voir revenir sans en avoir pû tirer plus de cinq ou six tonneaux, & d'une eau même qui étoit saumache. Il n'explique pas la cause de ce changement.

Retour des Anglois dans leur Patrie.

Trois mois & demi, d'une heureuse Navigation, firent arriver le Vaisseau Anglois à la vûe des Côtes d'Angleterre, le 10 de Juin. Suivant l'estime de Peket, Lieutenant de Narborough, la difference de la longitude, depuis le Cap Blanco jusqu'au Cap Lézard en Angleterre, est de soixante dégrés quarante-cinq minutes $\frac{5}{10}$, & la distance Méridienne, huit cens quarante lieues (79).

(79) *Ibidem*, pages 100 & précédentes.

§. V.

VOYAGE DE FROGER,

Ou Relation du Voyage de M. de Genes, au Détroit de Magellan.

VERS l'année 1686, quelques Flibuſtiers de l'Iſle Saint Domingue fatigués d'avoir battu pendant pluſieurs années les Côtes de Carac, de la Nouvelle Eſpagne & de l'Iſle de Cube, ſans voir leur fortune plus avancée, réſolurent de tourner leurs brigandages ſur celles de la Mer du Sud, qu'ils croyoient plus riches & moins fortifiées. Ils connoiſſoient deux Paſſages ; l'un par terre, l'autre par le Détroit de Magellan. Le premier, qui eſt incomparablement plus court, avoit été tenté avec ſuccès par quelques autres Avanturiers ; mais outre le danger d'y être attaqués par les Indiens, qui ſont tantôt en guerre, tantôt en paix avec les Eſpagnols, ils n'étoient pas certains de trouver, dans cette Mer, des Bâtimens convenables pour leurs courſes. Le Paſſage du Détroit leur paroiſſant plus ſûr, ils prirent cette route ; & d'heureuſes témérités leur firent traverſer, ſans diſgrace, des écueils qui effrayent les plus

INTRODUCTION.

Origine du deſſein de ce Voyage.

Flibuſtiers qui paſſent dans la Mer du Sud.

INTRODUCT. habiles Navigateurs. Ils se firent longtemps redouter des Espagnols du Chili & du Pérou, par les descentes continuelles qu'ils firent sur ces deux Côtes, & par le grand nombre de Vaisseaux, qu'ils y enleverent. Cependant leur butin fut médiocre. Une troupe, mal disciplinée, n'étoit pas capable de conduire ses entreprises avec beaucoup d'ordre. D'ailleurs, les plus riches marchandises paroissant embarrassantes à des Brigands qui n'avoient point de retraite, ils se contentoient de les rançonner. Lorsqu'ils s'étoient fournis de vivres pour cinq ou six mois, ils choisissoient au large, quelqu' Isle déserte, où ils passoient le temps dans une vie sensuelle; & leurs provisions n'étoient pas plutôt épuisées, qu'ils retournoient au pillage.

Conduite qu'ils y tiennent.

Par quelles avantures ils repassent le Détroit.

Après avoir exercé cette infâme piraterie pendant sept ans, ils penserent à repasser dans la Mer du Nord. Ils se rassemblerent dans l'Isle Juan Fernandez, pour y faire le partage de leur butin, qui ne montoit pas, pour chacun, à plus de neuf mille livres. Ceux, qui se sentirent pressés du désir de revoir leur Patrie, n'en reprirent pas moins la route du Détroit; mais vingt-trois d'entr'eux, à qui le hasard du jeu avoit fait perdre la meilleure partie de

ce qu'ils avoient gagné, virent partir leurs Compagnons ſans regret, & ſe mirent dans une Barque, réſolus de périr, ou d'arracher de nouvelles faveurs à la Fortune. Ils enleverent, ſur la Côte du Pérou, cinq Vaiſſeaux Marchands, entre leſquels ils choiſirent celui qui leur parut le plus propre à ſoutenir la fatigue d'un long Voyage; & l'ayant chargé de ce qu'ils avoient trouvé de plus précieux dans les autres, ils ſe flatterent de revenir plus riches que ceux qui les avoient abandonnés. Les obſtacles ſembloient diſparoître devant eux. Ce bonheur ne les abandonna point juſqu'au milieu du Détroit. Mais une tempête y fit périr leur Bâtiment. Ils ſe virent réduits à conſtruire une Barque, qui leur coûta dix mois d'un travail fort pénible. Ils la chargerent des débris de leurs richeſſes; & quoique leur nombre fût diminué par la faim & la miſere, les plus heureux arriverent à l'Iſle de Cayenne.

Tandis que les uns s'établirent dans cette Iſle, & que d'autres retournerent à Saint Domingue, quatre ou cinq des plus déterminés, ne pouvant ſe conſoler de la perte de leur fortune, conçurent le projet d'un ſecond Voyage, dans la Mer du Sud, & paſſerent en

INTRODUCT. France avec de bons Mémoires. L'un d'eux, nommé Macarty, offrit ses services à M. de Genes, qui passoit pour un homme entreprenant. Il lui fit goûter son dessein. M. de Genes se rendit à la Cour, pour l'expliquer lui-même, & pour obtenir l'honneur de l'exécution. Ses propositions furent agréées avec tant de faveur, que le Roi lui laissa le choix des Vaisseaux ; & la nouveauté du Voyage lui fit tant de Partisans, que plusieurs personnes de la premiere distinction s'intéresserent dans son armement. Il trouva quantité de jeunes gens, que la curiosité de voir un autre Hemisphère, & l'esperance de s'enrichir, engagerent à faire la Campagne avec lui (80).

Caractere de Froger.

Froger, qui n'avoit alors que dix-neuf ans, mais qui s'étoit exercé aux Mathématiques, & que la lecture des Relations de Voyages avoit familiarisé avec l'Histoire du Monde, saisit cette occasion de servir utilement sa Patrie. Il partit dans le dessein d'observer tout ce qui merite l'attention d'un Voyageur, & de s'appliquer sur-tout à faire des

(80) Il publia sa Relation, en 1698, lorsqu'il vit, dit-il, dans l'Epître Dédicatoire à M. le Comte de Maurepas, que tous ceux qu'il avoit accompagnés gardoient le silence sur leur Expédition. Un vol. *in*-12, à Paris, chez Michel *Brunet*.

Cartes particulieres de l'entrée des Ports & des Rivieres, soit par lui-même, soit en reformant les Cartes & les Mémoires des Navigateurs, qui l'avoient précédé. On fait cas, en effet, de ses Descriptions & de ses Plans. Il en a retranché les détails inutiles; & jusqu'à lui, la Marine Françoise n'avoit rien eu de plus exact sur l'ancienne route, qui conduit aux Indes Orientales par le Sud-Ouest. INTRODUCT.

1695.

Escadre Françoise, & son départ.

L'Escadre de M. de Genes étoit composée de six Vaisseaux (81). Elle sortit de la Rochelle le 3 de Juin 1695; & se trouvant le premier de Juillet, à la vûe du Cap-Verd, elle prit des rafraîchissemens à l'Isle Françoise de Gorée. Froger en donne la Description, & s'étend sur les Négres de Rufisque,

(81) On doit toujours le nom des Vaisseaux à l'Histoire de la Marine: 1°. Le Faucon Anglois, de quarante-six pieces de canon, & de deux cens soixante hommes d'Equipage, commandé par M. de Genes. 2°. Le Soleil d'Afrique, de trente-deux pieces, & de deux cens vingt hommes, commandé par M du Parcy, Capitaine de Frégate légere. 3°. Le Séditieux, de vingt-six pieces, & de cent quarante hommes commandé par M de la Roque, Capitaine de Frégate légere. 4°. La Félicité, Corvette de huit pieces de canon, & de quarante hommes. 5°. La Glouttonne, Flute de dix pieces & de cinquante-quatre hommes. 6°. La Féconde, Flute, de quatre pieces & de vingt hommes. Ces deux Flutes, portoient deux Mortiers & six cens Bombes, avec des vivres & des munitions pour un Voyage de long cours.

FROGER. 1695.

Son Expédition à la Riviere de Gambie.

ſans rien ajouter à ce qu'on a vû, ſous toutes ſortes de formes, dans les premiers Tomes de ce Recueil. De-là, ce Chef d'Eſcadre François alla porter la guerre, dans la Riviere de Gambra, ou Gambie, au Fort Anglois de Saint James, qui ſe rendit avec peu de réſiſtence. Les Rois Afriquains, de pluſieurs Contrées voiſines, rendirent honneur au Pavillon de France. Enſuite M. de Genes, traverſant la grande Mer qui ſépare l'Afrique du Bréſil, arriva le 24 de Novembre aux Iſles de Sainte Anne, qui ſervoient autrefois de retraite aux Hollandois, lorſqu'ils entreprirent la Conquête du Bréſil. Elles n'en ſont éloignées que de deux lieues. On en compte trois, dont la plus grande, qui eſt entre les deux autres, & qui n'a qu'une lieue & demie de circuit, offre du côté de la Terre ferme, une Anſe fort agréable, où l'on fait d'excellente eau. Les ſeuls rafraîchiſſemens qu'on y trouve, ſont quelques fruits ſauvages, du pourpier, & de petites ceriſes canelées, qui ont à peu près le goût des nôtres; mais on eſt réjoui par le chant d'une infinité de petits oiſeaux, qui rempliſſent les Bois dont ces Iſles ſont couvertes. Froger auroit admiré le Cardinal, eſpece de petit Moineau, dont

Cardinal.

FROGER. 1695.

les aîles & la queue ſont noires, & le reſte du corps d'une couleur d'écarlate très-vive, ſi toutes ſes obſervations n'étoient tombées ſur le Colibri, petit oiſeau de la groſſeur du Hanneton & d'un plumage verd. C'eſt un des plus rares ouvrages de la Nature. Il tire ſa ſubſtance des fleurs, comme les Abeilles; ſon nid eſt de la groſſeur d'un œuf, & d'autant plus curieux, qu'il eſt fait d'un coton très-fin, & ſuſpendu à des branches fort menues (82). Les deux autres Iſles forment avec la grande, au Nord & au Sud, des Canaux où les Vaiſſeaux peuvent paſſer. Celle du Nord a, du côté de la Terre ferme, une Anſe fort commode pour carener les Vaiſſeaux, & celle du Sud n'eſt qu'un gros Rocher de forme ronde. Vis-à-vis de ces Iſles, on apperçoit, ſur la Côte, un petit Bourg Portugais.

Colibri.

Le 29, on doubla le Cap de Frie; & le 30, on ſe trouva devant deux grandes Roches, aſſez éloignées l'une de l'autre, qui s'élevent comme deux pains de ſucre à l'embouchure de la Riviere de Janeïro. La deſcription de cette Ville appartient à d'autres parties de ce Recueil; mais faiſons honneur à Froger d'en avoir donné le Plan, & celui

Cap de Frie.

(82) Page 62.

FROGER. 1695.

de l'entrée de la Riviere. Après avoir payé assez cher les rafraîchissemens des Portugais, M. de Gennes remit à la voile, le 27 de Décembre. Un calme fâcheux l'obligea de mouiller, le 29, dans le

Description de l'Isle Grande.

Canal de l'Isle *Grande*. Cette Isle n'a pas moins de dix-huit lieues de tour. Elle est haute, & couverte de Bois, dont l'épaisseur ne permet pas d'y pénétrer. Cependant on y voit des Plaines entieres d'Orangers & de Citroniers. Entre divers fruits sauvages, Fro-

Poire de Mapou.

ger vante la Poire de *Mapou*, qui porte un coton roux, dont on fait des Matelats d'une éternelle durée. Il suffit de les exposer au Soleil, pour faire renfler le coton, qui reprend alors toute sa force, & qui rend le Matelas comme neuf (83). On voit, dans les Bois de l'Isle, un autre fruit, qui est de la grosseur d'une noix verte, & dont la tête semble couronnée de cloux de girofle. La Côte, vis-à-vis de l'Isle Grande, présente un gros Bourg Portugais, de quatre ou cinq cens Habitans.

Dans le dessein, où l'on étoit, de ne plus toucher à la Terre, jusqu'au Détroit de Magellan, on n'avoit rien épargné, à Janeïro, pour la provision de l'Escadre. M. de Genes fit renouvel-

(83) Page 85.

FROGER. 1696.

ler l'eau & le bois dans l'Anſe de l'Iſle Grande, & leva l'ancre le 5 de Janvier 1696. Si la route, où le Lecteur va s'engager avec lui, n'a plus les agrémens de la nouveauté, elle ne ſera pas ennuyeuſe par ſa longueur. Les obſervations de Froger ſeront réduites à celles qui lui ſont propres, ou qui peuvent ſervir à l'éclairciſſement des Relations précédentes.

Trois ſpectacles extraordinaires.

Juſqu'à la fin de Janvier, on ne ceſſa point de faire voile au large, à plus de quarante lieues de terre. Dans cet éloignement, les François eurent trois ſpectacles, plus ſurprenans pour eux, que pour ceux qui fréquentent cette Mer. Le 23, ils virent quantité de Veaux marins, qui dormoient ſur le dos à fleur d'eau. Le 29, ils furent beaucoup plus étonnés de voir quelques Baleines, des Margots, & un prodigieux nombre d'oiſeaux, qui ſuivoient le Vaiſſeau comme des Canards. Le 31, la Mer fut ſi couverte de petites Écreviſſes rouges, qu'on auroit pû lui donner le nom de Mer Erithrée, & qu'on en prit plus de dix mille avec des paniers (84).

Cap S. Yñes-de las-Barreras.

Le 4, on reconnut le Cap Saint Yñes-de-las-Barreras, dont les Terres

(84) Pages 87 & 88.

FROGER. 1696.

font baſſes & paroiſſent ſtériles. La plûpart de ceux qui ont navigué ſur ces Côtes, & qui en ont fait des Relations, racontent qu'à la vûe d'un Vaiſſeau, les Sauvages font de grands feux, & des ſacrifices au Diable, pour le conjurer d'exciter quelque tempête qui le faſſe périr.

Facilité avec laquelle les François rentrent dans le Détroit de Magellan.

Le 7, à la pointe du jour, une erreur, qui fit prendre le premier Cap qu'on apperçut, pour celui des Vierges (85), expoſa l'Eſcadre à donner ſur un banc dont elle auroit eu beaucoup de peine à ſe dégager. Elle découvrit bien-tôt un autre Cap, qu'elle reconnut enfin pour celui des Vierges; & la faveur du vent, joint à celle du Courant, la fit entrer auſſi-tôt dans le Détroit, où elle mouilla vers le ſoir à l'entrée de la Baye de *Poſſeſſion*. Ainſi les François éprouverent que toutes les difficultés, dont on voit de ſi terribles images dans le récit d'un grand nombre de Voyageurs, viennent du mauvais choix de la ſaiſon, ou de l'impatience qui ne permet pas d'attendre des vents & des marées favorables. A la vérité, ils ne trouverent pas conſtam-

(85) Pour éviter les répétitions, on ne s'attachera qu'aux lieux dont les noms & la Deſcription ne ſe trouvent point dans les autres Relations.

ment ces deux avantages ; mais la variété même du temps ; qui les arrêta au milieu de la courſe, prouve aſſez qu'ils manquerent de patience à leur tour.

FROGER. 1696.

Cap Entrana.

Le vent s'étant fort affoibli, le 12, ils ne purent avancer plus de trois lieues dans toute la longueur du jour. Le 13, ils doublerent le Cap Entrana (86), pour aller mouiller à l'entrée de la Baye Boucaut, où ils virent quelques Baleines, & quantité de Marſouins tout blancs, à l'exception de la tête & de la queue. Le 14, ayant louvoié juſqu'à midi, pour réſiſter à la marée contraire, ils jetterent l'ancre au milieu de cette Baye. La Côte en eſt plate & ſtérile. Elle n'a ni eau ni bois ; mais on y voit des Bécaſſines, & d'autres oiſeaux de Mer. Quelques Matelots, qui firent une lieue dans les terres, apperçurent même des Bœufs ſauvages & des Chevres. Le rivage offre d'ailleurs une quantité de Jambles & de Moucles, dont quelques-unes peſent juſqu'à demie-livre ; & les coquilles ſont d'une beauté charmante.

Baye du Boucaut.

Le 26, on doubla le Cap Grégoire ; & ſur le midi, on mouilla une petite

(86) Ce nom eſt nouveau, mais c'eſt la même Iſle que les Anglois nomment Iſle des Pingouins, parce qu'ils y en trouverent un grand nombre.

FROGER. 1696.

lieue au-dessous de l'Isle Saint Georges; dont le calme & la marée ne permirent pas d'approcher de plus près. Le circuit de cette Isle est d'une lieue. Elle est haute & seche. On y trouve des Champignons, des Oiseaux de Mer, & quelques Cases de Sauvages abandonnées. Les vents, qui redoublerent pendant les jours suivans, firent différer à lever l'ancre jusqu'au 21. On rangea d'assez près l'Isle de Saint Georges, la sonde à la main; ce qui n'empêcha point qu'on ne se trouvât tout d'un coup dans la pointe d'un banc, qui n'étoit pas marquée sur la Carte. L'adresse des Pilotes sauva l'Escadre de ce danger. On mouilla, le soir, à six lieues de l'Isle de Saint Georges, dans une Anse où la Côte s'éleve agréablement, & commence à se couvrir de Bois. Elle a de petites Rivieres, où l'on peut faire de très-bonne eau. Le Selery, les Groseilles, les Renards, les Outardes, les Grives, les Canards, les Cormorans, & d'autres Oiseaux de Mer y sont en abondance.

Isle Saint Georges.

De cette Anse, où l'on fut retenu jusqu'au 24 par les vents contraires, on s'avança vers la Baye de Famine; & malgré les difficultés de la Côte, qui est pleine de rochers, on fit de très bonne



Habitans du detroit de Magellan, nommés Patagons; leurs Barques, leurs Chaumines &c.



COCHIN. f. del. CHEDEL sc.

T. XI. N.° XI.

FROGER. 1696.

Premiers Sauvages que les François rencontrent.

bonne eau à deux lieues de cette baye. Les François virent ici pour la premiere fois quelques-uns de ces Sauvages, que les premiers Voyageurs ont représentés avec tant d'exagérations, jusqu'à leur donner huit ou dix pieds de haut, & leur faire avaller des seaux de vin. Ils parurent fort sobres, & le plus haut n'avoit pas six pieds. Leur nombre étoit de huit ou dix, qui construisoient, sur le bord de la Mer, deux petits Canots d'écorce. Ils prierent les François, par divers signes, de n'y pas toucher. Une grande & vieille femme, qui étoit avec eux, sembloit exercer quelque autorité sur les autres. Ils avoient des frondes & des fleches, avec cinq ou six petits Chiens, qui leur servoient apparemment pour la Chasse. Leurs fleches étoient armées de pierre à fusil, taillée en langue de serpent. Au lieu de fer, dont on observa qu'ils n'avoient aucune connoissance, ils se servoient de gros cailloux, fort bien taillés, pour couper le bois. Leur habillement, & leur couleur, étoient les mêmes dont on a déja donné la description : mais les François virent leurs Cases, qui ne consistent qu'en un demi cercle de branches d'arbres, qu'ils plantent & qu'ils

FROGER. 1696.

entrelassent, pour se garantir des injures de l'air (87).

Le 25, des vents variables & contraires obligerent le Chef d'Escadre de mouiller sous le Cap Forward. Le lendemain, après avoir doublé ce Cap, on arriva le soir au Cap de Hollande, mais avec d'épouvantables coups de vent, qui sortoient d'entre deux Montagnes, & souvent au milieu d'un grand calme. Vers minuit, on se vit forcé de retourner au mouillage qui se présenta le premier; ce fut deux lieues au-dessus du Cap Forward, dans une grande Baye fort commode, où M. de Genes prit le parti de s'arrêter jusqu'au 3 de Mars, à faire du bois & de l'eau. Une Riviere qui s'y décharge, reçoit facilement les Chaloupes, dans la haute marée. Cette Baye n'étant pas marquée dans les Cartes, les François la nommerent Baye Françoise, & donnerent à la Riviere le nom de M. de Genes (88).

Baye Françoise, & Riviere de Genes.

Un vent favorable leur rendit le courage de doubler encore une fois le Cap de Forward. Le 5, ils reconnurent la Baye de Famine; où les Espagnols, qui s'y étoient établis sous le regne de Philippe II, seroient encore, suivant la réflexion de l'Auteur, s'ils n'avoient

(87) Page 97. (88) Page 100.

FROGER. 1696.

pas été mangés par les Sauvages (89). Cette Baye eſt grande ; le fond en eſt bon. Pluſieurs grandes Plaines, dont elle eſt environnée, paroiſſent capables de culture, & le gibier y eſt en abondance.

Les jours ſuivans furent terribles ; par la violence des coups de vents, qui repouſſerent un Vaiſſeau de l'Eſcadre juſqu'à la Baye Françoiſe. Ils redevinrent favorables le 9 ; mais pour changer le lendemain, avec beaucoup de pluie & de grêle, & pour continuer d'être contraires juſqu'au 20. Alors, un heureux intervalle permit de gagner la Rade du Port Galant, où l'Eſcadre paſſa quinze jours, avec des vents très-froids & beaucoup de neige. On y tint Conſeil : la patience & les vivres commençant à manquer aux François, on ſe détermina, ſi le vent ne changeoit pas dans l'eſpace de deux jours, à retourner vers l'Iſle Grande, pour y renouveller les proviſions, & pour tenter la fortune par d'autres voyes. Froger ne laiſſe pas d'attribuer des regrets fort vifs, à ceux qui changeoient ſi légerement de réſolution. » Il n'y avoit pas un Matelot, » dit-il, qui n'eût mieux aimé mourir » de faim, que de retourner ſur ſes tra-

Les François abandonnent leur entrepriſe.

(89) Page 103.

FROGER. 1696.

» ces. Ils s'accoutumoient déja à man-
» ger des Rats, & les payoient quinze
» sols, prix courant (90). Il ajoûte,
» que pour mieux les jouer, le vent
» redevint favorable aussi-tôt qu'ils fu-
» rent sous les voiles, & leur fit faire
» encore une tentative, qui n'eut pas
» plus de succès.

L'Escadre va se rafraîchir à S. Salvador.

Quelques heures leur ayant suffi, pour retourner à l'embouchure du Détroit, ils rentrerent dans la Mer du Nord le 7 d'Avril : les Côtes du Brésil leur promettoient les mêmes secours qu'ils y avoient déja trouvés. Ils se rendirent dans la Baye de tous les Saints, devant la Ville de Saint Salvador, dont Froger fait une description (91), qui sera mieux placée dans une autre partie de ce Recueil. Après y avoir employé quatre mois, à rétablir leurs Malades, M. de Genes résolut de visiter la Cayenne, Isle Françoise, où les Habitans de cette Nation avoient été rétablis en 1677, par M. le Maréchal d'Estrées, après en avoir été chassés deux fois depuis 1635, premiere année de leur possession.

Elle se rend à l'Isle de Cayenne.

Sa Route.

L'Escadre quitta Saint Salvador le 7 d'Août, pourvûe de toutes sortes de rafraîchissemens ; & doublant le Cap

(90) Page 204. (91) Page 134 & suiv.

FROGER. 1696.

Saint Antoine, elle courut au large pendant quelques jours, pour s'éloigner de la Côte, qui eſt dangereuſe, par ſes bancs de roches, & parce que les grains y ſont fréquens. Le 17, on reconnut le Cap Saint Auguſtin, dont on ſe croyoit à plus de trente lieues; ce qui fit juger aux Pilotes, qu'ils avoient été portés à la Côte par de grands Courans. Le 22, ayant paſſé la Ligne, ils en trouverent d'autres qui portoient vers l'Oueſt. Ils continuerent de courir au large, pour ſe mettre à la hauteur du Cap d'Orange (92). Le 27, lorſqu'ils ſe croyoient encore à plus de ſoixante lieues de terre, ils s'apperçurent que l'eau devenoit jaune & bourbeuſe, & qu'elle étoit un peu douce; d'où ils conclurent qu'ils étoient à l'embouchure du fameux Fleuve des Amazones, qui, par ſa rapidité conſerve la douceur de ſes eaux près de vingt lieues en Mer. Ses jours ſuivans, s'étant approchés de la Côte, qu'ils ſuivirent à trois & quatre lieues, ſans trouver jamais plus de cinq & ſix braſſes d'eau, ils reconnurent le Cap d'Oran-

Eau du Fleuve des Amazones.

(92) Les Hollandois, après avoir paſſé la Ligne, ſont obligés de venir reconnoître ce Cap, pour ſe rendre à Surinam, & de ſuivre la Côte avec le Courant. *Page* 115. On commence, de ce Cap, à voir des Montagnes dans le fond des terres. *Pag.* 153.

FROGER. 1696.

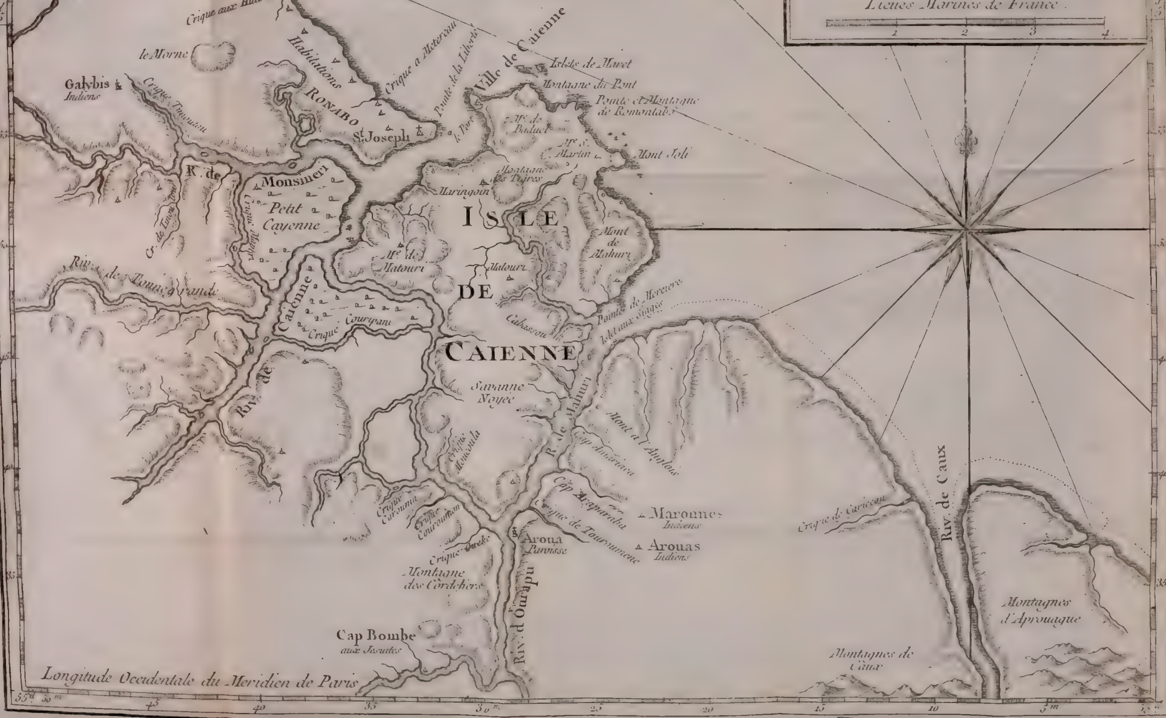
ge, le 30; & le même jour, ils doublerent une grosse Roche, nommée le Connétable, qui est à trois lieues au large, & à cinq de Cayenne. Après l'avoir rangée à demie portée de canon, ils mouillerent, vers six heures du soir, à trois lieues au Nord de l'Isle, devant cinq petits Islots qui en sont fort proche.

Les Courans étant d'une violence extrême sur cette Côte, la Chaloupe fut obligée de faire le tour de l'Isle, pour aller demander un Pilote, qu'elle n'amena que le lendemain, parce que la Mer étoit basse. On se servit, autant qu'il fut possible, de la marée, pour arriver au mouillage de l'Isle, où il y a si peu d'eau, qu'on ne peut appareiller qu'à demi flot. Enfin l'ancre fut jettée sous le canon de la Ville, à une portée de pistolet du rivage.

Description de l'Isle de Cayenne.

L'Isle de Cayenne est située à la Côte de la Guaiane, à quatre dégrés quarante-cinq minutes du Nord, & à trois cens trente-deux dégrés de longitude. Elle est formée par deux bras de Riviere & sa circonférence est d'environ dix-huit lieues. Froger la représente assez haute sur le bord de la Mer, & si marécageuse dans son milieu, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'au-


Riv. d'Ourapu
Montagnes
d'Aprouague
35
5 m
55 d
Tom. XI N° 3


CARTE DE
L'ISLE DE CAIENNE
et de ses Environs
Pour servir a l'Histoire generale des Voyages.
Par le Sr. Bellin Ingr. de la Marine, de la Societé Royale de Londres 1763.
Lieues Marines de France.
1 2 3 4
Longitude de l'Isle de Fer
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
ISLE DE CAIENNE
Ville de Caienne
Roches Vertes
Riviere Macouria
Crique Massury
Habitations
Crique aux Huitres
Habitations
le Morne
Galybis Indiens
RONABO
St. Joseph
Islets de Muret
Montagne du Pont
Pointe et Montagne de Remontabo
Mont Joli
Monsineri
Petit Cayenne
R. de
Riv. de Caienne
Crique Courpanu
Maringoin
Mt. de Matouri
Matouri
Mont de Mahuri
Pointe de Mercere
Cabassou
Savanne Noyee
R. de Mahuri
Mont a l'Anglois
Cap Amariaca
Cap Acquaraba
Crique de Tourmanent
Maronnes Indiens
Arouas Indiens
Aroua Paroisse
Montagne des Cordeliers
Riv. d'Ouyapu
Cap Bombe aux Jesuites
Crique de Caricau
Riv. de Caux
Montagnes d'Aprouague
Montagnes de Caux

Tom. XI. No. 3



LA VILLE DE
CAYENNE
Pour Servir a l'Histoire generale des Voyages 1753

Echelle de 50 Toises
25 5

LE PORT

Batterie de Seigne-lay
Redoute
Porte du Port
Cazernes
Place du Port
Bastion Royal
Les Jesuites
Saint Sauveur
Place d'Armes
College
Maison du Gouverneur
Bastion St Michel
Rue de Remure
Hopital
La Grande Rue
Rue d'Enfer
Rue Dauphine
Maison du Roy
Porte de Remures
Bon Sauveur
Bon Dauphin

FROGER. 1696.

tre. Les Marais ſont couverts de Mangles fort épais, qui croiſſent juſques dans l'eau de Mer, & dont l'entrelaſſement forme une eſpece de chauſſée, ſur laquelle en certains endroits, on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues ſans mettre pied à terre (93).

La ſituation de la Ville eſt à l'Occident de l'Iſle, où la Nature & l'Art ont également contribué à la fortifier. Sa figure forme un exagone irrégulier. Elle eſt défendue par un Fort qui commande de toutes parts, & par differentes batteries, qui montent à près de ſoixante piéces de canon. Sa Garniſon étoit alors de deux cens hommes de troupes reglées, & le nombre de ſes Habitans de plus de quatre cens, qui demeurent dans l'Iſle, ou à peu de diſtance ſur la Côte, & qui, à la moindre allarme, ſont obligés de prendre les armes. Leur Gouverneur, nommé M. de Feroles, avoit l'adminiſtration ſuprême de la Juſtice. Froger donne le plan de la Ville & du Fort de Cayenne; mais, ſans parler des édifices, il ajoûte uniquement que les Jéſuites,

(93) On a vû, dans les Relations d'Afrique & d'Aſie, que les branches de ces arbres ſe courbent vers la terre où elles prennent racines, & forment des Bois impénétrables. Les huitres s'attachent à leurs pieds.

FROGER. 1696.

qui ſont chargés de l'adminiſtration ſpirituelle, ont une Egliſe dans la Ville, & une Chapelle à l'autre bout de l'Iſle, pour la commodité des Habitans.

L'air de Cayenne étoit autrefois mal ſain, non-ſeulement parce que le terrein y eſt plein de Bois & marécageux, mais encore parce qu'il y pleut continuellement pendant neuf mois. Les maladies y étoient fréquentes, & les enfans y crevoient preſqu'auſſi-tôt qu'ils voyoient le jour : mais depuis que l'Iſle ſe défriche, on commence à s'y bien porter. Les femmes y accouchent heureuſement, & leurs enfans ſont robuſtes.

Son Commerce.

Le principal commerce de l'Iſle conſiſte en Sucre & en Rocou ; mais il ſe fait un peu de l'un & de l'autre, parce que les Habitans manquent d'Eſclaves pour y travailler. Auſſi les Navires y paſſent-ils quelquefois près d'un an, pour attendre leur cargaiſon. Les marchandiſes, que l'on y porte de France, ſont du Vin, de l'Eau-de-vie, des Farines & des Viandes ſalées. Les Bœufs y ſont très-rares. Il eſt même défendu d'en tuer, ſans une permiſſion expreſſe, parce qu'on veut leur laiſſer le temps de multiplier. On y porte des Merceries & des Ferremens, pour traiter avec les

FROGER. 1696.

Indiens. L'argent y avoit toujours été fort rare : mais les Flibuſtiers , qui étoient revenus depuis peu de la Mer du Sud , & dont chacun n'avoit pas moins de deux ou trois mille écus , l'avoient rendu plus commun, en achetant des Magaſins & des Habitations.

Les François de Cayenne avoient fait , pendant quelque temps , un Commerce aſſez avantageux d'Eſclaves , de Poiſſon ſec , & de Hamacs avec les Indiens de la Riviere des Amazones : mais depuis quelques années, les Portugais voulant s'y établir , faiſoient cruellement maſſacrer tout ce qui s'oppoſoit à leurs vûes. M. de Feroles avoit entrepris de faire un chemin, pour aller par terre à cette Riviere, & ſe propoſoit d'en chaſſer les ennemis de ſon Commerce. Outre l'ancien intérêt de l'Iſle, il avoit découvert que la Riviere des Amazones a des Mines d'argent.

Ses productions.

Avec le Sucre & le Rocou, l'Iſle de Cayenne produit du Coton & de l'Indigo. Elle eſt très-fertile auſſi en Maiz & en Manioc. Il y croît de la Caſſe, des Papaies, des Pommes d'Acapou, de la Vanille & de la Pite, eſpéce d'herbe , dont la côte ſe teille comme le chanvre. Le fil en eſt plus fort & plus fin que la ſoie, dont Froger croit qu'il

FROGER. 1696.

ruineroit le Commerce, si l'usage en étoit permis en France (94).

L'Ebene noire, la verte, le bois de Lettre, le bois de violette, & d'autre bois de Teinture & de Menuiserie, sont communs dans l'Isle. Le Poisson & le Gibier y sont en abondance. On y voit des Tigres, des Cerfs, des Cochons, des Porcs-épis, des Agoutils & des Sapajous. L'Agoutil est de la grosseur d'un Lievre. Il a la couleur du Cerf, le museau pointu, de petites oreilles, & les jambes courtes & menues. Le Sapajou de Cayenne est une espece de petit Singe, d'un poil jaunâtre, qui a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il est alerte & caressant; mais voleur, & très-sensible au froid, comme les Sagouins du Brésil. On trouve dans l'Isle de fort gros Serpens, mais peu venimeux. Entre plusieurs sortes d'oiseaux, les Perroquets y sont d'une beauté singuliere. Ils apprennent facilement à parler, & les Indiens ont l'art de leur faire croître des plumes de diverses couleurs, en les frottant du sang de certains Reptiles. Les Bois sont peuplés de Flamands, de petites Perriques, de Colibris, d'Ocos & de Toucans. On nomme Ocos, un Oi-

(94) Page 162.

seau de la grosseur d'un Poulet d'Inde, qui a le plumage noir sur le dos & blanc sous l'estomac, le bec court & jaune, la marche fiere, & la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le Toucan est noir, rouge & jaune. Sa grosseur est celle d'un Pigeon. On admire particuliérement son bec, qui est presqu'aussi gros que son corps, & rayé de bandes noires & blanches, qu'on prendroit pour de l'Ebene & de l'Ivoire. Sa langue est une simple plume, fort étroite (95). Les Flamands de Cayenne ne sont pas plus gros que nos Poules. Ils volent par bandes, comme les Canards; & leur plumage est d'un si beau rouge, que les Indiens s'en font des couronnes.

FROGER, 1696.

Son Gouvernement.

Le Gouvernement de Cayenne n'est pas renfermé dans les bornes de l'Isle. Il s'étend plus de cent lieues sur le bord du Continent. A l'Ouest, il a la Riviere de Marouy, qui le sépare de la Colonie Hollandoise de Surinam; & du côté du Sud, il touche au bord Septentrional des Amazones, où les Portugais ont trois Forts, sur les Rivieres de Parou & de Macabu. Ce Pays est habité par différentes Nations, qui ne parlent point la même langue. Elles sont presque

(95) Page 164.

FROGER. 1696.

sans cesse en guerre ; mais leurs exploits n'aboutissent qu'a s'enlever mutuellement quelques Prisonniers. Ces Indiens sont de petite taille. Ils s'arrachent la barbe & se colorent de Rocou. Leurs cheveux sont noirs, longs & plats. Ils vont nuds, à l'exception du milieu du corps, qu'ils couvrent d'une petite bande de coton, passée entre les jambes. Leurs ornemens sont des couronnes de plumes de différentes couleurs, & des brasselets de rassade. La plûpart se percent l'entre-deux des narines, pour y pendre une petite piéce d'argent, ou un gros grain de cristal verd, qui vient de la Riviere des Amazones. On distingue une Nation entiere, où l'usage est de se faire un trou fort large à la levre d'en-bas, & d'y passer un petit morceau de bois, auquel ce cristal est attaché. Chaque Nation porte, d'ailleurs, quelque marque, qui la fait distinguer. L'unique habillement des femmes est un morceau de toile, d'un demi pied en quarré, qu'elles ont à la ceinture ; & quelques-unes n'y portent qu'une simple feuille de Carret.

Habillement des Indiens.

Leur industrie.

Les hommes se servent de leur arc, avec beaucoup d'adresse, pour la Chasse & pour la Pêche. Ils font des Hamacs, dont on admire le travail ; de la Poterie, qui n'est pas moins estimée ; & des Pa-

niers, emboités si parfaitement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent sur leurs callebasses, diverses figures, qu'ils enduisent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Mais avec cette industrie, ils sont extrêmement paresseux. On les trouve toujours dans leurs Hamacs. L'avenir ne leur cause jamais d'inquiétude. Il n'y a que le besoin présent, qu'il les tire de leur indolence. Au milieu du travail, & même à la guerre, s'ils apprennent que leurs femmes soient accouchées, ils se hâtent de retourner à leurs Maisons, ils se bandent la tête; & comme s'ils étoient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement, ils se mettent au lit, où les voisins viennent leur rendre visite & leur donnent de ridicules consolations. Leurs habitations sont composées de plusieurs longues Cases, qu'il nomment Carbet, où plusieurs Familles vivent ensemble sous un Capitaine. Ils se nourrissent de Cassave, de Maiz, de Poissons & de Fruits. Les hommes vont à la Pêche, tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivres à la Guerre. Froger, qu'on ne peut soupçonner ici d'une fausse imputation, puisqu'il écrivoit sur le témoignage des Jésuites du Pays (96), assure

FROGER. 1696.

Quelques-uns de leurs usages.

(96) Page 156.

Brogér. 1696.

qu'ils mangent la chair de leurs Prisonniers les plus gras, & qu'ils vendent les autres aux François. Ils ont entr'eux plusieurs Fêtes, pendant lesquelles ils s'invitent d'un Carbet à l'autre ; & parés de leurs couronnes & de leurs ceintures de plumes, ils passent le jour en danses rondes, mêlées de festins, où ils s'enivrent d'une liqueur très-forte, qu'ils nomment *Ouicou*. C'est une composition de Cassave & de Fruits, qu'ils font bouillir ensemble. Leur ignorance est digne de compassion. Ils adorent les Astres : mais ils craignent beaucoup un mauvais Génie, auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs Loix les attachent à une seule femme, qu'ils ne peuvent quitter, s'ils ne la surprennent dans le crime. Ils portent le respect fort loin pour les Vieillards. Lorsque la Mort en enleve un, ils l'enterrent dans le Carbet où il a vécu, sans autre cérémonie que de s'enivrer ; mais après lui avoir laissé le temps de pourrir, ils assemblent les Habitans des Carbets voisins, ils déterrent les os, & les brûlant, ils en mettent la cendre dans leur Ouicou, pour l'avaller dans une Fête éclatante (97).

Leur Religion.

Etrange respect qu'ils marquent à leurs Vieillards.

Antoine Biet, qui publia, en

(97) Pages 171 & précédentes.

1674 (98), la Relation de ce qui s'étoit passé, en 1652, dans l'Isle de Cayenne, pour l'Etablissement d'une Colonie Françoise, dont le succès ne fut pas plus heureux que celui d'une autre Expédition, entreprise quelques années auparavant, dans la même vûe, s'étend beaucoup plus sur la Description de l'Isle.

Description de l'Isle Cayenne, par Antoine Biet.

Elle se nomme Cayenne, du nom d'un Fleuve qui la forme. Je ne la puis mieux comparer, dit-il, qu'à l'Isle de Camargue, formée par le Rhône, excepté que celle de Cayenne est un peu plus grande. Sa circonférence est de quinze ou seize lieues. Le courant du Fleuve vient du Midi, & se divise en deux bras, dont le principal, qui est Cayenne, se jette dans la Mer, à l'Ouest, & n'a pas moins d'un quart de lieue de large à son embouchure. L'autre coule du côté de l'Est & prend le nom de Mahury, de celui d'une Pointe de terre, où il se joint à la Mer. L'Isle regarde donc la Mer au Nord, la Terre ferme au Sud, la Pointe de Mahury à l'Est, & le Fleuve de Cayenne à l'Ouest. A l'embouchure de ce Fleuve, elle est terminée par une autre Pointe, dont la forme est celle d'un croissant, de la longueur d'une lieue, & qui finit par deux cornes, dont l'une

D'où elle tire son nom.

(98) A Paris, *in*-4o chez Clousier.

FROGER. 1696.

Pointe de Ceperou où le premier Fort fut construit.

se nomme la Pointe de Ceperou. C'est à cette Pointe, que dans l'entreprise dont Biet raconte l'Histoire, on construisit un Fort, sur une petite colline, qui prend sa racine de la Mer & monte doucement jusqu'à sa cime. Il étoit dans une situation assez commode, excepté qu'on n'y pouvoit espérer d'eau que par le secours d'une Citerne. On y avoit fait un Puits, à cent pas de la colline, mais, dans la supposition d'un siege, il ne pouvoit être d'aucun usage pour la Place. Le mouillage est excellent au pied de la même colline, dans le Canal même du Fleuve, qui peut contenir, entre les deux cornes du croissant, plus de cent Vaisseaux à l'ancre, sous la protection du Fort. Des deux côtés de la colline, les Barques & les Chaloupes approchent du rivage à la distance d'un pied. C'est un autre petit Port, en forme aussi de croissant, dont un petit Rocher fait la Pointe. Au côté de ce Rocher, le rivage de la Mer est un beau sable, d'un quart de lieue de longueur, jusqu'à l'embouchure d'un petit ruisseau, qui tarit par intervalles. Tout l'espace, depuis le Fort jusqu'au Ruisseau, est un terrein plat & capable de culture.

De l'autre côté, du même Ruisseau, on rencontre une colline, qui s'avan-

FROGER. 1696.

Pointe de Conobebo.

vançant un peu dans la Mer, forme une autre Pointe, au pied de laquelle une Fontaine sort sous une Roche. Cette colline, qui fait la seconde corne du croissant, porte le nom de *Conobebo.* Elle est de la même hauteur que celle de Ceperou; & du côté qui regarde l'Est, elle est suivie d'un fort beau rivage, qui s'étend l'espace d'un grand quart de lieue, sous le nom d'Anse de Conobebo. Le terrein en est plat, & formé par une autre colline, qui s'avance aussi en Mer, & qui se nomme *Romata.* Le rivage, qui suit à l'Est, en tire le nom d'Anse de Romata. C'est encore un parfaitement beau terrein; mais il n'est arrosé d'aucun ruisseau. L'extrêmité de cette Anse est fermée de même par une Pointe de terre, après laquelle on trouve l'Anse ou le Rivage de Remire, qui est de la même beauté, & qui s'étend d'une lieue en longueur. C'est au milieu de cette Anse que dans les deux premieres tentatives d'une Colonie, on avoit établi la principale habitation. Mais Biet blâmoit beaucoup ce choix. Il n'y avoit pas d'autre eau que celle de quelques Mares, formées par les pluies, & l'on étoit obligé d'aller avec beaucoup de peine jusqu'à une petite Riviere, qui en étoit à la portée du canon. D'ailleurs,

FROGER. 1696.

on ne pouvoit espérer d'y faire jamais un Port sûr & commode. La petite Riviere dont on vient de marquer l'éloignement, est extrêmement agréable. Il n'y a point, d'ailleurs, de hautes Montagnes dans l'Isle. On n'y voit que des collines, qui peuvent être cultivées jusqu'au sommet ; & le reste du terrein, qui est fort uni, se trouve mêlé de Savanes, ou de belles Prairies, dont les herbes sont excellentes (99).

Création fort singuliere de leurs Capitaines.

Biet, dont la sagesse & la piété sont des garans continuels pour la vérité de ses récits, du moins lorsqu'il les fait sur le témoignage de ses propres yeux, rapporte quelques usages fort singuliers des Peuples voisins de l'Isle. Ceux qui veulent obtenir la qualité de Capitaines, doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces Elections se font après une Guerre, & sont précédées d'exercices qui paroîtront incroyables. Premiérement, raconte Biet, celui qui aspire à cette grande distinction, déclare ses vûes en revenant dans sa Case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux, & gardant un profond silence. Il n'explique pas même son dessein à sa femme & à ses en-

(99) Voyage Equinoxial, ou Relation &c. pages 95 & précédentes.

fans. Mais se retirant dans un coin de la Case, il s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laisse à peine la liberté de se remuer. On suspend au-dessus, le Hamac qui lui sert de lit, afin qu'il n'ait occasion de parler à personne. Il ne sort de ce lieu que pour les nécessités de la nature, & pour subir de rudes épreuves, que les autres Capitaines lui imposent successivement.

FROGER. 1696.

On lui fait garder, pendant six semaines, un jeûne fort rigoureux. Toute sa nourriture consiste dans un peu de Millet bouilli & de Cassave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voisins viennent le visiter le matin & soir. Ils lui représentent, avec beaucoup de force, que pour se rendre digne du rang auquel il aspire, il ne doit craindre aucun danger; que non-seulement il aura l'honneur de la Nation à soutenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs Parens & leurs Amis, & qui leur ont fait souffrir une mort cruelle; que le travail & la fatigue seront désormais son seul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voix pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modestement, on lui donne mille coups, pour lui faire connoître ce qu'il auroit à supporter, s'il tom-

Epreuve sans exemple.

FROGER. 1696.

boit entre les mais des Ennemis de sa Nation. Il se tient debout, les mains croisés sur sa tête. Chaque Capitaine lui décharge, sur le corps, trois grands coups, d'un fouet composé de racines de Palmier. Pendant cette cérémonie, les jeunes gens de l'habitation s'employent à faire les fouets ; & comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup lorsque les Capitaines sont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour, pendant l'espace de six semaines. On le frappe en trois endroits du corps ; aux mammelles, au ventre & aux cuisses. Le sang ruisselle ; & dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus legere marque d'impatience. Il rentre ensuite dans sa Prison, avec la liberté de se coucher dans son lit, au-dessus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont servi à son supplice.

Elles finissent encore plus singuliérement.

Si sa constance se soutient pendant six semaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les Chefs de la Nation s'assemblent, parés solemnellement, & viennent se cacher aux environs de la Case, dans des buissons, d'où ils poussent d'horribles cris. Ensuite, paroissant tous avec la fléche sur l'arc,

ils entrent brusquement dans la Case ; ils prennent le Novice, déja fort extenué de son jeune & des coups qu'il a reçus ; ils l'apportent dans son Hamac, qu'ils attachent à deux arbres, & d'où ils le font lever. On l'encourage, comme la premiere fois, par un discours préparé ; & pour essai de son courage, chacun lui donne un coup de fouet, beaucoup plus fort que tous les précédens. Il se remet dans son lit. On amasse autour de lui, quantité d'herbes très fortes & très puantes, auxquelles on met le feu, sans que la flamme puisse le toucher, mais pour lui en faire sentir seulement la chaleur. La seule fumée, qui le pénétre de toutes parts, lui fait souffrir des maux étranges. Il devient à demi fou dans son Hamac ; & s'il y demeure constamment, il tombe dans des pamoisons si profondes, qu'on le croiroit mort. On lui donne quelques liqueurs, pour lui faire rappeller ses forces ; mais il ne revient pas plutôt à lui-même, qu'on redouble le feu, avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il est dans ces souffrances, tous les autres passent le temps à boire au tour de lui. Enfin, lorsqu'ils croyent le voir au dernier degré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles, qu'ils

FROGER. 1696.

remplissent de grosses Fourmies noires ; dont la piqûure est extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornemens, qui ont bien-tôt le pouvoir de le reveiller par de nouvelles douleurs. Il se leve ; & s'il a la force de se tenir debout, on lui verse, sur la tête une liqueur spiritueuse, au travers d'un crible. Il va se laver aussitôt, dans la Riviere, ou la Fontaine la plus voisine ; & retournant à sa Case, il y va prendre un peu de repos. On lui fait continuer son jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiseaux, qui doivent être tués par la main des autres Capitaines. Les mauvais traitemens diminuent, & la nourriture augmente par degrés, jusqu'à ce qu'il ait repris son ancienne force. Alors, il est proclamé Capitaine. On lui donne un arc neuf & tout ce qui convient à sa dignité. Cependant ce rude apprentissage ne fait que les petits Chefs Militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en possession d'un Canot, qu'on doit avoir fait soi-même ; ce qui demande encore un travail long & pénible (1).

Autre condition pour les grand Capitaines.

La méthode du Pays, pour faire les Piaies (2), qui sont les Médecins, n'est

Méthode aussi étrange pour la création des Piaies ou des Médecins.

(1) *Ibidem*, pages 376 & suivantes.

(2) Froger donne ce nom à leur Divinité.

pas moins remarquable. Celui qui aspire à cette grande distinction, passe d'abord environ dix ans chez un ancien Piaie, qu'il doit servir en recevant ses instructions. L'ancien observe s'il a les qualités nécessaires. L'âge doit être audessus de vingt-cinq ans.

Lorsque le temps de l'épreuve est arrivé, on fait jeûner le Novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines. Il est extenué jusqu'à manquer de force. Les anciens Piaies s'assemblent, & se renferment dans une Case, pour lui apprendre le principal mystere de leur Art, qui consiste dans l'évocation de certaines Puissances, que Biet croit celles de l'Enfer. Au lieu de le fouetter, comme les Capitaines, on le fait danser avec si peu de relâche, que dans sa foiblesse il tombe sans connoissance. Mais on la lui rappelle, avec des ceintures & des colliers remplis de grosses Fourmies noires. Ensuite, pour le familiariser avec les plus violens remédes, on lui met, dans la bouche, une espece d'entonnoir, par lequel on lui fait avaller un grand vaisseau de jus de tabac. Cette étrange Médecine lui cause des évacuations qui vont jusqu'au sang, & qui durent plusieurs jours. Alors on le déclare Piaie, & revêtu de la puissance de

FROGER. 1696.

guérir toutes ſortes de maladies. Cependant, pour la conſerver, il doit obſerver un jeûne de trois ans, qui conſiſte, la premiere année, à ne manger que du Millet & de la Caſſave; la ſeconde, à manger quelques Crabbes avec cette eſpece de pain; & la troiſiéme à ſe contenter d'y joindre encore quelques petits oiſeaux. Mais la plus rigoureuſe partie de cette abſtinence, eſt la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de ſe faire appeller à la viſite des Malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences. L'évocation des Puiſſances infernales ne mérite pas le ſoin que Biet a pris d'en rapporter toutes les circonſtances : mais ſon récit demande plus d'attention lorſqu'il vante la connoiſſance que ces Barbares ont d'un grand nombre de Simples, » avec leſ» quelles ils font des cures admirables.
» Ils ont des racines, qui guériſſent les » playes les plus empoiſonnées, & qui » ont la force d'en tirer les fléches rom» pues. Biet aſſure qu'il en a vû les effets, & qu'en ayant obtenu quelques-unes, il les planta dans l'Iſle de la Barbade (3). Pourquoi les François de la

Simples d'une vertu admirable.

(3) *Ibid.* pag 381 & précédentes Le même Voyageur fait quelques obſervations curieuſes ſur la Langue de cette Côte. Elle eſt, dit-il, d'une ſinguliere ſtérilité.

Cayenne,

FROGER. 1696.

Cayenne, à qui ces connoissances doivent être familieres, ne nous communi-

Comme ces Sauvages ne connoissent aucune sorte d'Art, de Science, ni de Religion, ils n'ont que les mots qui leur servent à communiquer entr'eux & à nommer ce qu'ils comprennent par le ministere des sens. Aussi n'a-t-on pas besoin de beaucoup de temps ni de peine pour les entendre. » Des huit parties de l'Oraison, dont » nous composons un discours, ils n'en ont que » deux ; sçavoir, le nom » des choses, & le Verbe, » pour représenter les actions & les passions. Ils » ont deux sortes de Noms, » le Substantif & l'Adjectif, mais sans distinction » de Nombre, sans Cas & » sans Articles S'ils veulent » nommer du Pain, ils » disent *Mejou*. S'ils veulent dire qu'il appartient » à Pierre, ils disent *Mejou* » *Pierre*. Cependant on peut dire qu'ils ont un Vocatif, car ils s'appellent fort bien entr'eux ; à moins que le ton seul ne leur en tienne lieu. Au lieu de plurier, ils se servent du mot *Papo*, qui signifie tous. Lorsqu'ils veulent représenter un nombre fort grand, qu'ils ne peuvent compter, ils montrent leurs cheveux en prononçant le nom Taponimé, qui veut dire beaucoup Ils n'ont qu'une seule terminaison pour tous les Genres. S'ils veulent exprimer les qualités contraires à celles de leurs Adjectifs, ils y ajoutent la négation *Oua*, qui signifie proprement Non. Par exemple, les François sont bons, *Francici troupa* : les François sont mauvais, *Francici troupa oua*. Ils ont les Pronoms démonstratifs, moi, toi, lui, qui servent pour tous les possessifs, & pour distinguer les Personnes des Verbes. *Aou* signifie moi, nous, je, mien, & nôtre. *Amoré*, toi, tu, vous, vôtre. *Mocé*, il, ils, lui, eux & leur. Ils n'ont pas de Pronom relatif, ni de Verbe substantif, ni de Conjugaison des Verbes, ni de passif. A l'égard des nombres, ils ne comptent que jusqu'à quatre : 1, Annik, 2, Oko ; 3, Orona ; 4, Acourabamé. Pour exprimer cinq, ils montrent les cinq doigts d'une main ; tous les doigts des deux mains pour exprimer dix ; & ceux des mains & des pieds pour exprimer vingt. *Opoupomé* signifie deux fois les mains & les pieds. S'ils veulent exprimer un plus grand nombre, ils se servent de leurs nœuds Biet joint, à plusieurs autres remarques, un petit Dic-

FROGER.
1696.

quent-ils pas un trésor plus précieux que toutes les productions de leur Isle ?

Intempérance des gens de Mer.

L'Escadre Françoise passa trois semaines à rétablir ses Malades. Froger fait une remarque badine sur l'intempérance des gens de Mer. Il étoit arrivé depuis deux jours à Cayenne, un Vaisseau Marchand, chargé de Vin & d'Eau-de-vie. Comme les Equipages de l'Escadre reçurent leur solde pour un mois, & que depuis long-temps ils n'avoient trouvé une si belle occasion, ils bûrent, en huit jours, non-seulement la cargaison du Marchand, mais encore tout ce qu'il y avoit de Vin & d'Eau-de-vie dans l'Isle.

1697.

Retour de l'Escadre à la Rochelle.

M. de Genes fit lever l'ancre le 25; & passant par la Martinique & la Guadeloupe, sans autre vûe apparemment que de protéger le Commerce François, il remit à la voile le 10 de Février 1697. Depuis le débouquement des Antilles, jusqu'aux Isles Açores, on ne cessa point de voir des herbes, qui viennent, dit-on, du Canal de Bahama, d'où elles sont

tionnaire des mots qu'il a pû recueillir. Une singularité qu'il fait observer encore, c'est qu'il y a quelque différence entre le langage des hommes & celui des femmes. Les hommes ajoûtent à la fin du mot, *bo* ou *bon*, & les femmes ajoûtent *ri*. Par exemple, pour dire, *je vais à Ceperou*, un homme dit, *aou Ceperoubo*, ou *Ceperoubon nisan*; une femme, *aou Ceperiri nisan*. Biet n'explique pas d'où cette différence est prise. *Ibidem*, *pages 594 & suivantes.*

FROGER. 1697.

jettées fort au large par la rapidité des Courans, & disperſées dans toute cette Mer par les vents d'Aval, qui regnent continuellement ſur les Côtes de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre. Le 21 d'Avril, l'Eſcadre vint mouiller heureuſement (4) devant la Rochelle.

§. V I.

Voyage de Woodes Rogers, aux Indes Orientales, par le Sud-Oueſt.

INTRODUCT.

De pluſieurs Obſervations politiques, qui ſervent d'introduction à ce Journal, on croit devoir détacher celles qui jettent du jour ſur les vûes des Anglois, dans leurs Navigations à la Mer du Sud par les Détroits, & qui appartiennent par conſéquent à l'objet de cet Article. Drake, Candish & Narborough ne ſe ſont pas expliqués avec tant de bonne foi. D'ailleurs les circonſtances ayant changées depuis le

(4) Un Vaiſſeau que les vents en avoient ſéparé le 14, étoit entré dans ce Port avant elle. Pendant les cinq derniers jours, M. de Genes, manquant de vivres, fut obligé d'employer le Sucre & le Cacao des Marchands, pour faire du Chocolat à ſon Equipage. Cette liqueur étoit aſſez nourriſſante pour tenir lieu de repas aux Matelots; mais ils ne s'en accommodoient point, parce qu'elle leur étourdiſſoit la tête. *Pages* 216 & 217.

INTRODUCT. commencement du dix-huitiéme siécle ; il paroît nécessaire d'expliquer les nouveaux motifs qui portoient les Anglois à tenter les mêmes entreprises.

Eclaircissement sur les Voyages des Anglois par le Sud-Ouest.

Woodes Rogers commence par une courte peinture des intérêts de sa Nation, jusqu'au temps de son départ. Il représente l'Espagne si jalouse du Commerce de la Mer du Sud, que dans ses Traités avec les autres Nations, elle n'avoit jamais voulu permettre, sans quelque dure restriction, que leurs Vaisseaux touchassent au rivage de cette Côte. » Les trésors immenses des Indes Occi» dentales se rendoient, dit-il, tous les » ans au Port de Cadix, où la plûpart » des Nations de l'Europe avoient plus » ou moins d'intérêt. Nos marchandises » y étoient embarquées tous les ans, » sous les noms de nos Facteurs Espa» gnols, ou vendues aux Marchands de » cette Nation, qui les envoyoient aux » Indes pour leur compte ; & nous » avions, au retour, de l'or, de l'ar» gent, & d'autres richesses. Il y avoit » d'ailleurs un Commerce secret, par » la voie de la Jamaïque, sur les Côtes » de la Mer du Nord ; mais il se faisoit » avec beaucoup de risque, parce que » les Gardes-Côtes Espagnols enlevoient » tous les Vaisseaux Anglois qu'ils pou-

INTRODUCT.

» voient ſurprendre. Cependant, comme » nous leur fourniſſions de meilleures » denrées, & à plus bas prix, qu'ils » ne les avoient de leurs Galions, non-» ſeulement leurs Marchands, mais » leurs Garde-Côtes mêmes trafiquoient » ſourdement avec nous, lorſqu'ils y » voyoient de la ſûreté.

Tel étoit le négoce de l'Angleterre avec l'Eſpagne, juſqu'à la grande Alliance de 1701. La Maiſon d'Autriche, incapable par elle-même de ſe remettre en poſſeſſion de cette Couronne, implora le ſecours des Anglois & des Provinces-Unies. Alors, pour dédommager ſes Alliés, des frais de la guerre, elle leur accorda la propriété de toutes les Terres & des Villes de la domination Eſpagnole, qu'ils pourroient obtenir par la voie des armes. Mais les François entreprirent de les devancer. Dès l'année 1698, ils avoient envoyé, de la Rochelle à la Mer du Sud, deux Vaiſſeaux chargés des productions de leurs Manufactures, ſous le Commandement de Beauchêne-Gouin, de Saint Malo, pour eſſayer d'y établir quelque Commerce (5). Le ſuccès avoit ſi bien ré-

(5) L'Auteur cite ici le Journal de ce Commandant, qui n'a jamais été publié, mais dont il ſe vante d'avoir une Copie. *Voyez ci-deſſous.*

INTRODUCT. pondu à leurs eſpérances, qu'ils continuerent d'y faire un trafic d'une vaſte étendue, & que dans une ſeule année, on y vit juſqu'à dix-ſept de leurs Vaiſſeaux, de guerre ou Marchands. » Woodes Rogers ne craint pas d'avancer, ſur des témoignages, qu'il croit » certains, que dans les premieres an- » nées de ce ſiécle, ils rapporterent en » France, ſans aucune exagération plus » de cent millions de riſdales, qui mon- » tent preſqu'à vingt-cinq millions de » livres ſterling; outre ce qu'ils acque- » roient par leur trafic à la Mer du » Nord, en ſervant de Convoi aux » Galions ou à la Flotte d'Eſpagne, » pour le voyage & le retour des Indes » Occidentales. C'eſt par ces deux » moyens, qu'ils ſe rendirent abſolu- » ment maîtres d'un Commerce ineſti- » mable, qui les mit en état de réſiſter » à la plûpart des Puiſſances de l'Europe, » & de ſoutenir une guerre, ſous le » poids de laquelle ils auroient ſuccombé » ſans cette reſſource.

Obſervations de Rogers ſur les intérêts de ſa Nation.

L'Auteur n'examine point ce qui empêcha ſa Nation, de tirer plus d'avantages de ſon alliance avec la Maiſon d'Autriche, & d'envoyer au commencement de la guerre, quelque Colonie dans la Mer du Sud: mais il n'a beſoin,

dit-il, que de ſon expérience, pour aſſurer que cette entrepriſe pouvoit réuſſir; & s'il avoit eu des forces ſuffiſantes, pendant le voyage qu'il fit dans cette Mer, il lui auroit été facile de former divers Etabliſſemens. Après avoir refléchi ſur les objections, il n'en trouve que quatre, auxquelles on doive s'arrêter. 1°. Qu'il eſt difficile à pluſieurs Vaiſſeaux de faire un ſi long Voyage de Conſerve. 2°. Qu'il ne l'eſt pas moins de ſe munir de vivres & d'autres ſecours, pour aller & revenir, dans la ſuppoſition de quelque diſgrace. 3°. Qu'il y a peu d'apparence d'y pouvoir mener aſſez de monde, pour en former une véritable Colonie. 4°. Qu'elle ne pourroit empêcher d'autres Nations d'y trafiquer, ni réuſſir peut-être elle-même dans ce Commerce.

Objections qu'il ſe fait.

Rogers croit bien répondre à la premiere, en établiſſant, par ſon expérience, que pluſieurs Vaiſſeaux peuvent faire enſemble le Voyage autour du Monde. On n'ignore point, ajoute-t-il, que des Flottes entieres vont aux Indes Orientales & reviennent de Conſerve, quoique le Voyage ſoit beaucoup plus long. Aux deux objections ſuivantes, il répond que les deux Vaiſſeaux, dont il commandoit l'un, avoient à bord plus

Comment il y répond.

INTRODUCT. de monde, qu'on n'en met ordinairement ſur des Bâtimens du même port, & qu'ils ne laiſſoient point d'avoir des vivres pour ſeize mois ; d'où il conclut que des Vaiſſeaux de guerre & de tranſport, bien équipés, peuvent achever cette expédition, & porter des vivres au moins pour une année. Il veut même que pour chaque Vaiſſeau de guerre, on puiſſe accorder un Vaiſſeau chargé de vivres, qui en porteroit pour neuf ou dix mois de plus, parce qu'il n'auroit que le petit nombre de Matelots qui lui ſeroit néceſſaire pour la manœuvre. On tranſporteroit donc aſſez de monde pour former une Colonie, & des vivres pour vingt-deux mois, qui ſeroient plus de temps qu'on n'en a beſoin pour le Voyage à la Mer du Sud & pour le retour. D'un autre côté, ſi quelque Vaiſſeau venoit à s'écarter, il ſe retrouveroit infailliblement aux lieux marqués pour les rendez-vous. Tous les Navigateurs ont trouvé ce Voyage facile, dans la ſaiſon favorable ; & les Equipages mêmes jouiſſent d'une ſanté plus ferme, que ceux qui vont aux Indes Occidentales par les Mers du Nord. On peut ſe rafraîchir, aux Iſles du Cap Verd & au Bréſil. La plus longue diſtance, de ces deux endroits à la Mer du Sud, n'eſt gueres de plus que

dix semaines. On arrive alors au Chili, dont le climat est si doux, & s'accorde si bien avec la constitution des Européens, que leurs Malades s'y rétablissent bien-tôt. INTRODUCT.

Enfin, pour réponse à la quatriéme objection, Rogers suppose que l'Angleterre peut fournir des marchandises, non seulement meilleures, mais à plus vil prix que les autres Nations de l'Europe. Les Anglois, dit-il, trouveroient à négocier avantageusement dans la Mer du Sud, puisque les Espagnols font un prodigieux débit des productions de l'Europe, par la voie de Portobello, de Carthagêne & de Panama, & puisque les François y ont porté leurs marchandises, à des prix si fort au-dessous de ce qu'elles coûtoient par l'ancienne route que le Commerce de la Flotte & des Galions de la vieille Espagne sembloit toucher à sa ruine.

Aveu contraire à ses espérances.

Mais, après avoir établi ces principes, Rogers, se défiant du succès de la grande Alliance, fait un aveu, qui s'accorde mal avec le dessein qu'il avoit d'exciter sa Nation au Commerce de la Mer du Sud. » Il est certain, dit-il, » qu'en guerre ou en paix, nous n'y » maintiendrons jamais nos avantages, » sans une Colonie : mais, s'il m'est » permis de m'expliquer ouvertement, il

INTRODUCT. » n'eſt gueres probable que nous puiſſions » rétablir notre Commerce en Eſpagne, » pendant que cette Couronne ſera ſur la » tête d'un Monarque François. En vain » aſpirons-nous au Commerce de la Mer » du Sud. Nous n'y réuſſirons pas, ſi » nous ne nous en ſaiſiſſons pendant la » guerre, pour obtenir qu'il nous ſoit » confirmé par un Traité.

WOODES ROGERS. 1708.

Ce fut apparemment l'opinion qu'on avoit de l'Auteur de ces raiſonnemens, qui lui fit confier, en 1708, le Commandement d'un des deux Vaiſſeaux, nommés le Duc & la Ducheſſe, qui avoient été équipés à la Rade Royale, proche de Briſtol, pour aller croiſer dans la Mer du Sud; tous deux bien fournis de tout ce qui eſt néceſſaire pour un Voyage de long cours. On prend encore une plus haute idée de ſa Commiſſion, en le voyant accompagné du fameux Guillaume Dampier, qui s'étant déja ſignalé par de célébres Voyages, ne dédaigna point de prendre ſous lui la qualité de premier Pilote. Ils mirent à la voile le 2 d'Août.

Départ de la Rade Royale.

Jamais il n'y eut d'inſtructions plus ſages, que celles qu'ils avoient reçues de leurs Armateurs, ni de conſeil mieux reglé que celui qui fut établi dans les deux Vaiſſeaux; & pour conſerver une

relation exacte & fidéle de tout ce qui devoit arriver pendant le Voyage, Rogers se pourvut d'un Livre blanc, qui fut exposée à la vûe de tout l'Equipage, & sur lequel on écrivoit chaque événement, avec liberté, pour tout le monde, de corriger sur le champ les moindres erreurs (6). Au reste, quoiqu'on ne puisse mal juger en effet de la fidélité d'un Journal, qui fut composé avec tant de précaution, on ne doit pas la même confiance à tous les détails historiques, qui n'y ont été joints qu'après le retour, & qui composent au moins les trois quarts de l'Ouvrage (7). Exceptons-en néanmoins l'Extrait que Rogers donne, en peu de mots, du Journal de Beauchêne-Gouin : cette Piece n'ayant jamais été publiée, mérite d'être ici conservée dans une Note (8).

WOODES ROGERS, 1708.

Remarques sur le Journal de Rogers.

(6) Edition d'Amsterdam 1716, 2 vol. in-12.

(7) La plûpart sont tirés de sources suspectes; surtout ceux qui regardent les Jésuites du Paraguay.

(8) Beauchêne-Gouin *, dit-il, le dernier Navigateur, du moins que je sçache, qui ait passé par le Détroit de Magellan, y donna fond au Cap des onze mille Vierges (ou de la Vierge) le 24 Juin 1699. Il y fut retenu quelques jours par les vents contraires. Le 3 de Juillet, il relâcha dans le Port de Famine; & quoique ce fût ici la plus rude saison de l'année, le climat, depuis l'embouchure du Détroit jusqu'à ce Havre, lui parut aussi tempéré qu'en France Il y trouva quantité de bois pour le chauffage; mais il y essuya de grosses bourrasques de pluyes & de neiges; qui venoient de l'Ouest Il compte qu'il se-

* Journal de Beauchêne-Gouin de S. Malo.

WOODES ROGERS. 1708.

Il n'y a rien de plus curieux & de plus important dans la Navigation des

toit facile de s'y établir, dans un quartier du Pays, qui s'étendroit plus de vingt lieues; & qu'on pourroit semer du grain, & nourrir du Bétail, dans l'Isle Elisabeth. A la vûe des feux qu'il découvrit sur la Terre de Fuego, il s'y rendit avec sa Chaloupe, & il trouva que les Naturels du Pays y alloient par bandes de cinquante ou soixante; qu'ils étoient doux & humains, mais fort misérables; qu'ils n'avoient, pour tout habit, qu'une espece de tunique, qui ne leur passe point les genoux, faite de peaux de Bêtes sauvages, dont leurs Cabanes, formées de pieux, sont aussi couvertes. Quelques-uns même se rendirent à bord de son Vaisseau, qui étoit à cinq lieues du rivage; & jamais il n'alloit à terre, qu'ils ne vinssent en foule lui demander l'aumône. Le 16 d'Août, il remit à la voile, & comme il avoit promis, à ceux qui devoient le suivre de France, qu'ils trouveroient de ses Lettres au Port Galant, il y toucha. Il observe que le Climat & la Navigation varient beaucoup dans ces Détroits, que les raffales y sont violentes, & les bons mouillages très-rares. Il vit, à l'embouchure du Détroit de Saint Jerôme, une Isle qui n'est marquée dans aucune Carte, & qui a deux bons Havres, dont il nomma le plus considérable, *Port Dauphin*; & le moindre, *Port de Philippeaux*. Il prit possession de l'Isle, & lui donna le nom d'Isle de Louis le Grand. Le passage de ces Détroits, dit-il, est sûr dans la bonne saison, mais très-difficile en Hyver. Il en sortit, pour entrer dans la Mer du Sud, le 21 de Janvier 1700, & il alla visiter le Port de San Domingo, qui est la Frontiere des Espagnols, & le seul lieu où il croit qu'on puisse, aujourd'hui, faire un Etablissement, parce que tout le reste est occupé. Il y arriva le 3 de Février; & le 5, il jetta l'ancre, à l'Est d'une Isle, qui porte differens noms, mais que les derniers Voyageurs appellent Sainte Magdelaine. Son premier Lieutenant, qu'il y envoya pour en prendre possession, lui rapporta qu'elle étoit fort agréable, & lui fit voir des Buissons d'une grande beauté, avec des Pois en fleur, qu'il y avoit trouvés à l'Est: d'où Beauchêne-Gouin conjecture qu'on pourroit s'y établir, quoiqu'il avoue d'ailleurs que

deux Vaiſſeaux Anglois, que de les voir entrer dans la Mer du Sud, ſans paſſer par les routes connues, & s'en ouvrir par conſéquent une nouvelle, qui n'eſt ni celle de Magellan, ni celle de le Maire. Comme le Journal ne porte point d'autre éclairciſſement que les hauteurs, il faut néceſſairement les ſuivre, pour ſe former quelque idée de cette courſe.

WOODES ROGERS. 1708.

Par quelles voyes Rogers paſſe dans la Mer du Sud.

Le 21, Décembre, le Duc, comman-

l'air y eſt très-humide, par les pluies & les brouillards, qui viennent des Montagnes, dont elle eſt environnée. Il voulut paſſer enſuite à la découverte de quatre Iſles, qui ſont à la vûe de celle-ci & du Continent; mais un vent du Nord-Oueſt, & l'épaiſſeur de la Brume lui ayant fait perdre la Terre de vûe, il eut le chagrin de ne pouvoir découvrir toute cette Frontiere. Il ajoûte que le Pays eſt rempli de hautes Montagnes juſqu'à la Mer, & que le Capitaine d'un Vaiſſeau Eſpagnol, qui avoit paſſé l'Hyver dans ces Quartiers, l'aſſura qu'on y trouve un bon Port, où les Vaiſſeaux peuvent être amarrés à de gros arbres, mais qu'on y voit peu d'Habitans ſur la Côte, & qu'ils vivent comme ceux du Détroit de Magellan.

Après avoir fait un aſſez bon Commerce avec les Indiens de la Côte du Chili, il retourna, au mois de Janvier, par le Cap de Horn, qu'il place ſous le cinquante-huitiéme dégré quinze minutes de latitude Auſtrale, & ſon paſſage fût extrêmement heureux; mais il ne vit point la Terre juſqu'au 19, qu'il découvrit, à cinquante-deux dégrés quelques minutes, une petite Iſle de trois ou quatre lieues de circonférence, qui n'eſt pas marquée dans les Cartes. Il trouva de gros Courans, à peu de diſtance de cette Iſle; & le 20, il ſe rendit à celle de Sebald de Weert, dont le terrein eſt marécageux, ſans arbres, mêlé de quelques Montagnes, & n'a pour Habitans qu'un grand nombre d'Oiſeaux de Mer. *Ibidem, pages 187 & précédentes.*

WOODES ROGERS. 1708.

dé par Rogers, se trouva par les quarante-huit dégrés cinquante minutes de latitude Méridionale. Il avoit déja vû, depuis quelques jours, quantité de Joncs marins fort hauts, presque tout ronds & branchus, qui paroissoient sur divers Rochers. Le 23, à dix heures du matin, ayant rejoint la Duchesse, ils découvrirent la Terre, qui portoit au Sud-Sud-Est, à neuf lieues de distance. Elle se présenta d'abord sous la forme de trois Isles, qui sembloient se multiplier à mesure qu'ils en approchoient. A midi, ils l'eurent au Sud-Ouest, à six lieues de son extrêmité occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avoient pris pour des Isles se joignoit avec la Terre basse. Mais un vent frais d'Ouest les empêcha d'y arriver, & les obligea de se tenir à trois ou quatre lieues de la Côte, qui couroit, autant qu'ils en purent juger, Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest. Ils reconnurent enfin que c'étoient les Isles de Falkland, que peu de Cartes décrivent, & qu'aucune ne place juste, quoiqu'elles s'accordent assez bien à l'égard de leur latitude. Leur milieu est sous le cinquante-uniéme dégré de latitude Méridionale, & Rogers lui donne soixante & un dégrés cinquante-quatre minutes de longitude Ouest de Londres. Ces deux

Situation des Isles de Falkland.

CARTE RÉDUITE DE LA PARTIE LA PLUS MERIDIONALE DE L'AMERIQUE

Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.

Par le S.r Bellin Ingenieur de la Marine, De la Societe Royale de Londres, &c.



Isles s'étendent, en longueur, d'environ deux dégrés; mesure, néanmoins, qui ne put être prise qu'à vûe d'œil. Le même jour, dans l'incertitude de leur étendue à l'Est, on mit à la Cape, depuis huit heures du soir jusqu'à trois du matin. On avoit passé, entre deux & trois heures après midi, devant un gros Rocher blanc, haut & rond, qui avoit paru isolé, à trois lieues du rivage, & qui ne ressemble pas mal à celui qu'on nomme Fastnele, à l'Ouest du Cap Clear, en Irlande. La Côte a presqu'aussi le même aspect que celle de Portland, quoiqu'elle soit moins haute. A quatre heures, on avoit eu, au Sud-Est-Quart-de-Sud, à la distance de sept lieues, son extrêmité Nord Est; & le Rocher blanc, au Sud, à trois lieues de distance. A six heures, la Terre la plus orientale, dont on eut la vûe, étoit au Sud-Est, à sept lieues. Tous les Côteaux avoient l'apparence d'un bon terrein. La pente en est facile, garnie de bois, & le rivage ne manque point de bons Havres.

WOODES ROGERS. 1708.

Autres observations.

Le 25, après avoir fait route Sud-Est, à cinquante-deux dégrés de latitude, on revit la Terre à midi. Elle couroit au Sud, depuis le Rocher blanc. A six heures du soir, on la perdit de vûe, sans avoir pû reconnoître si elle

WOODES ROGERS. 1708.

étoit habitée. Le 26, à midi, on vit, à l'Ouest-Nord-Ouest, à quatre lieues de distance, une petite Isle basse, qui n'est pas marquée sur les Cartes. On étoit à cinquante-trois dégrés onze minutes; & le vent, qui avoit été fort variable depuis le soir du jour précédent, s'étoit remis du Nord-Est au Sud. On courut, le lendemain, à l'Est, depuis la petite Isle basse, & la latitude se trouva de cinquante-quatre dégrés quinze minutes. Le 30, elle étoit de cinquante-huit dégrés vingt minutes.

1709.

Le premier & le second jour de Janvier, les vents étant de l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest, accompagnés de Brume, on ressentit un froid très-vif. Le 5, la Mer devint si grosse, que la Duchesse eut beaucoup à souffrir. On fit route avec un vent d'Ouest-Nord-Ouest, & la latitude Méridionale fut de soixante dégrés cinquante-huit minutes. Les vents furent à peu près les mêmes, avec des ondées de grêle & de pluie jusqu'au 10. On n'avoit point ici de nuit, sous le soixante-unième dégré cinquante-trois minutes de latitude, & le soixante-dix-neuvième dégré cinquante huit minutes de longitude, Ouest, de Londres. Le Conseil des deux Vaisseaux ne jugea point

Jusqu'où Rogers s'avance au Sud.

à propos d'avancer au-delà ; & c'est peut-être plus loin, qu'aucun Navigateur ait jamais pénétré au Sud (9).

WOODES ROGERS. 1708.

Il se trouve dans la Mer du Sud sans le sçavoir.

Le 15, après avoir eu des vents modérés & variables, on en trouva un frais du Sud-Ouest ; & la hauteur étant de cinquante-six dégrés, on reconnut qu'on étoit dans la Mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap de Horn (10). Le 20, à trois heures après midi, on vit, à l'Est-Quart-de-Nord-Est, à dix lieues de distance, la haute Terre voisine du Port Saint Etienne, sur la Côte de Patagonie dans la Mer du Sud, à quarante-sept dégrés de latitude. Le 22, on revit la même Côte à quarante-quatre dégrés neuf minutes. Les Equipages avoient commencé à se ressentir des fatigues d'une si longue route, & souhaitoient impatiemment d'arriver à l'Isle Juan Fernandez. Mais toutes les Cartes différant alors sur sa position, c'étoit un nouveau sujet d'incertitude. A trente-six dégrés trente-six minutes de latitude, la variation de l'Aiguille fut de dix dégrés au Nord. Cinq jours après, les Anglois eurent la vûe de l'Isle, qu'ils cherchoient comme au hazard.

(9) Pages 171 & précédentes.
(10) *Ibidem.*

WOODES ROGERS. 1709.

Ce n'eſt pas pour en donner ici la deſcription, qu'on y a conduit les deux Vaiſſeaux. Elle ſera réſervée à des Navigateurs plus modernes, dont les obſervations ſemblent avoir acquis plus de poids par un long ſéjour. Mais on ne croit pas dérobber, à Rogers, l'honneur d'un récit qui ſe trouve cité dans quantité d'autres Relations, & qui jette beaucoup d'agrément dans la ſienne (11).

Hiſtoire d'Alexandre Selkirk, Ecoſſois, abandonné dans l'Iſle Juan Fernandez.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'Iſle, il mit ſa Chaloupe en Mer, pour aller reconnoître la Terre. Tandis qu'on attendoit ſon retour, on vit à l'entrée de la nuit, un grand feu ſur le rivage. Ce ſpectacle fit juger, qu'il y avoit, à l'ancre, quelques Vaiſſeaux Eſpagnols ou François; & dans la néceſſité où l'on étoit de faire de l'eau & des vivres, on prit la réſolution de les attaquer. Cependant le lendemain, à la vûe de la Baye du milieu, où l'on s'attendoit à rencontrer l'Ennemi, on n'apperçut aucun Vaiſſeau non plus que dans l'autre Baye au Nord-Oueſt; & ces deux Bayes ſont néanmoins les ſeuls endroits où l'on puiſſe mouiller.

(11) Dampier, qui étoit alors ſur le même Vaiſſeau, n'eut pas de peine à le reconnoître, & rendit témoignage à ſon habileté.

On crut alors qu'il y avoit eu quelque Bâtiment, qui, ne ſe trouvant point en état de combattre, avoit pris le parti de ſe retirer. Mais les doutes furent éclaircis, à l'arrivée de la Chaloupe. Elle revint bien-tôt, avec un homme vétu de peaux de Chevres, dont la figure avoit quelque choſe de plus ſauvage que celle de ces Animaux. C'étoit un Ecoſſois, nommé *Alexandre Selkirk*, qui avoit été Maître à bord d'un Vaiſſeau Anglois; & que ſon Capitaine avoit abandonné dans cette Iſle, depuis quatre ans & quatre mois. Ce Malheureux avoit allumé, à la vûe des deux Vaiſſeaux, le feu qu'on avoit vû pendant une partie de la nuit.

» Il avoit vû paſſer quantité d'autres » Bâtimens, pendant le ſéjour qu'il » avoit fait dans cette ſolitude; mais » il n'en avoit vû mouiller que deux, » qu'il avoit reconnus pour des Eſpa- » gnols. Quelques gens de l'Equipage, » qui l'avoient apperçu, avoient tiré » ſur lui, & l'avoient pourſuivi juſque » dans le Bois. Il s'étoit heureuſement » dérobbé à leur fureur, en grimpant » ſur un arbre, où ils ne l'avoient pas » découvert, & d'où il leur avoit vû » tuer pluſieurs Chevres autour de lui. » Il avoua qu'il n'auroit pas fait de

Woodes Rogers. 1709.

» difficulté de se livrer à des François ;
» s'il eût vû paroître quelqu'un de leurs
» Vaisseaux ; mais qu'il auroit mieux
» aimé s'exposer à mourir dans un lieu
» désert, que de tomber entre les mains
» des Espagnols, qui n'auroient pas
» manqué de le tuer ou de le condamner
» aux Mines, dans la crainte qu'il ne
» découvrit aux Etrangers ce qui appar-
» tenoit à la Mer du Sud.

Il nous apprit, raconte Rogers, qu'il étoit né à Largo, dans la Province de Fife, en Ecosse ; que dès son enfance il avoit été élevé à la Marine ; qu'ayant été abandonné dans l'Isle, par le Capitaine Pradling, à l'occasion de quelque démêlé qu'il avoit eu avec lui, il avoit pris la résolution d'y demeurer, plutôt que de solliciter sa grace par des soumissions qui l'auroient exposé à de nouveaux chagrins ; outre que son Vaisseau étoit en mauvais état : » qu'étant
» revenu néanmoins à des sentimens
» plus modérés, il avoit souhaité d'y
» retourner, mais que le Capitaine avoit
» refusé de le recevoir. Il ajoûta qu'il
» avoit déja touché à cette Isle, dans
» un autre Voyage, & qu'on y avoit alors
» laissé deux hommes, qui n'y avoient
» passé que six mois, jusqu'au retour
» de ceux qui les avoient abandonnés.

WOODES ROGERS. 1709.

» Cet exemple l'avoit ſoutenu contre » les premiers mouvemens du déſeſ- » poir, en lui faiſant eſpérer le même » traitement.

» Il avoit été mis à terre avec ſes » habits, ſon lit, un fuſil, quelques » livres de poudre, des balles, du » tabac, une hache, un couteau, un » chaudron, une Bible, quelques Livres » de piété, ſes inſtrumens & ſes Livres » de Marine. Pendant les premiers huit » mois, il eut beaucoup de peine à » vaincre ſa mélancolie. Il ſe fit deux » Cabanes de branches d'arbres, l'une » à quelque diſtance de l'autre. Il les » couvrit d'une eſpece de Joncs, & les » doubla de peaux de Chevres, qu'il » tuoit à meſure qu'il en avoit beſoin. » Lorſque ſa poudre approcha de ſa » fin, il trouva le ſecret de faire du » feu, avec deux pieces de bois de » Piment qu'il frottoit ſur le genou, » l'une contre l'autre. La plus petite » de ſes Hutes lui ſervoit de Cuiſine. » Dans la grande, il dormoit, il » chantoit des Pſeaumes & prioit Dieu. » Jamais il n'avoit été ſi bon Chrétien. » Accablé d'abord de triſteſſe, ou man- » que de pain & de ſel, il ne man- » geoit qu'à l'extrêmité de la faim. Il » n'alloit ſe coucher que lorſqu'il ne

WOODES ROGERS. 1709.

» pouvoit plus ſoutenir la veille. Le » bois de Piment lui ſervoit à cuire ſa » viande & à l'éclairer ; & ſon odeur » aromatique recréoit ſes eſprits abba» tus.

» Il ne manquoit pas de poiſſon ; » mais il n'oſoit en manger ſans ſel, » parce qu'il lui cauſoit un fâcheux » dévoiement, à la réſerve des Ecre» viſſes de Riviere, qui ſont d'un goût » exquis dans l'Iſle, & preſqu'auſſi groſ» ſes que celles de Mer. Tantôt il les » mangeoit bouillies, & tantôt grillées, » comme la chair de ſes Chevres, à » laquelle il ne trouvoit pas le goût » ſi fort qu'à celles des nôtres, & dont » il faiſoit d'excellent bouillon. Il en » tua juſqu'à cinq cens. Enſuite, ſe » voyant ſans poudre, il les prenoit » à la courſe ; & s'en faiſant même un » amuſement, il en avoit lâché environ » le même nombre, après les avoir » marquées à l'oreille. Un exercice » continuel l'avoit rendu ſi agile, qu'il » couroit au travers des Bois, ſur les » rochers & les collines, avec une » vîteſſe incroyable. Nous l'éprouvâmes, » continue Rogers, en allant à la chaſſe » avec lui. Nous avions à bord un » Chien dreſſé au combat des Tau» reaux, & de bons Coureurs. Il les

» devançoit tous. Il lassoit nos Hommes » & le Chien. Il prenoit les Chevres » & nous les apportoit sur le dos. Un » jour, nous dit-il, il s'en étoit peu » fallu qu'une Chevre ne lui eût coûté la » vie. Il la poursuivit avec tant d'ardeur, » que l'ayant prise sur le bord d'un » précipice, caché par des buissons, » il tomba de haut en bas avec elle. » Cette chûte lui fit perdre la connois» sance. Enfin, revenant à lui-même, » il trouva la Chevre morte sous lui. Il » étoit si brisé, qu'il passa vingt-quatre » heures dans la même place, & s'étant » traîné avec beaucoup de peine jusqu'à » sa Cabane, qui étoit éloignée d'un » mille, il n'en pût sortir qu'après dix » jours de repos.

WOODES ROGERS. 1709.

Un long usage lui fit prendre du goût à ses alimens, quoique sans sel & sans pain. Dans la saison, il trouvoit quantité de bons Navets, que d'autres avoient semés, & qui couvroient quelques arpens de terre. » Il ne manquoit pas non » plus d'excellens Choux, qu'il cueilloit » sur les arbres qui portent ce fruit, » & qu'il assaisonnoit avec celui du » Piment, nommé autrement poivre » de la Jamaïque dont l'odeur est déli» cieuse. Il y trouva aussi une sorte de » Poivre noir, qui se nomme Malagi-

WOODES ROGERS. 1709.

» ta (12), fort bon pour chasser les » vents & pour guérir la colique. Ses » souliers & ses habits furent bien-tôt » usés par ses courses, au travers des » bois & des brossailles : mais ses pieds » s'endurcirent à cette fatigue. Après » avoir rejoint les Anglois, il fut quel» que temps sans pouvoir s'assujettir à » porter des souliers.

Lorsqu'il eut surmonté sa mélancolie, il prenoit quelquefois plaisir à graver sur les arbres, son nom & la date de son exil. Il dressoit des Chats sauvages & des Chevreaux, à danser avec lui. Les Chats & les Rats lui firent d'abord une cruelle guerre. Ils s'étoient apparemment multipliés par quelques animaux de la même espece, sortis des Navires, qui avoient relâché dans l'Isle. Les Rats venoient ronger ses habits, & même ses pieds pendant son sommeil. Il trouva le moyen, pour s'en garantir, d'apprivoiser les Chats, en les nourrissant de la chair de ses Chevres ; ce qui les rendit si familiers, qu'ils venoient coucher en grand nombre autour de sa Hute. Ainsi, par le secours de la Providence, & par la force de son âge, qui n'étoit que d'environ trente

(12) Apparemment celui que nous nommons Malaguette.

ans,

ans, il triompha des horreurs de sa solitude, jusqu'à n'y trouver que de la douceur & du contentement. Après avoir usé ses habits, il se fit un juste-au-corps & un bonnet de peaux de Chevres qu'il cousit ensemble avec de petites courroies qu'il en avoit ôtées, & avec un clou qui lui servoit d'aiguille. Il se fit des chemises de quelque toile qu'on lui avoit laissée, & l'estame de ses bas lui servit de fil. Il étoit à sa derniere, lorsque les deux Vaisseaux lui apporterent d'autres secours. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres, avec quelques cercles de fer, qu'il trouva, sur le rivage, & dont il fit divers morceaux, qu'il eut l'art d'applatir & d'aiguiser.

Il avoit tellement perdu l'usage de parler, que ne prononçant les mots qu'à demi, on eut long-temps assez de peine à l'entendre. Il refusa d'abord l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la crainte de se brûler l'estomac par une liqueur si chaude ; & quelques semaines se passerent, avant qu'il pût goûter avec plaisir des viandes apprêtées à bord. Il avoit joint, à sa chair de Chevres, à ses racines & au poisson, une espece de Prunes noires qui sont excellentes, mais qu'il ne cueilloit pas

WOODES ROGERS. 1709.

aiſément, parce qu'elles croiſſent au ſommet des Montagnes & des Rochers. Pendant que les Anglois furent à l'ancre, la reconnoiſſance lui fit braver toutes ſortes de dangers pour leur procurer ce rafraîchiſſement. Ils le nommoient le Gouverneur, ou plutôt le Monarque abſolu de l'Iſle. Rogers, lui donna, ſur ſon Vaiſſeau, l'office de Contre-Maître (13).

Suite du Voyage.

Exploits des Anglois.

Les deux Vaiſſeaux quitterent l'Iſle Juan Fernandez, le 14 de Février, pour s'engager dans des expéditions funeſtes aux Eſpagnols. Ils s'emparerent de Guaiaquil, dont ils tirerent une groſſe rançon, & de quelques petits Vaiſſeaux, ſur leſquels ils enleverent plus de Priſonniers que de richeſſes. Leur dernier exploit, dans cette Mer, fut la priſe d'un Vaiſſeau de Manille, qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher, que le fruit n'en répondit point à leurs eſpérances. Ils en attaquerent un autre, qui ſe défendit encore

(13) Pages 199 & précédentes. A l'occaſion d'Alexandre Selkik, l'Editeur obſerve d'après Ringroſe, dans la Relation qu'il a donnée des Avantures de Sharp & d'autres Flibuſtiers, qu'un Vaiſſeau ayant péri ſur les bords de cette Iſle, un ſeul homme, qui échappa aux Flots, y vécut cinq ans, juſqu'à ce qu'un autre Vaiſſeau le reprit. Dampier parle auſſi, dans ſes Voyages, d'un Moſquite, qui fut laiſſé dans la même Iſle, en 1681, & qu'il y retrouva en 1684.

plus vigoureusement ; & ce combat, joint aux maladies qui enleverent leurs plus braves Guerriers, les mit dans la nécessité de faire le tour de la moitié du Globe, pour aller chercher d'autres ressources aux Indes Orientales. La difficulté de se procurer des vivres (14), n'eut pas moins de part à cette résolution. Mais, avant leur départ, elle leur fit tenter plusieurs descentes, dans des lieux peu connus des autres Navigateurs, & qui méritent, par conséquent, plus d'explications que leurs Pirateries.

WOODES ROGERS. 1709.

Observations de Woodes Rogers sur l'Isle Gorgone.

Ils s'arrêterent dans l'Isle de Gorgone, située à la distance d'environ six lieues de la Côte du Pérou. Rogers lui en donne trois de long, Nord-Est & Sud-Est ; mais il la représente fort étroite, remplie de Bois & d'arbres de haute futaye. Il y en vit un, nommé par les Espagnols Palma-Maria, dont ils font des mâts, & d'où il découle un Baume, qui leur sert à guerir diverses maladies. Cette Isle paroît de loin assez haute, & forme trois éminences. Le mouillage y est bon, devant son Nord-Est ; mais elle a des sables près du rivage, surtout

(14) Par leur calcul, il ne devoit leur en rester que pour onze jours, en supposant qu'il en falloit cinquante pour se rendre aux Isles Marianes.

WOODES ROGERS, 1709.

au Sud-Eſt, & vers le Sud-Oueſt, où l'on voit une autre petite Iſle qui ſemble s'y joindre, avec des bas-fonds & des Briſans, qui ne s'étendent pas moins d'un mille à l'Eſt. Dampier qui avoit viſité pluſieurs fois ce lieu, n'avoit jamais mouillé dans l'endroit où les deux Vaiſſeaux relâcherent, quoique ce ſoit la meilleure, ou plutôt la ſeule bonne rade qu'il y ait autour de l'Iſle. Les Priſonniers Eſpagnols racontoient qu'on y eſſuye de terribles orages & de furieux tourbillons; mais les Anglois en furent quittes pour de la pluie & du tonnerre. Cependant, Rogers croit que dans la ſaiſon des Briſes, ou de nos mois d'Hyver, & au Printems juſqu'au mois de Mai, on peut y reſſentir de violentes Briſes du Nord. Il conſeille de mouiller alors de l'autre côté de l'Iſle où l'on eſt plus à l'abri. On voit divers rochers remarquables, autour de l'Iſle, particulierement celui du Sud-Oueſt, qu'on prendroit pour une voile à demi mille du rivage. Il en paroît pluſieurs au Nord-Eſt, qui ſont eſcarpés & ronds, & ſur leſquels les Oiſeaux font leurs nids, à la longueur d'un cable de terre. Rogers vit, dans cette Iſle, des Singes, des Cochons-d'Inde, des Lievres, des Lézards, & de fort beaux Cameleons,

avec une si prodigieuse quantité de Serpens, de toutes sortes de grandeur, qu'on ne sauroit presque faire un pas sans marcher dessus. Il y fit prendre un vilain animal de la race des Singes de moyenne taille, avec cette difference, qu'il avoit le poil plus épais & plus long, le museau, les yeux & le nez plus petits, l'air plus ridé & plus difforme, les dents plus longues & plus aigues; les oreilles moins grandes, quoiqu'il eût la tête de la même figure, les hanches plus matérielles, le corps plus gros à proportion, la queue fort courte, & trois doigts seulement, à chaque patte, plus longs & plus aigus que ceux des Singes, qui d'ailleurs n'en ont pas moins de cinq. On le plaça sur la plus basse voile de Misene. Il fut près d'une heure à monter sur la hune, où le Singe le plus lourd auroit grimpé en moins d'une demie minute. On auroit dit qu'il alloit par ressort, comme une Pendule, tant sa marche étoit grave & lente. Aussi les Espagnols lui donnent-ils le nom de Paresseux. On prétend qu'il vit des feuilles d'un arbre fort haut; & qu'après s'y être engraissé, il maigrit jusqu'à n'avoir que la peau & les os, avant qu'il soit monté sur un autre (15).

WOODES ROGERS. 1709.

Singularité de cet Animal.

(15) Pages 344 & précédentes.

WOODES ROGERS. 1709.

Baye de Tecames.

Le 25 d'Août, Rogers fit voile vers la Baye de Tecames. Les Espagnols, qu'il avoit à bord, lui dirent qu'à trois lieues de cette Baye au Nord, il y avoit un dangereux Banc, qui court, en Mer, l'espace d'environ deux lieues, depuis une colline blanche fort remarquable par sa hauteur. En effet, l'eau s'y trouva si bourbeuse, & la route si incertaine, que Dampier même, qui avoit passé plusieurs fois à cette hauteur, y parut embarrassé. La sonde donna des profondeurs fort inégales, de treize à quarante brasses, jusqu'à deux lieues du mouillage, où l'on n'eut qu'environ quatorze brasses à la vûe des Maisons.

Sa Description.

La Terre, qui borne la Baye de Tecames au Nord, est une Pointe haute, longue & plate, qui paroît blanche, jusqu'au bord de l'eau. Elle est moins haute au Sud, mais les collines y sont aussi blanches. L'intervalle, qui forme un espace d'environ trois lieues, est plus bas, & couvert d'un Bois épais. On trouve, au fond de cette petite Baye, le Village de Tecames, qui s'apperçoit de quatre lieues en Mer, lorsque le Ciel est serein. Il n'est composé que d'un petit nombre de Maisons: mais quatre lieues plus loin, dans les

Terres, on rencontre un gros Bourg. A trois lieues, au Nord, coule une grande Riviere, que les Espagnols nomment Rio de-las-Esmeraldas, c'est-à-dire, Riviere des Emeraudes, & qui est remplie de sables. Le Pays voisin n'a pour Habitans, que des Indiens, des Mulâtres, des Sambous. Près du Village de Tecames, on voit une autre Riviere, où les Chaloupes peuvent entrer à demie-marée. Le flot y monte à plus de trois brasses, & court au Nord; mais la Mer y roule de grosses lames, qui dans tout autre endroit du Monde, donneroit du dégoût pour cette rade. On y doit venir du Sud, où s'étant d'abord approché de la Terre blanche, la plus Méridionale, on s'en éloigne ensuite pour éviter le Banc. Les deux Vaisseaux Anglois y entrerent, à la hauteur du Cap Saint-François, sous un dégré de latitude du Nord, & ce parage est environ Est-Nord-Est, à six lieues du Cap. Ils n'approcherent point de la Terre à plus d'une demie lieue, dans la crainte d'un petit Banc, formé par une Pointe, à moitié de la distance entre Tecames & le Cap, qui est d'assez bonne hauteur, & qui descend de la Mer en échellons. Ils avoient jetté l'ancre sur un fond de sable, à

WOODES ROGERS, 1709.

Ses dangers.

WOODES ROGERS. 1709.

ſept braſſes d'eau : mais vers l'enfoncement de la Baye, où ſont les Maiſons, on ne trouve pas plus de trois braſſes, à une portée de mouſquet du rivage. Les briſes de Mer & de Terre ne ſe font pas moins reſſentir ici, que ſur toute la Côte. La Briſe de Mer ſouffle de l'Oueſt-Sud-Oueſt ; & celle de Terre, du Sud & du Sud-Quart-de-Sud-Eſt. La premiere ſe leve ordinairement l'après midi, & continue juſqu'à minuit ; l'autre commence alors, pour tomber vers midi. Gardez-vous d'un Rocher, que l'eau couvre au quart du flot ; & d'un bas-fond, à la longueur d'un cable du rivage, depuis la premiere Pointe, en entrant dans la riviere de l'Aiguade. Un Vaiſſeau ne doit pas mouiller près de la Terre, en haute marée, parce que l'Ebbe y eſt quelquefois extraordinaire. D'ailleurs, il y fait ſec, quoique le tems ſoit humide au Nord, où les pluies ſe bornent dans cette ſaiſon. Depuis le mois de Juin juſqu'à celui de Décembre, le tems y eſt toujours beau & ſerein ; mais depuis le commencement de Janvier juſqu'à la fin de Mai, on y eſt expoſé à de groſſes pluies.

Haine des Indiens du Pays contre les Eſpagnols.

Les Indiens du Pays traitent cruellement les Eſpagnols. Ils ſont armés

de fleches empoiſonnées & de fuſils ; & la diſpoſition du rivage leur donnant beaucoup de facilité à s'y embuſquer, il y auroit beaucoup de danger à vouloir y débarquer malgré eux. Rogers obſerve que ce fut à la hauteur du Cap Saint François, que le Chevalier Drake enleva un Vaiſſeau chargé de lingots, en 1578 ; & que le Chevalier Richard Hawkins fut pris par les Eſpagnols, dans cette Baye, en 1594, ſous le regne d'Eliſabeth (16).

WOODES ROGERS. 1709.

Obſervations de Rogers ſur les Iſles Gallapagos.

Le 10 de Septembre, les Anglois relâcherent dans une des Iſles Gallapagos, à deux dégrés deux minutes de latitude du Nord. Ces Iſles ſont en ſi grand nombre, qu'en deux fois, ils en compterent juſqu'à cinquante, mais il n'y en a pas une ſeule, qui ſemble promettre de l'eau douce. Cependant les Relations Eſpagnoles aſſurent qu'il s'en trouve dans une, & qu'elle eſt ſituée au premier dégré trente minutes de latitude Méridionale. Rogers ſçavoit auſſi, par de bons témoignages, qu'un Vaiſſeau de Guerre Eſpagnol, croiſant ſur les Pirates, avoit touché à l'une de ces Iſles, ſituée ſous un dégré vingt ou trente minutes de latitude du Sud ; qu'il la nomma Sainte

(16) Pages 354 & précédentes.

WOODES ROGERS. 1709.

Marie de l'Aiguade, parce qu'on y trouve de l'eau douce, quantité de bois, des Tortues de mer & de terre, du Poiſſon, & une bonne rade, & qu'elle eſt éloignée d'environ quarante lieues de l'Iſle Plata. Mais il croit qu'on y peut ajoûter, du moins, trente lieues de plus, & que c'eſt la même où le Capitaine Davis, Flibuſtier Anglois, prit des rafraîchiſſemens. Les lumieres que Davis donne, pour la retrouver, ſont qu'elle eſt ſituée à l'Oueſt de ces Iſles.

On voit preſque toutes ſortes d'Oiſeaux de Mer, entre les Gallapagos, & quelques-uns de Terre, ſurtout des Faucons & des Tourterelles, ſi familiers les uns les autres, qu'ils ſe laiſſent tuer à coups de bâton. Il n'eſt pas aiſé de juger d'où les Tortues de terre y ſont venues, parce qu'il ne s'en trouve pas de la même eſpece ſur le Continent. Les Chiens marins n'y ſont pas en ſi grand nombre que dans l'Iſle Juan Fernandez, & leur fourrure y eſt moins bonne. Rogers fut attaqué par un de ces Animaux, qui étoit de la groſſeur d'un Ours, & qui auroit pû le tuer, s'il n'eût été armé d'une demie pique. » J'étois, dit-il, ſur le » rivage, lorſqu'il ſortit de l'eau, la

Il eſt attaqué par un Chien marin.

Woodes Rogers. 1709.

» gueule béante, avec autant de vîtesse » & de férocité, que le Chien le » plus furieux, qui a rompu sa chaîne. » Il m'attaqua trois fois. Je lui en- » fonçai ma pique dans la poitrine, » & chaque fois je lui fis une large » blessure, qui l'obligea de se retirer » avec d'horribles cris. Ensuite, se re- » tournant vers moi, il s'arrêta, pour » gronder & me montrer les dents. Il » n'y avoit pas vingt-quatre heures » qu'un homme de mon Equipage avoit » failli d'être dévoré par un des mêmes » Animaux (17).

Baye de Segura.

Le 24 de Décembre, les deux Vaisseaux Anglois se retirerent avec le Galion de Manille, qu'ils avoient pris le 22, dans un Port de Californie que Rogers nomme *Segura*, parce qu'il le prend pour le même auquel Thomas Candish donne ce nom (18). On en peut découvrir l'entrée à la faveur de quatre hauts Rochers, qui ressemblent, pour ceux qui viennent de l'Ouest, aux Aiguilles de l'Isle de Wight, & dont les deux plus Occidentaux sont en forme de pain de sucre. Le plus

Ses marques & ses dangers.

(17) Page 387.

(18) Il le place vers le vingt-deuxiéme dégré cinquante-cinq minutes de latitude du Nord ; & cent tre ze dégrés trente-huit minutes de longitude Ouest de Londres

WOODES ROGERS. 1709.

avancé vers la terre eſt percé, comme l'arcade d'un Pont, & l'eau paſſe par cette ouverture. Il faut laiſſer à gauche celui qui eſt le plus proche de la Mer, s'en écarter d'environ la longueur d'un cable, & courir vers le fond de la Baye, qui eſt ſaine dans toutes ſes parties, & où l'on trouve, depuis dix, juſqu'à vingt & vingt-cinq braſſes. On y eſt enfermé par les terres, depuis l'Eſt-Quart-de-Nord-Eſt, juſqu'au Sud-Eſt-Quart-de-Sud. La rade ne ſeroit pas d'ailleurs des plus ſûres, ſi le vent de Mer ſouffloit impétueuſement (19).

Le Pays eſt fort montagneux, ſtérile, & couvert de ſables, qui ne laiſſent pas de produire quelques arbriſſeaux, dont les fruits ſont différentes ſortes de graines. Rogers fit viſiter la Côte. Ses gens s'avancerent environ quinze lieues au Nord, & trouverent quantité d'arbres de haute futaye. Mais ils n'apperçurent aucun de ces bons Ports, que les Priſonniers Eſpagnols leur avoient fait eſperer. Il virent ſouvent de la fumée, en divers endroits; ce qui leur fit juger que le Pays eſt fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

(19) *Ibidem*, Tome II, page 17.

WOODES ROGERS. 1709.

Dans cette saison, le vent de terre souffle presque seul à Segura. L'air y est très-serein, & la pluie rare : mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes rosées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglois découvrirent, à peu de distance du rivage, une Habitation d'environ trois cens Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étoient, dit-il, d'une taille droite & puissante, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avoient vûs dans les Mers du Sud. Ils avoient les cheveux longs, noirs & plats, qui leur pendoient jusqu'aux cuisses. Tous les hommes étoient nuds ; mais les femmes portoient à la ceinture, des feuilles, ou des morceaux d'une espece d'étoffe qui en paroît composée, ou des peaux de bêtes & d'oiseaux. Celles qu'il vit étoient noires & ridées : mais il s'imagina que les Peres & les Maris craignoient d'exposer les jeunes à la vûe des Anglois. Ils parloient du gosier, & leur langue paroissoit fort dure. Quelques-uns portoient des colliers & des bracelets de brins de bois & de coquilles ; d'autres avoient au cou de petites bayes rouges, & des perles, qu'ils n'ont pas sans doute l'art de percer, puisqu'elles étoient entail-

Ses Habitans.

WOODES ROGERS. 1709.

Leur bonne foi.

lées dans leur rondeur, & liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvoient cet ornement si beau, qu'ils refuserent les colliers de verre des Anglois. Leur passion n'étoit ardente, que pour les couteaux & les instrumens qui servent au travail, mais ils avoient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les Ouvriers laissoient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils eussent le moindre ustencile de l'Europe. Leurs Flutes étoient fort basses, construites de cannes & de branches d'arbres, & si mal couvertes, qu'elles ne les garantissoient pas de la pluie. On ne voyoit nulle trace de Jardins ou d'Agriculture aux environs. Ils ne vivoient gueres que de poisson ; ce qui, joint à leurs misérables Cabannes, qui ne sembloient dressées que pour un temps, fit croire à Rogers qu'ils n'avoient pas leur demeure fixe dans la Baye, & qu'ils n'y étoient rassemblés que pour la saison de la pêche. Les instrumens, qu'ils y employent, ne sont, ni des hameçons, ni des filets ; c'est un simple dard de bois, dont ils percent le poisson avec beaucoup d'adresse. Ils sont excellens Plongeurs. Les Anglois en virent plonger un, qui après avoir enfilé un poisson avec cette arme, le donna, sans

WOODES ROGERS. 1709.

mettre la tête hors de l'eau, à un autre Sauvage qui l'attendoit sur une espece de Canot. Rogers n'en fut pas témoin, mais il vit lui-même plusieurs de ces Plongeurs, prendre de vieux couteaux qu'il leur jettoit, avant qu'ils eussent atteint le fond (20). Une petite semence noire, qu'ils broyoient avec des pierres, & qu'ils mangeoient à poignée, paroissoit leur tenir lieu de pain. Quelques Anglois, qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, assurerent qu'elle avoit le goût du Caffé. On leur voyoit quelquefois manger certaines racines, qui ont le goût des Yams, une sorte de légume qui croît dans une cosse, & dont le goût approche de celui des Pois verds, des Bayes semblables à celles du Lierre, & qui séchées au feu, ont tout-à-fait le goût des Pois secs. Les Anglois trouverent d'autres Bayes, qui ont la figure des Groseilles rouges, mais dont la poulpe, qui est aigre & blanche, enferme un noyau avec son pepin. Ils trouverent aussi des Poiriers piquans, dont le fruit a le goût de nos Groseilles blanches, & n'est pas un mauvais assaisonnement pour les sauces.

Leur extrême adresse à plonger.

Productions du Pays.

Les peaux des bêtes fauves, qui

(20) *Ibidem*, page 14.

WOODES ROGERS. 1709.

étoient aſſez communes dans les Hutes des Indiens, ne permettoient pas de douter qu'avec la pêche, ils n'euſſent une ſaiſon deſtinée à la chaſſe. Ils donnoient quelques marques de reſpect à l'un d'entr'eux, qui portoit ſur la tête un bonnet garni de plumes; mais ils paroiſſoient jouir en commun de tout ce qu'ils poſſedoient. S'ils troquoient du poiſſon pour de vieux couteaux, dont les deux Vaiſſeaux étoient bien pourvûs, ils les donnoient au premier Indien qui ſe trouvoit près d'eux; & lorſqu'ils en avoient aſſez, il ne falloit plus eſpérer d'obtenir aucune part de leur pêche. Il ſembloit que leur vice dominant fut la pareſſe, & qu'ils ne fuſſent occupés de leur ſubſiſtance, que pour la durée de chaque jour. Ils regardoient avec beaucoup d'attention le travail des Anglois, ſans ſe mettre en peine de les aider. Leurs armes ſont l'arc & la fléche, dont ils tuent des oiſeaux au vol. Leurs arcs ſont d'un bois ſimple, inconnu aux Anglois, & garnis d'une corde de fil d'herbe, d'environ ſept pieds de long. Leurs fléches, qui ne ſont que des petites cannes, armées de quelques os de poiſſon bien affilées, en ont à peu près quatre & demi. La plûpart de leurs couteaux &

Vie commune des Habitans.

WOODES ROGERS. 1709.

des instrumens qui leur servent à tailler, sont composés des dents d'un poisson qui se nomme *Goulu*. Rogers vit deux ou trois grosses perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouverent dans leurs courses des pierres fort pésantes, qui brilloient beaucoup, & qu'ils prirent pour quelque Minéral. Il regretta qu'ils n'en eussent point apporté à bord. L'eau de la Baye est excellente, & le Fenouil marin y croît en abondance : mais on n'y voit point d'oiseaux extraordinaires (21).

Description de toutes les Côtes de la Mer du Sud, prise aux Espagnols.

En quittant la Mer du Sud, Rogers compta, parmi les plus précieuses dépouilles des Espagnols, une Description qu'il leur avoit enlevée, des Côtes, des Rades, des Havres, des Rochers & des Bancs, depuis Acapulco jusqu'à Chiloé, grande Isle de la Côte de Chili, à quarante-quatre dégrés de latitude Méridionale. Il la publie à la fin de son Journal (22), comme l'ouvrage des plus habiles Pilotes de cette Nation, qui la destinoient à leur propre usage. Cependant il ajoûte que les Cartes marines peuvent toujours être perfectionnées; & quoique la Copie qu'il donne de ce Routier soit exac-

(21) Pages 11 & suivantes.
(22) Au Tome II.

WOODES ROGERS. 1709.

Obfervation de Rogers fur cette Piece & fur les Cartes.

te, il déclare qu'en la comparant avec les Cartes que les Efpagnols ont dreffées eux-mêmes de toutes ces Côtes, il y trouve plufieurs différences. Il craint donc que de part & d'autre on ne puiffe reconnoître plus d'une erreur ; d'autant plus que l'exactitude des Efpagnols n'égale point celle des Anglois & des Hollandois. Mais il n'en affure pas moins que c'eft le meilleur Guide qu'on ait publié jufqu'aujourd'hui (23). Les bornes de ce Recueil ne permettent ici, que de l'indiquer aux Navigateurs ; & dans l'ordre qu'on s'eft propofé, il n'appartiendroit d'ailleurs qu'à la Defcription de l'Amérique.

1710.

Route des Anglois jufqu'à Batavia.

Le Duc & la Ducheffe, accompagnés du Galion qu'ils avoient pris, ne quitterent point le port de Segura avant le 12 de Janvier 1710. Leur navigation fut pénible, mais heureufe jufqu'à l'Ifle de Guaham, où ils n'arriverent que le 12 de Mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21 ; & fe fiant aux lumieres de leur premier Pilote, à qui cette route étoit familiere, ils prirent par le Détroit de la Nouvelle Guinée, qu'ils pafferent le 18 de Mai, pour s'avancer plus vîte vers celui de Bouton, dans lequel ils

(23) *Ibid*, page 76.

WOODES ROGERS. 1719.

ſe trouverent engagés dès le 27. Ils remercierent le Ciel de leur avoir procuré, dans l'Iſle du même nom, de l'eau & des vivres, qui commençoient à leur manquer ; mais ils regarderent comme un autre bonheur de rencontrer un Vaiſſeau Malayen, qui leur promit de les guider au travers du Détroit de Zulayer, & juſqu'à Batavia. Cette route parut ſi difficile à Rogers, qu'il croit en devoir les circonſtances à l'utilité de la Navigation.

Paſſages dangereux.

Le 10 de Juin, leur Guide, qu'ils rencontrerent à cinq dégrés quarante-cinq minutes de latitude Auſtrale, & à deux cens quarante dégrés vingt & une minutes de longitude Oueſt de Londres, leur fit enfiler le Détroit qu'ils redoutoient ; & lorſqu'ils furent entre les Iſles, qui ſont au Nord de Zulayer, il les fit courir Nord-Oueſt-Quart-d'Oueſt, pour ſe tenir à bonne diſtance des Iſles, au travers d'un profond Canal, qui n'a pas moins de trois lieues de large. Ils doublerent enſuite la partie la plus Méridionale de l'Iſle Celebes ; & de-là, ils prirent par le Canal où paſſent ordinairement les gros Vaiſſeaux Hollandois, qui vont à Batavia, pour éviter les bas-fonds de Brill & de Banker, dont les premiers ſont ſi dan-

WOODES ROGERS. 1710.

gereux, qu'en plusieurs endroits on n'y trouve que trois brasses d'eau, & quelquefois moins. Ils porterent donc le Cap au Nord, à côté de Celebes, dont la partie Sud-Ouest est basse vers le rivage, mais où l'on voit de hautes montagnes plus loin dans les Terres. A la hauteur même de cette Pointe Sud-Ouest, on rencontre un Rocher assez remarquable. Rogers, ayant fait jetter la sonde, se trouva sur dix brasses d'eau. Il avoit le Rocher au Nord, à six lieues de distance, & devant lui une Isle basse & unie, longue d'environ trois lieues, qui couroit du Nord-Ouest-Quart-d'Ouest au Nord-Nord-Ouest. Il fit route droit vers le Nord de cette Isle, pour s'en approcher à la distance d'une lieue & demie; & là, tournant un peu au Nord, il doubla une langue de sable, après laquelle il découvrit trois petites Isles. Ensuite il courut Nord-Ouest, pour jetter l'ancre, à l'entrée de la nuit, sous l'Isle même, derriere la langue de sable, où il trouva dix brasses & le fond très net. Alors, il avoit le Rocher de Celebes, Nord-Est-Quart-de-Nord, à quatre lieues de distance, la plus Septentrionale des trois petites Isles Ouest, à deux lieues, & celle du milieu Ouest,

Sud-Oueſt, à trois lieues, pendant que l'autre étoit enfermée avec la grande Iſle. On n'avoit pas ceſſé d'avoir la ſonde à la main, & jamais on n'avoit eu moins de ſix braſſes d'eau, ni plus de dix.

WOODES ROGERS. 1710.

Le 12, à la pointe du jour, on leva l'ancre, pour courir entre les deux petites Iſles, en ſe tenant toujours plus près de celle du Nord, ſans trouver plus de dix braſſes. Après avoir débouqué, on porta d'abord à l'Oueſt, enſuite au Sud-Oueſt, à la faveur d'un bon vent de Sud-Eſt; & vers midi, on n'eut en vûe que la haute Terre de Celebes, qui ſe trouvoit à l'Eſt. Rogers doute qu'avec les Cartes ordinaires, & ſans le ſecours de l'expérience, on puiſſe traverſer heureuſement ces redoutables Paſſages (24).

Réflexions jalouſes de l'Auteur ſur les Etabliſſemens Hollandois.

Il eut moins de peine à s'approcher de Batavia, où la petite Eſcadre mouilla le 20, au milieu de quarante Vaiſſeaux de diverſes grandeurs. Le Conſeil Hollandois, jaloux de ſes propres avantages, lui donna quelques ſujets de plainte, qui lui font regretter que la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales n'ait pas quelque bon Port, d'où elle puiſſe tenir en bride celle de Hol-

(24) Pages 110 & précédentes.

WOODES ROGERS. 1710.

lande. Il souhaiteroit particuliérement qu'elle en eût un, dans lequel les Chinois pussent négocier. Les Anglois, dit-il, en tireroient plus de profit que de leurs Voyages à la Chine, où l'on n'en use pas trop bien avec eux (25). Depuis environ cinq ans, ils avoient abandonné Banjarmassin, dans l'Isle de Borneo, quoique cette Place, bien fortifiée & soigneusement entretenue, pût leur devenir aussi avantageuse que Batavia l'est pour la Hollande. Jamais, dit-il encore, les Hollandois n'ont moins d'une vingtaine de Vaisseaux dans ce Port, avec assez de monde pour les équiper au besoin : d'où il conclut tristement que si la guerre s'allumoit entre les deux Nations, ils pourroient chasser les Anglois de tous les lieux où ils sont établis dans les Indes (26).

Arrivée de Rogers au Cap de Bonne-Espérance.

La route de l'Isle de Java, au Cap de Bonne-Espérance, fut d'environ deux mois, depuis le 24 d'Octobre jusqu'au 29 de Décembre. Les trois Vaisseaux Anglois s'y joignirent à neuf de leur Nation, & à seize Hollandois, qui devoient partir de Conserve pour les Ports de l'Europe (27) ; nombre

(25) Page 134.
(26) *Ibidem.*
(27) *Ibidem*, pages 145 & 146.

ſurprenant, & qui donne une idée bien ſinguliere du Commerce de ces deux Etats, dans un temps où toute l'Europe étoit livrée aux fureurs de la Guerre. Rogers n'entreprend point de donner la Deſcription du Cap; & quelque opinion qu'on ait dû prendre de ſon habileté, on n'accorderoit pas la préférence à ſes Obſervations ſur celles de Kolben. Mais il repréſente cette Colonie Hollandoiſe dans un Tableau racourci, qui fera juger de ſes progrès depuis environ . . . . . ans; & les réflexions, qu'il y joint, ajoûteront quelque choſe aux anciennes connoiſſances. » Aucun de mes gens, dit-il, n'y eut » la moindre Avanture avec les Ours, » les Tigres & les Hottentots: ainſi je » me borne à quelques particularités, que » j'y obſervai moi-même.

Ses remarques ſur cette Colonie.

La Ville Hollandoiſe eſt bien bâtie, & compoſée d'environ deux cens cinquante Maiſons & d'une Egliſe. On voit pluſieurs Villages autour du Cap, depuis dix juſqu'à trente milles de diſtance, & quantité de Fermes répandues de tous côtés à près de cent milles à la ronde; de ſorte qu'on y peut lever, en peu de temps, trois mille hommes bien armés, d'Infanterie & de Cavalerie. Le climat n'eſt pas auſſi brûlant qu'on

WOODES ROGERS. 1710.

ſe l'imagine. Sa ſituation eſt ſous le trente-cinquiéme dégré de latitude Auſtrale. L'air eſt fort ſain, & le terroir extrêmement fertile. Avec les préjugés qu'on y apporte, contre les ſables de l'Afrique, on eſt ſurpris d'y trouver un grand nombre de jolies Maiſons de Campagne & de beaux Jardins, des Vignes, des Plantations de jeunes Chênes, & d'autres arbres qu'on y cultive. Mais le gros bois de Charpente ne ſe trouve qu'à cinquante milles du Cap. Ces Fermes & ces Plantations produiſent un bon revenu à la Compagnie Hollandoiſe, outre ce qu'elle abandonne à l'entretien de la Garniſon. Les Terres s'afferment à ſi grand marché, pour encourager l'Agriculture, & le rapport en eſt ſi conſidérable, qu'on eſt en état de payer de gros droits de ſortie, pour toutes les denrées que les Hollandois envoyent ſans ceſſe à leurs autres Colonies de l'Indouſtan, ou que les Flottes prennent à leur paſſage. Ils ſe flattent même de pouvoir fournir bientôt des Garniſons à tous ces Etabliſſemens. D'ailleurs l'abondance des vivres & des munitions du Cap, qu'ils regardent comme une ſeconde Patrie, leur donnent le pouvoir d'attendre & de recevoir facilement du ſecours de l'Europe,

WOODES ROGERS. 1710.

rope, pour soutenir leur Commerce, malgré toutes les entreprises qui pourroient le menacer. Je suis persuadé, observe Rogers, que notre Compagnie des Indes Orientales ne fit pas une démarche trop prudente, lorsqu'elle abandonna ce poste pour celui de Sainte Helene, qui n'est pas à beaucoup près si bien situé, ni capable de répondre aux mêmes vûes (28).

Les Anglois regrettent de l'avoir abandonné pour Sainte Helene.

Sage politique des Hollandois.

Entre les avantages dont les Hollandois jouissent ici, on doit compter un magnifique Hôpital, aussi bien pourvu de Médecins, de Chirurgiens & de remedes, qu'il y en ait en Europe. Il peut contenir environ sept cens Malades. Les Vaisseaux de la Compagnie ne sont pas plutôt arrivés, qu'ils y envoyent leurs Matelots languissans, & qu'ils y trouvent à leur place des hommes frais & vigoureux. Ils y ont aussi des Magasins remplis de toutes sortes d'Agrets, avec tous les Officiers de Marine qui en dépendent ; sage disposition, dont l'utilité se fait sentir continuellement, pour la force & l'étendue de leur Commerce. Tous les ans il arrive au Cap un Exprès de Hollande, qui vient à la rencontre de leur Flotte des Indes Orientales, composée ordinaire-

(28) Page 148.

WOODES ROGERS. 1710.

ment de dix-ſept juſqu'à vingt gros Vaiſſeaux. Cet Exprès porte des ordres ſecrets au Commandant de la Flotte. Il eſt le ſeul qui ſçache à quelle hauteur ils trouveront leur Convoi, dans les Mers du Nord. Les Capitaines de tous les Vaiſſeaux reçoivent de lui cet ordre caché & ne doivent l'ouvrir que dans certaines circonſtances, à l'approche de leur Pays. C'eſt ainſi que depuis long-temps leurs Flottes échappent à la vigilance de l'ennemi, & rentrent heureuſement dans leurs Ports. Enfin, on obſerve de ſi bonnes loix au Cap, l'induſtrie, le bon ordre & la propreté y regnent ſi parfaitement, qu'il n'y a point de Nation qui ne dût y prendre des modéles. Cependant Rogers, prévenu, dit-il en faveur de la liberté Angloiſe, y trouve la Juſtice un peu trop ſévere. L'Iſle Robin ou des Pingouins, qui eſt à l'entrée de la Baye, ſert aujourd'hui de priſon & de ſupplice aux Mutins. Ils y ſont condamnés, par Sentence du Fiſcal, à paſſer toute leur vie dans un travail fort pénible.

On envoye, tous les ans, un Vaiſſeau du Cap à Madagaſcar, pour y acheter des Eſclaves que les Hollandois employent à cultiver leurs terres. Ils ne peuvent tirer aucun ſervice des Hotten-

WOODES ROGERS. 1710.

tots ; Nation si lâche & si jalouse de sa liberté, qu'elle aime mieux mourir de faim, que de s'occuper utilement. Rogers eut ici quelques entretiens avec un Anglois & un Irlandois, qui avoient demeuré plusieurs années avec les Pyrates de Madagascar, & qui après avoir obtenu leur pardon, s'étoient habitués au Cap. Ils lui dirent que ces Misérables, qui avoient fait tant de bruit dans le monde, se trouvoient réduits au nombre de soixante ou soixante-dix hommes, dont la plûpart étoient devenus fort pauvres, & ne s'attiroient que du mépris dans l'Isle, quoiqu'ils s'y fussent mariés. Ils ajoûtent qu'il ne leur restoit plus qu'une Frégate & une Chaloupe ; mais qu'à la conclusion de la paix, c'est-à-dire, lorsque les Troupes seroient congédiées, si l'on avoit soin d'en nettoyer l'Isle, & d'empêcher que leur nombre ne s'accrut, ils pouvoient recommencer leurs brigandages & se faire encore redouter (29).

Anciens Pyrates de Madagascar.

Le Château que les Hollandois ont au Cap, est devenu fort vaste. Il est bâti de pierre de taille, & monté de soixante-dix pieces de canon. Les Officiers de la Garnison, qui est d'environ cinq cens hommes, y ont de fort bons lo-

Château du Cap.

(29) Page 150.

WOODES ROGERS. 1710.

gemens ; mais Rogers le trouve trop éloigné de la Rade, pour servir à la défense des Vaisseaux. Aussi se proposoit-on d'y dresser une Batterie, sur une Pointe sabloneuse, qui se présente à droite, en entrant. Cette rade est fort dangereuse en hyver, par la violence des vents de Mer, qui regnent dans cette saison. Mais ils soufflent rarement en Eté, quoiqu'il ne se passe presque point de jour où l'on ne ressente de furieuses raffales du Sud-Est, qui venant de la Montagne de la Table, ne permettent aux Chaloupes d'aller & venir que le matin & le soir, dans un temps même assez calme (30).

A plus de cent mille du Cap, les Hollandois ont découvert une source d'eau chaude, à laquelle on attribue des effets merveilleux pour la guérison des maladies les plus désespérées.

Jugement de Rogers sur le séjour du Pays.

En un mot, dans un séjour de quatre mois, que Rogers fit au Cap, il en connut assez les avantages, pour en partir persuadé qu'un homme, qui voudroit vivre loin du tumulte & de toutes sortes d'embarras, ne peut choisir d'endroit plus commode que le Pays voisin, qui releve des Hollandois (31).

1711.

Il remit à la voile, le 3 d'Avril 1711,

(30) Page 151. (31) Page 152.

fous le Pavillon de l'Amiral Hollandois ; & le premier d'Octobre il mouilla heureusement aux Dunes. Sa prise, qu'il remit aux Armateurs propriétaires, étoit un Vaisseau de cent seize hommes monté de vingt pieces de gros canon, & de vingt pierriers de bronze. Il n'entre point dans le détail des richesses, qu'il avoit enlevées aux Espagnols : mais il en fait concevoir une haute idée, lorsqu'il parle de ses lingots & de toute la vaisselle d'argent, de l'or & des perles, dont il remit le compte aux Armateurs (32).

WOODES ROGERS. 1711.

Il arrive en Angleterre avec un riche butin.

§. VII.

Voyage du Capitaine Wood, par le Détroit de Magellan.

INTRODUCTION.

LE soin qu'on a pris de traduire cette courte Relation, & de l'insérer dans un Recueil (33), prouve assez que ceux qui l'ont jugée digne de cet honneur, en avoient l'opinion qu'elle mérite : mais elle ne les justifie pas de n'avoir fait aucun effort pour découvrir la datte du Voyage,

(32) Page 160.

(33) Elle se trouve au Tome V du Recueil de Paul Marret, Amsterdam 1712, sans autre éclaircissement qu'un mot, dans la Préface, par lequel il paroît qu'elle a été publiée à Londres, en 1699.

INTRODUCT.

que l'Auteur paroît avoir négligé lui-même. Cette négligence me réduit à la placer comme au hasard, après quelques autres Journaux, qui ne peuvent être plus anciens, puisqu'on y trouve des noms qu'ils doivent avoir empruntés d'elle.

ANNÉE INCERTAINE.

Départ & vîtesse de sa route.

Wood partit des Dunes, le 26 de Septembre, à bord d'un Vaisseau de Roi, nommé le *Rafle-tout*, de Conserve avec un Pinque, qui se nommoit le Jeune-homme; & dès le 22 de Novembre, il se trouva au quarante-huitiéme degré vingt minutes de latitude australe, au Sud du Port Desiré. Les deux Vaisseaux coururent au Nord, pour chercher ce Port. Wood, s'étant mis dans sa Pinasse, suivit la Côte d'une grande Baye, qui est bornée au Sud par l'Isle des Chiens marins (34), & au Nord par une petite Isle pierreuse. Il trouva, sur la derniere, un si grand nombre de ces Amphibies, qu'il en fit tuer quatre cens, pour la nourriture de son Equipage. Un mille plus haut, on rencontre une autre Isle, peuplée d'une sorte d'oiseaux de Mer que les Anglois nomment *Shags*. Ils y en tuerent quantité de jeunes, dont la chair leur parut

(34) Nommés par d'autres, Lions & Veaux marins.

WOOD. Année incertaine.

Liévres qui se tiennent comme les Lapins.

excellente. Plus haut encore, à la même distance, & près du rivage, on voit une quatriéme Isle, qu'ils nommerent l'Isle des Lievres, parce que ces Animaux y sont en abondance. Ils en tuerent plusieurs, qui pesoient jusqu'à vingt livres. En les chassant, ils furent étonnés de leur voir chercher leur retraite dans des trous, comme nos Lapins. Cette Isle est le meilleur terroir qu'il y ait autour du Havre. Le reste de la Côte est couvert de Rochers, ou de gravier sec & stérile, sans bois & sans eau douce.

Le 24 de Novembre, tandis que les deux Vaisseaux couroient au Nord, Wood, rangeant la Côte dans sa Pinasse, traversa une autre Baye, grande & profonde, qui se nomme Baye, des Epices, où parmi quelques Isles pierreuses, il reconnut cell des Pingouins. Son admiration fut extrême, à la vûe du prodigieux nombre de ces Animaux, qui ne pouvant ni voler, ni courir fort vîte, se laissoient tuer à coups de bâton. Le soir, on mouilla dans la Baye du Port Desiré, à seize brasses d'eau ; & deux jours après, on entra dans ce Havre. Les observations de Wood, paroissant ici beaucoup plus exactes, que celles de

WOOD. Année incertaine.

tous les Navigateurs qui l'avoient précédé, demandent néceſſairement le détail qu'il leur donne dans ſon récit ; & quoiqu'elles puiſſent leur reſſembler par quelques circonſtances, des leçons importantes ne peuvent paſſer pour d'inutiles répétitions.

Obſervations de Wood ſur le Port Deſiré.

Il place le Port Deſiré, à quarante-ſept degrés trente minutes de latitude auſtrale. Si le vent eſt bon, dit-il, un Vaiſſeau y peut entrer à toute heure de la marée, parce que dans la baſſe marée même, il y a toujours aſſez d'eau. Aux trois quarts de l'Ebbe, ou au quart de flux, on peut en appercevoir tous les dangers ; mais il ne conſeille à perſonne d'y entrer, ſans avoir obſervé le Havre en baſſe marée. C'eſt alors qu'on en voit diſtinctement tous les écueils, & qu'on a même une marque à terre, pour ſe guider avec ſûreté. En venant du Nord du Cap Saint Georges, que les Eſpagnols nomment Cap Blanco, & rangeant la Côte vers le Nord du Cap Deſiré, on découvre une chaîne de Briſans, qui s'élevent beaucoup hors de l'eau, à la diſtance d'une lieue du rivage, outre pluſieurs autres qui en ſont ſéparées. Au Sud de la Baye, on apperçoit l'Iſle des Pingouins, en-

WOOD. Année incertaine.

tre cinq ou six plus petites Isles ; & au Nord, le Port même, qui, au Sud de son entrée, à un demi mille du côté de la Mer, & à peu près autant de la Riviere, offre un Rocher, en forme de Pyramide. Ce Rocher qui a toute l'apparence d'un Clocher ou d'une Tour, pour servir de marque d'autant plus sûre, qu'il est environné d'autres Rochers de couleur bleuâtre. Après avoir mouillé dans le Port, les deux Vaisseaux avoient le même Rocher à leur Sud-Est.

Le vif de la marée dans cette Rade, est à midi, en pleine & nouvelle Lune. Au temps des hautes marées, le flux & le reflux sont très rapides, & l'eau monte d'environ trois brasses. L'entrée du Port n'a pas plus d'une portée de mousquet, d'un côté à l'autre. Le partage de cette terre est une affreuse stérilité, sans forêts & sans eau douce ; mais on ne laisse pas d'y trouver quantité de Brebis d'Espagne, aussi grosses que nos Daims, quelques Liévres, des Autruches, dont il est difficile d'approcher, des Canards, des Corbeaux, des Shags noirs, des Jabots blancs (35), & de gros Canards bleus, qui sont assez familiers. Les

(35) En Anglois, White Breasts.

WOOD.
Année incertaine.

grosses Moules & les Limpets sont en abondance autour des Rochers. Wood trouva, sur une de ces Isles l'Inscription Hollandoise de Jacques le Maire, qu'on a déja rapportée, clouée, comme d'autres la représentent, sur une feuille de plomb, contre la face d'un pieu. Mais il découvrit de plus, dans un trou du même pieu, une boëte de fer blanc, qui contenoit un papier si usé, qu'il lui fut impossible d'en lire l'écriture (36).

Monumens du Voyage de Jacques le Maire.

De cette Isle, les Chaloupes peuvent remonter la Riviere, l'espace de huit ou neuf milles. Une lieue & demie au-dessus de l'Isle, elle coule Sud-Ouest-Quart-d'Ouest ; & pendant une grosse lieue, elle n'a pas moins d'un mille de large ; mais ensuite, se resserrant beaucoup dans un Canal rempli de gros Rochers escarpés, & d'un grand nombre de petites Isles, ses deux bords sont arides & pierreux. Wood la remonta aussi loin qu'il fut possible. Il n'en trouva pas l'eau douce ; mais il découvrit deux petits Etangs ; l'un au Nord-Ouest de son Vaisseau, à cinquante pas du rivage ; & l'autre au Nord Nord-Est, à la distance d'un mille. L'eau du dernier, qui vient de

(36) *Ibid*, page 143.

source, lui parut de très bon goût. Il ajoûte que la marée étant fort violente dans ce Havre, le mouillage y doit être fort dangereux, en Hyver, lorsque la Riviere entraîne de la glace, ou lorsque le vent est orageux du côté de l'Ouest. Mais, sur la Côte Méridionale, à deux milles & demi de l'embouchure du Port, entre l'Isle & le Continent, on trouve une Anse commode, avec un fond de vase, où l'on peut mouiller près du rivage sans aucun risque. Le seul conseil qu'il donne est d'éviter un Rocher, qu'on rencontre sur la route, & qui est couvert à demie marée (37).

WOOD. Année incertaine.

Port de S. Julien.

Les Anglois des deux Vaisseaux prirent possession du Pays, au nom du Roi de la Grande Bretagne, sans prétendre apparemment que leurs Droits pussent jamais devenir exclusifs. Le 25 de Mars, ayant fait voile du Port Desiré, ils entrerent, le 7 d'Avril, dans celui de Saint Julien, pour y passer le reste de l'Hyver. Après avoir observé que ce Port reçut son nom de Magellan, en 1520, Wood nous apprend que ce fameux Voyageur y fit pendre Jean Carthagena, Evêque de Burga, & son Cousin, pour avoir en-

(37) Page 144.

WOOD. Année incertaine.

trepris de porter son Equipage à la révolte, & qu'il laissa dans ce Pays désert, l'Aumonier de son Vaisseau, qui fut ensuite massacré par les Naturels du Pays (38). Un incident si singulier, dont on ne trouve aucune trace dans la relation de Pigafetta, sembloit demander d'autres éclaircissemens; surtout, lorsqu'il le place à côté d'un fait plus certain. C'est le supplice de Thomas Dougtie, condamné à mort, en 1572, dans le même Port & pour le même crime, par le Chevalier François Drake, qui en prit occasion de donner le nom d'Isle de Justice, au lieu de l'exécution (39).

Fait singulier attribué à Magellan.

Remarques sur le Port Saint Julien.

Les remarques de Wood sont ici fort précieuses pour la Navigation. Ceux qui veulent entrer dans ce Port doivent observer, dit-il, des regles fondées sur son expérience. Lorsqu'ils seront venus au Nord du Cap Saint George, ou du Port Desiré, ils doivent passer entre la premiere Terre haute, qu'ils verront sous le quarante-huitiéme dégré quarante minutes de latitude australe, qui est aussi celle du Port Saint Julien, & la Terre basse. Mais s'ils arrivent au Sud de ce

(38) Pages 145 & 146.

(39) *Voyez*, ci-dessus le Journal de Drake. [illegible]

WOOD. Année incertaine.

Port, ils trouveront que la Terre y eſt ſous le cinquantiéme dégré vingt minutes de latitude, qu'elle y eſt baſſe, ſans aucune ſorte d'arbres, & qu'elle n'a de collines blanches & eſcarpées que du côté de la Mer. Une fois entrés dans le Havre, ils y peuvent mouiller ſur ſept, huit, neuf ou dix braſſes d'eau : mais à ſon embouchure, ils doivent ſe garder d'un Banc de Roche, qui eſt couvert de quatre braſſes d'eau en haute marée, & où il n'en reſte pas plus de quatre pieds après le refoulement de la Mer. Pour traverſer cette dangereuſe Barre, ils doivent ſonder le Canal, & ne pas manquer d'y mettre quelque Baliſe, parce que le fond de la Baye eſt ſujet à changer par la violence des tempêtes. Mais qu'ils n'oublient pas de laiſſer au Nord-Oueſt le Cap pierreux, & certains endroits blancs d'une Montagne qui eſt dans les terres. D'ailleurs, on peut ſe croire ſûrement ſur la Barre, lorſqu'on eſt vers le milieu de quelques collines blanches, qui ſe trouvent dans la Baye, au Nord-Eſt, à un mille & demi de l'embouchure du Havre, & qui reſſemblent beaucoup à des Iſles. On eſt alors vis-à-vis d'une ouverture, en

WOOD. Année incertaine.

forme de ſelle, qui paroît au-delà dans les Terres. Après l'avoir paſſée, on continuera directement ſa route, environ l'eſpace d'un mille & demi, & l'on y pourra donner fond à ſix ou ſept braſſes. Cependant le meilleur endroit, pour amarrer, eſt entre l'Iſle de la Juſtice, & une autre Iſle voiſine. Les marrées ſont quelquefois très incertaines dans ce Havre. Si le vent eſt au Sud, l'eau monte autant par les baſſes marées que par les hautes (40).

Salines du Pays.

Wood paſſa pluſieurs jours au Port Saint Julien, ſans y appercevoir aucun Habitant. Le 12 d'Avril, étant monté au ſommet d'une Montagne à l'Eſt, la plus haute qu'on découvre entre le Cap de Saint George & les Détroits. Il lui donna ſon nom, qu'il grava même ſur une pierre. De-là, il apperçut, dans l'éloignement, un grand Lac au Nord, & ſa curioſité lui fit entreprendre de le viſiter : mais, après avoir fait deux milles, il crut remarquer quelque choſe qui remuoit derriere un buiſſon. Il étoit prêt à tirer, dans l'opinion que c'étoit une Bête fauve, lorſqu'il vit paroître un homme, qui recula d'abord un peu

(40) Pages 147 & précédentes.

WOOD. Année incertaine.

plus loin derriere une Colline, où il fut joint par six autres Indiens, armés d'arcs & de fléches. Une juste défiance l'obligea de retourner au Vaisseau. Quelques jours après ayant repris la même route avec une escorte plus nombreuse, il découvrit des traces d'hommes & d'enfans sur les bords du Lac. Ce grand amas d'eau est une véritable saline, d'où il fit tirer à diverses reprises, environ dix tonneaux de sel. Il s'en trouva si bien pour conserver ses Animaux marins, qu'il résolut d'en faire une grosse provision. Le 15 de Mai, cinquante hommes, chargés de ce travail, en accumulerent un gros monceau dans un lieu fort sec. Mais trois jours après, lorsqu'on y retourna pour en prendre, il ne s'y en trouva pas assez pour remplir la main; quoique dans l'intervalle il ne fut pas tombé une goutte de pluie.

Grandeur de la principale saline.

Wood parcourut les bords du Lac, dans ses deux principales dimensions. Il lui donne quatre mille de ses pas, d'un côté, & seize mille de l'autre; c'est-à-dire, environ deux milles & demi de large, sur dix milles de long. Comme cet espace étoit alors tout couvert de sel, de l'épaisseur de quatre pouces, on jugea, par le calcul, qu'il en pouvoit contenir

WOOD. Année incertaine.

cent mille tonneaux (41).

Quelques Habitans se firent voir, par intervalles, sans se laisser approcher ; & toutes les recherches de Wood ne lui firent découvrir aucune trace de leur demeure. Il remarqua néanmoins qu'ils ont le teint olivâtre, comme tous les Amériquains, & qu'ils se peignent le corps de diverses couleurs. Ils faisoient quelquefois un bruit horrible, dans le dessein apparemment d'engager les Anglois à se retirer ; mais ils ne les menacerent jamais de leurs fléches. Wood crut observer que la température de l'air est la même ici qu'en Angleterre. Le Pays à vingt milles à la ronde, lui parut sec, stérile, plein de Rochers & de gravier, sans bois & sans eau, tel, en un mot, que Narboroug l'a décrite ; mais il ajoûte que s'il y a quelques buissons du côté de la Mer, plus on avance dans les Terres, moins on en trouve. A neuf milles du mouillage, il découvrit une Riviere d'eau douce, qui se décharge dans une Saline. Cette Région, dit-il est remplie de Lacs salés. On verra néanmoins, dans une autre Relation, qu'avec des besoins fort pressans, d'autres Anglois n'y purent trou-

(41) Page 148.

ver aucune apparence de ſel.

WOOD. Année incertaine.

Divers Animaux qui s'y trouvent.

Wood y vit auſſi quantité d'Animaux, que d'autres Voyageurs de ſa Nation n'y trouverent plus dans la même abondance. La Pêche & la Chaſſe l'amuſerent beaucoup pendant tout l'hyver ; ſur-tout lorſqu'une forte gelée amenoit quantité de Canards, de Pluviers, de Bécaſſines, de Perdrix, & d'oiſeaux inconnus à l'Europe. Ces Brebis ſauvages, que les Eſpagnols nomment Llanacos, ſe montroient en troupes de ſix ou ſept cens. Il leur donne douze paumes de haut. Par la tête & la longueur du cou, elles reſſemblent au Chameau ; mais par le reſte du corps & la croupe, elles approchent beaucoup du Cheval. A la vûe d'un homme, elles henniſſent comme les Chevaux, avec un ronflement qui vient des narrines. Les Anglois en tuerent pluſieurs, & trouverent leur laine d'une fineſſe admirable. Ils en auroient pris d'avantage, s'ils avoient eu des Chiens pour les laſſer à la courſe. Les Autruches, qu'ils voyoient auſſi en fort grand nombre, ne peuvent ſe prendre ſans le même ſecours. Les Liévres y ſont de la même groſſeur qu'au Port Deſiré, & les Renards paroiſſent plus gros que les nôtres. Wood y vit avec

WOOD. Année incertaine.

admiration un petit Animal, moins gros que la Tortue de Terre, & couvert, ſur le dos, d'une petite écaille, ſéparée en deux pieces qui ſe joignent. Sa chair eſt d'un goût exquis. Les Eſpagnols le nomment *Cochon cuiraſſé.* Un autre beaucoup ſingulier par ſes propriétés, porte le nom de Grondeur ou de Souffleur. Il a la queue épaiſſe. S'il voit paroître un Homme, il gronde, il ſouffle, il gratte la terre avec les pieds de devant. Cependant, il n'a pour défenſe que ſon derriere, qu'il tourne bien-tôt vers celui qui s'approche, & d'où il fait ſortir des excrémens d'une inſupportable odeur (42).

Deux Animaux ſinguliers.

Au reſte l'eau douce n'eſt rare ici qu'en Eté. On y trouve, pendant l'Hyver, de l'eau de neige en divers endroits, dont le plus commode, pour les Chaloupes, eſt un Rocher qui ſe préſente dans le Port. Le bois, quoique plus commun qu'au Port Deſiré, n'eſt propre qu'à faire des Fagots.

Les Sauvages font un Vaiſſeau de la forme des nôtres.

Le 16 de Septembre, c'eſt-à-dire, vers la fin de l'Hyver, les deux Vaiſſeaux furent rappellés au Port Deſiré, par la néceſſité d'y faire une nouvelle proviſion de Pingouins & de Chiens

(42) Pages 151 & précédentes.

WOOD. Année incertaine.

de Mer. Deux jours les y firent arriver heureusement. Mais leur étonnement fut extrême, d'y trouver un Vaisseau à trois mâts, peint de rouge & composé de jonc. Ils prirent une haute idée de l'industrie des Habitans, qui leur avoit fait imiter les Navires de l'Europe. Wood avoit fait semer, à peu de distance du rivage, diverses sortes d'herbages & de légumes, tels que des Choux, des Raves, des Carotes, des Raiforts, des Pois, des Féves & des Oignons. Il retrouva peu des uns & des autres. Les Sauvages avoient tout déraciné, sans en avoir fait aucun usage. Ce qui restoit de Raves parut excellent, mais les Pois & les Féves étoient déja montés en graine. La nuit du 18, Wood observa ici le commencement & la fin d'une Eclipse de Lune, qui lui fit trouver, pour différence de longitude entre ce Pays & Londres, soixante-dix dégrés; c'est-à-dire, à l'égard du tems, quatre heures cinquante-deux minutes (43).

Progrès de nos legumes dans ce climat.

Il attendit, à lever l'ancre, jusqu'au 14 d'Octobre, pour courir au Sud vers le Détroit de Magellan. Le 17, il apperçut, à dix dégrés de latitude

Pointe nommée Tête de Rocher.

(43) Page 152.

WOOD. Année incertaine.

Méridionale, une belle Pointe blanche, qu'il nomma Tête de Rocher. Il vit, à la même hauteur, une Montagne que d'autres ont nommée Saint Yves, dont le sommet forme une assez grande Plaine, & qui est accompagnée, à son Nord, d'une autre Montagne d'égale hauteur, qui se termine en Pointe, & quelques-unes de la même figure, au Sud. En le suivant ici, dans ses Descriptions, on ne pense point à répéter celle des Voyageurs dont il suivoit les traces. Une route si difficile, & variée par une continuelle diversité, lui présentant mille nouveaux sujets d'observation, il ne se proposoit lui-même de recueillir que ce qui étoit échappé à ses Prédécesseurs.

Cap de Blancford.

A cinquante dégrés trente minutes, il découvrit un Cap, formé de collines blanches, qui n'est point marqué dans les Cartes, & que cette raison lui fit nommer Blancford. De-là au Cap de la Vierge, où il arriva le 22, la véritable route est au Sud-Quart-d'Ouest, l'espace d'environ vingt lieues. Dans toute cette étendue, la Terre est basse, avec des collines blanches; & l'on trouve par-tout, vingt-huit brasses d'eau, sur un bon fond de sable. Le flux court

entre les deux Caps, Nord Nord-Eſt, & le reflux Sud Sud-Oueſt. En pleine & nouvelle Lune, le temps de la haute marée eſt à dix heures, & l'eau monte d'environ quarante braſſes. Au Nord du Cap de la Vierge, à la diſtance d'environ quatre lieues, on ne voit que des collines blanches & eſcarpées, juſqu'au Cap, qui eſt la terre la plus haute : mais ſur la derniere de ces collines, à la longueur du cable, au Nord du Cap, on apperçoit un eſpace noirâtre, vis-à-vis duquel eſt une Pointe de Rocher, qui s'élance une lieue dans la Mer. Eloignez-vous, par conſéquent, d'une bonne diſtance, ſi vous faites voile vers le Détroit. La terre paroît d'ailleurs très ſtérile, & ſans autre bois que de petits Buiſſons, d'un Cap à l'autre (44).

Promontoire de la Reine Catherine.

Au Sud de l'embouchure du Détroit, la terre n'ayant point de nom dans les Cartes, Wood lui donna celui de Promontoire de la Reine Catherine. Elle eſt compoſée preſqu'entiérement de collines blanches, à peu près de la même hauteur que l'Iſle de Wight; & ſa diſtance du Cap de la Vierge eſt d'environ huit lieues. Depuis ce dernier Cap, juſqu'à la Pointe que les

(44) Page 153.

WOOD. Année incertaine.

Eſpagnols ont nommée Poſſeſſion ; Wood compte neuf lieues Oueſt, par la Bouſſolle (45). C'eſt ſur cette Pointe que Sarmiento fit bâtir ſon premier Fort, qu'il nomma Nombre de Jeſus.

Remarque de Wood ſur le Détroit de Magellan.

Le paſſage de la premiere Entrée coûta peu aux deux Vaiſſeaux Anglois. Ils ſe rendirent ſur la Côte Méridionale. Mais Wood, remarque, en faveur, dit-il, de ceux qui viendront après lui, qu'à l'Oueſt de la Pointe de Poſſeſſion, il y a une Baye ſabloneuſe, dont l'accès eſt fort difficile, parce que l'eau y eſt fort baſſe ; que c'eſt à cinq lieues de-là, Oueſt Sud-Oueſt, qu'on trouve la premiere Entrée du Détroit, dont la largeur d'un côté à l'autre, eſt de deux milles & demi ; qu'après avoir paſſé la Pointe Orientale de cette Entrée, on trouve deux Bas-fonds, l'un au Nord, l'autre au Sud, & que le meilleur, qui conſiſte dans une chaîne de Roches, eſt le plus éloigné. Mais ſi l'on venoit à manquer de vent, ou s'il ſouffloit avec trop de violence, on peut mouiller en chemin, entre la pointe de Poſſeſſion & l'entrée du Détroit. A l'égard de la

(45) Perſonne n'avoit encore marqué ces diſtances. Auſſi ne ſont-elles pas exactes dans les anciennes Cartes.

Terre, elle eſt bordée de collines blanches, d'une médiocre hauteur. Le rivage eſt couvert en baſſe eau, de ſable & de gravier, quoiqu'il ſoit aſſez eſcarpé pour ne pas permettre aux Chaloupes d'y aborder. Du ſable de la Côte, à un quart de mille de la Pointe Occidentale, ſort auſſi une chaîne de Rochers, qu'on peut découvrir par les herbes qui croiſſent deſſus; & quelque part qu'on apperçoive des herbes, on peut conclure infailliblement qu'elles cachent des Bas-fonds & des Rochers (46).

WOOD.
Année incertaine.

Conſeils pour la Navigation.

Après avoir paſſé la premiere Entrée, ſi l'on n'eſpére pas de pouvoir arriver avant la nuit, à l'Iſle Eliſabeth, Wood conſeille de ne pas mouiller ici, & de retourner plutôt entre la Pointe de Poſſeſſion & le Détroit. On ſe trouveroit ſans abri contre la tempête du Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt; qui eſt ordinaire dans ce Parage; & les ancres venant à chaſſer pendant la nuit, on ſeroit menacé, de dériver ſur la Côte. D'ailleurs, après avoir fait environ deux lieues dans l'eſpace large, qui eſt entre les deux Pas, on ne diſcerne pas ſans peine la Pointe du ſecond, parce que la terre y eſt baſ-

(46) Page 157.

WOOD. Année incertaine.

se ; & dans un temps de Brume, l'embarras est si grand à la trouver de jour, qu'il doit l'être encore plus de nuit. C'est cette Pointe, qui se nomme le Cap Grégoire. A son Est, elle a une Rade, exposée aux vents d'Ouest, où l'on peut mouiller à sept ou huit brasses d'eau ; sur un fond d'assez bonne tenue.

Les Anglois virent quantité de feux sur la Côte Méridionale, qui leur parut inégale & raboteuse. Ils en conclurent qu'elle est fort peuplée. Le soir du même jour, ils traverserent la seconde Entrée. Wood lui donne environ cinq milles de large à l'Est, & un peu moins à l'Ouest. Sa longueur, d'un bout à l'autre, est de trois lieues ; de sorte qu'on en doit compter vingt-trois d'ici au Cap de la Vierge. Ce n'est qu'après l'avoir entiérement passée, qu'on découvre trois Isles au Nord-Ouest, à la distance d'environ quatre lieues, par la Boussole. L'une a reçu le nom d'Elisabeth, du Chevalier Drake. Les deux autres se nomment Saint Gregoire & Saint Barthelemi. La Terre, entre ce second Détroit & la Pointe de l'Isle Elisabeth, est fort haute, séche & stérile en quelques endroits, fertile en d'autres, surtout

Wood.
Année incertaine.

tout dans les Vallées. Outre d'assez bonne herbe, elle produit de petites Bayes d'un goût merveilleux, que Wood nomma *Raisins Magellaniques*. Leur couleur est pourpre. Elles contiennent de petits pepins; & leur goût approche de celui des Raisins d'Europe. D'autres ressemblent à de petites Cerises, & sont de couleur rougeâtres (47).

Raisins Magellaniques.

Depuis la Pointe du second Détroit jusqu'à l'Ouest de l'Isle Elisabeth, la distance est de sept lieues. On peut mouiller dans cet espace, le long de la Côte du Nord, à six & à vingt brasses d'eau; mais il suffit d'avancer jusqu'à ce qu'on ait, au Sud Quart-d'Est, la Pointe, qui est à l'Est de l'Isle. Tenez, alors, le milieu entre l'Isle & la Côte. Vous aurez huit ou neuf brasses d'eau, sur un fort bon fond, sans presque vous sentir de la marée, qui est forte entre les Isles. Cet endroit est fort commode, pour y attendre les vents, qui conduisent à la Mer du Sud. Il est bon d'ailleurs, pour toutes sortes de vents, parce que la nouvelle & la pleine Lune y font la haute marée. On trouve, sur la Côte du Nord, deux petits

Conseils de Wood.

(47) Page 158.

WOOD. Année incertaine.

Havres, très avantageux pour les petits Vaiſſeaux; l'un à deux lieues du Détroit, & l'autre à trois lieues & demie. Wood nomma le plus Oriental, Port des Ecreviſſes, parce que ces animaux y ſont en abondance, & que dans le beſoin ils peuvent offrir une aſſez bonne nourriture. A l'autre, qui lui parut le meilleur des deux, il donna le nom de Port de Vaughan (48).

Deſcription de l'Iſle Eliſabeth.

L'Iſle Eliſabeth a plus de ſix lieues en longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, ſur trois de large, du Nord au Sud. Elle eſt d'une hauteur médiocre, particuliérement à ſa Pointe Orientale, qui eſt fort eſcarpée. On peut en faire le tour avec un petit Vaiſſeau; mais à ſon Oueſt le Canal eſt étroit, & ſi plein de Rochers, que dans quelques endroits il ne s'y trouve pas plus de trois braſſes d'eau. Elle n'a point de bois, ni d'eau douce, quoiqu'il y croiſſe de fort bonne herbe & pluſieurs ſortes de Bayes. Les deux autres Iſles n'ont de remarquable que leurs Pingouins, qui ſont meilleurs qu'au Port Deſiré, & de jeunes Jabots blancs, dont Wood vante beaucoup la bonté. La terre, depuis la Côte Méridionale du ſecond Détroit juſqu'au Sud des

(48) Page 139.

WOOD. Année incertaine.

Isles, est haute ; & la quantité de feux, que les Anglois y apperçurent, ne leur permit pas de douter qu'elle ne soit fort peuplée. Sur la même Côte, ils découvrirent une petite Anse, si remplie, dans la haute marée d'une sorte de Poisson qui ressemble au Muge, que d'un seul coup de senne ils en prirent sept cens, dont le moindre étoit de la grosseur d'un Maquereau. La Côte Septentrionale est basse, jusqu'à la Pointe de l'Isle Elisabeth. Les Llanacos & les Autruches s'y montrent en assez grand nombre, tandis qu'il n'en paroît point sur la Côte du Midi (49). Wood avertit, comme d'un point fort important, que si l'on veut passer dans la Mer du Sud, il faut tenir le milieu entre l'Isle de la Reine Elisabeth & celle de Saint Barthelemi, où l'on peut mouiller à trente brasses d'eau, & continuer à la même distance, jusqu'au Sud de la premiere de ces Isles. On doit se garder, près de Saint George, d'un Banc de la longueur d'un mille, sur lequel on a, dans quelques endroits, moins de trois ou quatre brasses, mais qui se fait découvrir de loin, par les herbes qui croissent dessus (50).

Ecueil de l'Isle Saint George.

(49) Page 160. (50) Page 161.

WOOD. Année incertaine.

Baye d'eau douce.

Le 30 d'Octobre, après avoir couru vers le Sud, on se vit forcé, par quelques raffales, qui descendoient des collines, de mouiller, à l'entrée de la nuit, dans une Baye sans nom, à laquelle Wood donna celui de Baye d'eau douce, pour honorer deux petits Ruisseaux où les Chaloupes en peuvent faire aisément. Depuis le Cap de la Vierge, c'est le premier endroit où l'on trouve du bois & de l'eau; sans compter que les Canards, & d'autres Oiseaux, y sont en grand nombre. Le Détroit y est large d'environ cinq lieues. Le jour suivant, on entra deux lieues & demie plus loin, dans une autre Baye, au Sud de celle d'où l'on étoit sorti, plus petite & plus sabloneuse, où plusieurs Indiens, des deux Sexes, s'approchant des Anglois avec beaucoup de douceur & de familiarité, témoignerent une joye extrême à la vûe des rubans rouges qu'on leur mit autour du cou & des bras. Ils donnerent en échange des arcs & des peaux de bêtes fauves, qui leur servent d'habits. On continua de trouver d'autres petites Bayes jusqu'au Port de Famine; mais Wood insiste beaucoup sur la nécessité de ranger de près la Côte à l'Est, pour s'y mettre à l'abri des vents, qui soufflent du même côté avec beaucoup

Conseils nautiques.

WOOD. Année incertaine.

de violence. L'eau eſt profonde, & le mouillage aſſez ſûr. Il veut qu'on ne s'écarte point d'un mille ou deux de la Terre, juſqu'à deux lieues du Port de Famine. Alors, dit-il, on trouve un Recif qui s'avance d'un mille en mer; & l'on n'en a pas plutôt doublé la pointe qu'on reconnoît le Port, à la vûe d'un gros a bre iſolé, qui ſe préſente ſur la Côte Septentrionale. On voit d'ailleurs une grande ouverture, à l'Eſt de cette Pointe; au lieu qu'au Sud, tout paroît enclavé par les Terres. Mais gardez-vous d'y entrer, ſi vous ne voulez vous expoſer au riſque de n'en pouvoir ſortir; du moins, ajoute-t-il, ſi ce n'eſt pas un paſſage à la mer de l'Eſt, comme les Eſpagnols la nomment, à l'entrée de Saint Sébaſtien (51).

Deſſein abſurde des Eſpagnols.

En mouillant au Port de Famine, Wood examina curieuſement ce lieu fameux, où les Eſpagnols avoient bâti une Ville & des Forts du nom du Roi Philippe II, pour fermer le paſſage du Détroit aux autres Nations de l'Europe; deſſein auſſi abſurde, dit-il, que l'érection du Château de Douvres, pour ſervir de clé au Canal de la Manche. Il n'y reſte aucune trace des anciens Edifices, depuis que Thomas Candish

(51) Page 163.

WOOD. Année incertaine.

Eperlans monstreux.

les a détruits par le feu (52). On pêche dans cette Rade des Eperlans, de vingt & un pouces de long, & qui en ont huit de circonférence (53). Une Riviere qui est au Sud, & dont les bords offrent du bois en abondance, reçut, de Wood, le nom de Sedgar. Divers sentiers, que les Anglois y découvrirent, leur firent juger que le Pays doit être rempli d'Habitans. Ils y virent diverses especes d'Oiseaux, entre lesquels ils distinguerent une Perruche (54).

Le 3 de Novembre, ils s'engagerent entre ces deux Côtes escarpées, dont on a déja représenté l'horrible perspective, pour s'avancer vers le Cap Fâcheux, qui est la terre la plus Méridionale du grand Continent de l'Amerique. Ils le trouverent digne de son nom, par sa hauteur en écore, & par les dangereuses raffales qu'on y essuye. Il leur fut impossible de jetter l'ancre, pendant toute la nuit, & jusqu'au lendemain à midi, lorsqu'un peu à l'Ouest du Cap Holland, ils entrerent dans une Baye sabloneuse à laquelle Wood donna son nom. Le 5, en s'avançant vers la Côte du Nord, pour éviter les petites Isles & les Rochers qui sont au Sud, ils trouverent une autre Baye sabloneuse, où l'on peut

(52) Page 164. (53) *Ibidem.* (54) *Ibidem.*

mouiller ſur huit, neuf ou dix braſſes d'eau, à quatre ou cinq cables du rivage. Cette Baye qui eſt à l'Eſt du Cap Galant, reçut de Wood, le nom de Forteſcue. Elle renferme une petite Anſe commode pour de petits Vaiſſeaux, qui fut nommée Port Galant. On y voit auſſi deux petits Ruiſſeaux d'eau douce, & quantité de Bois. A l'Eſt du Port Galant, la Terre s'abaiſſe vers le rivage; mais elle eſt haute à l'Oueſt, & le ſommet des Montagnes eſt couvert de neige. La Baye Deſcordes, qui contient une petite Iſle & quelques Rochers, n'a pas moins de deux milles de long. Ici, la largeur du Détroit eſt de quatre lieues; ce qui n'empêche point que la Côte tournant en cercle, il ne ſemble, en pluſieurs endroits, qu'on n'y doive trouver aucun paſſage. A deux lieues de la Baye d'Eliſabeth, qui eſt ſur la Côte Septentrionale, on trouve, à l'Oueſt, une Riviere d'eau douce, qui fut nommée Riviere de Batchelor.

WOOD. Année incertaine.

Baye que Wood nomme Forteſcue.

Riviere qu'il nomme Batchelor.

Si l'on obſerve avec quel ſoin tout ce qui a déja paru dans les Relations précédentes eſt ici ſupprimé, on ne ſera pas ſurpris de ſe voir tranſporté au 14 de Novembre, & treize lieues au-delà du Cap de Quad, devant une Pointe de terre au Sud, plus avancée

WOOD. Année incertaine.

Cap Lundi.

qu'une autre qui eſt au Nord, pour lui voir donner le nom de Cap Lundi. Wood obſerve, pour la premiere fois, que la variation Orientale eſt de ſeize ou dix-ſept degrés dans tout le Détroit. Après avoir doublé le Cap de Quad, il vit, au Sud, des Havres, des Rivieres & des enfoncemens qui s'étendent bien loin dans les terres, & qui ſont demeurés ſans noms dans les Cartes, mais où le temps ne lui permit pas de porter ſes obſervations. A trois lieues de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, ſe croyant menacé du mauvais temps, il entra dans une petite Baye, où le mouillage ſe trouva bon, à l'Oueſt de laquelle on diſtingue cinq petites Iſles pierreuſes, qui, à meſure qu'on en approche, ſemblent jointes au Continent. Elle fut nommée la Baye de Mardi. Pendant quatre jours, que les deux Vaiſſeaux y paſſerent à l'ancre, on découvrit, à l'Oueſt de cette Baye, une petite Anſe, à l'abri de tous les vents, où tous les Oiſeaux, communs dans le Détroit, ne manquent pas plus que le bois & l'eau douce. Le 19, les Anglois ſortirent du Détroit, & le 25 ils découvrirent la terre, vers laquelle s'étant avancés, ils allerent mouiller dans une Baye, à l'Eſt de l'Iſle N. S.

Baye de Mardi.

Del-Socoro. Cette Isle, qu'ils firent visiter, ne leur offrit pas une seule Créature humaine, quoiqu'il y eût une Maison, assez semblable à nos Berceaux de Jardin, proche d'un Rocher, sur lequel ils virent une infinité des mêmes Oiseaux qu'ils avoient vûs dans la Mer du Nord. Wood en fit prendre deux ou trois cens, qui étoient encore trop jeunes pour avoir la force de voler. Le bois & l'eau ne manquent point ici. L'ancre fut levée le 30, & l'on apperçut au Nord-Ouest, une ouverture qu'on prit pour San-Domingo. On y porta sans balancer, jusqu'à la vûe de divers enfoncemens, qui se présentoient du même côté, & qui avoient l'apparence d'autant de Havres ou de Golfes. Wood entreprit d'en visiter un, dans sa Pinasse; mais il reconnut que c'étoit une Isle, à l'Ouest de laquelle la Mer s'élargissoit, & qu'entre les deux Côtes l'eau avoit peu de profondeur. On ne trouva bien-tôt que quatre brasses, avec une grosse Mer. Quelques petites Bayes sabloneuses paroissoient offrir un bon mouillage, & l'on y pouvoit entrer par un vent de Nord-Ouest; mais il n'auroit pas été possible d'en sortir avec un vent du Sud. On l'avoit à l'Ouest Nord-Ouest. L'avis de tout le

WOOD. Année incertaine.

Isle de N. S. Del-Socoro.

Havres & Golfes inconnus.

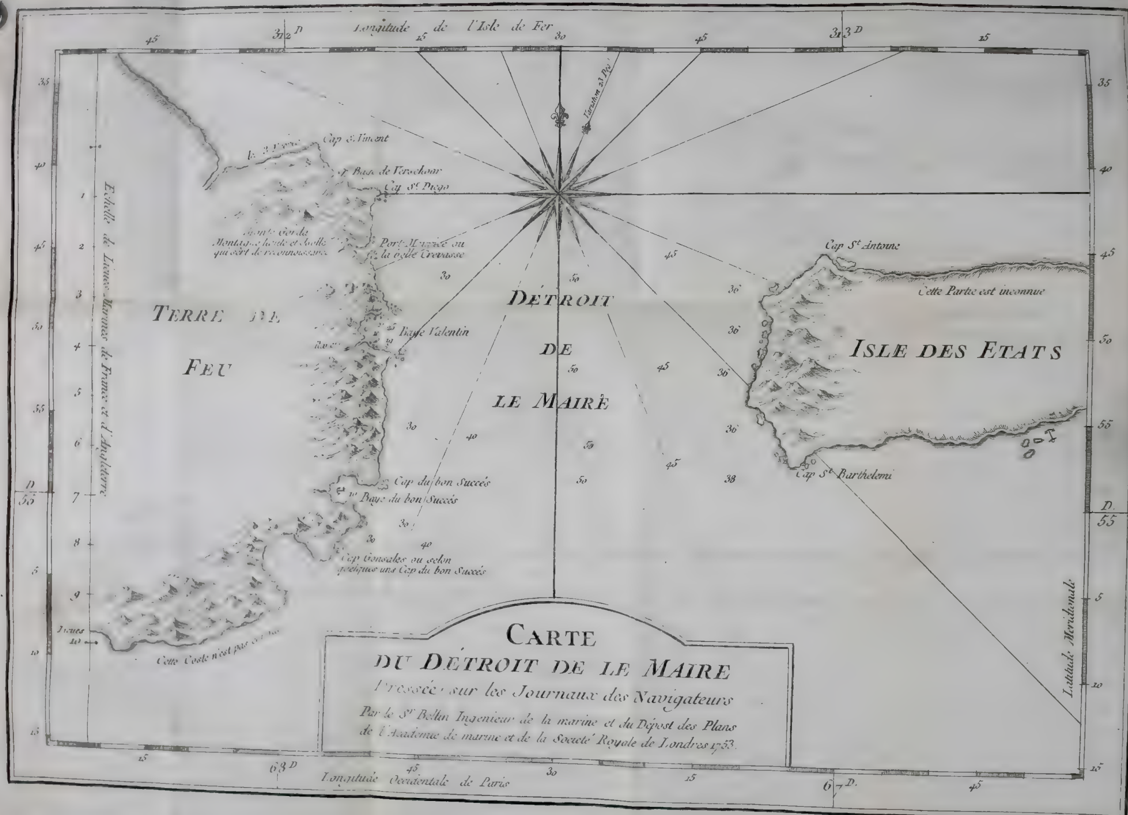
WOOD. Année incertaine.

monde, fut de retourner à l'Isle du Secours, d'où l'on fit route vers celle de Chïloué, qu'on découvrit dès le jour suivant. Les vagues y étoient si fortes, que perdant l'espérance d'y aborder, on tira vers la Mer, pour se rendre à Baldivia; & le neuviéme jour, on entra heureusement dans la Riviere de ce nom. Wood observe que depuis le Cap Desseado, à l'embouchure du Détroit de Magellan, jusqu'à cette Riviere, la route est Nord, six degrés quarante-cinq minutes à l'Est, & que la distance est de deux cens soixante & deux lieues (55).

Retour de Wood en Angleterre.

L'inutilité de ses efforts, pour engager les Espagnols & les Indiens dans quelque Traité de Commerce; le malheur qu'il eut de se voir enlever plusieurs de ses gens; son départ précipité, soit par la crainte de perdre son Vaisseau, ou par celle de trouver moins de facilité, dans un autre temps, à se rapprocher de l'embouchure du Détroit; son passage, qui dura dix-huit jours (56), depuis le Cap Desseado jusqu'au Port Desiré; enfin, son retour en Angleterre, où il arriva dans le cours du mois de Juin de l'année

(55) Pages 170 & précédentes.
(56) Du 6 Janvier au 24.


Longitude de l'Isle de Fer
Variation 23 Deg.
Cap S. Vincent
Baye de Verschoor
Cap S.t Diego
Monte Gorda
Montagne haute et isolée qui sert de reconnoissance
Port Maurice ou la belle Crevasse
TERRE DE FEU
Baye Valentin
DÉTROIT DE LE MAIRE
Cap S.t Antoine
Cette Partie est inconnue
ISLE DES ETATS
Cap S.t Barthelemi
Cap du bon Succés
Baye du bon Succés
Cap Gonsales ou selon quelques uns Cap du bon Succés
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre
Lieues
Cette Coste n'est pas connue
Latitude Meridionale
CARTE
DU DÉTROIT DE LE MAIRE
Dressée sur les Journaux des Navigateurs
Par le S.r Bellin Ingenieur de la marine et du Dépost des Plans de l'Academie de marine et de la Societé Royale de Londres 1753.
Longitude Occidentale de Paris

suivante, sont des événemens qui grossissent son Journal, sans y rien ajoûter de curieux ou d'utile.

WOOD. année incertaine.

§. VIII.

Voyage de M. Frezier, par le Détroit de le Maire.

INTRODUCTION.

C'EST sous les yeux de l'Auteur même, qu'on peut dire exactement que cet Extrait va paroître, puisque M. Frezier jouit encore, dans une heureuse vieillesse, de l'honneur & des autres fruits de son travail ; & cette remarque sera comme une double caution, pour la fidélité avec laquelle on veut représenter ici sa personne & son Ouvrage.

Il explique lui-même, dans une agréable Exorde, son caractere, ses talens & sa fortune. » La structure de l'Univers, » qui est l'objet naturel de notre ad- » miration, avoit toujours fait aussi le » sujet de sa curiosité. Dès l'enfance, » il faisoit son plus grand plaisir de tout » ce qui lui en pouvoit donner quel- » que connoissance. Les Globes, les » Cartes, les Relations de Voyageurs » avoient pour lui des attraits singuliers. » A peine s'étoit-il trouvé capable de

INTRODUCT. » voir par lui-même, qu'il avoit entre» pris le Voyage d'Italie. Ensuite, le » prétexte des Etudes avoit servi à lui » faire parcourir une partie de la France. » Mais, fixé enfin par un Emploi (57), » qu'il eut l'honneur d'obtenir au Ser» vice du Roi, il avoit perdu l'espé» rance de suivre l'inclination qui le » portoit à voyager, lorsqu'avec la per» mission de Sa Majesté, il embrassa » l'occasion de faire le voyage de la Mer » du Sud.

» Dans son Epître, au Régent de Fran» ce, il nous apprend que Louis XIV, » toujours magnifique, & toujours fa» vorable au zèle & aux efforts de ses » Sujets, permettoit qu'il lui expliquât » lui-même les principales parties de » sa Relation, & les Plans qu'il avoit » levés par son ordre, & qu'il lui » faisoit la grace d'en marquer de la » satisfaction ; récompense plus flateuse » pour lui, que les libéralités dont elle » étoit accompagnée.

Ensuite, raisonnant dans sa Préface, sur la nature de l'Ouvrage qu'il publie, il fait une réflexion qu'on adopte ici d'autant plus volontiers, que de la part d'un Voyageur si éclairé, elle doit servir à nous reconcilier avec ceux qui se

(57) Celui d'Ingénieur de Sa Majesté.

plaignent de trouver, dans ce Recueil, un trop grand nombre d'obſervations nautiques. » Il y auroit, dit-il, beau-» coup à retrancher, dans ma Relation, » ſi l'agréable devoit faire négliger » l'utile. Mais il importe plus à la » République, pour le bien du Com-» merce, qu'on connoiſſe les Saiſons, » les Vents généraux, les Courans, » les Ecueils, les bons Mouillages, & » les Débarquemens, que des choſes » ſimplement amuſantes & curieuſes. Si » nous avions connu les bons mouilla-» ges, dans la Baye de tous les Saints, » dans la Rade d'Angria, nous n'aurions » pas perdu un cable & deux ancres. » On doit, ſans doute, apporter plus » de ſoin à la conſervation des Vaiſ-» ſeaux & de leurs agrets, & plus d'at-» tention au ſalut de ceux qui travaillent » pour la Patrie, qu'à ſatisfaire la » curioſité de ceux qui jouiſſent, dans » une vie molle, des avantages que » les Navigateurs leur procurent aux » dépens de leur repos & de leur » vie (58) ». L'autorité de M. Frezier doit avoir ici d'autant plus de poids, qu'en la faiſant ſervir à relever l'utilité des parties qu'elle regarde, on ne penſe point à s'en prévaloir, pour ſup-

(58) Page 10 de l'Avertiſſement.

INTRODUCT. primer celles qui ſont de pur agrément ou d'une utilité moins ſérieuſe.

Il ajoûte, qu'il s'eſt attaché à remarquer les erreurs qu'on avoit reconnues, depuis quatorze ans, dans les Cartes marines Angloiſes & Hollandoiſes (59), & qu'à ſon retour, il eut la ſatisfaction de voir ſon travail confirmé, ſur un point important, par les Obſervations aſtronomiques du Pere Feuillée. Ce Religieux, dont il parle d'ailleurs avec eſtime, ne laiſſa point de l'attaquer dans la ſuite, ſous des prétextes aſſez legers, & le mit dans la néceſſité de ſe défendre par une Réponſe fort vive. Sans entrer dans ces diſcuſſions, qui ſe ſont terminées à l'honneur de M. Frezier, on n'en veut recueillir que ce qui peut ſervir à relever le prix de ſa Relation, en faiſant connoître qu'à ſon départ il avoit déja toutes les qualités qui doivent donner de la confiance pour les lumieres d'un Voyageur. Il avoit compoſé un petit Traité de Navigation, ſous M. de la Hire, & des Elémens d'Aſtronomie, ſous M. de Varignon. Il s'étoit muni de bons inſtrumens, dont il fit un excellent uſage. L'exercice n'ayant pû manquer de perfectionner ſes talens, il

(59) On n'avoit point encore de Cartes Françoiſes pour les Voyages de long cours.

n'eſt pas ſurprenant qu'après ſon Voyage, la Cour l'ait honoré de pluſieurs Commiſſions diſtinguées (60). Mais ſon principal éloge eſt ſa Relation même, dont on ne ſe propoſe néanmoins de donner ici que divers Fragmens, qui conviennent au ſujet de ce Volume (61). INTRODUCT.

Il s'embarqua au Port de Saint Malo, en qualité d'Officier, dans un Vaiſſeau de trente-ſix piéces de canon, & de cent trente-cinq Hommes d'équipage, commandé par M. *Du Chêne Battas*, homme d'une expérience égale dans la Marine & dans le Commerce. Ce Navire, qui ſe nommoit *le Saint Joſeph*, fut accompagné d'un petit Bâtiment de cent vingt tonneaux, nommé *la Marie*, pour ſervir au tranſport des vivres.

1711. Départ.

Les vents étoient ſi peu favorables au départ, qu'en ſortant du Port, le 23 de Novembre 1711, le Saint Joſeph &

(60) Il fut chargé, pendant près de ſept ans, du ſoin des Fortifications dans l'Iſle de Saint Domingue. Enſuite, il fut nommé à l'Emploi de Directeur général des Fortifications de Bretagne, qu'il exerce encore. J'ai reçu de lui quelques bons avis ſur les premiers Tomes de ce Recueil, & je ne manquerai pas d'en profiter dans l'*Errata* général.

(61) Edition *in*-4°. (Paris 1732), à laquelle on a joint une réponſe de l'Auteur à la Préface critique des Obſervations du Pere Feuillée, & la Chronologie des Vicerois du Pérou, depuis l'établiſſement des Eſpagnols. La premiere Edition eſt de 1716, dédiée à M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

FREZIER. 1712.

la Marie, furent obligés de mouiller le même jour près du Cap Frehel, ſous le canon du Château de la Latte, dans la Baye de la Frenaie (62), où ils les attendirent en vain. L'auteur y fut témoin du naufrage d'un Vaiſſeau de trente-ſix piéces de canon (63), qui ſe briſa ſur un Ecueil, au pied du Fort de la Latte: ſpectacle effrayant, pour un jeune Officier, qui faiſoit ſon premier eſſai de Navigation. L'obſtacle des vents n'ayant pas ceſſé pendant près de deux mois, les deux Vaiſſeaux retournerent au Port de Saint Malo, & revinrent mouiller quatre fois dans la même Baye. Enfin, les vents ſe rangerent à l'Eſt Quart-de-Sud-Eſt, & l'on mit auſſi-tôt à la voile, pour paſſer le grand Canal entre Rochedouvre & Guerneſey, dans la vûe d'éviter les Corſaires, qui infeſtoient alors la Côte de Bretagne. A la faveur des mêmes vents, on ſortit heureuſement de la Manche; & quoique la Mer fût très groſſe, on parvint, ſans diſgrace, à la latitude de trente-

Retardement dans la Rade de la Frenaie.

1712.

(62) Cette Rade n'eſt éloignée, de Saint Malo, que de quatre lieues, à l'Oueſt, & la plûpart des Vaiſſeaux, qui ſortent du Port, y vont mouiller pour attendre les vents, ou pour raſſembler leurs Equipages.

(63) Il ſe nommoit la Grande Bretagne, commandé par M. le Chevalier de la V... L'Equipage fut ſauvé, à l'exception e trois hommes, dont l'un étoit Officier.

deux degrés, où les vents aliſés du Nord & Nord-Eſt rendirent la Navigation plus agréable.

FREZIER. 1712.

En arrivant à la vûe de l'Iſle de Palme, l'Auteur eut occaſion de faire quelques remarques ſur la Ligne & la Table de Lock (64). Quoiqu'on ne le ſuive, dans une route fort connue, que pour y recueillir ſes Obſervations, on ſe croit obligé, en faveur de ceux qui n'ont

Remarques ſur la Table & la Ligne de Lock.

(64) On appelle *Lock*, du nom de ſon Inventeur, un morceau de bois de huit à neuf pouces de long, fait quelquefois comme le fond d'un Vaiſſeau, qu'on charge d'un peu de plomb, afin qu'il demeure ſur l'eau dans l'endroit où on le jette. Ce qu'on nomme *Ligne de Lock*, eſt une petite corde attachée au Lock, par le moyen de laquelle on eſtime le chemin d'un Vaiſſeau, en meſurant la longueur de la partie de cette corde qu'on a devidée, pendant un certain temps, qui eſt ordinairement une demie minute, ou trente ſecondes, pendant lequel le Vaiſſeau, pouſſé par le vent, s'eſt écarté du Lock, qui eſt demeuré comme immobile au-deſſus de l'eau dans l'endroit où on l'a jetté. La *Table de Lock* eſt un morceau de planche, diviſé en quatre ou cinq colonnes, pour écrire, avec de la craye, l'Eſtime de chaque jour. Dans la premiere ſont marquées les heures, de deux en deux, dans la ſeconde, le Rumb de vent, ou la Direction du Vaiſſeau par rapport aux principaux points indiqués par la Bouſſole, dans la troiſiéme, la quantité de nœuds qu'on a filés en jettant le Lock; dans la quatriéme, le vent qui ſouffle; dans la cinquiéme, les Obſervations ſur la variation de l'Aiman. Les nœuds de la Ligne, ou de la Corde, ſont ordinairement éloignés les uns des autres, d'environ quarante & un pieds huit pouces, pour le tiers d'une lieue; de ſorte que ſi l'on file l'intervalle de trois nœuds pendant une demie minute, on eſtime qu'on fait une lieue de chemin par heure. Mais c'eſt cette diviſion que l'Auteur croit défectueuſe.

FREZIER. 1712.

Témoignage que l'Auteur se rend à lui-même.

pas de goût pour les détails de cette nature, ou qui n'en connoissent pas le prix, de les rejetter souvent dans les Notes (65). Mais faisons honneur, à M. Frezier, d'avoir été capable de por-

(65) Page 6. Ici, dit l'Auteur, quatre ou cinq Observations de la hauteur du Soleil nous redresserent beaucoup. Depuis notre sortie de la Manche, nous nous trouvions presque toujours moins avant, que notre Estime. Je crus que cette erreur venoit de la division de la Ligne de Lock, à laquelle nos Navigateurs sont accoutumés de ne donner que quarante & un pieds huit pouces par nœuds ou tiers de lieues, faisant la lieue marine de quinze mille pieds François; en quoi ils se trompent lourdement, si un degré est 57060 toises, & la lieue marine de 2853 de celles du Châtelet de Paris, comme MM. de l'Académie des Sciences l'ont mesuré, par ordre du Roi, en 1672. Car, suivant ce calcul, la lieue étant de 17118 pieds, la Ligne de Lock devroit avoir, pour chaque nœud, par rapport à l'Horloge de trente secondes, quarante-sept pieds six pouces sept lignes. Sur ce principe, les nœuds étant trop courts, je ne m'étonnois pas que nous fissions moins de chemin, en effet, que par notre Estime. Nous en devions faire $\frac{1}{9}$ & $\frac{21}{190}$, c'est-à-dire, environ un dixiéme de moins. L'Auteur fut confirmé dans cette pensée le 31 de Janvier, lorsqu'après avoir fait environ cent lieues depuis la derniere observation, il trouva huit lieues un tiers de trop à l'Estime, & que d'autres en trouvoient davantage: mais il reconnut, dans la suite du Voyage, l'incertitude du Lock, qu'il faut que l'expérience & le bon sens corrigent sur la maniere de le jetter, & sur l'inégalité du vent, qui est rarement d'un même degré de force pendant deux heures d'intervalle qu'on ne le jette pas. La chûte des Courans inconnus est encore une nouvelle cause d'incertitude; de sorte qu'il est souvent arrivé que la Table de Lock quadroit avec la hauteur observée, & souvent même il est arrivé qu'au lieu d'y retrancher, il y falloit ajoûter. *Pages 6 & 7.*

ter tout d'un coup un jugement fort juste sur des opérations délicates, » sans » avoir jamais été ni à l'Ecole de Ma- » rine, ni en Mer; & d'avoir forcé les » vieux Marins de convenir qu'avec un » peu de connoissance de Mathémati- » ques, on peut faire ce qu'ils font » ordinairement par pure routine, sans » être capables de rendre aucune raison » Géométrique de leurs pratiques les » plus simples.

Il passe aux Isles du Cap-Verd.

A vingt & un degrés vingt & une minutes de latitude, & vingt & un degrés trente-neuf minutes de longitude Occidentale, ou de différence du Méridien de Paris, on trouva la Mer fort blanche, pendant cinq ou six lieues; & quarante brasses de sonde, ne donnerent pas de fond : après quoi, l'eau reprenant sa couleur ordinaire, on crut avoir passé sur un haut fond, qui n'est pas marqué dans les Cartes (66). On se proposoit de prendre des rafraîchissemens, aux Isles du Cap-Verd; & le 15 de Février, on eut successivement la vûe de celles de Saint Nicolas, de Sainte Lucie, & de Saint Vincent; mais sans autre régle, pour les distinguer d'abord, que de simples conjectures. On reconnut alors l'utilité des Vûes de terre dessinées.

(66) Page 8.

FREZIER. 1712.

Entrée de la Rade, de l'Isle de St. Vincent.

Cependant, celle de Saint Vincent s'annonce elle-même, par une terre basse qui s'allonge au pied des hautes Montagnes, vers le Nord-Ouest, du côté de l'Isle Saint Antoine, & par un petit Rocher de la forme d'un Pain de sucre, qui paroît à l'entrée de la Baye, à l'Ouest de l'Isle, environ à deux cables de terre. Ce petit Rocher, qu'il fallut ranger à la portée du fusil, pour gagner au vent, est fort sain; & l'on y trouve, à cette distance, vingt-sept brasses d'eau. Mais, en le doublant, on est exposé à de grandes raffales, qui tombent par-dessus la Montagne du Nord-Est (67).

Observations sur cette Isle.

L'Isle de Saint Vincent offrit peu de secours aux besoins du Vaisseau. Le ruisseau, qui coule, pendant une grande partie de l'année dans une petite Anse, la plus au Nord de la Baye, étoit entiérement desséché. On ne trouva, dans les cantons voisins, que des mares d'eau salée; & pour habitations, quelques Cabanes de branches d'arbres, moins propres à des hommes qu'à des bêtes. La porte en est si basse, qu'on n'y peut entrer qu'en se courbant jusqu'à terre. Les meubles étoient quel-

(67) Page 9.

ques ſacs de peau, & des écailles de Tortues, qui ſervoient de ſiéges, & de réſervoirs pour garder de l'eau. Les Inſulaires avoient abandonné leurs demeures, dans la crainte d'être enlevés pour l'eſclavage. On en vit deux ou trois, tout-à-fait nuds, qui ſe réfugierent dans les Bois à l'approche des François. A force de recherches, on découvrit, à la Pointe du Sud de la Baye, un petit filet d'eau, qui couloit des terres eſcarpées au bord de la Mer : mais ce ne fut qu'en creuſant, pour faciliter ſon cours, qu'on parvint à faire la proviſion du Vaiſſeau pour deux jours. Cette eau n'étoit pas excellente dans ſa fraîcheur ; & dans l'eſpace de ſept ou huit jours elle devint ſi puante, que l'Equipage n'en buvoit pas volontiers. Il eſt plus aiſé de faire du bois, d'une eſpece de Tamarins, qui ne ſont pas éloignés de la mer. La pêche eſt auſſi fort abondante dans la Baye. Elle eſt garnie de pierres, qui ne permettent de jetter la ſenne que dans un Anſe, entre deux petits Caps, vers l'Eſt-Sud-Eſt : mais on ſe dédommage avec l'hameçon, qui fait prendre des Mules, des Poulets d'eau, des Machorans, des Sardines, des Grondeurs, des Becumes à dent

FREZIER. 1712.

FREZIER. 1712.

blanche, & d'une eſpece qui ont la queue d'un Rat, & des taches rondes par tout le corps. D'autres Obſervations de l'Auteur ont déja paru, au ſecond Tome de ce Recueil, dans la deſcription des Iſles du Cap Verd.

Route juſqu'à l'Iſle Sainte Catherine, au Bréſil.

De ces Iſles, après avoir continué la Navigation juſqu'à quarante minutes de latitude du Nord, & vingt-trois degrés cinquante minutes du Méridien de Paris, on changea de route, pour éviter de s'abbattre trop vers la Côte du Bréſil, où les Courans portent au Nord-Oueſt. On paſſa la Ligne, au trois cens cinquante-cinquiéme degré de Tenerife. Les calmes retarderent le Vaiſſeau; mais ils firent place à des fraîcheurs variables, à des pluies, à des temps couverts, parmi leſquels on parvint entre les vingt & un & vingt-deux degrés de latitude, & trente-quatre ou trente-cinq de longitude, où l'on ne ſe crut pas loin de l'Iſle de l'Aſcenſion, parce qu'on apperçut quantité d'Oiſeaux. Mais on n'eut pas la vûe de cette Iſle, ni de celle de la Trinité, dont on ſe croyoit aſſez proche, ſuivant le témoignage de quelques Cartes, vers les vingt-cinq degrés & demi de latitude; & trois jours après, à l'aide d'un vent frais, on arriva, pré-

cisément avec l'Estime (68) à l'Isle de Sainte Catherine (69).

FREZIER. 1712.

Remarques sur l'Estime.

(68) L'Auteur en donne un détail instructif. » Le » lendemain du départ de » Saint Vincent, l'Estime, » dit-il, nous précéda un » peu; & le jour suivant, » nous la précédâmes : » mais le 26 de Février, » après avoir pris hauteur » par les six degrés cin- » quante-quatre minutes, » nous nous trouvâmes » huit lieues plus au Sud » que nous ne pensions, » quoique deux jours au- » paravant, nous eussions » observé neuf degrés qua- » rante cinq minutes. L'er- » reur continua toujours » du même côté, avec ces » marques de Courans, » que nous appellons Lits » de marée, jusques vers » les neuf degrés Sud, de » cinq à six minutes, sui- » vant la grandeur des » journées, sans compter » la correction de la Li- » gne de Lock. Depuis les » neuf jusqu'aux treize de- » grés, l'erreur étoit moin- » dre que depuis les treize » aux vingt-sept ; & la » différence étoit d'autant » plus considérable, que » nous approchions de ter- » re ; de sorte qu'un jour, » il se trouva que nous » avions fait vingt-cinq » lieues, lorsque l'Estime » n'en donnoit que seize.

Il paroît évident à l'Auteur, que ces erreurs venoient des Courans, qui portoient au Sud. Que ce soit directement au Sud, au Sud-Est, ou au Sud-Ouest, c'est ce qu'il ne croit pas qu'on puisse sçavoir positivement : mais il juge qu'ils doivent porter au Sud-Ouest, ou au Sud-Sud-Ouest, parce qu'ils sont déterminés à cette direction par le gisement de la Côte du Brésil. Cette expérience, dit il, réduit à peu d'étendue la remarque de Woogt, qui, dans son *Flambeau de Mer*, observe que dès le mois de Mars jusqu'au mois de Juillet, le Courant, à la Côte du Brésil, prend une direction violente le long du rivage, vers le Nord ; & que depuis Décembre jusqu'au mois de Mars, le Courant du Sud s'anéantit ; ou si cette remarque est vraie de la partie du Nord de cette Côte, elle n'est pas réguliere pour celle du Sud, depuis les dix degrés de latitude Sud, un peu au large.

On peut dire néanmoins, contre la conjecture de l'Auteur, que si les Courans portoient au Sud-Ouest, ils rapprocheroient de la Côte du Brésil, les Navires qui viennent de la Mer du Sud ; & que l'ex-

Erreurs causées par les Courans.

FREZIER. 1712.

périence faisant voir, au contraire, que depuis les Isles Sebald, on trouve deux & trois cens lieues d'erreur contraire à l'atterage de cette Côte, ou de l'Isle Fernando Noronho, il s'ensuit que les Courans ne doivent pas porter au Sud-Ouest.

M. Frezier répond : 1°. que les Courans, qui prolongent la Côte du Brésil, venant à rencontrer les Terres nouvelles des Isles Sebald, & la Terre des Etats, refluent du côté de l'Est, comme l'ont expérimenté plusieurs Navires ; ensuite ils tombent quelquefois dans un autre lit de Courans, qui porte à la Côte de Guinée. Les Cartes des Côtes d'Afrique & de l'Amérique Méridionale, donnent de la vraisemblance à cette conjecture. 2°. Ces erreurs viennent des Cartes marines, particuliérement de celles de Pietergos, dont nos Navigateurs se servent le plus On ne s'apperçoit pas toujours de cette erreur de position aux atterages du Brésil, en venant de l'Europe, parce qu'on y est souvent porté par les Courans, & que ne sçachant si leur direction est du côté de l'Est ou de l'Ouest, souvent on n'en corrige point les lieues ; comme l'Auteur & d'autres Personnes du Vaisseau le firent dans leur Navigation, à l'exemple des Hollandois. De-là vient, dit-il, qu'on trouve si bonnes, les Cartes que les Hollandois ont faites sur leurs Journaux

Quoi qu'il en soit, il est très vrai, conclut-il, que depuis l'Isle Saint Vincent, jusqu'à Sainte Catherine, son Vaisseau fit, au Sud, plus de soixante lieues au-delà de l'Estime, quoiqu'on eût pris hauteur presque tous les jours, & qu'on fût armé de précaution contre cette erreur. Malgré cela, ils arriverent à Sainte Catherine, le 31 de Mars positivement avec leurs points sur la Carte de Pietergos, à dix lieues plus ou moins les uns des autres. D'où il croit pouvoir inférer, que si le Vaisseau eût donné du chemin, à l'Ouest, il seroit beaucoup entré dans les Terres, comme il est arrivé, dit-il, à la plûpart des Navires François, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud. *Pages 16 & précédentes.*

(69) Le 30 de Mars, dans l'idée qu'on étoit près de terre, on fonda vers le soir, & la sonde donna quatre-vingt-dix brasses d'un fond mêlé de sable, vase & coquillage. Deux lieues & demie plus à l'Ouest, on trouva dix brasses de moins; & pendant toute la nuit, on trouva même profondeur & même fond. *Ibid.*

Ce

FREZIER. 1712.

Isle de Gal & ses approches.

Ce fut le 31 de Mars, à la pointe du jour, que découvrant la terre, on reconnut bientôt l'Isle de Gal par sa figure, & par quelques petites taches blanches, qu'on prend de loin pour des Navires, sans parler de quelques petits Islots qui l'environnent. On l'avoit alors à l'Ouest Quart de Sud-Ouest, à la distance de huit ou neuf lieues. La sonde fit trouver cinquante-cinq brasses, fond de sable fin & vaseux. On prit hauteur à une lieue & demie de cette Isle, au Sud Quart de Sud-Est, trois lieues à l'Est de la Pointe de l'Isle Sainte Catherine, & l'on trouva vingt-sept degrés vingt-deux minutes de latitude australe (70).

Anse d'Arazatiba.

L'Auteur, nommé avec d'autres Officiers, pour aller reconnoître s'il n'y avoit pas de Vaisseaux ennemis dans l'Anse d'Arazatiba, qui est en Terre-ferme à l'Ouest de la Pointe Sud de l'Isle, découvrit d'abord une aiguade fort commode, à un quart de lieue du Navire

(70) Une demie lieue plus à l'Ouest, ils trouverent vingt brasses d'eau, fond de sable vaseux plus gris. De distance en distance, le fond diminue, jusqu'à six brasses, où ils mouillerent entre l'Isle Sainte Catherine & la Terre ferme, ayant l'Isle de Gal au Nord-Est Quart-d'Est, environ trois lieues d'alignement avec les deux pointes les plus Nord de Sainte Catherine, & la pointe de la Terre-ferme au Nord Quart-de-Nord-Est. *Page* 17.

FREZIER. 1712.

Eſt-Sud-Eſt. Il pénétra plus loin vers une petite langue de terre, où il trouva dans une maiſon abandonnée, des cendres chaudes, qui lui firent juger que les Habitans n'avoient pris la fuite que depuis quelques heures. Ils étoient déja informés de la priſe de Rio de Janeïro, que M. du Guay-Trouin avoit rançonnée depuis peu, pour venger l'inſulte que les Portugais avoient faite à quelques François Priſonniers de guerre; & l'arrivée d'un Vaiſſeau de France leur cauſa tant d'effroi, que les femmes s'étoient déja ſauvées dans les Montagnes. Cependant trois hommes, s'avançant dans une Pirogue, vinrent offrir au Vaiſſeau des vivres & des rafraîchiſſemens de la part du Gouverneur, à la ſeule condition qu'on ne leur fît aucun mal. Les Officiers François continuant d'exécuter leur commiſſion, paſſerent d'abord par un petit Détroit, large d'environ deux cens toiſes, & fermé par l'Iſle & la Terre-ferme, dans lequel ils ne trouverent que deux braſſes & demie d'eau. De part & d'autres ils apperçurent de belles Habitations. Le Détroit, qu'ils ne ceſſoient pas de ſonder, n'avoit nulle part aſſez d'eau pour un Navire de ſix canons. Ils côtoyerent pluſieurs belles Anſes de

Obſervations de l'Auteur ſur l'Iſle Sainte Catherine.

l'Isle ; mais, arrêtés par les ténébres, ils furent obligés de s'approcher du rivage. Le hasard les conduisit dans une petite Anse, où ils trouverent heureusement de l'eau & un peu de poisson. Ils y passerent la nuit, en garde contre les Tygres dont les Bois sont remplis, & dont ils avoient vû des vestiges récens sur le sable. A la pointe du jour, ils pénétrerent une demie lieue plus loin, pour s'assurer qu'il n'y avoit aucun Vaisseau à l'ancre, dans la Baye d'Arazatiba. Un d'entr'eux, qui avoit relâché deux ans auparavant dans le même lieu, avec M. Chabert, fit remarquer aux autres une langue de terre basse, où l'on trouve quantité de Bœufs sauvages : mais, quelque besoin qu'ils en eussent, ils n'avoient point assez de vivres pour entreprendre cette Chasse. On ne trouve pas de Bœufs dans la partie du Nord de l'Isle. Il seroit plus avantageux de relâcher au Sud, si les Navires y étoient en sûreté ; mais dans les vents d'Est, d'Est-Sud-Est, & de Sud-Est, on y est toujours exposé au danger de s'y perdre. Cette Rade est par les vingt-sept degrés cinquante minutes, à l'Ouest de la pointe du Sud. On trouve, dans une Anse qui est à l'Est de l'Islot Fleuri, de très-bonne eau & de petites Huitres

FREZIER. 1712.

vertes, d'excellent goût. Les Officiers François étant entrés, à leur retour, dans cette Anse, & dans deux autres plus au Nord, y trouverent, dans une Habitation abandonnée, une grosse provision d'Oranges douces, de Citrons & de grosses Limes, dont ils chargerent leur Canot. Vis-à-vis de la derniere Anse est un Islot, derriere lequel on voit un petit Port, où le Gouverneur de l'Isle tient ordinairement une Barque pour les besoins des Habitans, mais qui ne leur sert, le plus souvent, qu'à faire le Commerce du Poisson sec, qu'ils portent à Lagoa, ou à Rio de Janeïro.

Rafraîchissement de l'Isle.

En arrivant au Vaisseau, les Officiers François y trouverent Emmanuel Mansa, Gouverneur de Sainte Catherine, avec quelques Portugais qui avoient apporté des rafraîchissemens. Les civilités, qu'ils y avoient reçues, inspirerent tant de confiance aux Habitans, qu'on ne cessa plus de voir venir des Pirogues chargées de Poules, de Tabac & de fruits. Ils promirent des Bœufs, qu'ils devoient faire apporter de Lagoa. Mais cette Place étant à douze lieues de l'Isle (71), &

(71) Sept lieues au Nord de Sainte Catherine, il y a une Anse, où les Portugais nourrissent des Bœufs. Près de-là est le Port de Guarupa, où l'on est à l'abri de toutes sortes de vents; mais il est difficile

FREZIER. 1712.

la saison paroissant déja fort avancée pour doubler le Cap de Horn, où les vents sont redoutables en hyver, on prit le parti de mettre à la voile le Dimanche 10 d'Avril : cependant le temps fut si peu favorable, qu'on ne put sortir du Canal avant le 12 ; & ce délai produisit de nouvelles observations (72).

Les vents furent presque continuellement variables, jusqu'à la hauteur de quarante degrés, où la brume devint fort épaisse & fut suivie d'un calme, après lequel on la vit recommencer, avec la même épaisseur, vers quarante-trois degrés trente minutes. Dans cette latitude, & dans celle du Cap Blanc, qui est de quarante-six degrés (73), on

Oiseaux du Cap Blanc.

à connoître, parce qu'au dehors il ne paroît qu'une grande Anse, au fond de laquelle est la petite ouverture du Port *Page* 26.

(72) En courant plusieurs bordées vers l'Isle & la Terre-ferme, la Sonde à la main, on trouva un fond assez égal. On reconnut d'assez près, à l'égalité du Vaisseau, une petite Anse, où le mouillage est bon, sur cinq ou six brasses, à l'abri de toutes sortes de vents, & une petite Riviere de bonne eau, commode pour les Navires qui mouillent près du premier Islot, qui est à gauche en entrant, dans une Anse de sable de l'Isle Sainte Catherine, & qui se nomme l'Islot aux Perroquets On reconnut aussi en louvoyant, une grande Anse, nommée *Toujouqua*, dans laquelle se décharge une grande Riviere. L'entrée de l'Anse paroît étroite ; & du côté du Sud, on y apperçoit des Bancs de Rocher. *Page* 27 M. Frezier donne une courte Description de Sainte Catherine, & de ses Productions.

(73) *Voyez*, ci-dessous, le Journal d'Anson.

FREZIER. 1712.

vit quantité de Baleines & de nouveaux Oiseaux, semblables à des Pigeons, d'un plumage réguliérement mêlé de blanc & de noir, qui leur a fait donner, par les François, le nom de *Damiers*, & celui de Pardela par les Espagnols. Ils ont le bec long, un peu crochu & percé au milieu des deux narines. Leur queue développée ressemble aux écharpes en falbala du petit dueil.

Comme on étoit toujours en garde contre les Courans, & contre les erreurs des Cartes Hollandoises, qui mettent le Cap Blanc quatre degrés trop à l'Ouest, on commença les sondes au quarante-troisiéme degré trente minutes de latitude, & suivant l'Estime de l'Auteur, à cinquante-deux degrés. On ne trouva point de fond à cette hauteur; mais à quarante-six degrés cinquante minutes, & cinquante-huit degrés huit minutes de longitude (74), on trouva

(74) On se croyoit alors à cinquante & une lieues du Cap Blanc, sur une Carte manuscrite, c'est-à-dire, par les trois cens vingt & un degrés cinquante-deux minues du Méridien de l'Isle de Fer, ou trois cens vingt-trois degrés trente-deux minutes de celui de Ténerife: ce qui s'accordoit assez bien avec d'autres Sondes de quelques Navires, qui avoient eu connoissance de ce Cap; d'où l'on peut conclure que sans faire attention à sa longitude absolue, il est mal placé par rapport à celle de Sainte Catherine. En effet, on a remarqué que la Côte déserte, ou des Patagons, ne court pas Sud-Ouest, & Sud-Ouest-Quart-d'Ouest,

quatre-vingt-cinq brasses, fond de sable mêlé de gris & de rougeâtre. Les sondes varierent ensuite, depuis soixante-quinze jusqu'à soixante & soixante-cinq, en suivant toujours le Sud-Ouest, à quelques degrés près vers le Sud ou vers l'Ouest, pour s'approcher insensiblement de la Côte. La nuit du cinq au six de Mars, on craignit de s'en approcher trop; & cette crainte parut juste le lendemain, à la vûe de la Mer qu'on trouva fort changée. Vers le soir, on eut celle d'une terre basse & de cinq ou six Moudrains, que quelques-uns prirent pour le Cap des Vierges (75), fondés sur plusieurs Journaux, qui le placent à cinquante-deux degrés trente minutes, quoiqu'il soit plus au Nord dans les Cartes : mais ce sentiment étoit démenti par la derniere observation de latitude. L'Auteur juge que ce fut le Cap Saint-Esprit de la Terre de Feu. On jetta la sonde, qui donna trente six brasses d'eau, fond de sable noir, mêlé de pierres de la même couleur.

FREZIER. 1712.

Le lendemain sept, on vit distinctement la Terre de Feu, qu'on prit le parti

Terre de Feu & ses apparences.

comme on la trouve dans les Cartes, mais Sud-Ouest Quart-de-Sud, & Sud Sud Ouest; ce qui a mis plusieurs Vaisseaux en danger. *Page* 28.

(75) La plûpart des Hollandois, & les Anglois, le nomment Cap de la Vierge Marie.

FREZIER. 1712.

de côtoyer à quatre ou cinq lieues de distance. Elle est de moyenne hauteur, escarpée en falaise sur les bords de la Mer. Les Bois, dont elle est revêtue, sont divisés par bouquets; & par-dessus cette premiere Côte, on voit de hautes Montagnes presque toujours couvertes de neige (76). Après avoir suivi la Terre de Feu jusqu'à cinq ou six lieues du Détroit de le Maire, on mit à la Cape, au large d'environ quatre lieues, pour attendre le jour suivant, sur quarante brasses d'eau, fond de cours, ou gros sable curé. Pendant cette nuit, le Vaisseau essuya des raffales du Sud-Ouest, qui apportoient la neige & les frimats, des Montagnes avancées dans les terres. Cependant il dériva peu; ce qui prouva assez que le Courant avoit peu de violence, ou qu'il portoit au vent (77).

Approches du Détroit de le Maire.

Le Dimanche 8 de Mai, on fit voile pour chercher le Détroit de le Maire, qu'on reconnut facilement à trois Mondrains uniformes, qu'on a nommés les trois Freres. Ils sont contigus entr'eux,

(76) L'Auteur remarque qu'on peut déterminer le gisement de cette Côte au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, & Sud-Est-Quart-de-Sud, depuis le Détroit de Magellan, à celui de le Maire, en corrigeant un demi rhumb ou vingt-trois degrés de variation Nord-Est. *Page* 29

(77) Ce qui n'est gueres vraisemblable, suivant l'Auteur; à cause du gisement de la Côte opposée. *Ibidem.*

dans la Terre de Feu ; & par-dessus, on découvre une haute Montagne en pain de sucre, couverte de neige, & fort éloignée dans la Terre. Une lieue à l'Est des Mondrains, on voit le Cap Saint Vincent, dont la terre est fort basse ; ensuite un petit Cap, qui n'est pas plus haut, & qui se nomme Cap de Saint Diego (78). En arrivant au Nord-Nord-Est & Nord de ces petits Caps, on s'apperçoit, à mesure qu'on en approche, que le Détroit de le Maire, qu'ils couvroient par la Terre des Etats, s'ouvre peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin, à trois quarts de lieue Est du premier, on en voit toute l'ouverture : remarque dont l'Auteur fait sentir la nécessité, pour s'assurer du Détroit, par l'exemple de plusieurs Vaisseaux, qui se sont crus dans le Passage, quoiqu'ils fussent à l'Est de la Terre des Etats, & qu'ils ne la vissent que du côté de l'Ouest, trompés, dit-il, par des Mondrains, semblables aux trois Freres, & par quelques Anses semblables à celles de la Terre de Feu.

(78) M. Frezier croit avoir lieu de juger que le Cap Saint Vincent est beaucoup plus Nord, & que celui auquel on a donné ce nom est celui de Saint Diego, fondé sur des Cartes manuscrites Espagnoles, fort anciennes, & peut-être tirées de la découverte des Nodales. *Page* 30

FREZIER. 1712.

A l'Est du Cap Saint Vincent, on trouva une marée forte & rapide : mais comme on n'ignoroit pas que son cours est de six heûres, ou six heures & demie, on avoit pris le temps favorable, & l'on ne rangea pas la Côte à plus de cinq quarts de lieue. Cette précaution fit emboucher heureusement, avec le flot qui porte rapidement au Sud, & se partage en deux Courans, dont l'un suit le Détroit, qui n'est large que de six à sept lieues, & l'autre se jette à l'Est le long de la Terre des Etats.

Port Maurice.

Vers le milieu du Détroit, on apperçoit le Port Maurice, petite Anse d'une demie lieue de large, au fond de laquelle, du côté du Nord, est une petite Riviere où l'on peut faire aisément de l'eau & du bois. A côté de ce Port ou de cette Anse, un quart de lieue plus au Sud, on trouve une Baye, d'une lieue d'ouverture & beaucoup plus enfoncée, que les uns prennent pour le Port de Bon-Succès, d'autres pour la Baye Valentin, & qui offre aussi de l'eau & du bois (79). Il semble, observe l'Auteur, que le Port de Bon-Succès devoit être la premiere Anse qu'on trouve en sortant, après avoir doublé le Cap Gon-

Port de Bon Succès, ou Baye Valentin.

(79) L'Auteur ajoûte ; & même d'un bois blanc & leger, dont on pourroit faire des mâts de hune.

FRIZIER. 1712.

zalez, ou de Bon-Succès. Le nom ſeul paroît décider de la poſition de ces deux Bayes, parce que les Nodales, qui découvrirent celle-ci, devoient regarder effectivement comme un heureux ſuccès d'avoir paſſé le Détroit, & de rencontrer une fort bonne Baye, où ils pouvoient mouiller en ſûreté. Les Sauvages n'y ſont pas Ennemis des Etrangers (80). Ils ſont nuds, quoique le Pays ſoit extrêmement froid. Quelques-uns portent une peau d'Oiſeau à la ceinture; d'autres ont les épaules couvertes de la peau de quelque Bête fauve, comme les Sauvages du Détroit de Magellan. Ils ſont preſqu'auſſi blancs que les Européens. Le rouge leur plaît ſi fort, qu'un d'entr'eux, voyant un bonnet de cette couleur ſur la tête d'un Officier, eut la hardieſſe de le prendre & de le mettre ſous ſon bras. Un autre, voyant la crête rouge de quelques Poulets du Vaiſſeau, la leur arrachoit pour l'emporter. Ils paroiſſoient mieux faits & plus robuſtes qu'on n'eſt au Chili. Leurs femmes ſont auſſi plus belles, & leurs Pirogues d'écorce d'arbre ſont couſues avec beaucoup d'art.

Portrait des Habitans.

(80) Ce récit porte ſur le témoignage de deux autres Vaiſſeaux François; la *Reine d'Eſpagne*, qui relâcha ici le 6 de Novembre 1712, & le *Saint Jean-Baptiſte*, de Saint Malo, en 1713.

FREZIER. 1712.

Dangers des deux Vaisseaux François.

On trouva la marée contraire, à l'Est de la Baye Valentin ; & les raffales devenant fort violentes, il fallut forcer de voiles pour doubler le Cap Saint Barthelemi, qui est le plus Sud de la Terre des Etats. On le doubla heureusement, & vers la nuit, on l'avoit laissé à deux lieues au Nord-Ouest : mais le temps, qui devenoit impétueux, força de mettre à la Cape, avec une inquiétude qui devoit être terrible, si proche de terre & vers le temps des ténébres. » Les Cartes, dit » l'Auteur, nous menaçoient d'une perte » inévitable ; mais heureusement pour » nous la Terre des Etats, du côté du » Sud, ne git pas Est Sud Est, & » Ouest Nord-Ouest, comme elles le » marquent. Elle ne court qu'Est & » Ouest, & prend même un peu du » Nord près du Cap Saint Barthelemi, » comme on l'avoit remarqué avant la » nuit. Suivant les Cartes, nous de- » vions dériver à l'Est Quart de Sud- » Est, & nous ne pouvions éviter de » périr (81).

(81) On pourroit répondre, observe l'Auteur, » que le même Courant, » qui nous jettoit le long » de la Côte des Etats, a » pû nous empêcher de » dériver autant au Nord- » Est, que nous l'eussions » fait ailleurs, parce qu'il » devoit courir, comme » la Côte, près de Terre, » & nous en tenir à même-

La joie des deux Vaiſſeaux François fut extrême, de ſe voir le lendemain, dans un calme, qui ſuivit cette horrible tempête, & qui leur donna le temps de ſe remettre en état de ſouffrir les coups de Mer. Ils regagnerent, avec des vents frais, celui qu'ils avoient perdu à la Cape. Depuis les quarante-trois degrés & demi juſqu'au cinquante-ſeptiéme, ils n'avoient point eu de vents du côté de l'Eſt, & preſque point de beaux jours, mais un temps variable & embrumé, avec des vents continuels du Nord au Sud par l'Oueſt, excepté depuis le vingt-ſixiéme degré juſqu'au cinquante, que deux jours d'un bon vent frais de Nord Nord-Eſt les tira d'un Parage où ils avoient vû le péril de fort près. Le 17 de Mai (82) on courut pendant la nuit au Sud-Eſt Quart de Sud, avec le vent au Sud-Oueſt, dans la craintede rencon-

» diſtance. Ce ſentiment » ſeroit probable, ſi d'au- » tres Navires n'avoient » reconnu mieux que nous » ce giſement. Au reſte il » eſt évident que nous dé- » rivâmes beaucoup à l'Eſt. » Car, ſur les neuf heures » du matin, le temps s'é- » tant un peu éclairci, » nous ne vîmes plus de » Terre, quoique nous n'en » duſſions être qu'à deux » lieues au Sud, ou au » Sud-Eſt, tout au plus, » ſi elle a treize ou qua- » torze lieues de long, de- » puis le Détroit, comme » l'aſſurent ceux qui l'ont » côtoyée. *Page* 33.

(82) Le ſecond Vaiſſeau avoit diſparu le 14, à cinquante-huit degrés cinq minutes de latitude, & ſoixante-quatre ou ſoixante & un de longitude. On ne le revit qu'au Port de la Conception.

FREZIER. 1712.

trer les Isles Barnevelt, que quelques-uns placent à cinquante-sept degrés de latitude. Mais, vingt-quatre heures après, les vents s'étant rapprochés du Sud, on porta au Nord-Ouest.

Météore extraordinaire.

On se croioit à cinquante-sept degrés & demi de latitude, & à soixante-neuf ou soixante-six de longitude, lorsqu'une heure après minuit, on vit un Météore, inconnu aux plus anciens Navigateurs du Vaisseau; c'étoit une lueur différente du feu Saint Elme & d'un éclair, qui dura l'espace d'une demie minute, & qui fit sentir un peu de chaleur. Ce Phenomène, dans le froid & pendant un grand vent, effraya la plûpart de ceux qui le virent, jusqu'à leur faire fermer les yeux. Ceux qui le trouverent si redoutable en parlerent comme d'un éclair, dont le brillant se faisoit sentir au travers même de la paupiere. Les plus hardis assuroient qu'ils avoient vû un globe, d'une clarté bleuâtre & très-vive, d'environ trois pieds & demi de diamétre, qui s'étoit dissipé entre les hauts-bancs du grand Hunier. Tout le monde s'imagina que c'étoit le présage de quelque tempête.

Tempête furieuse.

Cependant les trois jours suivans n'apporterent rien de pis; & lorsqu'on eut passé le Cap de Horn de neuf à dix de-

FREZIER. 1712.

grés, on commençoit à se flatter d'être bientôt hors de ces affreux Parages : mais un vent de Nord-Ouest & d'Ouest Nord-Ouest souleva si furieusement les flots, qu'on fut obligé d'amener la Vergue de Mizaine, le Mât de Perroquet de fougue, & jusqu'au bâton de Pavillon. Dans cette horrible situation, l'Auteur fait une peinture fort vive de ses peines. » Il sentit un mortel chagrin » de s'être exposé à de si rudes incom- » modités ; touché des maux présens, » épouvanté de l'avenir, si son Vaisseau, » comme plusieurs autres, étoit con- » traint d'aller passer l'hyver à la Plata, » Riviere terrible par la mauvaise te- » nue du fond, par les coups de vent, » les bancs de sable, & les naufra- » ges, dont plusieurs Officiers du Bord » avoient été témoins. Je comparois, » dit-il, la vie tranquille des plus » Misérables à terre, avec celle d'un » honnête-homme sur Mer, dans un » temps d'orage ; les beaux jours qu'on » goûte en Europe au mois de Mai, » avec ces jours obscurs qui ne duroient » que six heures, & ne nous éclairoient » gueres plus qu'une belle nuit, &c. Cette tempête dura vingt-quatre heures. A cinquante & un degrés de latitude, & quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-

Regrets de l'Auteur.

FREZIER. 1712.

deux de longitude suivant l'Estime, on fut en état de se servir des vents de Sud-Ouest & de Sud-Sud-Ouest, qui sont les plus fréquens; & quelques changemens, qui succéderent pendant les jours suivans, n'empêcherent point d'arriver à quarante degrés quarante minutes de latitude, où l'on fut surpris d'appercevoir la terre, de cinquante lieues plutôt qu'on ne s'y étoit attendu. On avoit suivi une Carte manuscrite de Saint-Malo, qui s'étoit trouvée meilleure que les Cartes Hollandoises jusqu'au Détroit de le Maire. Celle de Pieter Goss reculoit la Côte des Patagons de soixante lieues trop à l'Ouest, par rapport au Brésil. Cependant, suivant sa longitude, on atterroit fort juste (83). L'Auteur en prend occasion de faire ici quelques nouvelles remarques sur l'Estime (84), qui lui font conjecturer qu'il

Vûe de la Terre.

Remarques sur l'Estime.

(83) Pages 36 & précédentes

(84) Il observe que les Cartes manuscrites, dont il vient de parler, ont été corrigées, du côté du Cap Blanc & du Détroit de le Maire, sur les Journaux des Vaisseaux de St. Malo, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud; Journaux qui s'accordent tous assez bien sur la longitude de l'un & de l'autre. Mais il doute que cet accord général puisse faire une opinion certaine, parce qu'on s'apperçoit des Courans tout le long de la Côte. Depuis le trente deuxiéme au trente cinquiéme degré de latitude, son Vaisseau avançoit un peu moins que l'Estime; ce qui pouvoit venir de l'erreur du Lock: mais, au contraire, depuis le trente-sept jusqu'au quarante-un; il avançoit plus

y a des Courans, formés, l'un par la Mer du Sud, l'autre par la Mer du

au Sud, de six à sept lieues sur cinquante; & trois jours après, de seize lieues & demie sur soixante-dix d'Estime, c'est-à-dire, d'environ un quart. Ensuite, ce compte alloit en diminuant; de sorte qu'à quarante-neuf degrés cinquante minutes, les hauteurs s'accordoient très-bien avec l'Estime, jusqu'au Détroit de le Maire, dont la longitude fut trouvée de soixante & un degrés trente cinq minutes, qui répondent aux trois cens dix-huit degrés vingt-cinq minutes de l'Isle de Fer, ou trois cens seize degrés quarante cinq minutes du Méridien de Ténérife. Depuis là, l'Auteur doute que les Cartes ayent pû être corrigées, avec raison, pour la longitude du Cap de Horn & de la Côte du Chili; car les Navires, qui ont rangé ce Cap, y ont trouvé des Courans, qui leur ont fait faire à l'Est, le chemin qu'ils croyoient avoir fait à l'Ouest. De là viennent ces différences des Cartes, qui mettent cent lieues du Détroit au Cap de Horn, tandis que les manuscrites n'y en mettent que quarante à cinquante. Ce qui paroît bien sûr à l'Auteur, c'est qu'il n'est que par cinquante-cinq degrés cinquante minutes, ou cinquante-six degrés de latitude, au plus, quoique dans toutes les Cartes Marines imprimées, il soit par les cinquante sept & demi ou cinquante-huit. Pour la distance de ce Cap à la Côte du Chili, elle est encore peu connue, parce qu'il y a peu de Navires qui ayent rangé la Côte de Feu de ce côté. La prudence ne permet pas même de s'y exposer; car les vents y sont dangereux, du Sud Sud Ouest à l'Ouest. Cependant il y a un Canal, découvert en 1713, par lequel on pourroit se sauver dans le Détroit de Magellan.

Suivant le Pere Feuillée, qui met la Conception par les soixante-quinze degrés trente deux minutes trente secondes de longitude, c'est-à-dire, vingt-cinq lieues, plus à l'Ouest, que les Cartes manuscrites réformées, & supposant celle du Détroit de le Maire, telle qu'on vient de le dire, ce qui fait trente-cinq lieues plus Est que les Cartes de Pieter Goff, l'erreur du Vaisseau de l'Auteur n'étoit que d'environ trente lieues. Il en explique la possibilité par un détail d'observations, qui

FREZIER. 1712.

Deux Courans, dont la connoissance est necessaire.

Nord ; que celui-ci doit porter depuis Sainte Catherine jusqu'à la Terre de Feu, au Sud-Sud-Ouest, & depuis le Détroit au Sud-Est & à l'Est-Sud-Est, déterminé à cette direction par la Côte des Patagons, ensuite par la nouvelle Terre des Isles Sebald, & par celle de Feu & des Etats ; que celui de la Mer du Sud doit suivre à peu près le gisement de la Terre de Feu, depuis le Cap Pillar jusqu'au Cap de Horn ; & de là se tourner vers l'Est & l'Est-Nord-Est, le long des Isles Barnevelt & des Etats, comme l'expérience le fait connoître. L'Auteur juge encore qu'il doit y avoir un peu de Courant, attiré, dit-il, par celui du bout des Terres dans la partie du Sud du Chili ; & l'expérience le prouve aussi. Enfin, sans vouloir déterminer la direction particuliere des Courans, qui peut varier par des causes particulieres, il assure qu'auprès du Cap de Horn, ils doivent porter vers le Nord-Est. La Marie se trouva sur l'Isle Diego Ramirez, non-seulement lorsqu'elle s'en croyoit à quarante-lieues, sur le témoignage de la Carte de Pieter Goff, où elle est reculée de trente lieues à l'Ouest, plus qu'elle n'est dans les

font concevoir comment son Vaisseau avoit pû dériver depuis qu'il étoit sorti du Détroit. *Pag.* 37 & 38.

Frezier. 1712.

Cartes manuſcrites, mais encore lorſqu'elle ſe comptoit près de deux degrés plus Sud.

Avis pour doubler le Cap de Horn.

Pour concluſion, l'Auteur conſeille à un Navigateur qui veut doubler le Cap de Horn en venant de l'Eſt, de prendre toujours du Sud & de l'Oueſt, la moitié plus qu'il ne croit en avoir beſoin; ſoit parce que les vents regnent toujours du côté de l'Oueſt, ſoit pour ſe précautionner contre les Courans, qui peuvent le reculer, comme il eſt arrivé à pluſieurs Navires, qui ſe ſont trouvés à terre lorſqu'ils croyoient avoir doublé le Cap, & devoir être au large de quarante à cinquante lieues: & de-là, dit-il, eſt venue ſans doute l'erreur des Cartes Hollandoiſes, qui mettent la moitié trop de diſtance du Détroit de le Maire au Cap de Horn.

La terre qu'on avoit apperçue étoit une Pointe, qu'on prit pour celle de Vallena, parce qu'il s'en offroit une autre à l'Eſt, qui pouvoit être celle de Saint Marcel. Trois ou quatre Iſlots, qu'on laiſſoit au Sud Sud-Eſt, derriere le Vaiſſeau, étoient apparemment ceux de l'entrée de Chiloé, nommés par les Eſpagnols *Farellones de Carelmape*, dont on avoit paſſé qu'à la demie portée du canon, dans une nuit fort obſcure.

FREZIER. 1712.

Le soir on vit une autre Pointe au Sud-Eſt, Quart-d'Eſt, & une troiſiéme au Nord-Eſt Quart de Nord, qui étoit celle de la Galere, d'où l'embouchure de la Riviere de Baldivia commence à ſe former.

On remet ailleurs les obſervations de l'Auteur ſur le Chili & le Pérou.

Le récit des courſes de l'Auteur, ſur les Côtes du Chili & du Pérou, & ſes remarques ſur ces deux Contrées, ſur leurs productions, leurs Habitans, leur Commerce, & leurs principales Villes, doivent être précieuſement réſervés pour enrichir les deſcriptions de l'Amérique Méridionale. Dans le deſſein, auquel on s'arrêté uniquement, de recueillir ici tout ce qui peut ſervir à la connoiſſance du Détroit de le Maire, ſuivant la méthode qu'on a gardée pour celui de Magellan, il ne reſte qu'à repréſenter M. Frezier & ſes Obſervations dans ſon retour en Europe.

1713.

Le Lundi 9 d'Octobre 1713, il quitta Callao, ſur un Vaiſſeau de Marſeille, nommé *la Mariane*, qui devoit paſſer à la Conception pour y prendre des vivres, parce qu'ils y ſont, non-ſeulement meilleurs, mais moins chers qu'au Port de Lima. Le 15, après avoir fait route, pendant quatre jours, ſans obſerver la latitude, il ſe trouva, d'un, & même de deux degrés, plus au Sud,

que l'Estime, par les dix-sept; ce qui les fit conclure que c'étoit l'effet des Courans. Trois Vaisseaux, sortis du même Port après lui, tomberent dans la même erreur. Ses raisonnemens, sur une méprise si prompte, ne regardent pas moins les Détroits de Magellan & de le Maire, que la Mer du Pérou.

FREZIER. 1713.

Remarques sur les Courans & les vents.

On conçoit facilement, dit-il, la raison de ces Courans, dès qu'on est informé qu'au long de la Côte du Pérou, la Mer porte toujours au Nord. Ce flux continuel, du même côté, ne peut être entretenu que par un mouvement de tourbillon : il faut donc qu'au large, les eaux fluent au Sud, pour succéder à celles qui courent le long de la Côte au Nord. Zarate, dans son Histoire de la Conquête du Pérou, attribue ce Courant du Nord aux vents de Sud-Ouest, qui regnent le long de la Côte pendant toute l'année : il ajoûte que les eaux de la Mer du Nord, passant avec impétuosité par le Détroit de Magellan, poussent celles de la Côte du Pérou, vers le Nord, suivant son gisement. Cette derniere idée, conçue dans un temps où l'on n'avoit pas encore découvert un plus grand passage au-delà de la Terre de Feu, n'auroit pas été sans vraisemblance, si l'on observoit le même

FREZIER. 1713.

Courant dans la partie du Sud du Chili. Mais le temps a fait voir, que bien loin, que la Mer du Nord entre dans celle du Sud, il y a plus d'apparence que celle du Sud entre dans celle du Nord, puisqu'au Cap de Horn les Courans portent ordinairement du côté de l'Est. C'est ce que plusieurs Vaisseaux ont évidemment reconnu, non-seulement par l'Estime & par les Cartes, sur lesquelles il faut peu compter, mais à vûe de Terre, suivant les meilleurs Journaux (85).

Les vents ordinaires, qui regnent depuis l'Est-Sud-Est au Sud-Est, accompagnerent la Mariane jusqu'au trente-septiéme degré de latitude, & l'obligerent de courir au large, l'espace d'environ deux cens lieues. Ensuite, ils changerent au Sud, au Sud-Sud-Ouest, & à l'Ouest-Sud-Ouest. Cette régularité des vents d'Est-Sud-Est & Sud-Est, rendoit la navigation si longue, avant qu'on eût pensé à courir fort au large, que les Vaisseaux avoient besoin de six ou sept mois pour aller de Callao à la Conception, parce qu'ils n'avançoient qu'à la faveur de quelques petits Nords & des fraîcheurs qui viennent de terre, la nuit & une partie du matin (86). Il

(85) Page 252. (86) Page 253.

en faut conclure que ce n'eſt pas une ignorance indifférente, que celle de la Phyſique, dans un homme de Mer. Le ſeul raiſonnement auroit pû conduire à cette découverte, qui n'eſt peut-être dûe qu'au haſard.

Réflexions qui les confirment.

Cette remarque eſt accompagnée de pluſieurs réflexions. Le flux, ſuivant l'Auteur, venant continuellement de la partie de l'Eſt, dans la Zône torride ſur Mer, & non pas ſur Terre, où ces vents ne ſont pas réguliers, doit être remplacé par un autre air qui vient auſſi de la Mer; & par conſéquent, au-delà de cette Zône, l'air doit flotter en ſens contraire. Ainſi, vers les Tropiques, les vents doivent prendre de l'Oueſt, & beaucoup du Sud, à meſure qu'on approche de la Terre, qui court à peu près Nord & Sud, depuis le Détroit de Magellan juſqu'au dix-huitiéme degré de latitude Auſtrale. Que les vents viennent toujours de la partie de l'Eſt dans les vaſtes Mers, le long de la Zône torride, c'eſt conſtamment une ſuite du mouvement journalier de la Terre, d'Occident en Orient; parce que cette Zône, comprenant les plus grands cercles de la Sphère, eſt emportée avec plus de rapidité que les autres, qui s'approchent des Pôles: & comme la

FREZIER. 1713. Terre a plus de maſſe, elle doit avoir auſſi plus de vîteſſe que l'Atmoſphère de l'air qui l'environne. On doit donc ſentir de la réſiſtance, comme ſi l'air fluoit ſur un corps immobile. Cette réſiſtance fait le vent ſur Mer, & non pas ſur Terre, parce que l'inégalité de ſa ſurface, mêlée de cavités renfermées entre les Montagnes, emporte la partie la plus baſſe de l'air que nous reſpirons.

L'expérience, ajoute M. Frezier, prouve toutes les circonſtances de ce raiſonnement. La Mer du Sud étant la plus vaſte, c'eſt auſſi dans cette Mer que les vents ſont les plus réguliers. Si l'on court de la Côte du Pérou à la Chine, on trouve toujours les vents dans la partie de l'Eſt. Dans la Mer des Indes, on les trouve de même, avec d'autres vents d'une direction oppoſée; c'eſt-à-dire, des vents d'Oueſt plus au Nord, ou plus au Sud, ſuivant que la diſpoſition des Terres les rejette, & ſuivant la ſaiſon. Enfin, il lui paroît encore évident qu'entre les vents oppoſés, il doit y avoir des calmes & des irrégularités, cauſées par les tourbillons d'air qui ſe choquent; ce qu'il éprouva auſſi par les trente degrés du Sud (87).

1714. Après avoir paſſé trois mois à la Con-

(87) Pages 254 & précédentes.

ception,

FREZIER. 1714. Retour de l'Auteur dans la Mer du Sud.

ception, il sortit de ce Port du Chily (88) le 18 Février 1714, avec trois Vaisseaux de Saint Malo, qui avoient promis au sien de l'escorter jusqu'en France. Mais, sous prétexte qu'il étoit mauvais voilier, ils l'abandonnerent le 12 de Mars, & lui laisserent le regret de les avoir suivis jusqu'à la latitude de cinquante-huit dégrés quarante minutes, lorsqu'il auroit pû passer quarante lieues plus au Nord, & racourcir sa route de six jours, sans pénétrer si loin dans de rigoureux climats, où la fatigue est toujours inséparable du danger. A peine les trois Malouins eurent-ils disparus, qu'on apperçut de la Mariane, à trois quarts de lieues vers l'Ouest, une glace qui n'avoit pas moins de deux cens pieds de hauteur hors de l'eau. On la prit d'abord pour une Isle inconnue; mais le temps étant devenu plus clair, on reconnut distinctement que c'étoit une glace, dont la couleur bleuâtre avoit en quelques endroits l'apparence de fumée; & l'on en vit flotter quelques petites pieces autour du Vaisseau. Deux lieues plus loin au Nord-Est, c'est-à-dire, à l'Est Nord-Est du Monde, on en vit un autre banc, à la distance de cinq

Glaces qui n'avoient pas encore été apperçues.

(88) A trente-six degrés quarante-trois minutes de latitude du Sud.

FREZIER. 1714.

quarts de lieues, beaucoup plus haut que le premier, & qui se présentoit comme une Côte rangée, de quatre à cinq lieues de long, dont on ne découvroit pas l'extrêmité dans la brume. On en fut heureusement dégagé par un vent frais, qui en fit perdre la vûe. Quoique tous ces parages, observe l'Auteur, eussent été fréquentés depuis quatorze ans, en toute saison, peu de Navires y avoient trouvé des glaces. La seule Assomption, commandée par Porée, avoit rencontré, en 1708, un grand Banc, qui avoit l'apparence d'une Côte. Les trois Malouins mêmes, qui en pinçant le vent, avoient gagné à l'Est Nord-Est, n'apperçurent pas celle que la Mariane avoit vûe : mais ils en trouverent un autre Banc, par les cinquante-quatre degrés trente minutes. C'est un avertissement pour ceux qui entreprennent de passer le Cap de Horn en hyver : quoique peut-être aussi la plus dangereuse saison soit l'Automne, parce qu'alors les glaces se rompent, après avoir été détachées par les petites chaleurs de l'Eté. Comme elles sont fort épaisses, elles ne doivent plus se fondre, jusqu'à l'Eté suivant ; car la hauteur, qui paroît hors de l'eau, n'est que le tiers de la véritable épaisseur, dont le reste est dedans.

Conjecture sur leur formation.

Frezier. 1714.

Ne supprimons aucune remarque, dont il y ait de l'utilité à tirer pour la Navigation dans les deux Détroits. S'il est vrai, dit l'Auteur, comme plusieurs le prétendent, que les glaces se forment, en Mer, de l'eau douce qui coule des terres, il faut conclure qu'il y en a vers le Pôle austral : mais il n'est pas vrai qu'il y en ait plus loin au Nord, que les soixante & trois dégrés de latitude du moins dans l'étendue de plus de deux cens lieues, depuis les cinquante-trois de longitude jusqu'aux quatre-vingt ; car cet espace a été parcouru par différens Navires, que les vents de Sud-Ouest & de Sud-Sud-Ouest ont forcés de courir beaucoup au Sud, pour doubler le bout des terres. D'où M. Frezier conclut que ces Terres australes, qu'on étoit accoutumé de marquer dans les anciennes Cartes, sont de pures chimeres qu'on retranche avec raison des Cartes nouvelles.

Ce que l'Auteur pense des Terres Australes.

Mais, quoiqu'on ait supprimé ces fausses terres, quelques-uns (89) ont conservé le Détroit de Brouvers, qui n'est pas moins imaginaire que ces Terres australes, sans considérer que tant de Navires, qui ont passé à l'Est de la

(89) L'Auteur cite de Fer, c'est-à-dire, sa Carte de 1700.

FREZIER. 1714.

Terre des Etats, aucun n'a reconnu de Côte plus à l'Eſt, ſoit à vûe de terre, ſoit au large, où paſſent preſque tous les Vaiſſeaux qui reviennent de la Mer du Sud. On n'a pas corrigé, non plus, les erreurs des terres connues, qui ſont mal placées. Les Cartes Marines placent le Cap de Horn à cinquante-ſept degrés trente minutes, ou cinquante-huit degrés de latitude ; les unes, à plus de cent vingt lieues, & d'autres même à cent quarante lieues du Détroit de le Maire ; quoiqu'il ne ſoit effectivement qu'à la latitude de cinquante-cinq degrés, quarante-cinq ou cinquante minutes, & à quarante ou cinquante lieues au plus, de ce Détroit. L'Auteur ne parle point de la longitude, qui n'eſt pas connue certainement, mais qu'on peut regler à peu près ſur celle de la Conception, en ſuivant la plus grande conformité des Eſtimes, depuis trois cens dix degrés à trois cens onze du Méridien de Tenerife, au lieu de trois cens trois ou trois cens quatre, comme on le trouve marqué dans les Cartes. De-là vient auſſi la fauſſeté du giſement de la Côte, depuis ce Cap juſqu'à celui de Pillard, qui courent enſemble Sud-Eſt Quart d'Eſt & Nord-Oueſt Quart d'Oueſt, au lieu qu'ils ſont marqués Sud-Eſt

Erreurs des Cartes Marines.

Quart de Sud & Nord-Eſt Quart de Nord. Près du Cap de Horn, elle prend encore plus de l'Oueſt, comme l'ont remarqué ceux qui ont rangé une grande partie de cette Côte. On la voit encore marquée comme inconnue dans la plûpart des Cartes ; mais quoiqu'effectivement on ne ſoit pas bien informé du détail, on en connoît du moins le principal giſement.

Explication d'une Carte donnée par l'Auteur.

C'eſt pour remedier à tous ces défauts que l'Auteur s'eſt attaché à recueillir des Mémoires, ſur leſquels il a dreſſé une Carte, qu'on ſe croit bien autoriſé à donner après lui. Il y place deux nouvelles découvertes ; l'une, d'un paſſage dans la Terre de Feu, par lequel le haſard fit débouquer du Détroit de Magellan, le 15 de Mai 1713, la Sainte Barbe, Tartane Françoiſe commandée par Marcand. Sur les ſix heures du matin, elle ſortit de la Baye d'Eliſabeth, en portant au Sud-Oueſt & au Sud-Oueſt Quard de-Sud. Elle prit le Canal ordinaire pour celui de la Riviere de Maſſacre ; & gouvernant au Sud-Oueſt, avec la faveur des Courans & d'un bon vent de Nord-Eſt, ſur une Iſle qu'elle prenoit pour l'Iſle Dauphine, elle rangea conſtamment cette Iſle. Une heure après l'a-

Nouvelle découverte.

FREZIER. 1714.

voir dépaſſée, elle ſe trouva dans un grand Canal, où, du côté du Sud, elle ne voyoit pas d'autre terre qu'un grand nombre d'Iſlots, mêlés de Briſans. Alors, ſe croyant égarée, elle chercha un mouillage, qu'elle trouva dans une petite Baye, ſur quatorze braſſes d'eau, fond de ſable gris & petit gravier blanc. Le 26 de Mai, après avoir louvoyé pour ſortir de cette Baye, qui eſt ouverte à l'Eſt-Sud-Eſt, elle porta ſucceſſivement au Sud, au Sud-Quart-de-Sud-Oueſt, & au Sud-Sud-Oueſt. A midi elle ſe trouva hors des Terres. Elle prit hauteur, & l'obſervation lui donna cinquante-quatre degrés trente-quatre minutes de latitude; ce qui fut confirmé par celle du lendemain, qui lui donna cinquante-quatre degrés vingt minutes, à la vûe d'un Iſlot, ſitué à l'Eſt du Monde, & au Sud d'une grande Iſle, dont la Pointe fut nommée *Cap Noir*, parce qu'elle eſt de cette couleur. L'Iſlot eſt un Rocher, de la forme d'une très haute Tour, à côté duquel en eſt un autre, plus petit, mais à peu près de la même forme. Ceux qui chercheront ce Canal ne ſçauroient le manquer, ſur des marques ſi ſingulieres. Il eſt large d'environ deux lieues. Le fond en eſt bon, & les plus gros

Navires y peuvent passer sans risque. On le prendroit pour le même Détroit, que M. de l'Isle a mis dans sa derniere Carte du Chily, sous le nom de Jalouchté, si les Mémoires Anglois, que cet habile Géographe a suivis, ne le mettoient au Sud du Cap Forward. C'est peut-être aussi le même, par lequel un Bateau de l'Escadre de M. de Genes débouqua fort heureusement en 1696.

FREZIER. 1714.

La seconde découverte, que l'Auteur a placée dans sa Carte, est celle de plusieurs Isles nouvelles, à cinquante & un degrés de latitude, dont la plûpart ont été reconnues depuis 1700, par des Vaisseaux de Saint-Malo. Elles sont placées sur les Mémoires du Maurepas & du Saint-Louis, deux Vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui les virent de près, & dont le dernier y fit même de l'eau, dans un Etang d'eau rousse & fade, près d'un Port auquel il donna son nom. L'un & l'autre en parcoururent différens endroits: mais celui qui les a côtoyées de plus près est le Saint-Jean-Baptiste, commandé par *Doublet*, du Havre, qui cherchoit à passer par un enfoncement qu'il voyoit vers le milieu, & dans lequel il ne trouva que des Isles basses presqu'à fleur d'eau. On doit la décou-

Isles découvertes par les Malouins.

FREZIER. 1714.

Isles d'Anican.

verte de cette suite d'Isles à M. Fouquet, de Saint-Malo, qui leur donna le nom d'Anican, de celui de son Armateur (90).

Côte de l'Assomption.

La partie du Nord de ces Terres, qu'on a nommée Côte de l'*Assomption*, fut découverte le 16 de Juillet 1708, par Poré, de Saint-Malo, qui lui donna le nom du Vaisseau qu'il montoit. On la croyoit une nouvelle Terre, éloignée d'environ cent lieues à l'Est des nouvelles Isles; mais diverses raisons (91) ont porté l'Auteur à les join-

(90) Les routes tracées dans la Carte, font voir le gisement de ces Terres, par rapport au Détroit de le Maire, d'où sortoit le Jean-Baptiste, lorsqu'il les vit, & par rapport à la Terre des Etats, dont les deux autres avoient eu connoissance avant que de les trouver.

(91) 1°. Les Latitudes observées au Nord & au Sud de ces Isles, & le gisement des parties connues, concourent parfaitement au même point de réunion du côté de l'Est, sans qu'il reste de vuide entre deux. 2°. Il n'y a point de raisons pour estimer cette Côte de l'Assomption à l'Est des Isles d'Anican. Plusieurs Navigateurs en ont porté des jugemens, qui ne s'accordent point, & la diversité des Estimes est toujours une marque d'incertitude 3°. Ce que l'Auteur donne pour convainquant, c'est que suivant la longitude où cette nouvelle Terre étoit placée dans la Carte manuscrite, son Navire auroit dû passer par-dessus; & qu'étant longue d'environ cinquante lieues Est-Sud-Est & Ouest Nord-Ouest, il est moralement impossible qu'aucun Vaisseau n'en eût eu connoissance. Ainsi, conclut-il, on ne peut plus douter que ce ne fut la partie du Nord des Isles nouvelles, dont le temps fera découvrir la partie de l'Ouest, qui est encore inconnue. *Pages* 264, 265.

dre aux autres. Il ne doute pas d'ailleurs que ces Isles ne soient celles que le Chevalier Hawkins découvrit en 1593. Il étoit à l'Est de la Côte des Patagons, vers les cinquante degrés, lorsqu'il fut jetté par une tempête sur la Côte d'une Isle inconnue, le long de laquelle il fit environ cinquante lieues; & la vûe de plusieurs feux lui fit juger qu'elle étoit habitée. Jusqu'ici, on avoit nommé ces Terres, les Isles *Sebald* (92); parce qu'on s'imaginoit que les trois qui portent ce nom, dans les Cartes, étoient ainsi marquées au hasard, faute d'en connoître mieux le nombre: mais le Vaisseau l'*Incarnation*, commandé par Brignon, de Saint-Malo, les reconnut de près, en 1711, en venant de Rio Janeïro, & vit effectivement trois petites Isles d'environ demie lieue de long, rangées en triangle, comme elles le sont dans les Cartes. Il n'en passa qu'à trois ou quatre lieues, sans appercevoir aucune autre Terre, quoique le temps fût très clair; ce qui prouve qu'elles sont séparées des Isles nouvelles, du moins de sept ou huit lieues.

Isles Sebald.

Enfin, la Carte de l'Auteur tient compte, en chiffres romains, des va-

(92) De celui de Sebald de Weert, Hollandois.

FREZIER. 1714.

riations de l'Aiman, dans ces Parages, où sa déclinaison est très considérable au Nord-Est. Elle s'est trouvé de vingt-sept degrés, à l'Est des nouvelles Isles (93).

Revenons, avec M. Frezier, par les trente-cinq degrés de latitude, & les trente-neuf de longitude, d'où les vents d'Est le menerent jusqu'au Tropique du Capricorne. Il y essuya quatre jours de calme, & d'une si grosse pluie, que les cataractes du Ciel lui parurent ouvertes. D'autres vents le firent arriver, le 8 d'Avril, à la vûe de l'Isle de l'Ascension, ou plutôt, de l'*Acencaon*; nom Portugais qu'on lui a conservé, pour la distinguer d'une autre Isle de l'Ascension, qui est par les six degrés vers la Côte de Guinée. Celle-ci est à vingt degrés vingt-cinq minutes de latitude, & trente-deux degrés cinq minutes de longitude, c'est-à-dire, trois degrés plus Ouest qu'elle n'est marquée dans les Cartes (94). Ce n'est proprement qu'un Rocher, d'environ une lieue &

Isle d'Acencaon.

(93) Pages 266 & précédentes.

(94) L'Auteur étant parti de la Conception par soixante-quinze dégrés quinze minutes de longitude, qui répondent aux trois cens trois dégrés cinq minutes du Méridien de Ténérife, au lieu de deux cens quatre-vingt-dix-huit dégrés, qui est celle des Cartes Hollandoises, trouva cette Isle, suivant son Estime, par trente-deux dégrés cinq

demie de long ; très reconnoissable ; du côté du Sud & de l'Ouest, par un Piton de forme un peu conique, & presqu'aussi haut que l'Isle. Du côté de l'Est, elle forme comme deux têtes, qui terminent le Cap. On peut la reconnoître encore mieux par trois Islots, dont l'un qui n'a pas moins d'une lieue & demie de long, est à l'Est-Quart-de-Nord-Est de la grande Isle. Ces trois Islots ont donné lieu à quelques Navigateurs de s'imaginer que l'Isle de l'Ascension & celle de la Trinité étoient la même ; fondés sur ce qui est arrivé à plusieurs Vaisseaux de chercher la derniere dans sa latitude, sans la pouvoir trouver. Mais l'Auteur assure que d'autres l'ont reconnue, en venant des Indes Occidentales, & qu'ils y ont même fait de l'eau dans un Etang. Il reproche au Docteur Halley, de l'avoir supprimée dans sa grande Carte, & d'avoir donné le nom de la Trinité, à l'Isle de l'Ascension, qu'il place, d'ailleurs, dans sa véritable latitude.

Si elle est la même que celle de la Trinité.

On trouve, dans cette Isle, une belle Cascade, qui pourroit fournir de l'eau à toute une Escadre ; mais les

minutes, qui répondent aux trois cens quarante-six degrés quinze minutes.

FREZIER. 1714.

grosses pierres, dont le rivage est bordé, & la violence des vagues, ne permettent pas d'y descendre sans risque : encore l'eau, dont la Mariane eut peine à faire quelques barriques, se corrompit-elle en trois ou quatre jours, ce qui peut faire douter qu'elle vienne de source. Il fallut renoncer au projet de continuer la route, & prendre le parti de relâcher à la Côte du Brésil.

Autres erreurs des Cartes Marines.

Le 20 du même mois, on la découvrit, à douze dégrés cinquante minutes de latitude, & plus loin de l'Ascension, qu'on ne la trouvoit marquée dans les Cartes de Pieter Gooss, Robin, Van-Kenlen, & Loots ; à peu près de la moitié dans les unes, & du tiers dans les autres. L'Auteur compte neuf degrés de longitude de l'Isle au Continent. Quelle devoit être, dit-il, l'erreur des trois Vaisseaux Malouins, qui s'étoient réglés sur les Cartes, en partant de la Conception ? Comme ils avoient pris leur départ cinq ou six dégrés trop à l'Ouest, & que la Côte du Brésil est trop avancée à l'Est d'autant de degrés, ils trouverent au moins deux cens lieues de méprise. Ces erreurs, ajoûte M. Frezier ont toujours été à peu près les mêmes, pour tous les Navires qui ont relâché à la Côte du Brésil ou à l'Isle

de Fernando, en revenant de la Mer du Sud (95).

FREZIER. 1714.

La description de la Baye de Tous les Saints, & celles de Saint Salvador, Capitale du Brésil, dont l'Auteur s'occupa jusqu'au sept de Mai, paroîtront avec honneur dans une autre partie de ce Recueil. Il partit sur la Mariane, en compagnie des trois Malouins, qui forcerent encore de voiles pour la devancer. A l'exception des calmes, qui la retinrent presqu'un mois à petites journées, sa navigation fut heureuse jusqu'au Mardi 10 de Juillet, qu'elle eut la vûe du Pic, d'une des Isles Açores à laquelle cette Montagne a fait donner le même nom. Il est fait en pain de sucre, & si haut, qu'on peut le découvrir, comme celui de Téneriffe, à la distance de trente lieues. L'Auteur le vit de vingt-cinq lieues. Trois jours après, on reconnut l'Isle Saint Michel, environ vingt lieues plutôt qu'on ne s'y attendoit. Pieter Gooff approche trop, & le Flambeau de Mer éloigne trop ces deux Isles. On remar-

Vûe du Pic des Açores.

(95) Le Pere Feuillée, dans sa Préface Critique de ses Observations, prend parti pour le sentiment de Halley; mais M. Frezier paroît se confirmer dans le sien, par l'autorité du Routier Portugais de Manuel Pimentel, qui établit assez bien la distinction des deux Isles. *Réponse à la Préface de Feuillée, ubi suprà, pages* 45 & 46.

FREZIER. 1714.

qua la même erreur, en approchant de celle de *Tercere* (96), où l'on prit le parti de relâcher, dans la crainte que la continuation des calmes n'achevât d'épuiser les vivres.

Supplément à la Description de l'Isle Tercere.

Si la Description de l'Isle Tercere a paru dans un autre Volume de cet Ouvrage, c'est d'après les observations de Linschot & d'autres anciens Navigateurs, qui n'ont pû donner que des lumieres de leur temps, sur des lieux où l'espace de plus d'un siécle doit avoir apporté des changemens considérables. Les remarques de M. Frezier feront un utile supplément.

Cette Isle est assez haute. Elle se fait reconnoître, du côté du Sud, par une langue de Terre basse, qui s'allonge vers l'Est, & par un Cap coupé du côté de l'Ouest, formé par une langue de Terre, qui offre deux Mondrains; enfin, par deux Islots taillés à pic, une lieue à l'Est de ce Cap. Trois Brisans à fleur d'eau sont une autre marque, à demie lieue au Sud-Sud-Est de ces deux Islots. Les uns & les autres sont mal placés, dans le Flambeau (97) de Mer.

Avis pour le mouillage.

Le Samedi, 14 de Juillet, la Ma-

(96) L'Auteur la nomme *Terciere*.
(97) Page 282.

riane mouilla dans la Rade de la Ville d'Angra, ſur vingt braſſes d'eau, fond de ſable gris, coquillage pourri & petit corail blanc (98). Elle ſalua la Ville de neuf coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup. Le lendemain, elle ſe trouva tellement engagée dans des pierres, qu'elle fut obligée de ſe rendre au mouillage ordinaire, près de la porte de la Ville, où ſont l'Aiguade & le Quai (99).

FREZIER. 1714.

Situation de la Ville d'Angra.

Angra eſt ſituée au bord de la Mer, vers le milieu de la partie du Sud de Tercere, au fond d'une petite Anſe, formée par une langue de Terre fort haute, qui ſe nomme *Mont Bréſil*. L'Auteur ne croit pas que ce petit Port mérite un autre nom que celui d'Anſe. Il eſt couvert depuis l'Eſt juſqu'au Sud-Oueſt. Il n'a pas plus de quatre cables de large, & peut-être pas deux de bon fond, où l'on puiſſe être en ſûreté dans toute autre ſaiſon que la plus

(98) L'Auteur fait remarquer ſa poſition, comme un avertiſſement pour l'éviter, parce que le fond y eſt mêlé de groſſes pierres; elle avoit le Cap de Saint Antoine, au Sud-Oueſt Quart d'Oueſt, la Cathédrale au Nord-Oueſt Quart de Nord, les deux Iſlots à l'Eſt Sud-Eſt, & le Fort Saint Sebaſtien, au Nord Nord-Oueſt.

(99) On y avoit le Fort Saint Sebaſtien, au Sud, ou Eſt Quart d'Oueſt, & celui de Saint Antoine, au Nord-Quart de Nord-Eſt, ſur treize braſſes d'eau, fond de ſable noirâtre & vaſeux, à diſtance de Terre d'un bon cable.

FREZIER. 1714.

belle partie de l'Eté. Il n'y regne alors que de petits vents, depuis l'Oueſt au Nord-Nord-Oueſt ; mais auſſi-tôt que l'hyver commence, on y eſt expoſé à de ſi rudes tempêtes, que la plus courte reſſource eſt de mettre à la voile, lorſqu'on voit dans l'air quelque apparence de mauvais temps. Une longue expérience ne permet pas aux Habitans de s'y tromper.

La haute Montagne ſe couvre alors & s'obſcurcit, & quelques jours auparavant, les Oiſeaux viennent croaſſer autour de la Villle (1). Les Navigateurs, qui ſe trouvent dans la néceſſité de ne pas quitter la Rade, abandonnent leurs Vaiſſeaux, ou mettent les petits Bâtimens à terre, au pied du Fort Saint Sebaſtien, & ſe retirent dans la Ville juſqu'à la fin de l'orage. Au mois de Septembre 1713, ſept Bâtimens périrent à la vûe d'Angra, ſans qu'on pût ſauver un ſeul homme des Equipages qui ſe trouvoient à bord (2).

Fortifications du Port.

Quelque mauvais que ſoit ce Port, les Portugais ont apporté beaucoup de ſoin à le fortifier. Ils ont fait une triple batterie, preſqu'à fleur d'eau, ſur le Cap le plus avancé à droite, en entrant, qui eſt celui de Saint Antoine.

(1) Page 284. (2) *Ibidem.*

Frezier. 1714.

Elle est continuée ensuite de bonne Maçonnerie, le long de la Côte, jusqu'à la Citadelle, avec des Redans, & de petits Moineaux, qui la flanquent sans beaucoup de nécessité ; car les Rochers la rendent inaccessible aux Chaloupes. Pour conserver une communication, de la batterie de Saint Antoine à la Citadelle, on a fait, le long de la Montagne, un boyau traversé par une petite crevasse, qu'on passe sur un Pont défendu par deux Redoutes, au milieu desquelles est une Chapelle de Saint Antoine, avec une bonne Fontaine. Les batteries de la Côte se joignent au dehors de la Citadelle, qui viennent jusqu'au bord de la Mer.

Citadelle nommée Castello de San-Juan.

La Citadelle même que les Portugais nomment *Castello de San-Juan*, est située au pied du Mont Brésil, qu'elle enferme par l'enceinte du corps de la place, du côté de l'Ouest, & par les dehors, du côté du Port. Ces dehors, qu'on pourroit nommer une continuation d'enceinte, quoique sans fossés, serviroient peu, dans un siége par terre & par mer. Un Vaisseau mouillé sur cinquante brasses, au Sud-Est Quart-de-Sud, les rendroit presqu'inutiles, en les battant de revers. Mais le haut Fort n'a pas ce défaut. Il est assez bien

Haut Fort.

FREZIER. 1714.

planté, bien conduit, & bâti de bonne Maçonnerie sur un Rocher, dans lequel on a creusé un fossé de quatre à cinq toises de profondeur, & large de dix à douze. Dans le fond de ce fossé, le long de l'escarpe, on voit un rang de Puits, de deux à trois toises en quarré, & de dix à douze pieds de profondeur; si proches les uns des autres, qu'ils ne sont séparées que par une traverse du même Rocher, épaisse de deux à trois pieds. Au-devant de la Courtine, où est la porte, ces rangs de Puits sont triplés, & s'avancent à quatre ou cinq toises de la contrescarpe. La profondeur du fossé, le renfort des Puits, la hauteur des murailles, & la solidité de leur Maçonnerie, font penser aux Portugais que leur Château est imprenable. Les Espagnols y ont soutenu contr'eux trois ans de siége, jusqu'à l'arrivée de six mille François, qui les forcerent d'abandonner la Place, & de se sauver par Mer, où ils furent pris (3).

Jugement de l'Auteur.

M. Frezier ne s'en forma pas une meilleure idée de cette Forteresse, qui n'a, dit-il, pour tout dehors, qu'un petit Fer à cheval du côté du Port, & un petit chemin couvert, aujourd'hui sans palissade, dont le glacis, à l'angle sail-

(3) *Ibidem.*

lant du Bastion, vers la Ville, est si roide, qu'on pourroit facilement s'en servir comme d'un Rideau, pour gagner le fossé à la sape ; d'autant plus qu'il est presque tout de terre rapportée, & que le Rocher, au-dessous paroît fort traitable. Ensuite le fossé n'est défendu que par trois pieces de canon, parce que les flancs du Bastion sont si petits, qu'ils ne peuvent en contenir davantage. A l'entrée du Fort, sous le Rampart, est un assez beau Corps-de-Garde & bien vouté, mais que l'Auteur ne croit pas à l'épreuve de la bombe. L'unique souterrain est le Magasin à poudre. Il y a, dans le Château, deux belles Citernes ; & l'on peut encore tirer de l'eau de la Fontaine de Saint Antoine, qui est au Mont Brésil, où l'on ne peut aller qu'en passant par le Fort, parce que la Côte de l'Ouest est bordée de batteries à peu près comme celle de l'Est, & que la partie du Sud est escarpée en falaises inaccessibles. Aussi le Fort n'a-t-il de ce côté là, qu'une simple clôture. Sur le haut du Mondrain de l'Est, on voit deux Tours nommées *Facha*, où l'on entretient sans cesse une Sentinelle, pour découvrir les Vaisseaux qui approchent de l'Isle, & pour marquer leur nombre, par

Autres Ouvrages d'Angra.

FREZIER. 1714.

celui des Pavillons qu'il montre successivement.

A l'égard du corps de la Place, elle est revêtue d'une chemise de bonne Maçonnerie, sur laquelle est un Parapet de même matiere, & de six ou sept pieds d'épaisseur. La défense des Bastions est rasante, on y compte environ vingt piéces de canon; & le Magasin contient, dit-on, quatre mille armes.

Fort Saint Sebastien.

Le Château de San-Juan n'ayant été bâti par les Espagnols, à l'Ouest du Port, que pour commander à la Terre, les Portugais ont élevé ensuite, du côté de l'Est, un petit Fort nommé Saint Sebastien, pour dominer sur la Rade. C'est un quarré de Maçonnerie, d'environ soixante toises de face, qui a son entrée du côté de la terre, avec un petit fossé; & du côté de la Mer, une batterie en angle saillant au-devant de la courtine, défendue par les faces des petits Bastions. Au-dessous de celle-ci, à fleur d'eau, on en voit une autre, disposée suivant le contour du Rocher, qui bat très avantageusement dans la Rade & dans le Port. Toutes les batteries, sur-tout celle de Saint Antoine, sont bien garnies d'Artillerie, mais en mauvais ordre. On y

FREZIER. 1714.

compte plus de deux cens piéces de canon de fer, & une vingtaine de fonte. Pour la garde de cette place, le Roi de Portugal entretient ordinairement deux cens hommes, dont la paye n'est que d'environ trente-six livres de monnoie de France. Aussi paroissent-ils fort misérables ; mais l'Isle peut fournir, au besoin, six mille hommes capables de porter les armes, suivant le dénombrement qui s'en fit lorsqu'ils s'assemblerent, pour s'opposer à la descente de M. du Guay-Trouin, qui se présenta devant l'Isle, & qui prit ensuite celle de Saint George (4).

Artillerie & Garde de la Place.

Quoique Tercere soit la meilleure des Açores, les Habitans d'Angra sont fort pauvres. Ils n'ont pas d'autre Commerce, que celui du bled, & d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Lisbonne. Mais la rareté de l'argent ne les a point empêchés d'orner beaucoup leur Ville. Les Maisons n'ont qu'un étage. Elles sont plus propres au-dehors que riches en meubles. Les Eglises y sont d'un goût qui tient du grand, par les beaux Perrons, les Plates-formes, & les Corrydors qui en préparent l'entrée, particuliérement la Cathédrale, qui se nomme, en langage du Pays, la *Sé*,

Description de la Ville d'Angra.

(4) Page 287.

FREZIER. 1714.

ou *San-Salvador*. Les plus belles du second ordre font celles des Cordeliers ou de Saint François, & celle des Jésuites, dont la Maison s'éleve au-dessus de tous les autres Bâtimens de la Ville. Il y a deux autres Couvens de moindre apparence. A quatre Couvens d'Hommes, répondent quatre Couvens de Femmes ; sans parler d'un grand nombre de Chapelles (5). Quoique la Ville ne soit pas dans un plan bien égal, ni percée réguliérement, elle est agréable, & rafraîchie par quelques bonnes Fontaines qui sont distribuées dans chaque Quartier. Un ruisseau, qui la traverse, sert à plusieurs Moulins, dont la plûpart sont au-dessus des murs. On y voit aussi un ancien Fort, que le voisinage des Moulins a fait nommer *Forte dos Moinhos*, & qu'on appelle quelquefois *Caza da Polvora*, parce qu'il sert aujourd'hui de Magazin à poudre. C'est un quarré de Maçonnerie, de quinze toises de face, flanqué, à l'Antique, d'une demie Tour sur le milieu de chaque côté. De-là, on découvre toute la Ville ; & le mélange de Terre, de Mer, d'Edifices & de verdure, forment une perspective fort riante.

(5) Page 289.

Du côté de la Campagne, la Ville est d'ailleurs sans enceinte, & sans aucune fortification détachée. On pourroit y venir par terre, en débarquant à *Porto Judeo*, ou à *Saint Martin*, qui en sont à deux ou trois lieues, à l'Est & à l'Ouest, & où le mouillage est bon, avec peu de défense. Mais le Roi de Portugal tire si peu d'avantage de ces Isles, que l'Auteur n'en trouve pas la possession digne d'envie. Elles ne produisent rien de plus recommandable qu'un peu de blé, & quantité de ces Oiseaux qu'on nomme Canariens, ou Sereins. Quoiqu'ils y soient plus petits que ceux qu'on éleve en France, ils ont la voix incomparablement plus forte.

Elle peut être attaquée par Terre.

Après avoir fait de l'eau, du bois, de la farine & & du vin, avec quelques provisions de Bœufs, de Volailles & de Légumes, la Mariane remit en Mer le 18 de Juillet. L'Isle de Saint Michel, dont elle eut la vûe le 20, parut, au Sud-Est, comme divisée en deux Isles, au milieu desquelles on voyoit plusieurs petits Mondrains qu'on auroit pris pour des Islots, si l'on n'avoit sçu qu'elles étoient contigues, par une Terre basse, qui est noyée lorsqu'on la voit de quatre lieues au large. On fit

Observations sur les Basses de cette Mer.

FREZIER. 1714.

voile, à l'Eſt, à la diſtance de dix ou douze lieues de la Pointe du même côté, ſans craindre une Baſſe que les Cartes marquoient ſur cette route, à dix ou douze lieues de cette Pointe : ſur quoi l'Auteur obſerve, qu'on ſe ſeroit bien gardé de cette manœuvre, ſi l'on n'eût appris d'un Capitaine Portugais, fort expérimenté, que de toutes les Baſſes, qui ſe trouvent ſur les Cartes autour des Açores, il n'y a que celle des Formigas, qui ſoient entre Sainte Marie & Saint Michel. Les autres ne ſont proprement que des hauts-fonds, ſur leſquels on ne trouve pas moins de quarante ou cinquante braſſes d'eau. Mais le Capitaine avoit averti que dans ces endroits la Mer étoit beaucoup plus agitée. Il n'exceptoit pas même les trois ou quatre Baſſes marquées à l'Oueſt, environ ſoixante lieues au large, ſur leſquelles on trouve beaucoup de Poiſſon que les Inſulaires vont pêcher tous les jours. On peut l'en croire, ajoûte M. Frezier, d'autant plus que le Docteur Halley les a ſupprimées dans ſa Carte ; ce qu'il n'a pu faire ſans de fortes raiſons, puiſqu'il ne s'agit pas moins que de la perte des Vaiſſeaux qui la ſuivroient avec confiance (6).

Témoignage d'un Capitaine Portugais.

(6) Page 290.

Le

Le Capitaine Portugais assuroit encore, que lui-même & les Capitaines Portugais, qui vont chaque année au Brésil, s'étoient convaincus, dans tous leurs Voyages, que sous la Ligne, vers le Nord du Cap Saint Augustin, il n'y a aucune des saletés qu'on trouve marquées dans les Cartes, à l'exception du *Pennon de S. Pedro*, qui est un Rocher à peu près rond, élevé hors de l'eau d'environ cinquante à soixante brasses, & qui n'ayant pas moins de quatre cablures de diamétre, se fait remarquer à quatre ou cinq lieues de distance. Mais outre cette facilité de le voir, il est d'autant moins dangereux, qu'en faisant sonder à l'entour, on a vérifié (7) qu'il n'y a point de fond.

Des vents favorables qui commencerent à *mi-Canal* des Açores & de la Terre-ferme, firent arriver la Mariane à l'embouchure du Détroit de Gibraltar, le 31 de Juillet, sans aucune erreur sensible; d'où M. Frezier conclut que ces Isles sont bien situées dans le grand flambeau de Mer. En passant dans le Détroit, il entendit plusieurs coups de canon de Ceuta, assiégée de-

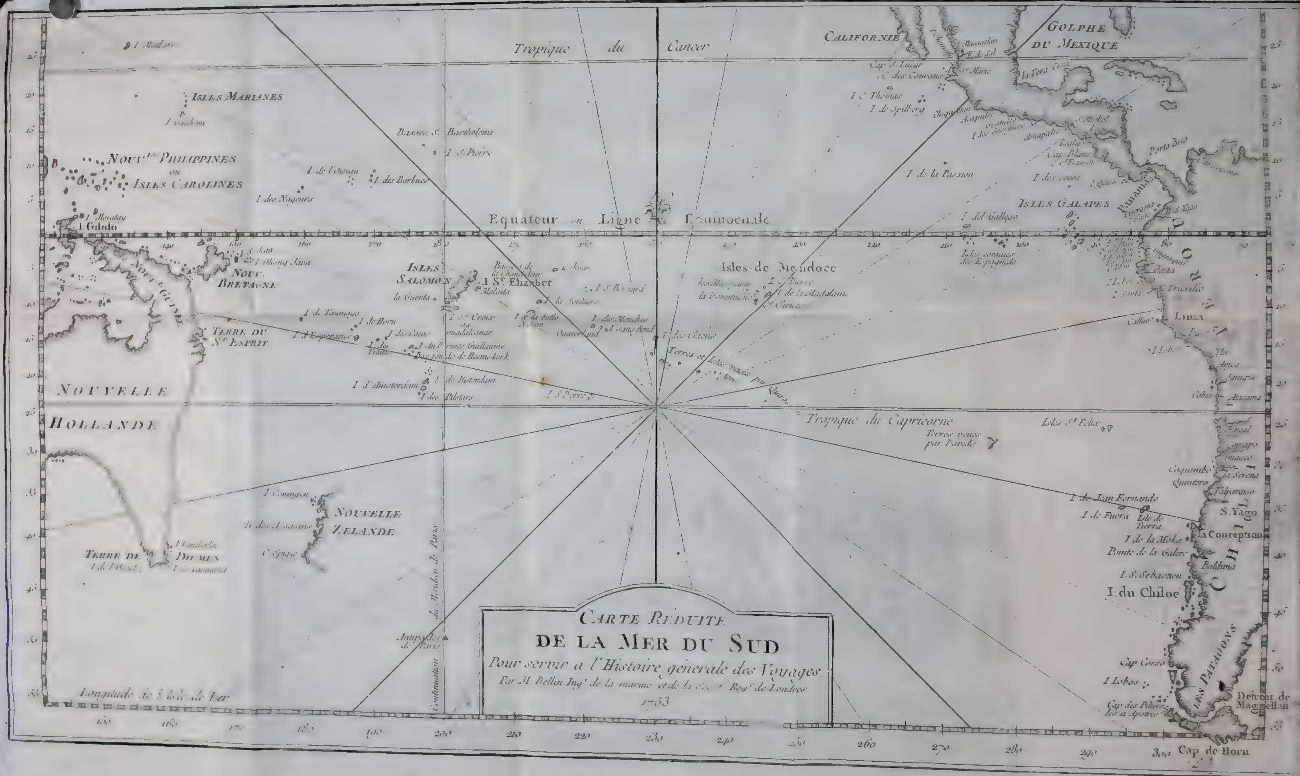
(7) Pages 289 & 290.

FREZIER. 1714.

puis plus de trente ans par les Maroquins ; & vers le soir, il découvrit les feux de leur Camp. Enfin, le 17 d'Août, il entra heureusement dans le Port de Marseille (8).

(8) Page 291.




CARTE REDUITE
DE LA MER DU SUD
Pour servir a l'Histoire generale des Voyages.
1753
Tropique du Cancer
Tropique du Capricorne
CALIFORNIE
GOLPHE DU MEXIQUE
ISLES MARIANES
ISLES CAROLINES
ISLES SALOMON
NOUV. BRETAGNE
TERRE DU St. ESPRIT
NOUVELLE HOLLANDE
NOUVELLE ZELANDE
ISLES GALAPES
Isles de Mendoce
Lima
S. Yago
la Conception
I. du Chiloe
Cap de Horn
Detroit de Magellan
Tome XI. No. 9

§. IX.

VOYAGE
DE GEORGE ANSON,
Autour du Monde par le Sud-Oueſt.

INTRODUCTION.

LES motifs de cette fameuſe Expédition ayant été les mêmes, qui avoient conduit tant de fois les Anglois à la Mer du Sud, c'eſt-à-dire, l'eſpérance d'affoiblir l'Eſpagne, en attaquant cette Couronne à la principale ſource de ſes forces, il ſeroit inutile d'entrer dans un nouveau détail de Politique, qui appartient moins au Recueil des Voyages qu'à l'Hiſtoire Générale de l'Europe. Mais on peut remarquer, ſans offenſe, qu'il y a peu d'entrepriſes de cette nature, qui ayent été publiées avec plus d'éclat, & que l'Ecrivain du Journal (9) ſemble avoir

(9) C'eſt M. Walter, Aumônier de l'Eſcadre. Sa Préface eſt une piece étudiée, dans laquelle il s'efforce d'inſpirer le goût des mêmes entrepriſes à tous les Anglois. Il a joint à ſon récit, un grand nombre de Cartes & de Plans, dreſſés ſur les Obſervations de ſon Chef. La traduction de ſon Ouvrage, qui avoit paru d'abord en Hollande, a été réimprimée à Paris, avec des corrections qui la rendent plus exacte, & une extrême propreté dans toutes les parties de l'exécution Chez de Lormel, 1750, *in*-12, 4. vol.

INTRODUCT. rapporté toutes ſes vûes à l'honneur de ſa Nation. Cependant, ceux qui en ont pris occaſion de traiter ſon Ouvrage de Roman, n'ont pû faire tomber ce reproche que ſur quelques Deſcriptions affectées, ou ſur un petit nombre de raiſonnemens & de conjectures, qui paroiſſent venir de l'orgueil du triomphe. Les ſoupçons ne peuvent tomber ſur la vérité des faits, dans un récit dont tous les Témoins exiſtent encore, & contre lequel on n'a point appris, juſqu'à préſent, que perſonne ait reclamé. Ainſi, faiſant profeſſion de ne s'attacher qu'à la partie hiſtorique, on ne balance point à donner cet Extrait pour un des plus curieux & des plus inſtructifs qui ayent paru dans ce Recueil.

Départ & forces de l'Eſcadre Angloiſe.

L'Eſcadre Angloiſe mit à la voile le 18 Septembre 1740; compoſée (10)

(10) Les Vaiſſeaux étoient le Centurion, de ſoixante pieces de canon, & de quatre cens hommes d'Equipage, commandé par M. Anſon, Chef d'Eſcadre; le Gloceſter, de cinquante pieces, & de trois cens hommes, commandé par Richard Norris; le Severe, de même force que le Gloceſter, ſous les ordres d'Edouard Legg; la Perle, de quarante pieces de canon, & de deux cens hommes, commandé par Mathieu Mitchel; le Wager, de vingt-huit pieces, & de cent ſoixante hommes, ſous le commandement de Dandy Kidd. La Chaloupe, nommée le Tryal, étoit de huit pieces, & de cent hommes, commandée par Jean Murray. Les deux Navires d'avitaillement étoient des Pinques; la plus grande, de quatre cens tonneaux;

ANSON. 1740.

de cinq Vaiſſeaux de guerre, une Chaloupe armée, & deux Bâtimens de tranſport pour les vivres. Divers embarras, qui ont peu de rapport à cette expédition, & l'obſtacle continuel des vents contraires, lui firent employer quarante jours, pour ſe rendre à l'Iſle de Madere (11), quoique ſouvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. M. Anſon apprit du Gouverneur de cette Iſle qu'on y avoit vû depuis quelques jours, à peu de diſtance des Côtes, ſept ou huit Vaiſſeaux de Ligne, qu'on avoit pris pour des François ou des Eſpagnols. Il ne douta point que cette Flotte ne fût deſtinée à traverſer ſon entrepriſe, & la ſuite des événemens le convainquit que c'étoit la fameuſe Eſcadre Eſpagnole,

Elle eſt menacée par la Flotte Eſpagnole de Dom Pizarro.

& l'autre, de la moitié de cette charge. Outre l'Equipage de ces Navires, il y avoit, à bord de l'Eſcadre, quatre cens ſoixante-dix Invalides & Soldats de Marine, commandés par le Lieutenant Colonel Crachrode. La ſanté du Capitaine Norris l'ayant obligé à Madere, d'abandonner ſon Emploi, il fut remplacé par le Capitaine Mitchel, qui le fut par le Capitaine Kidd; & le Capitaine Murray ayant ſuccédé ſur le Wager au Capitaine Kidd, le commandement du Tyral fut donné au Lieutenant Chaap. *Voyage d'Anſon, Tome I, pages* 35 *&* 45.

(11) L'Auteur remarque qu'il trouva la longitude Occidentale de Madere, à compter de Londres, entre dix huit degrés trente minutes, & dix neuf degrés trente minutes, quoique les Cartes la placent dans le dix-ſeptiéme degré.

ANSON. 1740.

qui étoit commandée par Dom Joſeph Pizarro. Mais, loin de nuire aux Anglois, elle ne cauſa de chagrin qu'à ceux qui l'avoient armée dans cette vûe (12).

Rendez-vous donné dans l'Iſle Sainte Catherine.

Saint Jago, une des Iſles du Cap Verd, étoit le premier rendez-vous que M. Anſon avoit donné aux Vaiſſeaux de ſon Eſcadre, ſi quelque accident venoit à les ſéparer ; mais en partant de Madere, le 3 de Novembre, il conſidera que la ſaiſon étoit déja fort avancée ; & pour ne pas s'expoſer à de nouveaux retardemens, il nomma, au lieu de Saint Jago, l'Iſle de Sainte Catherine, ſur la Côte du Bréſil. En faiſant route vers cette Iſle, les Anglois obſerverent que la direction des vents aliſés différoit beaucoup de celle qu'ils avoient cru leur trouver, quoiqu'ils euſſent fondé leur attente ſur le ſentiment de tous les Auteurs qui ont traité de ces vents,

Différences dans la direction des Vents aliſés.

(12) Après avoir eſſuyé toutes ſortes de deſaſtres, pendant cinq ou ſix ans, un ſeul de ſes Vaiſſeaux, nommé l'Aſie, rentra au Port de la Corogne en 1746. On trouve ici la plûpart des Avantures de cette malheureuſe Flotte, ſur tout la conſpiration d'un Indien, nommé Orellana, qui étant à bord de l'Aſie, avec dix ou onze de ſes Compagnons, entreprit de ſe rendre Maître du Vaiſſeau, tua un grand nombre d'Eſpagnols, & périt les armes à la main. *Tome I, Chapitre III.*

& ſur l'expérience des Navigateurs (13).

Le 20 de Novembre, après avoir congedié un des Navires d'Avitaillement, qui fut pris par les Eſpagnols en voulant ſe rendre aux Barbades, les Capitaines de l'Eſcadre repréſenterent au Commandant qu'ils avoient quantité de Malades à bord. On n'y trouva point d'autre remede, que de faire ſix ouvertures à chaque Vaiſſeau, pour donner plus de paſſage à l'air ſous les Ponts; d'où l'Auteur prend occaſion de faire ſentir, par des réflexions fort juſtes, combien il eſt important de veiller à la conſervation de la vie & de la ſanté des gens de Mer, & d'encourager ceux qui

(13) Le Docteur Halley, dans ſon Traité des Vents aliſés, qui regnent dans la Mer d'Ethiopie, & dans l'Océan tlantique, dit que depuis le vingt-huitiéme juſqu'au dixiéme degré de latitude Septentrionale, il regne généralement un vent frais de Nord-Eſt, qui, du côté de l'Afrique, va rarement plus à l'Eſt que l'Eſt Nord-Eſt, ou plus au Nord que le Nord-Nord Eſt: mais que du côté de l'Amérique le vent eſt tant ſoit peu plus Oriental, quoique de ce côté même, il ſaute fréquemment d'un ou de deux rhumbs au Nord. Il ajoûte que depuis le dixiéme degré juſqu'au quatriéme de latitude Septentrionale, il regne des calmes & des travades, & que depuis le quatriéme degré juſqu'au trentiéme de latitude Méridionale, les vents ſoufflent preſque toujours entre le Sud & l'Eſt. Les Anglois de l'Eſcadre comptoient ſur cette Doctrine; mais ils éprouverent les différences ſuivantes: quoique le vent fût Nord-Eſt vers le vingt-huitiéme degré de latitude Septentrionale, cependant depuis le vingt-cinquiéme juſqu'au dix-huitiéme degré de la même latitude, il ne paſſa

ANSON. 1740.

proposent de nouvelles méthodes pour rafraîchir & purifier l'air dans les Vaisseaux (14).

Banc d'Abrolhos. Les Anglois le sondent.

Après avoir passé la Ligne, le 28 de Novembre, à vingt-sept degrés cinquante-neuf minutes de longitude Occidentale de Londres, on se trouva le 10 du mois suivant au bord du fameux Banc, que la plûpart des Cartes nomment Abrolhos, plus dangereux apparemment vers le milieu, mais qui l'est

pas une seule fois Est vers le Nord, & il resta presque toujours vers le Sud. A la vérité, depuis le dix-huitiéme degré jusqu'au sixiéme & vingt minutes, il fut au Nord de l'Est, mais pas entiérement, ayant tourné pendant quelque temps à l'Est Sud Est. De-là, environ jusqu'à la hauteur de quatre degrés quarante-six minutes de la même latitude, il fut très-variable. Il venoit tantôt du Nord Est, se tournoit ensuite au Sud-Est, & souvent il faisoit calme tout plat, avec un peu de pluie & des éclairs. Ensuite il resta presque toujours variable entre le Sud & l'Est, jusqu'à sept degrés trente minutes de latitude Méridionale, & se maintint après cela entre le Nord & l'Est, jusqu'à quinze degrés treize minutes de la même latitude; puis fut Est & Sud Est jusqu'à vingt & un degrés trente-sept minutes. Mais après cela, même jusqu'à la latitude de vingt-sept degrés quarante-quatre minutes, il ne souffla pas une seule fois entre le Sud & l'Est, quoiqu'il parcourût tous les autres points du Compas. Mais comme l'Escadre n'étoit guéres éloignée des Côtes du Brésil, cette proximité sert peut-être d'explication au dernier point. L'Auteur croit ici ces observations fort importantes, non seulement pour tenir les Navigateurs en garde, mais encore pour contribuer à terminer le grand différend sur la cause des Vents alisés & des Moussons. *Pages 93 & précédentes.*

(14) *Ibid.* pages 95 & suivantes.

ſi peu, à trente-ſix degrés trente minutes de longitude, & à vingt de latitude Méridionale, qu'on n'y trouva pas moins de trente-ſept braſſes de fond. Elles allerent enſuite en augmentant, juſqu'à quatre-vingt-dix; & le fond ſe déroba tout d'un coup à la ſonde, quoique la ligne fût de cent cinquante braſſes. Suivant les Eſtimes, on étoit alors à quatre-vingt lieues (15) du Cap Frio. Au-de-là du ſeiziéme degré de latitude Méridionale, l'Eſcadre tomba dans un Courant violent qui alloit vers le Sud, & qui ſuivant la Côte du Bréſil, s'étendoit même juſqu'au Midi de la Riviere de Plata. Il faiſoit quelquefois juſqu'à trente milles en vingt-quatre heures; & l'on vérifia même que dans cet intervalle, il en avoit fait une fois quarante. L'Auteur obſerve que s'il eſt cauſé, comme il y a beaucoup d'apparence, par le mouvement de l'eau, qui, pouſſée ſur la Côte du Bréſil par le vent aliſé de la Mer d'Ethiopie, cherche à s'échapper, on peut ſuppoſer naturellement que la direction en eſt déterminée par le giſement de la Côte; & cette remarque ſerviroit d'autant mieux à l'explication de tous les autres Courans,

Courans & leur explication.

(15) Dans tout cet Extrait, les lieues ſont de vingt & un degrés.

ANSON. 1740.

qu'on n'en connoît pas de considérables à une grande distance des terres ; & si l'on pouvoit la poser pour principe, il seroit toujours facile de corriger l'Estime par la latitude observée (16).

Les Anglois arrivent à l'Isle Sainte Catherine.

Les maladies qui se faisoient ressentir, sur tous les Vaisseaux de l'Escadre, & qui sont ordinaires dans ces Climats chauds, étoient des fiévres ardentes ; mal terrible, non-seulement dans ses premiers symptomes, mais dans ses restes mêmes, qui sont très-souvent mortels pour les Convalescens. Ils en conservent ordinairement une dyssenterie opiniâtre, & des Tenesmes qui les empêchent long-temps de reprendre leurs forces. Ce désordre croissant de jour en jour, les Anglois se crurent fort heureux, le 18 de Décembre, d'avoir découvert la terre du Brésil, la Côte, qui paroît haute & montueuse, court entre l'Ouest & l'Ouest-Sud Ouest. On apperçoit, à la distance d'environ dix lieues, un Pays plus bas, qui s'étend vers l'Ouest-Sud-Ouest, & qu'on reconnoît bien-tôt pour l'Isle de Sainte Catherine. Les Anglois passerent entre sa Pointe Septentrionale & celle d'une Isle voisine, qui se nomme Alvoredo. Ils lais-

(16) *Ibid*, page 103.

ANSON, 1740.

ferent tomber l'ancre ſur douze braſſes, à trois milles de la premiere & ſix de l'autre. Deux Forts, qu'ils apperçurent devant eux, leur parurent deſtinés à fermer le paſſage entre l'Iſle Sainte Catherine & le Continent. Avec le ſecours d'un Pilote Côtier, qu'ils demanderent au Gouverneur, ils allerent mouiller ſur cinq braſſes & demie dans une Baye du Continent, large & commode, que les François appellent *Bon-Port.* Le lendemain ils remirent à la voile, pour ſe placer au-de-là des deux Forts, qui ſe nomment Santa Cruz & Saint Juan. Dans cette poſition, ils ſe promirent, des Portugais, tous les ſecours qu'ils pouvoient attendre d'une Couronne amie de l'Angleterre.

Deſcription de cette Iſle.

Les changemens qui ſont arrivés dans l'Iſle de Sainte Catherine, depuis les deſcriptions que d'autres Voyageurs en ont publiées, portent l'Auteur à rendre compte de ſes Obſervations, en faveur des Vaiſſeaux Anglois qui peuvent y toucher en faiſant voile à la Mer du Sud. Cette Iſle, ſi l'on en croit les Habitans, n'eſt large que d'environ deux lieues; mais elle en a neuf de longueur. Sa ſituation eſt à quarante-neuf degrés quarante-cinq minutes de longitude Occidentale de Londres. Elle s'étend depuis

ANSON. 1740.

quarante-sept degrés trente-cinq minutes, jusqu'au vingt-huitiéme degré de latitude Méridionale. Quoique les terres en soient hautes, on ne la découvre pas aisément à la distance de dix lieues, parce que, dans cet éloignement, elle est obscurcie par le Continent du Brésil, dont les Montagnes sont extrêmement hautes; mais à mesure qu'on en approche, on la distingue sans peine, à plusieurs petites Isles entre lesquelles elle est située, & qui s'étendent à l'Est. La meilleure entrée du Port est entre la Pointe & l'Isle Alvoredo, où les Vaisseaux peuvent hardiment pénétrer, avec le seul secours de la sonde. M. Frezier, suivant la remarque de l'Auteur, a donné un Plan de l'Isle Sainte Catherine, de la Côte voisine & des petites Isles d'alentour; mais il s'est trompé en donnant, à l'Isle d'Avoredo, le nom d'Isle de Gal; la derniere de ces Isles étant sept ou huit milles au Nord-Ouest de l'autre, & d'ailleurs beaucoup plus petite. Il désigne, par le nom d'Alvoredo, une Isle située au Midi de Sainte Catherine. Il oublie l'isle de Masaquura. Son Plan est d'ailleurs exact.

L'entrée du Port, du côté du Nord, a de largeur environ cinq milles. Il

eſt à huit milles de l'Iſle Saint Antoine, & la direction, depuis ſon entrée jusqu'à cette Iſle eſt Sud-Sud-Oueſt demi-Quart à l'Oueſt. Vers le milieu de l'Iſle, il eſt reſſerré par deux Pointes, qui forment un Canal d'un quart de mille. Pour défendre ce paſſage, on avoit commencé à conſtruire une batterie ſur la Pointe, du côté de l'Iſle. Mais cet ouvrage paroît inutile, dans un Canal, qui n'ayant que deux braſſes de profondeur, ne peut recevoir des Bâtimens capables de former une attaque. D'ailleurs, le paſſage ordinaire, au Nord de l'Iſle, eſt ſi large & ſi ſûr, qu'une Eſcadre y peut toujours entrer malgré les Forts, quand le vent vient de la Mer. Outre la Batterie de la Pointe, on avoit commencé à conſtruire trois autres Forts pour défendre l'entrée du Port. Le premier, nommé le Saint Juan, eſt ſur une Pointe de Sainte Catherine, du côté de l'Iſle aux Perroquets; le ſecond, en forme de demie lune, eſt ſur l'Iſle de Saint Antoine, & le troiſiéme, qui a l'air d'une Fortereſſe réguliére, eſt ſur une Iſle peu éloignée du Continent. C'eſt la réſidence du Gouverneur.

ANSON. 1740.

Ses Productions

Le terroir de Sainte Catherine eſt

ANSON. 1740.

ſi fertile, que de lui-même il produit des fruits. Il eſt couvert d'une forêt d'arbres toujours verds, mais entremêlés de ronces, d'épines & d'arbriſſeaux, qui forment enſemble un fourré ſi épais, qu'il n'eſt pas poſſible de le traverſer. On y trouve néanmoins quelques ſentiers, que les Habitans ont ouverts pour leur commodité. Ces paſſages, & quelques terres défrichées, ſur le bord de la Mer, du côte qui regarde le Continent, ſont les ſeuls endroits de l'Iſle qui ſoient découverts. Les Bois, compoſés d'arbres & d'arbuſtes aromatiques, y rendent une odeur charmante; mais, dans les lieux où la terre eſt libre, les fruits & les plantes de tous les autres Pays croiſſent preſque ſans culture. Auſſi n'y manque-t-on point d'Ananas, de Pêches, de Raiſins, d'Oranges, de Limons, de Citrons, de Melons, d'Abricots, ni de Bananes. Les Oignons & les Patates, qui s'y trouvent dans la même abondance, ſont d'un ſecours extrême pour les Vaiſſeaux. On vante moins les autres vivres. Ce ſont quelques chétifs Bœufs, qui reſſemblent à des Bufles, mais dont la chair eſt molaſſe & d'un goût déſagréable; ce qui vient apparemment des Calbaſſes ſau-

vages, qui leur ſervent de nourriture. Les Faiſans, qu'on y peut prendre en grand nombre, ſont auſſi d'un goût moins délicat que les nôtres. Cependant le Port fournit différentes ſortes de Poiſſons exquis, dans quantité de petites Anſes ſabloneuſes, où la ſenne ſe tire facilement.

ANSON, 1740.

Eau & Climat de Sainte Catherine.

L'eau de l'Iſle, comme celle de la Terre-ferme qui ſe préſente vis-à-vis, eſt d'une bonté admirable, qui ſe conſerve fort bien ſur Mer. Pendant les premiers jours, elle travaille dans les Barques, avec une puanteur inſupportable, & d'abord elle ſe couvre d'une écume verdâtre; mais bien-tôt cette écume ſe précipitant au fond, l'eau devient fort douce & fort claire. Les François, qui dans leurs Voyages à la Mer du Sud, pendant le regne de la Reine Anne, mirent cette Aiguade en réputation, ſe fourniſſoient ordinairement d'eau & de bois dans la Baye de Bon-Port, du côté du Continent: mais elle n'eſt excellente, que pour les Vaiſſeaux qui n'y doivent pas faire un long ſéjour. L'Eſcadre Angloiſe fit de l'eau dans l'Iſle même de Sainte Catherine, vis-à-vis celle de Saint Antoine. A l'égard du Climat, on peut s'imaginer que les Bois & les Montagnes, dont

ANSON. 1740.

le Port eſt environné, ſont un grand obſtacle au mouvement de l'air. D'un autre côté, les vapeurs qui s'élevent d'un Sol fort gras, & d'une prodigieuſe quantité de végétaux de toute eſpece, ſont aſſez épais pour couvrir l'Iſle, pendant toute la nuit & pendant une partie de la matinée, d'un brouillard qui ne ſe diſſipe que par la force du Soleil, ou par celle de quelque vent de Mer qui le chaſſe. Les Anglois trouverent ſi peu de ſecours contre leurs maladies, dans un lieu ſi mal ſain, qu'ils y furent attaqués de nouvelles fiévres, accompagnées des plus dangereuſes dyſſenteries. L'Auteur n'oublie pas, entre leurs incommodités, une prodigieuſe quantité de Mouſtiques qui les tourmentoient pendant tout le jour, & dont la piqûure eſt beaucoup plus venimeuſe que celle des Couſins de l'Europe. Après leur retraite, ils ſont remplacés vers le coucher du Soleil, par un nombre infini de petites Mouches, preſqu'inviſibles, mais très incommodes par leur bourdonnement, & par leurs piqûures, qui cauſent des tumeurs, ſuivies d'une demangaiſon fort cuiſante. En un mot, tout ce que l'Iſle de Sainte Catherine a d'intéreſſant pour la Na-

vigation, c'est qu'elle offre un lieu de relâche & de rafraîchissement aux Vaisseaux, qui veulent se rendre dans la Mer du Sud. Elle a servi long-temps de retraite à des Vagabonds, ou des Bannis, qui s'y réfugioient de divers endroits du Brésil, & qui, sans renoncer à la qualité de Sujets du Portugal, n'étoient soumis néanmoins qu'à l'autorité d'un Capitaine, qu'ils nommoient entr'eux. Comme ils étoient dans l'abondance des provisions, mais qu'ils manquoient d'argent, ils pouvoient subsister sans aucun secours de la part des Colonies voisines, & leur pauvreté ne tentoit pas les Gouverneurs de les faire rentrer sous le joug. Cette situation les rendoit fort humains pour les Vaisseaux Etrangers, qui abordoient à leur Isle. Ils leur donnoient des vivres; ils en recevoient des habits; & de part & d'autre on étoit content de cet échange. Mais depuis que les Portugais ont reconnu tous les avantages qu'ils pouvoient tirer du Brésil (17); ces honnêtes Bandits ont été

ANSON. 1740.

Pourquoi cette Isle a changé de Gouvernement.

Observations sur les avantages que les Portugais tirent aujourd'hui du Brésil.

(17) L'Auteur assure qu'ils n'ont découvert, qu'au commencement de ce Siécle, que le Brésil, dont ils n'avoient jusqu'alors estimé que les plantations, contenoit une prodigieuse quantité d'or & de diamans. Il n'y a guéres plus de quarante ans, dit-il, qu'on a transporté de l'or du Brésil en

ANSON. 1740.

contraints de souffrir, dans leur Isle, l'établissement d'une nouvelle Colonie, & de se soumettre aux Loix d'un autre Gouvernement. Au lieu d'un Capitaine, qui étoit couvert des haillons & qui alloit nuds pieds, ils ont à pré-

Europe On en trouva d'abord dans des Montagnes peu éloignées de *Rio Janeiro*. Ensuite, on en découvrit dans d'autres Provinces Lorsque les pluies ou les Rivieres ont coulé pendant quelque temps dans un endroit, on est toujours sûr d'y trouver de l'or Les eaux séparent ce métal de la terre, & le déposent dans le sable de leur lit; ce qui épargne la peine & la dépense de creuser; de sorte que ceux qui peuvent faire perdre à une Riviere son ancien lit, en détournant le cours de ses eaux, doivent compter sur un profit sûr. Il suit de là qu'à parler proprement, il n'y a point de mines d'or dans le Brésil. C'est ce que le Gouverneur de Rio-Grande assura positivement à M. Anson, dans plusieurs visites qu'il lui fit pendant son séjour à Sainte Catherine. Le soin de chercher de l'or, dans le lit des Rivieres & des Torrens, & celui de le laver, est confié à des Esclaves Négres, sous la seule condition de rendre chaque jour à leurs Maîtres la huitiéme partie d'une once d'or; & s'ils ont le bonheur ou l'habileté d'en trouver d'avantage, le surplus leur appartient. On a vû des Négres devenir assez riches pour acheter eux-mêmes des Esclaves, & dans cette fortune même, leur Maître n'a pas d'autre droit sur eux que de continuer d'en exiger un huitiéme d'once par jour; ce qui revient environ à neuf schellings d'Angleterre. On peut juger par le montant du Quint, qui revient au Roi, combien d'or est transporté, par an, du Brésil à Lisbonne Ce Quint a été estimé en dernier lieu, à cent cinquante Arobes par an, chacune de trente-deux livres, poids de Portugal. En mettant l'once, que les Anglois nomment *de Troy*, à quatre livres sterling, c'est à peu près trois cens mille, & par conséquent la somme totale, dont ce capital est le cinquiéme, montera à un million & demi de livres sterlings. D'ailleurs, par la

ſent l'honneur d'être commandés par un Officier de conſidération. Celui que les Anglois y trouverent, ſe nommoit Dom Joſé-Sylva de Paz, Brigadier des Armées du Roi de Portugal, homme intéreſſé, qui vendoit fort cher aux Etrangers ſes moindres faveurs, & qui leur faiſoit regretter le caractere & le regne des Bandits. Cependant, le Port de Sainte Catherine étant le plus ſûr

proximité de la Riviere de Plata, il ſe fait, entre les Portugais & les Eſpagnols, un grand Commerce de Contrebande, dont la principale branche conſiſte à changer de l'or pour de l'argent. On ne croit pas ſe tromper en évaluant cet échange, qui ſe fait à Buenos Ayres, à un demi million: ce qui feroit monter la ſomme totale de l'or, qui ſort chaque année du Bréſil, à deux millions de livres ſterling.

Les Diamans du Bréſil, dont l'Auteur ne fait pas remonter la découverte à plus de vingt ans, ſe trouvent préciſément comme l'or, dans le lit des Rivieres & dans des Ravins, mais ſeulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. On ne pouvoit ſe perſuader que ce qui avoit toujours été mépriſé comme de ſimples cailloux, contînt de ſi précieuſes richeſſes. Le Roi de Portugal, craignant que la quantité n'en diminuât le prix, établit une Compagnie qui a le droit excluſif de chercher des Diamans dans toute l'étendue du Bréſil; & pour mettre un frein à l'avidité de cette Compagnie même, il lui eſt rigoureuſement défendu d'employer plus de huit cens hommes à ce travail. Enfin, l'Auteur ajoûte que par ordre du Roi, on a dépeuplé une grande Ville & un grand Diſtrict, proche du lieu où les Diamans ſe trouvent, & que les Habitans ont été forcés d'aller s'établir dans d'autres parties du Pays, dans la ſeule crainte que ſuccombant à la tentation de chercher des Diamans, ils n'en fiſſent un Commerce de Contrebande. *Voyage d'Anſon, Tome I pages 141 & précédentes.*

ANSON. 1740.

& le meilleur de cette Côte, l'Auteur juge que si les richesses des Colonies voisines répondent à ce qu'on s'en promet, cette Isle deviendra bien-tôt la principale Colonie du Brésil, & son Port, le plus considérable de toute l'Amérique Méridionale (18).

1741.

Navigation de l'Escadre jusqu'au Port Saint Julien.

La saison, qui devenoit de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap de Horn, faisoit souhaiter impatiemment aux Anglois de remettre à la voile. Diverses réparations, nécessaires à l'Escadre, les retarderent jusqu'au 18 de Janvier. En partant de l'Isle Sainte Catherine, ils quittoient le dernier Port ami où ils s'étoient proposé de toucher; & le reste de leur course ne leur offroit plus que des Côtes ennemies, ou désertes, dont ils ne pouvoient espérer aucun secours. D'ailleurs, en tirant vers le Sud, ils alloient vers des climats orageux, où la crainte des tempêtes, & le seul danger d'être dispersés, exigeoient de grandes précautions. Après avoir réglé les rendez-vous, M. Anson considérant qu'il pouvoit arriver à son propre Vaisseau de se perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le Cap de Horn, com-

Instructions données aux Capitaines.

(18) *Ibid*, page 142.

mença par établir que l'une ou l'autre de ces disgraces ne feroit point abandonner le projet de l'Expédition. Les instructions des Capitaines portoient qu'au cas de séparation, le premier rendez-vous feroit la Baye ou le Port de Saint Julien, dont ils avoient la description dans le Journal du Chevalier Narborough. Ils devoient charger autant de sel qu'il leur feroit possible, pour leur propre usage & pour celui de l'Escadre; & si dans l'espace de dix jours, ils n'étoient pas joints par leur Chef, ils devoient continuer la route par le Détroit de le Maire, doubler le Cap de Horn, & passer dans la Mer du Sud, où le premier rendez-vous étoit fixé à l'Isle de Nostra-Senora del Socoro (19). Ils devoient croiser dans ce Parage, en laissant l'Isle à l'Est-Nord-Ouest, jusqu'à la distance de douze lieues, aussi long-temps que leurs provisions de bois & d'eau le permettroient (20). Lorsqu'elles viendroient à manquer, ils devoient relâcher dans l'Isle; ou s'ils n'y trouvoient pas de bon mouillage, & que le temps fût

(19) A quarante-cinq degrés de latitude Méridionale, & à soixante & onze degrés douze minutes de longitude Occidentale du Cap Lézard.

(20) On se garde de supprimer tout ce qui peut servir d'exemple & de leçon pour les Navigateurs.

ANSON. 1741.

trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devoient gagner promptement l'Isle de Juan-Fernandez, à trente-trois degrés trente-sept minutes de la même latitude. Après avoir fait du bois & de l'eau dans cette Isle, si pendant cinquante-six jours qu'ils devoient y employer à croiser au large, ils n'avoient pas de nouvelles du Chef d'Escadre, ils pouvoient conclure qu'il lui étoit arrivé quelque accident, reconnoître pour leur Commandant le principal Officier des Vaisseaux rassemblés, & regarder comme leur devoir de causer tout le mal possible aux Espagnols par Mer & par Terre. Dans cette vûe, ils ne devoient quitter ces Mers qu'après avoir épuisé leurs provisions, & celles qu'ils pouvoient prendre sur l'Ennemi; avec la précaution néanmoins de s'en réserver assez pour se rendre dans la Riviere Tigris, proche de Canton, sur la Côte de la Chine, d'où ils se hâteroient de retourner en Angleterre. La Pinque *Anna*, qu'il étoit impossible de décharger encore, eut les mêmes rendez-vous & les mêmes ordres.

Erreurs qui viennent des Courans.

Le lendemain du départ, & jusqu'au 23, on eut des alternatives de bon & de mauvais temps, qui furent suivis

ANSON. 1741.

d'une violente tempête ; mais tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre ſe rejoignirent heureuſement, à l'exception de la Perle, qui ne reparut qu'un mois après. On continua de gouverner, vers le Sud, avec les mêmes Courans qu'on avoit remarqués avant que d'arriver à l'Iſle Sainte Catherine ; c'eſt-à-dire, qu'on étoit chaque jour plus avancé de vingt milles que ne portoit l'Eſtime. La même erreur continua, ſans beaucoup de variation, juſqu'au de-là de la Riviere de Plata. On obſerva même alors que les Courans n'avoient point encore ceſſé. Il eſt difficile d'en apporter une raiſon qui leve tous les doutes. Les Pilotes Anglois ne purent ſe perſuader que cette différence vînt de quelque erreur dans leur Eſtime. Ils la trouverent pluſieurs fois par expérience, lorſque le calme leur permettoit de s'y rapporter (21).

Utilités des Sondes.

Auſſi-tôt qu'ils eurent paſſé la latitude de la Riviere de Plata, ils trouverent fond, le long de la Côte des Patagons. L'Auteur obſerve que ces ſondes, lorſqu'elles ſont bien aſſurées, ſont d'un grand uſage, pour reconnoître les lieux (22). Pendant une partie

(21) *Ibid*, page 160.

(22) Cette raiſon, qui les fit faire avec plus d'attention & à de plus gran-

ANSON. 1740.

du temps, on eut la vûe du Cap Blanc (23), qui eſt la Terre la plus remarquable de cette Côte. De-là, faiſant cours vers le Sud, & d'environ trente lieues à l'Eſt, la profondeur augmenta juſqu'à cinquante braſſes, toujours même fond. Alors on s'approcha davantage de la Côte, en gouvernant au Sud-Oueſt, un peu vers l'Oueſt,

des profondeurs qu'on ne l'a jamais fait, oblige de donner place ici aux obſervations des Anglois. A trente-ſix degrés cinquante-deux minutes de latitude Méridionale, ils trouverent ſoixante braſſes d'eau, fond de ſable fin, noir & gris. De-là, à trente-neuf degrés cinquante cinq minutes, ils eurent depuis cinquante juſqu'à quatre-vingt braſſes, même fond que le précédent. Entre cette derniere latitude & quarante-trois degrés ſeize minutes, fond de ſable fin gris, & les mêmes profondeurs, excepté qu'une ou deux fois ils ne trouverent que quarante braſſes. Enſuite, pendant un demi degré, toujours quarante braſſes, fond de gros ſable & de coquilles briſées. Alors, ils ſe trouverent à la vûe & à ſept lieues des Terres : après quoi, s'éloignant de la Côte, ils trouverent différens fonds; d'abord de ſable noir; enſuite de vaſe; & après, fond raboteux & pierreux; mais enfin, parvenus à quarante-huit braſſes, ils eurent un fond vaſart, juſqu'à la latitude de quarante-ſix degrés dix minutes. Ils revinrent alors à trente-ſix braſſes, & côtoyerent la Terre juſqu'à ne plus trouver que douze braſſes, toujours fond de petites pierres & de cailloux. *Ubi ſuprà, pages 161 & ſuivantes.*

(23) A quarante-ſix degrés cinquante-deux minutes de latitude; & à ſoixante-ſix degrés quarante-trois minutes de longitude Occidentale de Londres. L'Auteur donne deux Vûes de ce Cap, qu'il garantit exactes. Avec ces ſecours, dit-il, on ne peut manquer de le reconnoître. Mais de quelque utilité que ſoient ces Plans, il eſt impoſſible de les donner tous dans ce Recueil.

ANSON. 1741.

l'Ouest, & le fond se trouva par-tout de sable, jusqu'à ce qu'on n'eût plus que trente brasses. Là, on revit la Terre, à huit lieues de distance, & quarante-huit degrés trente & une minutes de latitude; & le même jour, au soir, dix-sept de Février, on jetta l'ancre, à la vûe d'une petite Isle, au Nord-Ouest, & du Mondrain le plus Occidental, à l'Ouest-Sud-Ouest. La marée dans cet endroit, portoit au Sud, un peu vers l'Ouest. Le lendemain, une heure après avoir levé l'ancre, on fut rejoint par la Perle, qui se félicitoit d'être échappée à la chasse de cinq gros Vaisseaux Espagnols. Cette nouvelle auroit empêché l'Escadre de relâcher au Port de Saint Julien, si l'on n'y avoit été forcé par la nécessité de se radouber. On mouilla dans cette Baye le dix-neuf au soir (24). Comme c'est un rendez-vous convenable aux Vaisseaux, qui vont à la Mer du Sud, il paroît important, à l'Auteur, de faire connoître la Côte jusqu'au Détroit de Magellan, par une description plus exacte, dit-il, qu'on

L'Escadre mouille au Port Saint Julien.

(24) Sur dix-neuf brasses, fond vasart, mêlé de sable, ayant, à l'Ouest-Sud-Ouest, le haut Mondrain, que Narborough a nommé *Wood's Moun*.

ANSON. 1741.

ne la trouve dans les autres Voyageurs (25).

Description de la Côte, jusqu'au Détroit de Magellan.

On donne le nom de Terre des Patagons à cette partie de l'Amérique, Méridionale qui est au Sud des Etablissemens Espagnols, & qui s'étend depuis ces Colonies jusqu'au Détroit. La partie Orientale de ce Pays est remarquable, par une propriété qu'on ne connoît dans aucune autre partie du Globe terrestre : quoique tout le Pays, qui est au Nord de la Plata, soit rempli de bois & d'arbres de haute futaye, tout ce qui est au Sud de cette Riviere est absolument dépourvû d'arbres, à l'exception de quelques Pêchers, que les Espagnols ont plantés dans le voisinage de Buenos Ayres. Sur toute cette Côte, qui a quatre cens lieues de longueur, & aussi loin que les découvertes ont pû s'étendre, on ne trouve que des brossailles dispersées.

(25) L'Auteur donne ici deux points de vûe de la Côte : la premiere est celle de la Terre des Patagons, au Nord du Port Saint Julien, où est Wood's Mount. L'entrée de la Baye Saint Julien tourne autour de la pointe. La seconde vûe est celle de la Baye même. Il y ajoûte un Plan particulier du Port ou du Havre, & deux autres vûes ; l'une, qui regarde le haut de la Riviere, & l'autre qui suppose, au contraire, que le Spectateur, retourné regarde vers l'embouchure. La barre, les bas-fonds, & les Canaux étroits où les Chaloupes peuvent passer en basse eau, sont marqués avec beaucoup d'exactitude.

Anson. 1741.

Mais ſi ce Pays manque de bois, il abonde en pâturages. Le terrein en eſt ſec, leger & graveleux, entremêle de grands eſpaces ſtériles, & de touffes d'une herbe forte & longue, qui nourrit une immenſe quantité de bétail. Les Eſpagnols, qui ſe ſont établis à Buenos Ayres, ayant apporté des Vaches & des Taureaux d'Europe, ces animaux s'y ſont tellement multipliés, que perſonne ne daigne s'en attribuer la propriété. Ils ſont devenus la proie commune des Chaſſeurs, qui les tuent par milliers, pour en prendre uniquement les cuirs & le ſuif. Cette Chaſſe eſt ſinguliere. Les Habitans du Pays, Eſpagnols, ou Indiens, ſont excellens Cavaliers; & l'arme qu'ils employent contre les Vaches & les Taureaux ſauvages, eſt une eſpece de lance, dont le fer a ſon tranchant perpendiculaire au bois. Ils montent à cheval, pour leur chaſſe; ils environnent la bête; & celui qui peut lui gagner la croupe, ſe hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les Chaſſeurs la laiſſent dans le même lieu, pour en ſuivre une autre. Quelquefois une ſeconde troupe de Cavaliers marche ſur leurs traces, pour écorcher les bêtes tuées: mais la plûpart aiment

Multiplication ſurprenante des Taureaux & des Vaches.

Maniere de les tuer.

ANSON. 1741.

mieux les laiſſer languir juſqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs, qu'elles ſouffrent, font crever les vaiſſeaux lymphatiques, & les rendent plus faciles à écorcher. L'Auteur aſſure que les Prêtres ſe ſont déclarés contre ce cruel uſage ; & ſi ſa mémoire ne le trompe, dit-il, ils ont porté le zéle juſqu'à excommunier ceux qui le pratiquent : mais ils n'ont pû le déraciner (26).

Maniere de les prendre.

Quoiqu'on détruiſe un grand nombre de ces animaux, dans la vûe ſeule d'en tirer le ſuif & les cuirs, on en prend auſſi de vifs ; pour l'Agriculture & d'autres uſages. C'eſt une autre chaſſe, qui demande beaucoup d'adreſſe. On ſe ſert d'une eſpece de lacqs, composé d'une forte courroie de cuir, longue de pluſieurs braſſes, & terminée en nœud coulant. Les Chaſſeurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ce lacq, dont le bout opposé eſt attaché à la ſelle ; & lorſqu'ils ſont à la diſtance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de ſerrer les cornes de la bête. Elle fuit ; mais le Cavalier la ſuit avec tant de vîteſſe, que le lacq n'eſt

(26) *Ibid.* page 176.

ANSON, 1741.

jamais trop tendu. Pendant cette courſe, un autre Chaſſeur jette ſon nœud aux jambes de derriere de l'animal; & dans l'inſtant qu'il les ſaiſit, les deux Chevaux, dreſſés à ce manége, tournent de différens côtés, & tendent les deux lacqs dans une direction contraire. Il en résulte une ſecouſſe, qui renverſe l'animal. Les Chaſſeurs s'arrêtent; de ſorte que les deux lacqs demeurent toujours tendus. Alors le plus fier Taureau ſe trouve hors d'état de réſiſter. On met pied à terre; on le lie avec tant de force & de ſoin, qu'il devient facile de le conduire. Les Chevaux, & les Tygres mêmes, ſe laiſſent prendre par cette méthode. L'Auteur, naturellement peu crédule, auroit eu peine à ſe le perſuader, s'il n'en avoit été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque ſéjour à Buenos Ayres (27). Avec le ſuif & les cuirs, on prend quelquefois auſſi la langue des Vaches qu'on a tuées. Le reſte eſt abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces, ſurtout aux Chiens ſauvages, dont le nombre eſt prodigieux dans ces Contrées. On les croit de race Eſ-

Chiens de la Terre des Patagons.

(27) *Ibid.* page 178.

pagnole, & descendus de Chiens domestiques, qui n'ont pas eu d'empressement pour rejoindre leurs Maîtres, dans un Pays où l'abondance des charognes leur offroit sans cesse de quoi vivre (28). Ces Chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parce qu'il ne va jamais qu'en hordes très-nombreuses, qu'ils n'osent attaquer. Ils se réduisent à faire leur proie, des bêtes abandonnées, par les Chasseurs, ou séparées du Troupeau par quelque accident.

Chevaux sauvages.

Les Cheveaux sauvages du Pays, qui ne sont pas en moindre nombre que les Taureaux & les Vaches, tirent aussi leur origine d'Espagne. Quoiqu'en général ils soient excellens, leur multitude & la facilité de les prendre en rendent le prix si vil, que dans un Pays, où l'argent est extrêmement bas, & toutes les marchandises fort cheres, les meilleurs ne se vendent qu'un écu. On ignore jusqu'où ce Bétail & ces Chevaux s'étendent du côté du Midi; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois jusqu'aux environs du Dé-

(28) Cette supposition a d'autant plus de vraisemblance: que l'Amérique n'avoit point originairement de Chiens.

troit de Magellan ; & l'on ne doute point qu'avec le temps, ils ne remplissent une si vaste étendue de Pays. Les Vaisseaux, qui relâcheront sur cette Côte, en tireront d'autant plus d'avantage, que la chair des Chevaux même est une excellente nourriture. Malheureusement la Côte Orientale des Patagons semble manquer d'eau douce ; principal rafraîchissement qu'on cherche dans les Voyages de long-cours. La terre y paroît impregnée de sel & de nitre, & les eaux courantes, aussi-bien que les mares, n'y fournissent gueres que de l'eau saumache. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas désespérer d'en trouver d'autre.

Anson. 1741.

Eau rare sur cette Côte.

Le Pays est peuplé d'un grand nombre de ces Moutons qu'on nomme Vigognes (29) ; mais ils y sont si défians & si legers à la course, qu'il n'est pas aisé d'en prendre. On trouve, sur la Côte, d'immenses troupeaux de Veaux marins, & une grande variété d'Oiseaux de Mer, dont les plus singuliers sont les Pingouins. Les Habitans sont rares sur cette Côte Orientale. Jamais on n'y en a vu plus de deux ou trois

Vigognes & autres animaux.

(29) D'autres les nomment Llanacos, & ne leur donnent que de la ressemblance avec les Vigognes.

ANSON. 1741.

à la fois, & les Anglois de l'Escadre n'en apperçurent pas un seul pendant leur séjour au Port de Saint Julien. Ils sont néanmoins en grand nombre vers Buenos Ayres, & souvent d'incommodes voisins pour les Espagnols : mais, à cette hauteur, le Climat est plus doux, les perspectives plus variées, & les terres plus étendues. Le Continent y a trois ou quatre cens lieues de largeur; au lieu qu'à la hauteur du Port de Saint Julien, il n'en a gueres plus de cent. Ce ne sont peut-être que les Habitans de la Côte Occidentale, ou des environs du Détroit, qui s'approchent de la Côte Orientale.

Observations jusqu'au Détroit de le Maire.

L'Escadre partit de Saint Julien, le Vendredi 27 de Février. Jusqu'au 4 de Mars, la sonde donna généralement entre quarante & cinquante brasses, fond de sable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le même jour, elle eut la vûe du Cap de la Vierge, à six ou sept lieues de distance. C'est ce Cap qui forme, au Nord, l'embouchure du Détroit de Magellan (30). Quoique bas & plat, il se termine en

(30) A cinquante-deux degrés vingt & une minutes de latitude Méridionale, & à soixante & onze degrés quarante-quatre minutes, à l'Ouest de Londres. On en donne une Vûe exacte, où le Cap est représenté.

pointe. On avoit, à cette hauteur, depuis trente-cinq jusqu'à quarante-huit brasses. Les Anglois trouverent ici ce que les Observations ne cesserent pas de leur confirmer ; c'est que sous ces latitudes avancées vers le Sud, le beau temps est toujours de fort courte durée, & que lorsqu'il est extrêmement beau, il devient un présage de tempête. Le calme de la soirée se termina par une nuit très-orageuse. En gouvernant au Sud, on découvrit le lendemain, pour la premiere fois, la Terre de Feu, qui s'étendoit du Sud vers l'Ouest, au Sud-Est demi-Quart à l'Est. Cette vûe n'offre que des Montagnes, d'une hauteur étonnante, & couvertes de neige. On suivit la Côte, pendant tout le jour, & la sonde donnoit entre quarante & cinquante brasses d'eau, fond de pierres & de gravier. Le lendemain, sept de Mars, à quatre heures du matin on fit voile. A huit heures, on vit la terre ; & peu après, on découvrit le Détroit de le Maire. Dans ce moment, le Cap Saint Diego étoit à l'Est Sud-Est de l'Escadre ; le Cap Saint Vincent au Sud-Est demi-Quart à l'Est ; le Mondrain du milieu des trois Freres, au Sud vers l'Ouest ; Monte Gorda, Sud ; & le Cap Saint Barthelemi, qui est

ANSON. 1741.

la Pointe la plus Méridionale de la Terre des Etats, Eſt-Sud-Eſt. L'Auteur a pris ſoin de repréſenter toutes ces Vûes dans ſes Cartes. Il obſerve que M. Frezier a donné une Vûe très-exacte de cette partie de la Terre de Feu, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre des Etats, qui en fait l'autre côté ; ce qui jetta les Pilotes dans l'embarras, lorſqu'il fut queſtion de trouver l'embouchure du Détroit de le Maire, juſqu'à ce qu'il s'ouvrît devant eux. S'ils n'avoient pas ſuivi aſſez long-temps la Côte, ils auroient manqué le Détroit, & ſe ſeroient trouvés, avant que de s'en appercevoir, à l'Eſt de la Terre des Etats.

Horrible aſpect de la Terre des Etats.

Quelque affreux que ſoit l'aſpect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats a quelque choſe encore de plus horrible. Il n'offre qu'une ſuite de Rochers inacceſſibles, hériſſés de pointes aigues, d'une hauteur prodigieuſe, couverts d'une neige éternelle, & ceints de précipices. Pluſieurs de leurs pointes paroiſſent ſuſpendues d'une maniere étonnante. Les Rocs, qui leur ſervent de baſes, ne ſemblent ſéparés les uns des autres, que par des crevaſſes, qu'on croiroit formées par des tremblemens de terre. Leurs Côtes ſont

presque perpendiculaires. Elles paroissent pénétrer dans la substance des Rochers, jusqu'à leurs racines. Enfin, l'imagination ne peut rien se représenter de plus triste & de plus sauvage que cette Côte.

Passage du Détroit.

Le jour même, où l'Escadre avoit découvert l'embouchure du Détroit, elle profita d'un beau temps & d'un vent frais pour y entrer; & quoique sa longueur soit d'environ huit lieues, elle le passa heureusement à la faveur d'une forte marée. C'est là que finit l'Océan Atlantique, & que la Mer du Sud commence. Ainsi les Anglois, ne se représentant plus qu'une Mer ouverte, entr'eux & les riches Contrées ausquelles ils aspiroient, ils formoient déja des projets de bonheur, fondés sur toutes les richesses du Chili & du Pérou. Quoique l'Hyver vînt à grand pas, le Ciel étoit fort brillant; & ce jour leur parut le plus beau, dont ils eussent joui depuis leur départ. Telle étoit leur situation, avant la fin du sept de Mars. Mais ils n'étoient pas hors du Détroit, que toutes leurs espérances faillirent d'être ensevelies avec eux dans les flots.

Tempête sans exemple.

Avant que les derniers Vaisseaux de l'Escadre eussent débouqué, ils essuye-

ANSON. 1741.

rent une tempête si violente, qu'elle leur fit douter si l'entreprise de doubler le Cap de Horn n'excédoit pas leurs forces. Ils avoient traité de chimeres ou d'exagérations, les difficultés dont ils avoient vû la peinture dans plusieurs Navigateurs qui les avoient précédés : mais les dangers, qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours suivans, leur parurent au-dessus de tout ce qu'on avoit jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange description jetteront ici de la variété. » Depuis la tempête » qui nous accueillit au débouquement, » nous eumes, dit l'Auteur, une suite » continuelle de temps orageux, qui » fit avouer à nos Marins les plus » expérimentés, que tout ce qu'ils » avoient appellé tempête n'étoit rien » en comparaison. Elles élevoient des » vagues si hautes & si courtes, qu'on » ne voit rien de semblable dans » aucune Mer connue. Ce n'étoit pas » sans raison que nous frémissions con» tinuellement. Une seule vague, qui » se seroit brisée sur notre Vaisseau, » nous auroit coulés à fond. Elles » causoient d'ailleurs un roulis si vio» lent, qu'on étoit dans un danger » continuel d'être brisé contre le til» lac, ou contre les côtés du Vaisseau.

ANSON. 1741.

» Nous eumes quelques gens de tués » par ces accidens, & d'autres fort » bleſſés. Un de nos meilleurs Matelots » fut jetté hors de bord & ſe noya: » un autre ſe diſloqua le col. Un troi- » ſiéme fut jetté par l'écoutille entre » les Ponts, & ſe caſſa la cuiſſe. Un » de nos Contre-Maîtres ſe caſſa la » clavicule en deux endroits. Ce qui » contribue à rendre ces tempêtes plus » dangereuſes, eſt leur inégalité, & » les intervalles trompeurs qui les ſé- » parent. Elles étoient accompagnées » de pluie froide & de neige, qui » couvroient nos agrets de glace, & » geloient nos voiles; ce qui rendoit les » uns & les autres ſi caſſans, qu'ils ne » pouvoient réſiſter au moindre effort. » Nos gens en avoient les membres » engourdis. A quelques-uns, les pieds » & les mains tomberent en mortifica- » tion, &c. (31).

Suite d'erreurs & de dangers.

Il y avoit ſept ſemaines qu'on étoit battu de ces effroyables tempêtes, & troublé par les plus cruelles inquiétu-des. Preſque tous les Vaiſſeaux avoient donné des ſignaux de détreſſe. Les uns avoient perdu leurs vagues; d'autres une partie de leurs mâts. Cependant,

(31) Pages 208 & précédentes.

ANSON. 1741.

vers la fin de Mars, on se flatta de voir bien-tôt la fin de tant de maux, parce que, suivant l'Estime, on se crut à dix degrés à l'Ouest de la Terre de Feu; & comme cette distance est double de celle que les Navigateurs jugent nécessaire pour compenser l'effet des Courans de l Ouest, on se croyoit bien avancé dans la Mer du Sud, & l'on s'efforçoit depuis long-temps de gouverner au Nord. Le 13 d'Avril, on n'étoit que d'un degré en latitude, au Sud de l'embouchure Occidentale du Détroit de Magellan. Les espérances augmenterent: mais on faillit de les payer bien cher. La nuit suivante, toute l'Escadre auroit échoué sur cette Côte, si le temps, qui avoit été déja fort embrumé, ne se fût assez éclairci pour faire découvrir la terre à deux milles. Heureusement la Lune fit voir sa lumiere, & le vent permit de porter au Sud. Par la latitude de cette Terre, on jugea que c'étoit une partie de la Terre de Feu, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de Magellan, marqué dans la Carte de M. Frezier; & l'on s'imagina que c'étoit la Pointe qui s'y trouve, nommée le Cap Noir. Il parut fort étonnant aux Anglois, que les Courans les eus-

sent jettés si loin à l'Est. Toutes leurs Estimes les supposoient de plus de dix degrés à l'Ouest de cette Terre. Au lieu de dix-neuf degrés de longitude, qu'ils croyoient avoir courus, il se trouvoit qu'ils n'en avoient pas fait la moitié. Ainsi, loin d'entrer, comme ils s'en étoient flattés, dans un Climat plus doux & dans des Mers plus tranquilles, ils se virent obligés de se rapprocher du Pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'Ouest, dont ils avoient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençoient à se répandre. De jour en jour, la mortalité augmentoit sur chaque Bord : & pour dernier découragement, l'Escadre étoit fort diminuée depuis trois jours, par la séparation de deux de ses principaux Bâtimens, le Severne & la Perle. On ne les revit plus. L'opinion générale fut, qu'ayant été moins favorisés, que les autres par le vent & par la Lune, ils avoient fait naufrage sur la Côte (32).

ANSON. 1741.

Combien les Anglois s'étoient trompés dans leurs Estimes.

(32) Page 222. L'Auteur employant ici un chapitre entier à donner des avis aux Navigateurs, qui viendront doubler le Cap de Horn, la sécheresse du sujet n'autorise point à supprimer un détail si important : mais elle m'oblige de l'abréger, & de le rejetter dans les Notes. Il commence par attribuer tous les malheurs de l'Escadre aux retardemens qui la firent arriver dans les Mers du Sud, pendant la plus

Observations Nautiques.

ANSON. 1741.

On fit cours au Sud-Ouest, avec un très-beau temps, qui dura jusqu'au 24. Mais, au-delà du soixantiéme degré de latitude du Sud, & suivant l'Estime, à six degrés à l'Ouest du Cap noir, on retomba dans des agitations si violentes,

mauvaise saison de l'année. Ensuite il établit, par diverses raisons, que tous les Vaisseaux qui auront quelque intérêt à cacher leur route au Sud, doivent éviter soigneusement les Côtes du Brésil, ou que s'ils sont absolument obligés d'y toucher, pour les rafraîchissemens, l'Isle Sainte Catherine est la derniere Place qu'ils doivent choisir. 1°. Parce que les Animaux qu'on prend en vie dans les Vaisseaux, tels que Cochons, Moutons, Volaille, ne s'y trouvent pas, & que les Equipages souffrent beaucoup d'être réduits à la seule viande salée. 2°. Parce que cette Isle est trop voisine de la Plata, & que les Espagnols ont trop d'occasions d'être informés de tout ce qui y arrive. Rio Janeïro lui paroît préférable. On y trouve quelques Porcs & quelques Volailles; & le Commerce y est moins fréquent avec la Plata, dont il est assez éloigné.

Avis nécessaire pour doubler le Cap de Horn.

A l'egard de la route, pour doubler le Cap de Horn, il donne un avis de la derniere nécessité, également fondé, dit-il, sur sa propre expérience & sur la comparaison de plusieurs autres Journaux: quiconque veut aller dans la Mer du Sud, doit, au lieu de passer par le Détroit de le Maire, gagner l'Est de la Terre des Etats, courir alors au Sud jusqu'à la hauteur de soixante & un à soixante-deux dégrés, mettre ensuite le Cap à l'Ouest, en restant à cette latitude jusqu'à ce qu'on soit bien assuré d'être suffisamment avancé à l'Ouest; après quoi il faut porter au Nord. Les raisons de l'Auteur sont, 1°. Que les risques sont si grands, en passant par le Détroit de le Maire, qu'il n'est pas prudent de s'y exposer, pour se trouver aussi peu avancé du côté de l'Ouest, qu'on l'auroit été par une Navigation beaucoup plus sûre dans une Mer ouverte. 2°. S'il conseille de gagner la latitude de soixante & un à soixante-deux degrés Sud, avant que de courir à l'Ouest,

que le Chef d'Escadre perdit de vûe ses quatre autres Vaisseaux, qui malgré les plus terribles orages, n'avoient pas cessé jusqu'alors de l'accompagner. Il ne les revit qu'à son arrivée à Juan Fernandez; & pendant le reste du mois d'Avril

c'est que suivant toute apparence, les Courans seront moins violens à cette hauteur, & le temps moins orageux & moins inconstant. Il en fit l'expérience, qu'on a vûe dans le texte. En portant au Sud, pour se dégager des Terres, il eut des vents moins tempêtueux. L'air, à la vérité, y étoit vif & froid, & les vents assez forts, mais constans & uniformes, avec un beau Ciel & un temps clair. Les Courans y sont aussi moins forts que le long des Côtes, & diminuent à mesure qu'on s'éloigne de Terre. Tous ces faits sont prouvés, & l'Auteur en apporte diverses explications.

Un autre avis de la même nécessité, c'est de n'entreprendre ce passage qu'au milieu de l'Eté, c'est à dire, pendant les mois de Décembre & de Janvier. Si l'on ne fait attention qu'à la violence des vents d'Ouest, le temps du passage des Anglois, qui fut vers l'Equinoxe, paroîtra le moins favorable; mais le froid excessif & la briéveté des jours exposeroient encore à de plus grands inconvéniens dans le milieu de l'Hyver, & ne permettroient pas de faire route au Sud, aussi avant qu'il est nécessaire. Enfin, ce sont les mois de Décembre & de Janvier, qu'il faut prendre par préférence: & sur-tout il ne faut pas s'exposer, après le mois de Mars, aux Mers situées au Sud du Cap de Horn.

Pour ce qui regarde un lieu de rafraîchissement, à l'arrivée des Vaisseaux dans la Mer du Sud, il n'y a que l'Isle Fernandez qu'on puisse recommander avec quelque prudence. La Côte Occidentale des Patagons ne manque pas de Ports; mais elle est si terrible par les Rochers & les Ecueils, dont elle est remplie, aussi bien que par la violence des vents d'Ouest, qui y dominent toujours, qu'il faut attendre du moins, pour s'en approcher, que les Rades, les Canaux & les mouillages en ayent été reconnus.

Au lieu des Côtes du Brésil, on a déja connois-

ANSON. 1741.

ayant porté au Nord depuis le 22, il continua d'être maltraité par les vents, jusqu'au dernier du mois, que se trouvant à cinquante-deux degrés treize minutes de latitude, c'est-à-dire, au Nord des Détroits de Magellan, il se

sance de deux autres endroits, que l'Auteur exhorte sa Nation à sa re mieux reconnoître. L'un est l'Isle Pepys, à quarante-sept degrés de latitude Sud, & suivant le Docteur Halley, à quatre-vingt lieues du Cap Blanc, sur la Côte Orientale des Paragons. Le second seroit aux Isles Falkland, à la latitude de cinquante & un degrés, & à peu près au Sud de l'Isle Pepys. Cette derniere Isle a été découverte, en 1686, par le Capitaine Cowley, qui la représente comme un lieu très commode pour y faire de l'eau & du bois, avec un très bon Port, capable de contenir en sûreté plus de mille Vaisseaux, abondante d'ailleurs en Oiseaux, & en Poisson. Les Isles Falkland ont été vûes de plusieurs Navigateurs, François & Anglois. M. Frezier les a mises dans sa Carte de l'extrêmité de l'Amérique Méridionale, sous le nom de *Nouvelles Isles*. Woods Rogers, qui courut la Côte Nord-Est de ces Isles, en 1708, dit qu'elles s'étendent environ la longueur de deux degrés; qu'elles sont composées de hauteurs qui descendent en pente douce les unes devant les autres; que le terrain en paroît bon; qu'il est couvert de bois, & qu'on y trouve de bons Ports. L'un & l'autre de ces endroits est à une distance convenable du Continent. On sçait que deux Vaisseaux Anglois, le Duc & la Duchesse de Bristol, ne mirent que trente cinq jours depuis les Isles de Falkland, jusqu'à celles de Juan-Fernandez; & comme le retour est encore plus facile, à cause des vents d'Ouest, qui regnent dans ces Parages, l'Auteur ne doute pas qu'on ne puisse faire ce Voyage, c'est-à dire, aller & revenir, en un peu plus de deux mois; découverte qu'il croit extrêmement avantageuse.

Pour faciliter tout ce qu'il propose, il donne une Carte de cette partie du Monde, qu'il croit plus exacte, que toutes celles qui ont paru jus-

crut assuré d'avoir achevé son passage & d'être prêt d'entrer dans la Mer du Sud. Cependant ses souffrances ne firent qu'augmenter, non-seulement par le scorbut, qui causa de cruels ravages

qu'à présent. Les deux Cartes les plus estimées, pour l'extrêmité du Sud de l'Amérique Méridionale, sont, dit-il, celle que le Docteur Halley a donné pour la variation de l'Aiguille aimantée : & celle que M. Frezier a mise dans son Voyage de la Mer du Sud. Mais il y en a une troisième pour les Détroits de Magellan & les Côtes voisines dressées par Narborough, beaucoup plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & à quelques égards supérieure à celle de Halley, particuliérement dans ce qui regarde la longitude des différentes parties de ces Détroits. Pour ce qui regarde la Côte, depuis le Cap Blanc jusqu'à la Terre de Feu, l'Auteur a pû faire, dans sa Carte, plusieurs corrections, fondées sur ses propres observations : puisqu'il rangea cette Côte presque toujours à la vûe des Terres. Il croit aussi sa position de la Côte Occidentale, au Nord des Détroits de Magellan, plus approchante de la vérité que dans aucune autre Carte.

Il ne veut pas qu'on se fie à la longitude que M. Frezier assigne, dans sa Carte, au Détroit de le Maire, & à toute cette Côte. Tout cela, dit-il, est trop à l'Est de huit à dix degrés ; du moins, si l'on peut faire fond sur le concours des autorités de plusieurs Journaux, confirmé en quelques endroits par des observations Astronomiques. Par exemple, sur ses autorités, on ne peut guére placer le Cap de la Vierge, à moins de soixante & un degrés de longitude Ouest, de Londres ; & M. Frezier le met à moins de soixante-six degrés de Paris, & par conséquent à moins de soixante trois de Londres ; ce qui est certainement huit degrés trop peu. L'Auteur ne trouva que deux degrés & demi de différence en longitude entre le Cap de la Vierge & le Cap Saint Barthelemi, à l'Est du Détroit de le Maire, & M. Frezier fait cette différence de quatre degrés, de sorte que non-seulement il place le Cap Saint Barthelemi de dix degrés trop à l'Est, mais

ANSON. 1741.

parmi ses gens (33), mais encore par les plus fâcheux obstacles de la Navigation, qui lui firent manquer d'abord l'Isle de Socoro, premier Rendez-vous,

il exagere au double la Côte qui est située entre le Détroit de Magellan & celui de le Maire.

Dans la Carte de Halley, l'Auteur croit que la Côte du Brésil, & celle du Pérou, qui est à l'opposite dans la Mer du Sud, sont très bien placées; mais que depuis la Riviere de la Plata à l'Est, & le point qui lui est opposé à l'Ouest, la Côte décline graduellement trop à l'Ouest; de sorte qu'à son avis le Détroit de Magellan est éloigné de près de cinquante lieues de sa vraie position. C'est du moins le résultat des observations de toute son Escadre, qui s'accordent avec celle de Narborough. Tous les Journaux de l'Escadre s'accordent aussi à placer la longitude Ouest, du Port Saint Julien, entre soixante-dix degrés trois quarts, & soixante-onze degrés & demi, quoique le Docteur Halley, fondé sur l'observation d'une Eclipse de Lune faite dans ce Port, par Woods, la fixe à soixante-seize degrés & demi.

Enfin, l'Auteur met dans sa Carte, non seulement le cours réel qu'il a suivi, mais encore le cours imaginaire qu'il a cru suivre par l'Estime, pour faire connoître la violence des Courans, & la prodigieuse dérive qu'ils causent. Il y met aussi les sondes, le long de la Côte des Patagons, & la variation de l'Aiguille; d'où l'on peut conclure qu'il n'y manque rien d'essentiel. *Pages 258 & précédentes.*

(33) Entre plusieurs effets surprenans de ce mal, l'Auteur raconte qu'un des Soldats du Bord, qui avoit été blessé cinquante ans auparavant à la bataille de la Boine, & qui avoit été si parfaitement guéri, qu'il s'étoit bien porté depuis, vit toutes ses playes se r'ouvrir, lorsqu'il fut attaqué du scorbut; & le calus bien formé, d'un os qui avoit été rompu, fut dissous, comme si la fracture n'eût jamais été consolidée. Plusieurs Matelots, quoique réduits à garder le branle, paroissoient se porter encore assez bien, mangeoient même avec appétit, étoient guais, & parloient avec vigueur; mais si on les remuoit, même dans leurs branles, ils expiroient à l'instant. *Page 271.*

ANSON. 1741.

En quel état il arrive à l'Isle Juan-Fernandez.

ensuite la hauteur de Baldavia, où le second Rendez-vous avez été marqué. Il fait une triste peinture de sa situation, jusqu'au 9 de Juin, qu'il découvrit, à la pointe du jour, l'Isle Juan-Fernandez. Il avoit perdu soixante-dix à quatre-vingt hommes, il manquoit d'eau; & le reste de son Equipage étoit si affoibli par la maladie & le travail, qu'il ne lui restoit pas dix Matelots, en état de faire le service du Quart (34).

La vûe de la terre, qu'on découvrit à onze ou douze lieues, Nord demi-Quart à l'Est, fut un spectacle charmant pour les Malades. Comme il fallut côtoyer l'Isle à quelque distance, pour trouver la Baye, qui est au côté Septentrional, l'impression que firent sur eux des Vallées charmantes par leur verdure, & par les sources dont elles sont remplies, ne peut être représentée. Quoiqu'il y eût dans l'Isle une grande abondance d'excellentes plantes, ceux qui furent envoyés d'abord à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver assez-tôt, se hâterent d'apporter à bord de l'herbe commune. Cet aliment fut dévoré avec une avidité incroyable. On mouilla le lendemain dans la Baye, sur

(34) Page 282.

ANSON. 1741.

cinquante-ſix braſſes ; & dès le même jour on découvrit une Voile, qu'on reconnut bientôt pour le Tryal, un des Vaiſſeaux de la Flotte. Il n'avoit pas été moins maltraité que celui du Chef d'Eſcadre.

Deſcription exacte de l'Iſle Juan-Fernandez.

Après les ſoins qui furent rendus aux Malades, la premiere occupation de ceux qui jouiſſoient d'un reſte de ſanté fut de reconnoître toutes les parties de l'Iſle, pour ſe mettre en état d'en faire une deſcription un peu détaillée. M. Anſon, qui rapportoit toutes ſes vûes à l'utilité de la Navigation, avoit appris par ſa propre expérience combien ces lumieres étoient importantes ; car ſon incertitude ſur la vraie poſition de l'Iſle la lui avoit fait manquer le 15 de Mai, lorſqu'il en étoit fort proche. Il s'en étoit éloigné, pour retourner mal-à-propos vers l'Eſt ; & cette erreur lui avoit coûté la perte de quantité d'hommes.

Il fit examiner ſoigneuſement les Rades & les Côtes, avec ordre de ne négliger aucune obſervation. L'Iſle Juan-Fernandez eſt ſituée à trente-trois degrés quarante minutes de latitude Méridionale, à la diſtance de cent dix lieues de la Terre-ferme du Chili. Elle tire ſon nom d'un Eſpagnol qui en ob-

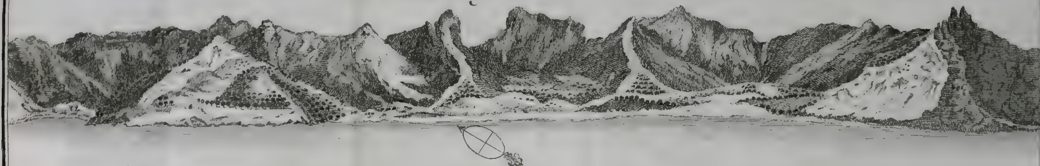


Tome XI. N.º 6


Vue de l'Isle de Juan Fernandés. Venant du côté de l'Est Nord Est.
l'Isle aux Chevres
Monkey-key ou Caye du Singe
Baye de l'Est
Baye de Cumberland
Baye de l'Ouest
Fond de Sable fin
Pointe de l'Ouest
Baye du Pain de Sucre ou de l'Ouest
Baye de l'Ouest
Pays Sterile et Desert
Fond de Sable fin
Pointe du Sud Ouest
Isle aux Chevres
Fond de Sable fin
Baye de Cumberland
La Crique
Sable gris fin
Banc de Roches sous l'eau
Caye du Singe
Pointe de l'Est
CARTE PARTICULIERE DE L'ISLE DE JUAN FERNANDES
Tirée du Voyage de l'Amiral Anson
Echelle de Deux Lieues Marines de France

Tome XI. N° 6

Vüe de la Baye de Cumberland.



Coste du Nord Est de l'Isle DE JUAN FERNANDEZ

Tiré du Voyage de l'Amiral Anson

Echelle

Une demie Lieue commune de France

Baye de Cumberland

Baye de l'Ouest

Fond de Sable fin

Baye du Pain de Sucre

Baye de l'Est

La Crique

tint la concession : mais qui après avoir tenté d'y faire un Etablissement, prit le parti de l'abandonner. Le corps de l'Isle est d'une figure irréguliere (35). Sa plus grande étendue est entre quatre & cinq lieues, & sa largeur ne va pas tout-à-fait à deux. Le seul bon mouillage est à la bande du Nord, où l'on trouve trois Bayes. Celle du milieu, connue sous le nom de Baye de Cumberland, est la plus large, la plus profonde & la meilleure. Les deux autres, dont l'une s'appelle Baye de l'Est, & l'autre, Baye de l'Ouest, ne sont proprement que des endroits commodes pour débarquer, où les Chaloupes peuvent transporter des futailles jusqu'au rivage. La Baye de Cumberland est à l'abri des vents, du côté du Sud, & les Vaisseaux n'y ont rien à redouter, excepté depuis le Nord-Quart-d'Ouest jusqu'à l'Est-Quart-de-Sud. Mais les vents du Nord soufflent si rarement dans ce Climat, & sont si peu violens, que le risque est leger de ce côté-là. Cette Baye étant la meilleure Rade de toute l'Isle, on croit nécessaire d'ajoûter que les Vaisseaux doivent mouiller sur sa Côte Occidentale, à la distance d'un peu plus de deux

Ses trois Bayes.

Baye de Cumberland, & ses propriétés.

(35) L'Auteur en donne trois Cartes, qui représentent ses différentes Vûes.

ANSON. 1741.

cables du rivage. Ils y peuvent être à l'ancre, sur quarante brasses d'eau, & presqu'entiérement à couvert de la violence des ondes, que les vents d'Est ou d'Ouest chassent dans la Baye. Quand ces vents soufflent, on doit prendre la précaution de garnir les cinq ou six dernieres brasses de cables dans l'endroit où ils tiennent à l'ancre, d'une chaîne de fer, ou de quelqu'autre matiere, propre à les garantir du frottement des rochers du fond.

Vents qui y soufflent.

On a déja remarqué que le vent de Nord est ici fort rare; ce qui vient peut-être de la hauteur des terres qui sont au Midi de la Baye. Les vents de Sud, qui y regnent ordinairement, viennent souvent de terre par raffales, avec beaucoup d'impétuosité, mais ne durent guéres plus de deux ou trois minutes. Ces bouffées fréquentes & soudaines empêchent d'avancer dans la Baye, quand le vent vient de terre.

Partie Septentrionale.

Le côté Septentrional de l'Isle est formé par des Montagnes hautes & escarpées, dont plusieurs sont inaccessibles, quoique la plûpart soient couvertes de Bois. Le terrain y est leger, & si peu profond, qu'on y voit souvent mourir, ou tomber par le moindre choc, de grands arbres qui manquent

quent de racines. Un Matelot de l'Equipage, parcourant une de ces Montagnes à la quête des Chevres, saisit un arbre qui étoit sur la pente, pour l'aider à monter. L'arbre cedant, il roula de la Montagne ; & s'étant accroché, dans sa chûte, à un autre arbre, d'une grosseur considérable, qui fut déraciné comme le premier, il fut écrasé par le choc des Rochers (36)

ANSON. 1741.

Partie Méridionale.

La Partie Méridionale, ou plutôt celle qui regarde le Sud-Ouest, differe beaucoup de toutes les autres. C'est un Pays sec, pierreux, & sans arbres, mais bas & fort uni, en comparaison de la Partie Septentrionale. Jamais aucun Vaisseau n'y aborde, parce que la Côte en est fort escarpée, & qu'outre la rareté de l'eau douce, on y est exposé au vent du Sud, qui y regne presque toute l'année, particuliérement en Hyver. Les arbres qui croissent dans les Bois au Nord de l'Isle, sont presque tous aromatiques & de plusieurs sortes ; mais il n'y en a point d'assez forts pour fournir de gros bois de charpente ; à l'exception du Mirthe qui est le plus grand arbre de l'Isle, & qui ne donne pas néanmoins des piéces de plus

(36) *Ibidem*, Tome II, page 22.

ANSON. 1741.

de quarante pieds de hauteur. Sa tête eſt ronde, comme ſi elle avoit été réguliéremenr taillée. Une eſpece de mouſſe, qui croît ſur l'écorce, approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve auſſi dans l'Iſle, l'arbre de piment, & l'arbre à chou, mais en petite quantité.

Production de l'Iſle.

Outre une infinité de plantes, qui croiſſent naturellement dans l'Iſle Juan-Fernandez, & dont la deſcription demanderoit plus de connoiſſance en Botanique, que l'Auteur ne s'en attribue, les Anglois y trouverent preſque tous les végétaux, qui paſſent pour ſouverains contre le ſcorbut de Mer, tels que du Creſſon d'eau, du Pourpier, d'excellente Oſeille, une prodigieuſe quantité de Navets, & de Raves de Siciles. La partie verte des Navets leur paroiſſoit plus agréable que les racines mêmes, qui étoient ſouvent cordées. Ils trouverent auſſi beaucoup d'avoine & de treffle. Les arbres à choux exciterent peu leur friandiſe, parce qu'étant preſque toujours ſur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux eſcarpés, il falloit couper un arbre entier pour avoir un ſeul chou. En général la douceur du Climat & la bonté du Terroir rendent

cette Isle excellente pour toutes sortes de végétaux. La terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour se couvrir presqu'aussi-tôt de Navets & de Raves. M. Anson qui s'étoit pourvû d'une grande variété de semences potageres & de noyaux de différentes sortes de fruits, fit semer des Laitues, des Carottes, & mettre en terre des noyaux de Prunes, d'Abricots & de Pêches. Ce soin ne fut pas inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit dans la suite, que depuis son passage on avoit découvert dans l'Isle, un grand nombre de Pêchers & d'Abricotiers, qu'on n'y avoit jamais vûs jusqu'alors.

ANSON. 1741.

M. Anson y seme ou plante diverses sortes de fruits.

Les Bois, dont la plûpart des Montagnes escarpés sont couvertes, étoient sans broussailles qui en fermassent le passage; & la disposition irréguliere des hauteurs & des précipices, dans la Partie Septentrionale, contribuoit par cette raison à former un grand nombre de belles Vallées, arrosées de ruisseaux, dont la plûpart formoient des Cascades de différentes formes. Dans quelques-unes, l'ombre des Bois voisins, l'odeur admirable qui en sortoit, la hauteur des Rochers, qui paroissoient comme suspendus, & la quantité de ces Cascades, dont l'eau étoit fort trans-

Beautés naturelles de l'Isle.

ANSON. 1741.

parente, compoſoient enſemble un ſéjour auſſi délicieux qu'on en connoiſſe peut-être ſur la Terre. Achevons cette deſcription dans les termes de l'Auteur : » Ce qu'il y a de certain, dit-il, » c'eſt que la ſimple Nature ſurpaſſe ici » toutes les fictions de la plus riche » imagination. Il n'eſt pas poſſible de » repréſenter par des paroles, la beau» té du lieu, où le Chef d'Eſcadre fit » dreſſer ſa Tente, & qu'il choiſit pour » ſa demeure. C'étoit une Clariere » de médiocre étendue, éloignée du » bord de la Mer, d'un demi mille, » & ſituée dans un endroit dont la pente » étoit extrêment douce. Il y avoit, » au-devant de ſa Tente, une large » Avenue, coupée à travers le Bois » juſqu'à la Mer. La Baye, avec les » Vaiſſeaux à l'ancre, paroiſſoit au bout » de cette Avenue, qui s'abbaiſſoit in» ſenſiblement juſqu'au rivage. La » Clariere étoit ceinte d'un Bois, de » grands Myrthes, rangés en forme de » Théâtre. Le terrain que ce Bois occu» poit ayant plus de pente que la Cla» riere, & n'en ayant point aſſez pour » dérober la vûe des hauteurs & des » précipices, ces abîmes augmentoient » la beauté de la Perſpective, par le » ſpectacle qu'ils offroient au-deſſus des


VUE DE LA PLACE
De Juan Fernandez où le
Chef d'Escadre avoit
sa Tente.

T. XI. N°. XIII.

ANSON. 1741.

» arbres ; & pour ne laisser rien manquer à l'ornement d'une si belle retraite, deux ruisseaux d'une eau plus pure que le cristal, couloient sous les arbres ; l'un au côté droit de la Tente & l'autre au côté gauche, à la distance d'environ cent verges. L'Auteur a cru que l'idée de ce charmant Paysage méritoit d'être conservée dans une Planche, qu'il a fait graver fidélement (37).

Animaux qui s'y trouvent.

A l'égard des animaux de l'Isle, quelques Voyageurs assurent qu'ils la trouverent peuplée d'un grand nombre de Boucs & de Chevres. Leur témoignage est d'autant moins suspect, qu'on n'ignore pas qu'elle étoit extrêmement fréquentée par les Boucaniers & les Flibustiers, dans les temps qu'ils couroient ces Mers. On a même deux exemples, l'un d'un Mosquite Indien, & l'autre d'un Ecossois, nommé Selkirk, qui furent abandonnés dans l'Isle, & qui dans un séjour de quelques années, eurent le temps de connoître ses productions. Selkirk, après y avoir passé quatre ou cinq ans, en partit avec le Duc & la Duchesse, Vaisseaux de Bristol, & publia la relation de ses Avan-

(37) C'est ce qui a fait traiter son Ouvrage d'un peu Romanesque.

ANSON. 1741.

Anciennes Chevres d'Alexandre Selkirk.

tures (38). Il assure particulierement, que prenant à la course plus de Chevres qu'il n'en avoit besoin pour sa nourriture, il en lâchoit quelques-unes, après les avoir marquées à l'oreille. Son séjour dans l'Isle de Juan-Fernandez avoit précédé l'arrivée de l'Escadre Angloise, d'environ trente-deux ans. Cependant la premiere Chevre qui fut tuée par les Anglois avoit les oreilles déchirées ; d'où ils conclurent qu'elle avoit passé par les mains de Selkirk. Cet animal avoit l'air majestueux, la barbe vénérable & divers autres symptômes de vieillesse. Ensuite ils trouverent plusieurs des mêmes animaux, tous marqués à l'oreille ; & les mâles étoient reconnoissables par la prodigieuse longueur de leurs barbes, & par d'autres marques d'une très-longue vie.

Elles ont été détruites par des Chiens.

Mais cette multitude de Chevres est fort diminuée depuis que les Espagnols, instruits de l'usage que les Boucaniers & les Flibustiers faisoient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette ressource à leurs Ennemis. Ils ont lâché, dans l'Isle, un grand nombre de

(38) Voyez ci-dessus le Voyage de Woods Rogers.

Chiens, qui s'y sont multipliés, & qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avoit de Chevres dans les parties accessibles ; de sorte qu'il n'en reste à présent qu'un petit nombre, parmi les Rochers & les Précipices, où il n'est pas possible aux Chiens de les suivre. Elles sont partagées en différens troupeaux, chacun de vingt ou trente, qui habitent des lieux séparés & qui ne se mêlent jamais ensemble. Les Anglois trouverent beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cette chair leur paroissoit d'un goût si friand, qu'à force de travail & d'assiduité, ils parvinrent à connoître tous les troupeaux. L'Auteur est persuadé que le nombre des Boucs & des Chevres, qui reste dans l'Isle, n'excede pas deux cens (39).

Restes échapés.

Les Chiens qui les ont détruites, ou chassées de toutes les Parties accessibles de l'Isle, sont de différentes especes, qui ont extrêmement multiplié. Ils venoient quelquefois rendre visite aux Anglois, pendant la nuit, & leur dérobboient leurs provisions. Ils attaquerent même quelques Matelots, qui eurent besoin de secours pour s'en délivrer. Depuis que les Chevres ne

Chiens de l'Isle, & de quoi ils vivent.

(39) Page 35.

ANSON. 1741.

leur ſervent plus de nourriture, on ſuppoſe qu'ils vivent principalement des jeunes Veaux marins. Les Anglois ayant mangé de leur chair obſerverent qu'elle avoit un goût de poiſſon.

Dans la difficulté de tuer des Chevres, les Equipages qui commençoient à ſe dégoûter de poiſſon, mangerent auſſi des Veaux & des Lions marins. Le premier de ces deux animaux eſt connu par quantité de deſcriptions. Mais le ſecond, que les Anglois mangeoient ſous le nom de Bœuf, leur parut ſi ſingulier, qu'ils s'attacherent à le décrire fidélement.

Deſcription des Lions Marins.

Les Lions marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze juſqu'à vingt pieds de long, & depuis huit juſqu'à quinze de circonférence. Ils ſont ſi gras, qu'après avoir fait une inciſion à la peau, qui n'a pas moins d'un pouce d'épaiſſeur, on trouve au moins un pied de graiſſe, avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graiſſe des plus gros fournit juſqu'à cent vingt-ſix galons d'huile (40). Ils ne laiſſent pas d'être ſi ſanguins, qu'en leur faiſant de profondes bleſſures dans pluſieurs endroits, on voit ſortir avec beaucoup

(40) Ce qui revient, à peu-près, à cinq cens pintes, meſure de Paris.



1. *Lion Marin*

2. *Lionne Marine*



T. XI. N°. XII.

de force, autant de fontaines de ſang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coup de fuſil ; & lui ayant enſuite coupé la gorge, on meſura le ſang qui en ſortoit. Il s'en trouva deux bariques pleines, outre celui qui reſtoit encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tanneé claire ; mais leur queue & leurs nâgeoires qui leur ſervent de pieds, ſont noirâtres. Les extrêmités de leurs nâgeoires ne reſſemblent pas mal à des doigts, qui ſont armés chacun d'un ongle, & joints enſemble par une membrane, qui ne s'étend pas juſqu'au bout. Outre la groſſeur qui les diſtingue des Veaux marins, ils en différent encore, ſur-tout les mâles, par une eſpece de groſſe trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire ſupérieure, de la longueur de cinq ou ſix pouces. Cette partie ne ſe trouve pas dans les femelles ; ce qui les fait diſtinguer des mâles au premier coup d'œil ; outre qu'elles ſont beaucoup plus petites. Les Matelots Anglois donnoient le nom de Bacha au plus gros mâle, parce qu'il étoit toujours accompagné d'un nombreux Serrail. Ces Animaux ſont de vrais amphibies. Ils paſſent tout l'Eté dans les

Ils ſont amphibies.

ANSON. 1741.

flots, & l'hyver à terre. C'eſt dans la ſeconde de ces deux ſaiſons, qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Leurs portées ſont de deux Petits, qui naiſſent de la grandeur d'un Veau marin dans toute la ſienne, & qui ſuçent les mammelles de leur mere.

Comment ils vivent, & leur précaution pour ſe garder.

Les Lions marins, pendant tout le temps qu'ils ſont à terre, vivent de l'herbe qui croît ſur les bords des eaux courantes; & le temps qu'ils ne paiſſent pas, ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroiſſent d'un naturel fort peſant, qui les rend difficiles à reveiller; mais la Nature leur apprend à placer en ſentinelle, autour d'eux, des mâles qui ne manquent jamais de les éveiller, lorſqu'ils voyent approcher quelque homme de la horde. Leurs cris ſont ſi bruyans & d'un ton ſi varié qu'ils ſont fort propres à donner l'allarme. Tantôt on les entend grogner comme des pourceaux; & d'autres fois hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils ſe battent ſouvent entr'eux, ſurtout les mâles, & le ſujet ordinaire de leurs diviſions eſt quelque femelle. Les Anglois furent un jour ſurpris, à la vûe de deux de ces Animaux qui leur parurent d'une eſpece toute nouvelle; mais ils reconnurent que c'étoient deux mâ-

Leurs combats pour les femelles.

les, défigurés par les coups de dents qu'ils s'étoient donnés, & par le sang dont ils étoient couverts. Celui, qu'ils nommoient le Bacha, sembloit n'avoir acquis son nombreux Serrail, & la supériorité sur les autres mâles que par ses victoires; & les blessures, dont il portoit les cicatrices, rendoient témoignage du nombre & de la grandeur de ses combats. Les meilleures parties de ces Animaux sont le cœur, & sur-tout la langue, que les Anglois trouvoient préférable à celle du Bœuf. Il est d'autant plus facile de les tuer, qu'ils sont presqu'également incapables & de se défendre & de fuir. Dans la pesanteur de leur marche, on voit flotter, sous leur peau, un amas de graisse mollasse, au moindre mouvemement qu'ils veulent faire. Cependant il faut se garder de leurs dents. Tandis qu'un Matelot en écorchoit tranquillement un jeune, la Mere se jetta sur lui, lorsqu'il s'en défioit le moins, & lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut si forte qu'il en eut le crane fracassé, & tous les soins du Chirurgien ne purent lui sauver la vie (41).

ANSON. 1741.

Ils attaquent les hommes.

L'Isle Juan-Fernandez n'a pas d'autres

(41) *Ibidem*, pages 44 & précédentes.

ANSON. 1741.

Oiseaux de l'Isle. Pardelas, qui font leurs nids en terre.

Oiseaux que des Faucons, des Merles, des Hibous & des Colibris. Les Anglois n'y virent point cette espece qui se creuse des nids en terre, & dont quelques autres Voyageurs ont donné la description sous le nom de *Pardelas* ou *Damices*; cependant, ayant trouvé plusieurs de leurs trous, ils jugerent que les Chiens les avoient détruits. Tous les Chats, que Selkirk y vit en si grand nombre, doivent avoir eu le même sort puisque dans un long séjour il n'en apperçurent qu'un ou deux. Mais les Rats s'y sont maintenus avec tant d'ascendant que toutes les nuits ils causoient beaucoup d'incommodité dans les Tentes.

Poisson de l'Isle & son abondance.

Enfin, la Baye fournit plusieurs especes de Poisson. Les Morues y sont d'une grosseur prodigieuse, & n'y sont pas en moindre abondance que sur les Côtes de Terre-neuve. On y prend de grandes Brêmes, des Anges de Mer, des Cavalies, des Tatonneurs, des Poissons argentés, des Congres d'une espece particuliere, & un excellent Poisson noir, assez semblable à la Carpe que les Anglois nommerent, dans leur langue Ramoneur de Cheminée. A la vérité, le rivage est si couvert de rochers & de cailloux, qu'il est impossible d'y tirer la senne; mais on y pêche

aiſément à l'hameçon ; & dans l'eſpace de deux ou trois heures, deux lignes ſuffiſent pour charger une Chaloupe. Le ſeul obſtacle vient des Requins, & d'autres poiſſons ſi voraces qu'ils enlevent le Poiſſon au moment qu'il eſt pris. Les Ecreviſſes de Mer, plus communes peut-être à Juan-Fernandez qu'en aucun autre lieu du Monde, y ſont d'un excellent goût, & peſent ordinairement huit à neuf livres. Elles y ſont en ſi grand nombre, que lorſqu'une Chaloupe part de terre, ou lorſqu'elle y aborde, on les perce ſouvent avec le croc.

Allarme des Anglois pour le reſte de l'Eſcadre.

L'Auteur conclut qu'un Vaiſſeau, dans le triſte état où il repréſente le ſien n'a pas de meilleure retraite à deſirer que cette Iſle. Auſſi les Malades y trouverent-ils beaucoup de ſoulagement. L'arrivée du Tryal leur avoit fait eſpérer d'y être bientôt rejoints par le reſte de l'Eſcadre. Cette attente leur faiſoit tenir ſans ceſſe les yeux tournés vers la Mer. Mais n'ayant rien vû paroître dans l'eſpace de quinze jours, ils commencerent à deſeſperer de revoir jamais aucun de leurs autres Vaiſſeaux égarés, parce qu'ils ne pouvoient ſe diſſimuler que ſi leur propre Bâtiment avoit été obligé de tenir ſi long-temps la Mer,

ANSON. 1741.

il n'y seroit pas resté un homme en vie, & que le corps du Navire, rempli de cadavres, seroit devenu le jouet des vents & des flots.

Arrivée du Glocester.

Cependant le 15 de Juin, ils découvrirent le Glocester, qui par ses voiles basses, les seules qu'il paroissoit capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avoit pas été moins maltraité qu'eux. On se hâta d'envoyer, à son secours, le Canot chargé d'eau, de poisson & d'autres rafraîchissemens. Jamais Equipage ne s'étoit trouvé dans une situation plus déplorable. Ils avoient jetté à la Mer les deux tiers de leur monde; & parmi ceux qui étoient demeurés en vie, il ne restoit de force, pour agir, qu'aux Officiers & à leurs Valets. Depuis long-temps ils avoient été réduits à une pinte d'eau pour vingt-quatre heures; & malgré cette œconomie leur provision tirant à sa fin, ils étoient menacés de mourir bientôt de soif. Ce ne fut pas sans une peine extrême, qu'après avoir louvoyé long-temps autour de l'Isle, ils surmonterent les vents & les courans, pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'assistance; & ce soin n'empêcha pas qu'en entrant dans la Baye, leur nombre ne fût diminué des trois quarts.

Etat auquel il est réduit.

Mitchel, Capitaine de ce Malheureux Vaiſſeau, raconta que depuis qu'on l'avoit perdu de vûe, les vents l'avoient pouſſé juſqu'à la petite Iſle de *Maſſa-Fuero*, vingt-deux lieues à l'Oueſt de Juan-Fernandez ; que découvrant de ſon Bord, pluſieurs ruiſſeaux dans cette Iſle, il avoit envoyé ſa Chaloupe pour y faire de l'eau ; que le vent élevoit de ſi groſſes lames ſur la Côte, qu'il avoit été impoſſible d'y aborder ; mais que cette tentative n'avoit pas été tout-à-fait inutile, parce que la Chaloupe étoit revenue pleine de poiſſon. Quelques Voyageurs, qui ont parlé de cette Iſle, la repréſentent comme un roc ſtérile : mais le Capitaine Mitchel apprit au Chef d'Eſcadre, qu'elle eſt couverte d'herbe & de verdure. Il ajoûta qu'elle n'a pas moins de quatre milles de longueur, & qu'on peut eſpérer d'y trouver quelque petite Baye, pour rafraîchir un Vaiſſeau dans le beſoin.

Soins nautiques.

On doit à l'inſtruction des Navigateurs, la deſcription d'une partie des ſoins que le Chef d'Eſcadre prit pour ſa ſûreté. En viſitant ſon mât de miſaine, il fut allarmé de le trouver fendu, juſtement au-deſſus du premier Pont, près des barreaux du ſecond Pont. La fente étoit de deux pouces de profon-

ANSON. 1741.

deur, & de douze de circonférence : mais les Charpentiers, après l'avoir examinée, jugerent qu'en jumellant le mât avec deux chevilles de jas d'ancre, il feroit auffi bon qu'il l'eut jamais été. Les cordages & les canevas lui manquoient. Quoiqu'il fe fût chargé d'une groffe quantité de ces deux provifions, elles avoient été confumées dans une fuite continuelle de tempêtes. Après avoir employé tous les vieux cables & les vieux haubans, pour en faire de la corde torfe, on fut obligé de défaire un cable, pour en faire des cordes roulantes. A l'égard du canevas & des reftes de voiles, tout ce qu'on en put ramaffer fut à peine fuffifant pour en faire une voilure complete.

Vers le milieu d'Août, les Malades, qui étoient à peu près guéris, obtinrent la permiffion de quitter les Tentes communes, où ils avoient été logés jufqu'alors, & de s'établir chacun dans leur hute. On crut qu'étant féparés, ils pourroient s'entretenir plus proprement : mais ils reçurent ordre de fe rendre fur le rivage au premier coup de canon qui feroit tiré du Vaiffeau. Leurs occupations étoient de fe procurer des rafraîchiffemens, de couper du bois & de faire de l'huile de la graiffe

des Lions marins. Cette huile s'employoit à diverses usages. Elle servoit pour la lampe. On la mêloit avec de la poix, pour goudronner les côtés du Vaisseau, ou avec des cendres pour les espalmer. Quelques Matelots furent employés à saler de la Morue, sur l'idée que firent naître au Chef d'Escadre deux Pêcheurs de Terre-neuve, qu'il avoit à bord. Mais cette provision, qui devint assez considérable, fut presqu'entiérement négligée, dans la crainte qu'elle ne causât le scorbut, comme toutes les autres salines. On avoit fait construire à terre un Four de cuivre, & l'on y cuisoit du pain frais pour les Malades.

ANSON. 1741.

Arrivée de la Pinque Anne, & ses Avantures.

Le 16 d'Août, on découvrit, du côté du Nord, un Vaisseau qui fut bientôt reconnu pour la Pinque Anne. Son arrivée fut regardée comme une faveur du Ciel. On rendit la ration de pain entiere, à tous les Equipages; & le Chef d'Escadre fut délivré de la crainte de manquer de provisions, avant que de pouvoir gagner un Port ami; malheur qui l'auroit laissé sans ressource, au milieu d'une si vaste Mer. Il parut fort surprenant que l'Equipage d'un Vaisseau qui arrivoit au Rendez-vous deux mois après les autres, fût en état

ANSON. 1741.

de faire la manœuvre ſans aucun ſigne de foibleſſe ; mais on apprit qu'il avoit été en relâche depuis le milieu de Mai, c'eſt-à-dire, près d'un mois avant que le Centurion eût jetté l'ancre dans l'Iſle de Juan-Fernandez. Il s'étoit trouvé à quatre lieues de terre, le 16 de Mai, au quarante-cinquiéme degré quinze minutes de latitude du Sud. Enſuite, un vent Oueſt Sud-Oueſt l'ayant fait dériver vers la Côte, le Capitaine, las peut-être de tenir la Mer, ou dans la crainte de ne pouvoir ſe ſoutenir contre le vent, avoit porté directement vers des Iſles qui ſe préſentoient en grand nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouillage à l'Eſt de l'Iſle d'Inchin ; mais ne s'étant pas placé aſſez près de l'Iſle, & l'Equipage n'étant pas aſſez fort pour filer du cable auſſi promptement qu'il étoit néceſſaire, le Vaiſſeau fut pouſſé à l'Eſt. La profondeur de l'eau alloit en augmentant, de vingt-cinq* braſſes à trente-cinq. On continua de dériver ; & le lendemain on jetta la maîtreſſe ancre, à la faveur de laquelle on réſiſta quelque temps : mais le jour ſuivant, ayant recommencé à chaſſer ſur les ancres, juſqu'à un mille de terre, on ne s'attendoit qu'à échouer dans un endroit

Ses Avantures.

où la Côte paroissoit haute & fort escarpée. Les Chaloupes faisoient beaucoup d'eau. Il ne se présentoit aucun lieu, où l'on pût aborder. Tout l'Equipage se crut perdu ; avec d'autant moins de ressource, que ceux-mêmes qui eussent pu gagner le rivage ne devoient attendre aucun quartier des Indiens du Pays, qui ne connoissent d'Européens que les Espagnols, ausquels ils portent une haine mortelle. Cependant le Vaisseau s'approchoit toujours des Rochers terribles qui forment la Côte, lorsqu'au moment où sa perte sembloit inévitable, on apperçut, entre les terres, une petite ouverture qui fit renaître les espérances. On coupa aussitôt les cables de deux ancres, & l'on mit le Cap vers cette ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée d'un Canal étroit, entre une Isle & le Continent. Elle conduisit les Anglois dans un Port également sûr & tranquille, où l'excellence de l'eau, & les rafraîchissemens, qui s'y trouvent en abondance, leur firent donner le nom de Miracle à cette heureuse découverte.

On s'est étendu sur ces circonstances, par la même raison qui porte l'Auteur à publier une fidelle description de ce Port. Il la croit d'une ex-

ANSON. 1741.

trême utilité pour les Navigateurs qui peuvent être jettés sur les mêmes Côtes par les vents d'Ouest, qui regnent presque continuellement dans ces parages (42).

Description de la Baye & de l'Isle d'Inchin, nouvellement découverte.

L'Isle d'Inchin, qui est de cette Baye, est apparemment, dit-il, une des Isles de Chonos, que les Géographes Espagnols placent, en grand nombre, le long de cette Côte. Elles sont habitées, suivant le même témoignage, par un Peuple barbare, fameux par sa haine pour les Espagnols. Il n'est pas impossible que ce que les Anglois prirent pour le Continent ne fût une autre Isle, & que la Terre-ferme ne fût beaucoup plus reculée à l'Est. Mais quelque opinion qu'on en doive pren-

(42) Il avertit que le Plan de la Baye & du Port qu'il joint à son récit, n'ayant été dressé que sur les Mémoires & les grossieres Esquisses de deux mauvais Dessinateurs, pour n'être pas tout-à-fait exact; mais que du moins les principaux points sont placés suivant l'Estime de leur distance mutuelle; & que les Marins Anglois étant fort experts dans cette Estime, les erreurs ne sçauroient être fort considérables. Il ajoûte qu'à la vérité la latitude, qui est un article important, n'en est pas trop certaine, parce que les gens du Vaisseau ne firent point d'observation, ni le jour qui précéda leur entrée dans le Port, ni celui qui suivit leur sortie; mais que cette latitude, néanmoins, ne peut être fort éloignée de quarante-cinq dégrés trente minutes du Sud; & que d'ailleurs la grandeur de la Baye rend l'incertitude où l'on demeure là dessus, beaucoup moins importantes. *Page* 84.

dre, le Port à deux endroits propres à carener les Vaisseaux. On y voit tomber aussi plusieurs ruisseaux d'une eau très-pure, dont quelques-uns sont si favorablement disposés, qu'on y peut remplir les futailles, dans la double Chaloupe, par le moyen d'une Ecope. Le plus considérable est au Nord-Est du Port. Les Anglois trouverent quelques poissons dans le ruisseau, & surtout quelques Mulets d'excellent goût, qui leur firent juger que dans une meilleure saison il étoit plus poissonneux. Pour rafraîchissemens, ils trouverent des Plantes, telles que le Celeri sauvage, les Orties; des Coquillages, surtout des Petoncles & des Moules d'une grandeur extraordinaire & de très-bon goût; quantité d'Oies, de Mouettes & de Pingouins; tous mets exquis, pour des gens affamés, qui avoient tenu la Mer si long-temps. Au milieu de l'Hyver, où l'on étoit, le Climat ne paroissoit pas rude. Les arbres & le gazon offroient encore quelque verdure: & l'on y trouveroit en, Eté, plusieurs rafraîchissemens qui manquoient alors. Les Habitans n'y sont pas aussi redoutables par leur nombre & leur cruauté, que les Espagnols ont pris plaisir à les peindre. Un autre

Rafraichissemens qui s'y trouvent.

ANSON. 1741.

avantage de leur Port, c'eſt qu'il eſt fort éloigné des établiſſemens de cette Nation, & ſi peu connu, qu'avec un peu de précaution, un Vaiſſeau pourroit y faire un long ſéjour, ſans qu'elle en fût informée. D'ailleurs, il ſeroit facile de s'y défendre; & ſi l'on étoit en poſſeſſion de l'Iſle qui le forme, on pourroit le garder avec peu de forces, contre une armée nombreuſe. Cette Iſle eſt eſcarpée, preſque partout, du côté du Port. On a ſix braſſes d'eau fort près de la Côte, & la Pinque étoit ſur ſes ancres à vingt toiſes de terre. Il ſeroit difficile de couper, ou d'aborder, un Vaiſſeau protégé à cette diſtance par des gens bien armés, & poſtés dans un lieu preſqu'inacceſſible. Enfin l'Auteur, frappé de tant d'avantages, exhorte ſa Nation à faire reconnoître, avec plus de ſoin, un lieu qui mérite l'attention du Public & celle des Directeurs de la Marine (43).

Il eſt d'une facile défenſe.

Fauſſes idées des Eſpagnols.

L'Equipage de l'Anne étoit en trop petit nombre, pour entreprendre de faire des détachemens & de les envoyer à la découverte. Il craignoit également les Eſpagnols & les Indiens;

(43) *Ibidem*, page 88.

& n'osant perdre le Vaisseau de vûe ses courses se bornoient aux Terres qui environnent le Port. D'ailleurs, quand les Officiers auroient été sûrs de n'avoir rien à redouter, le Pays est si couvert de bois & si rempli de Montagnes, qu'il n'est pas aisé d'y pénétrer. Mais ils jugerent que les Auteurs Espagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorsqu'ils représentent, sur cette Côte, un Peuple nombreux & redoutable. En Hyver du moins, elle est si déserte, que pendant tout le temps que les Anglois s'y arrêterent, ils n'y virent qu'une seule famille d'Indiens, composée d'un homme d'environ quarante ans, de sa femme, & de deux enfans, dont l'un n'avoit pas plus de trois ans, & l'autre étoit encore à la mammelle. On les découvrit dans une Pirogue. Ils y avoient apparemment toutes leurs richesses, qui consistoient en un Chien, un Chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour se huter, un devidoir, un caillou, un fusil à battre du feu; & quelques racines jaunes de fort mauvais goût, qui leur servoient de pain. Le Capitaine envoya son Canot, qui les amena facilement à bord il les y

Famille Indienne que les Anglois amenent à bord.

ANSON. 1741.

retint, dans la crainte qu'ils n'allassent le découvrir : mais il ordonna qu'ils fussent bien traités. Pendant le jour ils étoient tout-à-fait libres sur le Vaisseau ; & la nuit seulement, on les tenoit renfermés. Ils mangeoient avec l'Equipage. On leur donnoit souvent de l'Eau-de-vie, qu'ils aimoient beaucoup. Loin de paroître affligés de leur situation, l'homme sur-tout se réjouissoit lorsqu'on le menoit à la Chasse & prenoit plaisir à voir tirer quelque piece de gibier. Cependant on s'apperçut à la fin qu'il devenoit rêveur, & quoique sa femme ne perdît rien de sa gayeté, il parut inquiet de se voir prisonnier. On crut lui reconnoître beaucoup d'esprit naturel. Il se faisoit entendre avec une adresse admirable, par des signes qui marquoient son jugement & sa curiosité. Un grand Vaisseau, monté de si peu de gens, lui causoit de la surprise : il en concluoit qu'on devoit avoir perdu beaucoup de monde : ce qu'il exprimoit en se couchant sur le tillac, les yeux fermés & sans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de son habileté, par la maniere dont il s'échappa, après avoir passé huit jours à bord. L'Ecoutil du Château d'avant étoit déclouée. Il profita d'une

Caractere extraordinaire d'un Indien.

Comment il s'échappe avec sa famille.

d'une nuit fort orageuſe, pour ſortir avec ſa Femme & ſes Enfans, par cette ouverture; & paſſant par-deſſus le bord du Vaiſſeau, il deſcendit avec eux dans le Canot. Sa prudence lui fit couper les hanſieres qui retenoient la Chaloupe & ſa Pirogue, à l'arriere du Vaiſſeau; c'étoit le moyen d'empêcher qu'on ne pût le ſuivre. Il rama auſſi-tôt vers la Terre. Quoique le Quart ſe fît ſur le demi-Pont, tous ces mouvemens furent ſi prompts & ſi ſecrets, qu'il ne fut découvert que par le bruit de ſes rames, tandis qu'il s'éloignoit du Vaiſſeau. Mais il étoit trop tard pour s'y oppoſer. D'ailleurs on n'avoit plus ni Chaloupe ni Canot; & l'on eut même aſſez de peine à les reprendre. Quelques Anglois, qui avoient conçu de l'eſtime pour le caractere extraordinaire de cet Indien, ſuppoſant qu'il rôdoit encore avec ſa famille dans les Bois qui ſont autour du Port, & craignant qu'il ne manquât de proviſions, engagerent le Capitaine à faire expoſer quelques vivres, dans un lieu qui leur parut convenable au deſſein qu'ils avoient de le ſecourir. On fut perſuadé que cette attention ne lui avoit pas été inutile. Les vivres diſparurent; & quelques circonſtances firent juger que

ANSON. 1741.

c'étoit lui qui les avoit enlevés (44). Cependant on pouvoit craindre aussi qu'il n'eût gagné l'Isle de Chiloé, & qu'il ne donnât connoissance de son Avanture aux Espagnols, qui pouvoient facilement venir surprendre le Vaisseau. Cette idée porta le Capitaine à supprimer l'usage qu'il avoit établi, de tirer chaque jour au soir, un coup de canon. Il s'étoit flatté que ce bruit rendroit son Bâtiment plus respectable aux Ennemis, qui pourroient l'entendre, & leur feroit connoître du moins qu'on y étoit sur ses gardes. Mais il comprit que sa principale sûreté consistoit à demeurer bien caché, & que cette affectation d'imiter les Vaisseaux de guerre, ne pouvoit servir qu'à le faire découvrir. Enfin, l'Equipage étant remis de ses fatigues, & s'étant pourvû d'eau & de bois, l'Anne mit en Mer & se rendit heureusement à l'Isle Juan-Fernandez.

Sort de trois Vaisseaux de l'Escadre Angloise.

Le reste de l'Escadre consistoit en trois Vaisseaux, la Severne, la Perle, & le Wager. On apprit, dans la suite, que les deux premiers étoient retournés au Brésil; & que le Wager, commandé par le Capitaine Cheap, avoit échoué le 14 de Mai, vers le quarante-sep-

(44) *Ibid*, page 95.

tiéme degré de latitude Méridionale, entre deux petites Isles, à la portée du fusil de la Terre. L'Auteur s'étend beaucoup sur les divisions de l'Equipage, & sur les malheurs du Capitaine, qui étant abandonné de ses gens, tomba au pouvoir des Espagnols, d'où il ne sortit qu'après le Réglement du Cartel, entre l'Espagne & l'Angleterre, pour retourner en Europe, à bord d'un Vaisseau François (45).

ANSON. 1741.

L'inquiétude du Commandant, pour trois Vaisseaux dont il ignoroit le sort, l'avoit déterminé, après l'arrivée du Glocester, à faire visiter l'Isle de Masa Fuero, dans l'esperance d'y découvrir quelque Baye qui pouvoit leur avoir servi de retraite. Le Tryal, qui fut chargé de cette commission, fit le tour de l'Isle, & n'y vit aucun Vaisseau: mais il rapporta des lumieres qu'on n'avoit jamais eûes, & que l'Auteur croit trop utiles à la Navigation pour les supprimer (46).

Description de l'Isle Masa Fuero.

Les Auteurs Espagnols parlent de deux Isles de Juan-Fernandez, la Grande & la Petite. La premiere est celle où l'Escadre étoit à l'ancre; & la Petite

(45) Pages 121 & précédentes.

(46) Il en donne deux Vûes; l'une du Nord-Est, & l'autre du Sud.

ANSON. 1741.

a reçu le nom de Masa Fuero, parce qu'elle est plus éloignée du Continent. Le Tryal vérifia qu'elle est à vingt-deux lieues de Juan-Fernandez, à l'Ouest, vers le Sud. Elle est plus grande qu'on ne la représente ordinairement. On ne s'est pas moins trompé, lorsqu'on l'a dépeinte comme un Rocher stérile, sans bois, sans eau, & comme absolument inaccessible. Les Anglois du Tryal s'assurerent qu'elle est couverte d'Arbres, & qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la Mer. Ils virent aussi un endroit, au Nord de l'Isle, où les Vaisseaux peuvent mouiller, quoique l'ancrage n'y soit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue. Il est fort escarpé. L'eau d'ailleurs y étant trop profonde, il faut mouiller fort près de Terre, où l'on est exposé à tous les vents, excepté celui du Sud. Avec ces inconvéniens, on y trouve une chaîne de Roches, qui s'avance de la pointe Orientale de l'Isle, à deux milles au large; mais peu dangereuse à la vérité, parce que la Mer, qui s'y brise continuellement, les fait aisément reconnoître.

Avantage qu'elle a sur celle de Juan-Fernandez.

Cette Isle a, sur celle de Juan-Fernandez, l'avantage d'être bien peuplée de Chevres; & ces animaux, qui n'ont jamais été troublés dans leurs retrai-

ANSON. 1741.

tes, se laissent approcher, lorsqu'on ne les effarouche point à coups de fusil. On y trouve un grand nombre de Veaux & de Lions marins. En un mot, les Anglois jugerent que malgré quelques inconvéniens, qui peuvent empêcher de choisir cette Isle pour un lieu de relâche, elle seroit néanmoins très utile dans les cas de nécessité, sur-tout pour un Vaisseau seul, qui craindroit de rencontrer, à Juan-Fernandez, un Ennemi supérieur (47).

La Pinque Anne est dégradée.

Le mauvais état de la Pinque Anne, dont les Charpentiers jugerent le radoub impossible, porta le Chef d'Escadre à consentir qu'elle fût dégradée, après qu'on en eut tiré les vivres, & tout ce qui pouvoit servir aux trois autres Bâtimens (48). Le Capitaine & le reste de l'Equipage passerent à bord du Glocester, où le besoin d'hommes étoit pressant. Quoique tous les Malades

(47) Page 126.

(48) On fit un Procès-verbal, qui portoit que l'Anne n'avoit pas moins de douze Courbes, & de quatorze Baux, rompus ou fort endommagés; qu'un des Courbatons de Beaupré étoit rompu, & un autre pourri; que les Serregoutieres étoient ouvertes & gâtées; que plusieurs Tacquets étoient rompus, & d'autres pourris; que toute la ferrure étoit presque usée; que les Lisses & les Ceintes étoient pourries, & qu'ayant ôté une partie du doublage on avoit trouvé l'Etambort en très mauvais état; enfin, que la Proue & les Ponts faisoient eau. Ce langage de Mer aura son utilité pour ceux qui l'ignorent.

ANSON. 1741.

fussent assez bien rétablis, M. Anson ne pouvoit être sans allarmes, en considérant le peu de forces qui lui restoient. Depuis son départ d'Angleterre, il avoit perdu, sur le Centurion, deux cens quatre-vingt-douze hommes, de quatre cens six avec lesquels il s'étoit embarqué. L'Equipage du Glocester, qui étoit moins fort, avoit perdu le même nombre, & se voyoit réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devoit naturellement avoir été plus grande encore sur le Tryal, dont l'Equipage avoit presque toujours été jusqu'aux genoux dans l'eau, sur le tillac; cependant, il n'y étoit mort que quarante-deux hommes, & son bonheur en avoit sauvé trente-neuf. Les Soldats de Marine & les Invalides avoient été plus maltraités que les Matelots. De cinquante Invalides, que le Centurion avoit à bord, il n'en étoit échappé que quatre; & onze Soldats de Marine, de soixante & dix-neuf. A bord du Glocester, tous les Invalides périrent; & de quarante-huit Soldats de Marine, il n'en resta que deux. En un mot, les trois Vaisseaux, qui devoient composer désormais toute l'Escadre, étoient montés de neuf cens soixante & un hommes à leur départ d'Angle-

Etat ou l'Escadre se trouvoit réduite.

terre ; & l'on n'en comptoit plus que trois cens trente-cinq, en y comprenant les Mousses. Ce nombre suffisoit à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignoroit alors ce que l'Escadre de Pizarro étoit devenue, on devoit supposer qu'elle étoit dans la Mer du Sud, & que si elle n'avoit pû passer les Détroits sans souffrir beaucoup, elle avoit trouvé des rafraîchissemens & des recrues dans tous les Ports de ces Mers, qui lui étoient ouverts. On sçavoit d'ailleurs, par quelques informations, que les Espagnols équipoient une autre Escadre à Callao. Toutes ces réflexions, paroissoient capables de décourager les Anglois. Mais un événement fort imprévû ranima toutes leurs espérances.

ANSON. 1741.

Prise d'un Vaisseau Espagnol.

Vers le commencement de Septembre, lorsqu'ils se disposoient à quitter l'Isle, ils découvrirent, au Nord-Est, un Bâtiment, qu'ils prirent d'abord pour un Vaisseau de l'Escadre ; mais l'ayant bientôt reconnu pour un Espagnol, qu'ils supposerent destiné pour Valparaiso, ils lui donnerent la chasse. Cette victoire leur coûta peu (49). C'étoit un Vaisseau Marchand du port de quatre

(49) Il n'avoit que trois piéces de canon, de quatre livres de balle, hors d'état de servir, & quelques pistolets. *Page* 148.

ANSON. 1741.

cens cinquante tonneaux, dont l'Equipage montoit à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge consistoit en sucre & en étoffes bleues de laine, qui se fabriquent dans la Province de Quito, avec plusieurs balles d'autres étoffes grossieres de différentes couleurs, qui portent, dans ces Quartiers, le nom de Pannia de Tierra, & quelques balles de Coton & de Tabac; mais les Anglois y trouverent ce qu'ils cherchoient avec plus d'empressement, c'est-à-dire, plusieurs coffres remplis d'argent travaillé, & vingt-trois Serons de Piastres, pesant chacun deux cens livres, sans compter plusieurs Lettres & d'autres Papiers, dont ils se promirent de tirer quantité d'éclaircissemens.

Informations que les Anglois reçoivent.

Ce Bâtiment qui se nommoit Notre-Dame de Mont-Carmel, étoit Commandé par Dom Manuel Zamora. Il étoit parti de Callao, depuis vingt-sept jours; & sa destination étoit en effet pour Valparaiso, dans le Chili, où il devoit se charger, pour le retour, de bled & de vin, de quelque or, & de menus cordages, dont on en fait de gros au Port de Lima. Les Anglois du Centurion, qui étoit le Vaisseau vainqueur, n'eurent rien de plus pressant

que de prendre des informations. Jusqu'alors ils n'avoient sçu qu'imparfaitement la force & la destination de l'Escadre, qu'ils avoient rencontrée à la hauteur de Madere.

Informations fort utiles aux Anglois.

Ils apprirent, de leurs Prisonniers, qu'elle étoit composée de cinq grands Vaisseaux Espagnols commandée par l'Amiral Pizarro, & proprement destinée à traverser leurs desseins ; mais que Pizarro, malgré tous ses efforts pour doubler le Cap de Horn, avoit été obligé de retourner à la Riviere de la Plata, après avoir perdu deux de ses plus gros Vaisseaux. Ils sçurent aussi que de la Plata, cet Amiral avoit averti les Espagnols du Pérou qu'une partie de l'Escadre Angloise pouvoit passer avec succès dans la Mer du Sud ; mais que jugeant par sa propre expérience qu'elle y arriveroit foible & peu capable de défense, il conseilloit au Viceroi d'armer en guerre les Vaisseaux qu'il pourroit employer à cet usage, & de les envoyer vers le Sud, où vraisemblablement ils surprendroient ceux des Anglois, l'un après l'autre, avant qu'ils pussent trouver l'occasion de se procurer des rafraîchissemens. Le Viceroi, goûtant ce conseil, avoit fait équiper sur le champ quatre Vaisseaux qui étoient partis de

ANSON. 1741.

Callao ; un de cinquante pieces de canon, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Trois de ces Bâtimens avoient reçu ordre de croiser à la hauteur du Port de la Conception, & l'autre à celle de Juan-Fernandez. Ils avoient gardé leurs postes jusqu'au 6 de Juin ; mais n'ayant pas vû paroître les Anglois, ils avoient repris alors la route de Callao, dans la pleine persuasion que leurs Ennemis n'avoient pu tenir si long-temps la Mer, & que s'ils n'étoient pas abîmés dans les flots, ils avoient pris du moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces Vaisseaux Espagnols avoient été dispersés par une tempête, pendant qu'ils étoient en croisiere. Ensuite ils avoient été désarmés en arrivant à Callao ; & les Prisonniers ajoûterent qu'en quelque temps qu'on apprît, à Lima, l'arrivée des Anglois dans ces Mers, il se passeroit au moins deux mois, avant que le Viceroi pût rétablir son Escadre.

Dangers qui les avoit menacés.

Ces éclaircissemens étoient d'autant plus favorables, que l'Equipage du Centurion ayant trouvé, à son débarquement dans l'Isle de Juan-Fernandez, quelques monceaux de cendre, des restes de Poissons, des jarres fraîchement brisées, & d'autres traces récentes du

ANSON. 1741.

séjour des Espagnols, il ne put douter que s'il étoit arrivé quelques jours plutôt dans cette Isle, il n'y eût rencontré ses Ennemis ; & dans l'état où ses fatigues l'avoient réduit, cette rencontre auroit été fatale, non-seulement au Centurion, mais encore au Tryal, au Glocester, & à la Pinque Anne, qui étoient venus séparément. Les Espagnols du Carmel, ayant appris à leur tour ce que les Anglois avoient souffert, parurent fort surpris qu'ils eussent pû résister à tant de maux. Ils furent conduits, avec leur Bâtiment, dans la Baye de Juan-Fernandez. Leur étonnement redoubla, lorsqu'ils y virent le Tryal à l'ancre. Ils s'imaginerent d'abord qu'il avoit été construit dans l'Isle ; & leur admiration tomba sur l'adresse des Anglois, qui avoient été capables, après tant de fatigues, & dans un espace si court, non-seulement de réparer leurs autres Vaisseaux, mais d'en construire un de cette forme. Ensuite, apprenant qu'il étoit venu d'Angleterre avec le reste de l'Escadre, ils ne pouvoient comprendre qu'il eût fait le tour du Cap de Horn, tandis que les meilleurs Vaisseaux d'Espagne avoient été forcés de renoncer à cette entreprise.

Combien leur état cause d'étonnement aux Espagnols.

ANSON. 1741.

Ils se disposent à croiser.

Les Lettres, qui s'étoient trouvées à bord du Carmel, donnerent d'autres lumieres aux Anglois. Elles portoient que plusieurs Vaisseaux Marchands devoient partir du Port de Lima, pour Valparaiso. M. Anson, formant divers projets sur un si beau fondement, dépêcha aussi-tôt le Tryal, avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces deux Ports. Il résolut en même temps de séparer ses autres Vaisseaux, & de les employer en différentes croisieres; autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la Côte, que pour augmenter la facilité de faire des Prises. Celle qu'on venoit de faire avoit inspiré, aux Equipages, une ardeur qui leur faisoit oublier tous leurs maux. L'Artillerie de la Pinque Anne fut transportée sur le Carmel; & le Glocester reçut, pour sa manœuvre, un renfort de vingt-trois Matelots Espagnols. Après ces dispositions, on leva l'ancre le 19 de Septembre. Le Glocester eut ordre d'avancer jusqu'à cinq degrés de latitude Méridionale, & de croiser à la hauteur des Côtes les plus élevées de Paita, mais à la distance convenable pour n'être pas découvert.

Prise de l'Aranzazu.

Le Centurion & le Carmel porterent à l'Est, pour joindre le Tryal à la hau-

Anson. 1741.

teur de Valparaiso. Cinq jours après ils rencontrerent ce Bâtiment, qui avoit déja pris avec peu de résistance, un Vaisseau Espagnol de six cens tonneaux, nommé l'*Aranzanu*. Il y avoit trouvé à peu près la même charge que celle du Carmel, à l'exception de l'argent, qui n'excédoit gueres la valeur de cinq mille livres sterling. Mais la joye de cette victoire étoit troublée par le malheur qu'il avoit d'être démâté & de faire eau de toutes parts. Il n'y avoit point d'espérance de pouvoir le radouber en pleine Mer; & les conjonctures ne permettoient pas d'aller perdre du temps dans un Port. M. Anson prit le parti de le détruire, & de faire passer l'Equipage & les munitions à bord de l'Aranzanu, qu'il nomma *la Prise du Tryal*. Ce Vaisseau, que le Viceroi du Pérou avoit armé plus d'une fois en Guerre, fut destiné à servir de Frégate; & M. Saunders fut choisi pour la commander. Elle se trouva montée de vingt pieces de canon, en y comprenant les douze qui étoient à bord du Tryal.

Ce Vaisseau est nommé la Prise du Tryal.

Dans les grandes vûes du Chef d'Escadre, on ne se promettoit pas moins que d'intercepter tous les Vaisseaux employés au Commerce, entre le Pérou

ANSON. 1741.

& le Chili, au Sud, & entre Panama & le Pérou, au Nord. Mais, suivant la réflexion de l'Auteur, » les arrangemens les mieux concertés n'emportent avec eux qu'une plus grande » probabilité du succès, & ne vont » jamais jusqu'à la certitude ; parce » que les accidens, qui ne peuvent » entrer en compte dans les délibéra- » tions, ont souvent la plus grande » influence sur les événemens. La fâcheuse Avanture du Tryal, & la nécessité qui força les autres Vaisseaux de quitter leur croisiere pour l'assister, donnerent le temps aux Navires Espagnols, d'arriver au Port de Valparaiso. On ne découvrit point une seule Voile ennemie, jusqu'au 5 de Novembre ; & l'on ne douta plus alors que les Habitans de Valparaiso, ne voyant point paroître le Carmel & l'Aranzanu, n'eussent formé des soupçons, qui leur avoient fait mettre un Embargo sur tous les Vaisseaux Marchands de leur Côte. Il étoit à craindre aussi que le Viceroi ne fît travailler actuellement à remettre son Escadre en Mer ; car un Exprès n'employe pas ordinairement plus de vingt-neuf ou trente jours, pour se rendre, par Terre, de Valparaiso à Lima, & cinquante jours

Projets qui s'évanouissent

s'étoient déja paſſés depuis la priſe du Carmel. Ce double ſujet de crainte détermina les Anglois à ſe rendre, avec toutes leurs forces, ſous le vent de Callao, pour ſe mettre en état de combattre l'Eſcadre Eſpagnole. Ils firent voile aſſez loin de la Côte, pour n'être pas découverts. M. Anſon n'ignoroit pas qu'il eſt défendu ſous de rigoureuſes peines, à tous les Vaiſſeaux du Pays, de paſſer le Port de Callao ſans y relâcher. C'étoit ſe trahir ſoi-même, que de violer une Loi conſtamment obſervée. L'incertitude du lieu, où l'on pouvoit rencontrer les Eſpagnols, le fit porter au Nord. Il reconnut la petite Iſle de Saint Gallan, qui n'étoit éloignée que d'environ ſept lieues au Nord-Nord-Eſt, demi-Quart à l'Eſt. Cette Iſle eſt ſituée vers le quatorziéme degré de latitude Méridionale, à cinq milles, au Nord, d'une hauteur nommée *Morro-Veijo*, ou *Tête du Veillard*. L'eſpace, entre l'Iſle & cette hauteur, eſt la meilleure croiſiere qu'il y ait ſur cette Côte; parce que tous les Vaiſſeaux deſtinés pour Callao, ſoit qu'ils viennent du Nord ou du Sud, cherchent à reconnoître ces deux endroits pour diriger leur cours. Le 5 de Novembre,

ANSON. 1741.

Les Anglois vont ſe placer ſous le vent de Callao.

Iſle de Saint Gallan, bonne croiſiere.

ANSON. 1741.

vers le milieu du jour, on eut la vûe des hauteurs de Barranca, qui eſt ſituée à dix degrés trente-ſix minutes de latitude Méridionale. On en étoit à huit ou neuf lieues, lorſqu'on eut la ſatisfaction, ſi long-temps deſirée, d'appercevoir un Vaiſſeau. Le Centurion lui donna la chaſſe, à toutes voiles, & le joignit en moins d'une heure. Il ſe rendit après avoir eſſuyé quatorze coups de canon. C'étoit un Bâtiment de Guaiaquil, nommé Sainte Thereſe de Jeſus, & du port d'environ trois cens tonneaux. Il étoit chargé, pour Callao, de bois de Charpente, de fil de Pito, qui eſt très fort, & qui ſe fait d'une eſpece d'herbe; de draps de Quito, de Cacao, de Noix de coco, de Tabac, de Cuirs, de Cire, & d'autres Marchandiſes. Les eſpeces, qui ſe trouverent à bord, ne montoient qu'à cent ſoixante-dix livres ſterling. La charge auroit été de grande valeur, ſi les Anglois en avoient pû diſpoſer : mais comme il eſt défendu, aux Eſpagnols, de rançonner jamais leurs Vaiſſeaux, la plûpart des choſes qu'on leur prend dans ces Mers n'ont pas d'autre utilité, pour le Vainqueur, que celle qu'il en peut tirer pour ſon propre uſage. Auſſi les An-

Priſe de la Sainte Thereſe.

glois faisoient-ils consister leur principal avantage, dans le mal qu'ils causoient à leurs Ennemis (50).

ANSON. 1741.

Trois Dames qui s'y trouvent, & générosité des Officiers Anglois.

Outre l'Equipage, qui montoit à quarante-cinq hommes, leur Prise avoit à bord quatre hommes & trois femmes, nés tous de Parens Espagnols, & trois Esclaves noires, qui servoient les femmes. L'Auteur fait valoir, avec raison, la vertu des Officiers Anglois; sur-tout, dit-il, dans la disposition où devoient être naturellement des gens de Mer, qui depuis près d'un an gardoient une continence forcée. Ces trois Dames étoient une Mere & ses deux Filles, dont l'aînée pouvoit avoir vingt & un an, & la cadette quatorze. Elles furent successivement allarmées, de se voir entre les mains d'un Ennemi, que les anciennes violences des Flibustiers & la différence de la Religion leur faisoient envisager avec horreur. La beauté singuliere de la plus jeune des deux Filles devoit augmenter leurs craintes. Aussi s'étoient-elles cachées, lorsque les Vainqueurs étoient passés sur leur Bord; & ce ne fut pas sans peine qu'elles se laisserent engager à sortir de leur retraite. Cependant un

(50) Pages 185 & 186.

ANSON. 1741.

des Lieutenans du Centurion les rassura bientôt par ses politesses. Le Chef d'Escadre, informé de cet événement, ordonna qu'elles resteroient à bord de leur Vaisseau, & dans l'appartement qu'elles avoient occupé jusqu'alors, où elles ne cesseroient pas d'être bien servies ; avec défense de leur donner le moindre sujet de peine. Il permit même, pour assurer l'exécution de ses ordres, & pour leur donner le moyen de se plaindre, si quelqu'un étoit capable d'y manquer, que le Pilote Espagnol, qui est considéré dans cette Nation comme la seconde personne d'un Vaisseau, demeurât près d'elles, avec la qualité de Garde & de Protecteur. Il donna cette commission au Pilote, parce qu'on avoit cru s'appercevoir qu'il prenoit un intérêt fort vif à la sûreté des trois Dames. Il s'étoit même donné pour le Mari de la plus jeune. Mais on sçut bientôt par le témoignage des Prisonniers, & dans la suite par d'autres circonstances, dont le récit n'est que différé, qu'il n'avoit pris cette qualité, que pour la mettre plus sûrement à couvert des outrages dont il la croyoit menacée. Mais ce généreux procédé du Commandant dissipa toutes les frayeurs des trois Prisonnieres.

ANSON. 1741.

Rougeur de la Mer, & sa cause.

Les quatre Vaisseaux se rejoignirent, pour retourner ensemble le Cap au Nord. La Mer, dans le même endroit, leur parut d'un très beau rouge, à plusieurs milles autour d'eux. On observa que cette couleur venoit d'une prodigieuse quantité de Poisson, qui couvroit la surface de l'eau. Un peu de cette eau, qu'on eut la curiosité de mettre dans un verre, ne laissoit pas d'être aussi pure que le cristal ; excepté qu'on y voyoit surnâger quelques globules rouges & glaireux (51).

Différence de la chaleur dans des latitudes égales.

En rangeant la Côte, on remarquoit presque sans cesse un Courant, qui faisoit dériver les Vaisseaux, vers le Nord, l'espace de dix ou douze milles par jour. A huit degrés de latitude Méridionale, ils commencerent à se voir entourés de Bonites & de Poissons volans, les premiers qu'ils eussent vûs depuis leur départ des Côtes du Brésil. C'est une singularité remarquable, que sur les Côtes Orientales de l'Amérique Méridionale, ils s'étendent à une latitude beaucoup plus avancée que sur les Côtes Occidentales du même Continent ; car on ne les perd de vûe, sur la Côte du Brésil, qu'en approchant du

(51) Page 190.

L. ANSON. 1741.

Tropique Méridional. Il paroît certain que cette différence vient des différens degrés de chaleur, dans la même latitude, des deux côtés de ce vaste Continent (52).

(52) L'Auteur s'abandonne ici à ses réflexions sur les causes de cette différente chaleur, & se plaint que les Physiciens n'ayent jamais tourné leur attention de ce côté-là. Il commence par établir le fait; c'est-à dire, que la latitude d'un lieu ne fournit pas de régle par laquelle on puisse juger du dégré de chaud ou de froid qui y regne. On ne sçauroit nier, par exemple, que Londres n'ait des Saisons plus chaudes que le fond de la Baye de Hudson, qui se trouve au même degré de latitude. Si l'on compare la Côte du Brésil avec la Côte Occidentale de la même partie de l'Amérique, comme Bahia avec Lima, la différence sera bien plus considérable. Les Thermometres, qui doivent passer pour une régle infaillible du degré du chaud ou du froid, font voir que dans des latitudes très avancées, telles que Petersbourg, la chaleur est quelquefois beaucoup plus grande qu'on ne l'a jamais observée entre les Tropiques: à Londres en 1746, on eut, pendant quelques heures, une chaleur supérieure à celle qu'éprouva un Vaisseau de l'Escadre de M. Anson, en allant d'Angleterre au Cap de Horn, & au retour. L'Eté de cette année, un Thermometre gradué, suivant la méthode de Farenheit, monta une fois à Londres, jusqu'au 78'; & la plus grande hauteur qu'un Thermometre du même genre ait atteint dans le Vaisseau de l'Escadre, ne fut que de 76'. C'étoit dans l'Isle de Sainte Catherine, vers la fin de Décembre, le Soleil étant vertical à trois degrés près. A Petersbourg, en 1734, le 20 & le 25 de Juillet, le Thermometre monta jusqu'à 98', à l'ombre; degrés de chaleur prodigieux. Pourquoi la chaleur passe-t-elle pour si violente dans plusieurs endroits entre les Tropiques, tandis qu'il paroît, par ces exemples, qu'elle est souvent égalée ou même surpassée vers le cercle Pôlaire? L'Auteur répond l'Estime du chaud, dans un lieu

ANSON. 1741.

Prise du Navire la Notre-Dame du Carmin.

Le 10 de Novembre, à trois lieues au Midi de l'Isle la plus Méridionale de Lobos (53), les Anglois se saisirent, sans combat, d'un Navire Espagnol de cent soixante-dix tonneaux, nommé Notre-Dame du Carmin, qui avoit à bord quarante-trois Matelots. Sa charge étoit de l'Acier, du Fer, de la Cire, du Poivre, du Bois de Cedre, des Planches, du Tabac en poudre, des Rosaires, des marchandises d'Europe en ballots, de la Canelle, de l'Empois bleu, & des Indulgences. Ce Vaisseau, qui étoit chargé pour Callao, avoit touché à Paita, d'où il n'étoit parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les Prisonniers, il se trouva un Irlandois, nommé Williams, de qui l'on apprit que le Gouverneur de Paita, informé que les Anglois croisoient dans cette Mer, s'occupoit actuellement à

Motifs qui portent les Anglois à faire une entreprise sur Paita.

particulier, ne doit pas être fondée sur le degré de chaleur qui y regne quelquefois, mais sur la chaleur moyenne d'une Saison, ou peut-être d'une année entiere. Il ajoûte une raison, qui est prise de nous ; ce que notre sensation de chaleur ne répond pas infailliblement à la chaleur absolue indiquée par le Thermometre ; ce qu'il éclaircit par d'autres explications. *Pages 203 & précédentes.*

(53) A six degrés vingt-sept minutes de latitude du Sud. Il y a deux Isles de ce nom : celle-ci, qui s'appelle Lobos de la Mer ; & une autre plus Septentrionale, qui ressemble beaucoup à la premiere, & qu'on nomme Lobos de Thierra.

ANSON. 1741.

faire tranſporter, dans les Terres, le tréſor du Roi & le ſien. On ſçut auſſi qu'il y avoit, à la Douanne de Paita, une ſomme conſidérable, qui appartenoit à quelques Marchands de Lima, & qu'elle devoit être embarquée à bord d'un Navire qui étoit actuellement dans le Port. L'idée d'une ſi belle proie, joint à la certitude que l'Eſcadre ayant été découverte, l'allarme ſeroit bien-tôt répandue ſur toute la Côte, & qu'il ſeroit inutile d'y croiſer plus long-temps, détermina M. Anſon à tenter de ſurprendre Paita. C'étoit, d'ailleurs, une occaſion de mettre en liberté ſes Priſonniers, qui étoient en grand nombre, & qui conſumoient des proviſions dont il avoit beſoin lui-même. Il n'avoit pas manqué de s'inſtruire exactement, de la force & de l'état de cette Place. L'entrepriſe lui parut ſans danger, & le ſuccès preſque infaillible.

Deſcription de Paita & de ſes environs.

La Ville de Paita eſt ſituée dans un Canton fort ſtérile (54), dont le terrein n'eſt compoſé que de ſable & d'ardoiſe. Elle ne contient qu'environ deux cens Familles. Les Maiſons y ſont d'un ſeul étage, & n'ont pour murs

(54) A cinq degrés douze minutes de latitude Méridionale.

que des roseaux fendus, enduits d'argile, avec des toits de feuilles séches. Cette maniere de bâtir est assez solide, pour un Pays où la pluie est extrêmement rare. La plûpart des Habitans sont des Indiens, des Esclaves Negres, des Mulâtres, ou des Mestices, entre lesquels on voit peu de Blancs. Le Port, qui passe pour un des meilleurs de cette Côte, ne mérite néanmoins que le nom de Baye : mais l'ancrage y est sûr & commode. Il est fréquenté par les Vaisseaux qui viennent du côté du Nord ; & c'est le seul lieu de relâche, pour ceux qui partant d'Acapulco, de Sonsonate, de Realejo & de Panama, veulent se rendre à Callao. La longueur de ces Voyages, où, pendant presque toute l'année, on a le vent contraire, oblige de border la Côte pour faire de l'eau. Quoique les environs de Paita soient si arides, qu'on n'y trouve pas d'eau douce, ni aucune sorte d'herbages, ou d'autres provisions que du Poisson & des Chevres, les Indiens ont à deux ou trois lieues de-là vers le Nord, une Ville nommée Colan, d'où ils transportent à Paita, sur des Radeaux, de l'eau, du maïz, des herbages, de la volaille & d'autres rafraîchissemens.

ANSON. 1741.

On y amene auſſi des Beſtiaux de Rivera, autre Ville, qui en eſt à quatorze lieues dans les Terres. L'eau, qu'on apporte de Colan, eſt d'une couleur blanchâtre; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort ſaine; & l'on prétend même qu'en ſerpentant dans des Bois de Salſe-pareille, elle s'impregne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le Port de Paita eſt un lieu de débarquement, pour les Paſſagers qui vont d'Acapulco & de Panama à Lima. Comme il eſt à deux cens lieues de Callao, qui ſert de Port à cette Capitale du Pérou, & que la route par Mer ne ſe fait preſque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la Terre, qu'il y a ſur la Côte un chemin aſſez commode, où l'on trouve des Villages & des Gîtes (55).

Projets de l'attaque.

Paita eſt une Ville ouverte, qui n'eſt défendue que par un Fort. M. Anſon avoit appris de ſes Priſonniers que le Fort étoit muni de huit pieces de canon, mais qu'il n'étoit fermé que d'un mur de brique, ſans foſſé, ſans ouvrages extérieurs, ſans rampart, & qu'il n'avoit, pour garniſon, qu'une Com-

(55) Pages 221 & précédentes.

pagnie

pagnie très-foible. On ajoûtoit à la vérité que la Ville pouvoit armer trois cens hommes. Mais comme le dessein du Chef d'Escadre étoit d'employer la surprise, il ne désespéra point d'emporter la Place dès la nuit suivante. Ses Vaisseaux étoient à douze lieues de la Côte ; distance qui les assuroit de n'être pas découverts, & qui n'empêchoit pas qu'en forçant de voiles ils ne pussent arriver dans la Baye avec la nuit. Cependant sa prudence lui fit juger qu'ils étoient trop gros, pour n'être pas apperçus ; dans les ténébres mêmes, & qu'à cette vûe les Habitans allarmés ne manqueroient pas de transporter leurs meilleurs effets dans les Terres. Cette expédition, d'ailleurs, ne lui paroissant point assez considérable pour demander toutes ses forces, il prit la résolution de n'y employer que les Chaloupes. Brett, son Lieutenant, fut chargé de l'entreprise, avec cinquante-huit hommes choisis : & pour le garantir des embarras qui pouvoient naître de l'obscurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux Pilotes Espagnols reçurent ordre de lui servir de Guides. Dans une commission si délicate, on crut devoir s'assurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir servi

ANSON. 1741.

fidélement ils seroient renvoyés sans rançon, eux & tous les autres Prisonniers; mais en les assurant aussi, qu'au moindre indice de trahison, ils auroient la tête cassée, & que tous leurs Compagnons seroient conduits en Angleterre. L'Auteur observe, comme une circonstance fort singuliere, qu'un de ces deux hommes avoit été pris vingt ans auparavant par le Capitaine Clipperton, qui l'avoit forcé de lui servir de Guide, pour surprendre Truxillo, Ville située dans les Terres au Sud de Paita. Ainsi son mauvais sort l'avoit destiné à faire réussir contre sa Nation, les deux seules entreprises qu'on ait tentées à terre, sur cette Côte, pendant un si long intervalle (56).

Comment les Anglois surprennent Paita.

Ce ne fut point avant dix heures du soir, que Brett arriva dans la Baye avec les Chaloupes. Il y entra sans avoir été découvert; mais lorsqu'il s'approchoit du rivage, quelques gens, à bord d'un Vaisseau qui étoit à l'ancre, l'apperçurent & donnerent l'allarme, en criant de toutes leurs forces, *les Anglois*, *les chiens d'Anglois!* Leurs cris furent entendus du Fort. Bientôt le trouble se répandit dans

(56) *Ibidem*, page 223.

toute la Ville. Brett vit plusieurs lumieres, qui se promenoient rapidement, & d'autres marques d'une extrême agitation. Il exhorta sa troupe à ramer vivement, pour ôter à l'Ennemi le temps de se mettre en défense. Cependant avant qu'ils pussent gagner la terre, les Soldats du Fort mirent quelques pieces de canon en état de tirer, & les pointerent si juste vers le lieu du débarquement, qu'un boulet passa au-dessus de la tête des Anglois.

Mais Brett ne leur laissa pas le temps de lui envoyer une seconde volée. Aussi-tôt que ses gens furent à terre, un de leurs Guides les conduisit à l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouverent à couvert du feu du Fort; & s'étant formés, comme l'occasion le permettoit, ils marcherent droit à la Place d'armes. C'est un grand espace quarré, où se termine la rue par laquelle ils étoient entrés. Le Fort fait un des côtés de cette Place, & la maison du Gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchassent en assez bon ordre, leurs propres cris, qui venoient de leur ardeur & de l'espérance du butin, le bruit de leurs armes, & le son de leurs

Ils s'en rendent Maîtres.

ANSON. 1741.

tambours, qui se faisoient entendre de toute leur force, persuaderent aux Habitans que l'Ennemi étoit en fort grand nombre, & qu'ils n'avoient pas d'autre ressource que la fuite. Les Anglois n'essuyerent qu'une décharge de quelques Marchands, postés dans une galerie qui entouroit la Maison du Gouverneur. Mais ces timides Guerriers perdant courage, au premier feu qu'on fit sur eux, quitterent leur poste, & laisserent la Place à la discrétion des Vainqueurs (57). On n'eut pas moins bon marché de la Garnison du Fort, qui escalada ses propres murs pour se sauver dans les Bois. Ainsi, dans l'espace d'un quart d'heure, les Anglois se trouverent maîtres de la Ville, sans autre perte, que d'un homme tué & deux de blessés.

Usage qu'ils font de leur victoire.

Brett plaça une Garde dans le Fort; une autre, à la Maison du Gouverneur, qui s'étoit enfui, un pied chaussé, l'autre nud, abandonnant sa femme qui n'étoit âgée que de dix-sept ans, & qu'il n'avoit épousée que depuis trois jours; d'autres Gardes, ou du moins des Sentinelles à toutes les Avenues de la Ville. Ensuite son pre-

(57) Pages 227 & précédentes.

ANSON. 1741.

mier ſoin fut de prendre poſſeſſion de la Douane, où les Tréſors des Marchands étoient dépoſés. Il trouva des Magaſins remplis de Marchandiſes précieuſes, qui étoient tout-à-fait inutiles à l'Eſcadre : mais le jour ſuivant, lorſque M. Anſon ſe fut approché avec toutes ſes forces, & qu'on entra dans un compte plus exact des fruits de la victoire, les Chaloupes ſuffirent à peine pour le tranſport du butin. On apprit, dans la ſuite, que les Eſpagnols avoient fait monter leur perte à un million & demi de Piaſtres ; & l'Auteur croit que cette ſomme n'eſt pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglois emporterent, la vaiſſelle & l'argent monnoyé montoient à plus de trente mille livres ſterling. Les Joyaux, tels que les Bagues, les Bracelets, &c. étoient d'une valeur qu'il eſt difficile de fixer. D'ailleurs, le pillage particulier n'eſt pas compris dans ce compte. L'Auteur, embarraſſé à fixer la ſomme, ſe réduiſit à confeſſer que ce fut le plus grand butin que les Anglois euſſent fait ſur cette Côte (58).

A quoi les Eſpagnols ont fait monter leur perte.

Mais ils ne détruiſirent pas moins de richeſſes, par la réſolution qu'ils

La Ville de Paita eſt livrée aux flammes.

(58) *Ibid*, page 252.

ANSON. 1741.

prirent de brûler la Ville, à l'exception de deux Eglises, qui se trouvoient heureusement séparées des maisons. L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit, en différens jours, plusieurs Edifices, de la poix & du goudron dont les Magasins étoient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, & l'action en fut si générale & si prompte, que tout l'art des hommes n'auroit pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets, qui furent consumés par les flammes, étoient des Draps fins, des Soyeries, des Batistes & d'autres marchandises. On encloua le canon du Fort; & cinq Vaisseaux, qui étoient dans le Port, furent coulés à fond, après qu'on eut coupé tous les mâts. Pendant cette exécution, les Habitans rassemblés sur une hauteur, firent plusieurs fois mine de vouloir attaquer la Ville & le Fort; mais leur courage se refroidit, jusqu'à n'oser soutenir la vûe des Anglois.

Comment les Anglois traitent leurs Prisonniers.

Le Chef d'Escadre, satisfait de la fidélité des deux Pilotes Espagnols, ne balança point à leur accorder le prix de leurs services. Il y avoit parmi les Prisonniers, plusieurs personnes de considération, entre lesquelles on avoit

ANSON. 1741.

diſtingué un jeune homme de dix-ſept ans, fils du Vice-Préſident du Conſeil de Chili. L'impreſſion qu'il avoit reçue en naiſſant, de l'ancienne barbarie des Boucaniers & des Flibuſtiers, s'étoit renouvellée avec tant d'horreur, lorſqu'on l'avoit fait paſſer ſur un Vaiſſeau de l'Eſcadre, qu'il avoit paru prêt à s'évanouir d'effroi. Il avoit déploré ſon ſort, dans les termes les plus touchans, en regrettant ſon Pere, ſa Mere, ſes Freres, ſes Sœurs, ſa Terre natale, dont il ſe croyoit ſéparé pour jamais, & n'enviſageant rien de plus favorable, qu'un éternel & dur eſclavage, tous les autres Eſpagnols avoient la même opinion de leur ſort. M. Anſon n'épargna rien pour leur faire perdre cette injurieuſe idée. Il fit manger tour à tour, à ſa table, ceux qui méritoient cette diſtinction: il ordonna qu'ils fuſſent tous traités, non ſeulement avec humanité, mais avec décence. Auſſi parurent-ils ſe raſſurer, & la joie ſucceda même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant de reſpect & de tendreſſe pour ſon Bienfaicteur, & prit tant de goût à la maniere de vivre des Anglois, que lorſqu'on eut relâché à Paita, l'Auteur doute s'il n'auroit pas mieux aimé faire

Reconnoiſſance des Eſpagnols.

ANSON. 1741.

un Voyage en Angleterre, que de retourner dans sa Famille (59). Les trois Dames de la Therese, pour lesquelles on n'avoit pas cessé d'avoir toutes sortes d'attentions, furent si sensibles à cette politesse, qu'au moment de leur liberté, elles demanderent d'être menées à bord du Centurion, pour témoigner elles-mêmes leur reconnoissance au Chef d'Escadre. Un Jésuite, qui paroissoit fort consideré des Espagnols, ne pouvoit se lasser de lui exprimer la sienne. Il marqua, sur-tout, une haute admiration pour la conduite qu'on avoit tenue à l'égard des Dames (60).

Principe d'une sage politique.

L'Auteur termine ce récit par des reflexions fort sensées. » La maniere, » dit-il, dont les Espagnols peuvent » penser de notre Nation n'est pas une » chose indifférente. Leur estime nous » importe peut-être plus que celle de » tout le reste du Monde. Le Com» merce que nous avons fait avec eux, » & que nous pouvons faire encore, » est non-seulement fort considérable, » mais il est d'une nature particuliere, » qui exige de part & d'autre de l'hon» neur & de la bonne foi. Ainsi M. Anson

(59) Page 255. (60) Page 258.

» joignoit une considération politique à » son propre penchant, qui le portoit à » ne pas traiter avec dureté ceux que » le sort des armes livroit entre ses » mains (61). ANSON. 1741.

Deux autres prises des Anglois.

Pendant l'expédition de Paita, le Glocester, commandé par Mitchel, avoit continué de croiser avec tant de succès, qu'il s'étoit saisi de deux Bâtimens Espagnols ; l'un, chargé de Vins, d'Eau-de-vie, d'Olives en jarres, & d'environ sept mille livres sterling en especes ; l'autre, qui n'étoit qu'une grande Barque, dont la charge consistoit en coton. L'Escadre ayant remis en Mer le 26, rencontra, dès le jour suivant, Mitchel avec ses deux Prises. Les Prisonniers de la derniere avoient déclaré d'abord qu'ils étoient très pauvres ; & les Anglois ne leur trouvant en effet que du coton, panchoient d'abord à la crédulité : mais lorsqu'ils eurent transporté la Cargaison à bord du Glocester, ils furent agréablement surpris de reconnoître que ce coton n'étoit qu'un faux emballage, & qu'il y avoit dans chaque jarre un paquet de doubles Pistoles & de Piastres, dont le total montoit à douze mille livres sterling (62).

(61) Page 259. (62) Page 266.

ANSON. 1741.

M. Anson se flatte de communiquer par l'Isthme avec la Flotte de l'Amiral Vernon.

Après avoir rejoint le Glocester ; on résolut de retourner vers le Nord, & de gagner aussi-tôt qu'il seroit possible, le Cap de Saint Lucas en Californie, ou le Cap des Corientes sur la Côte du Méxique. En partant de Juan-Fernandez, M. Anson s'étoit proposé de toucher aux environs de Panama, & d'y chercher les moyens de lier quelque correspondance avec la Flotte de l'Amiral Vernon, qu'il supposoit aux Indes Orientales, où il sçavoit qu'elle devoit employer ses forces contre quelqu'un des Etablissemens Espagnols. Comme il lui paroissoit possible que Porto Bello fût déjà occupée par une garnison Angloise, il ne doutoit point qu'en arrivant à l'Isthme, il ne pût se procurer l'occasion de donner de ses nouvelles aux Anglois, qu'il supposoit sur la Côte de l'autre Mer, soit par les Indiens du Pays, qui sont assez bien disposés pour l'Angleterre, soit par le ministere même de quelque Espagnol, que l'espoir d'une grande récompense auroit pû gagner : & cette intelligence une fois établie, il devenoit fort aisé de la continuer. Par une voye si courte, M. Anson se flattoit de recevoir du renfort. Il n'espéroit pas moins, qu'en concertant ses

opérations avec ceux qui commandoient les forces Angloises dans la Mer du Nord, il ne pût se rendre maître de Panama même. Cette conquête, ajoûte l'Auteur, auroit mis proprement les Anglois en possession des richesses du Pérou, ou, tout au moins, d'un équivalent pour ce que l'Angleterre auroit exigé de l'une ou l'autre Branche de la Maison de Bourbon (63).

ANSON. 1741.

Ses Projets sur Panama.

(63) Pages 269 & précédentes. Mais le détail de ces idées mérite d'entrer du moins dans une Note. Après avoir supposé que l'Escadre eût doublé le Cap de Horn, sans aucune diminution de forces, ce qu'on doit juger possible par l'exemple du Duc & de la Duchesse, Armateurs de Bristol, qui ne perdirent que deux hommes depuis la Côte du Brésil jusqu'à l'Isle Juan-Fernandez ; l'Auteur, pour prouver qu'elle auroit pû ébranler l'Empire Espagnole, en Amérique, représente l'état où se trouvoient les Provinces maritimes du Chili & du Pérou, & la disposition actuelle des Habitans, Espagnols & Indiens » La mésintelligence, dit-il, regnoit entre les Gouverneurs. Les Créoles étoient » mécontens à l'excès Il » n'y avoit ni armes ni » munitions. Les garnisons & toute discipline » militaire étoient absolument négligées. Les Indiens de la Frontiere » n'attendoient que le moment favorable pour » prendre les armes, & » pour se venger des barbaries qu'ils avoient essuyées depuis deux siécles. M. Anson fut instruit de tout par les Lettres qu'il trouva sur ses » prises. La crainte de l'Escadre Angloise augmenta beaucoup l'animosité » des Gouverneurs. Ils rejettoient l'un sur l'autre les malheurs qu'ils » prévoyoient. Le Président du Chili, celui de » Panama, & tous les autres Commandans demandoient au Viceroi » du Pérou, les secours

ANSON. 1741.

Il les abandonne pour chercher le Galion de Manille.

Cependant, il assure que telles étoient encore les grandes vûes de M. Anson, malgré la foiblesse de son Escadre. Mais en examinant les papiers qui s'étoient trouvés à bord du Carmel, il y apprit que l'attaque de Carthagene avoit

» d'argent nécessaire pour » leur défense. Le Viceroi » répondoit que la caisse » Royale de Lima étoit » vuide, & qu'il avoit as- » sez de ses propres be- » soins. D'ailleurs, le Peu- » ple étoit fort mécontent. » Il étoit persuadé que de- » puis plusieurs années les » affaires de la Monarchie » n'avoient été ménagées » que par des vûes parti- » culieres d'intérêts Il y » avoit cent preuves que » telle étoit l'opinion ré- » gnante chez les Créoles, » & l'Auteur se contente » d'en rapporter une : C'est » le témoignage des Aca- » démiciens François, en- » voyés en Amérique pour » y mesurer un degré du » Méridien près de l'Equa- » teur. Dans une Relation » de M. de la Condamine, » qui contient le meurtre » du Chirurgien François, » on lit que pendant le tu- » multe qu'il y eut à cette » occasion, tous les Ha- » bitans s'accordoient à » maudire le Gouverne- » ment.

» Les Indiens de leur » côté panchoient à la ré- » volte, sur presque toutes » les Frontieres. Plusieurs » Lettres interceptées fi- » rent connoître que pour » peu qu'ils eussent éte se- » condés ils auroient pris » les armes C'étoit parti- » culiérement la disposi- » tion de ceux qui habi- » tent vers le Sud du Pé- » rou, des Arancos, & » des autres Peuples du » Chili ; c'est-à-dire, des » Nations les plus puissan- » tes. Les Espagnols me- » naçoient alors les Chi- » liens, des grandes for- » ces qui leur venoient » d'Espagne, sous les or- » dres de l'Amiral Pizar- » ro, & se vantoient qu'il » alloit achever ce que ses » Ancêtres n'avoient pu » finir. Ces menaces ef- » frayerent les Indiens, » jusqu'à leur faire croire » que leur destruction to- » tale étoit résolue. Les Pi- » zarres ont été les pre- » miers Conquérans du » Pérou ; & les Péruviens, » qui n'ont pas oublié la » ruine de leur Empire, » la mort d'Atalipa, dont » ils chérissent encore la » mémoire, l'abolition de

manqué. Cette disgrace le fit renoncer à ses espérances. Il ne lui restoit que celle de voir arriver à la Pointe Méridionale de la Californie, ou sur la Côte du Mexique, le Galion de Manille, qui devoit être en route pour

» leur Culte, & le massacre de leurs Ancêtres détestent tout ce qui porte » le nom de Pizarre. On » n'ignore pas non plus au » Chili, que c'est de la » même source que sont » venus l'esclavage & la » misere des Habitans. La » mémoire de ces événemens tragiques est si peu » affoiblie chez ces Peuples, que toutes leurs » solemnités sont accompagnées de spectacles, » qui leur rapellent l'idée » de leur ancienne grandeur & de leurs infortunes. Ils assisterent à » ces Représentations avec » des transports de regret » & de fureur; marque » sensible qu'ils ne respirent que les occasions de » recouvrer leur liberté & » de se vanger de leurs » Tyrans. Les Gouverneurs Espagnols, qui » connoissoient bien ces » dispositions, craignoient » si fort un soulevement » général, que vers le même temps ils avoient » employés tous leurs » soins à tranquilliser les » plus fiers de ces Indiens.

» Le Président de Chili » avoit fait de grands présens aux Chefs des Arancos, pour en obtenir » une tréve à des conditions qui leur étoient » fort avantageuses; & la » Négociation n'étoit pas » encore conclue à l'arrivée des Anglois. M. » Anson auroit trouvé » toutes les Côtes denuées » de troupes & dépourvûes » d'armes. Il apprit avec » certitude, que dans tout » le Royaume de Chili, » il n'y avoit pas trois » cens armes à feu, & la » plûpart vieux mousquets, Baldivia ne lui auroit coûté que la peine » de l'attaquer. Les Arancos, les Pulches & les » Pouguinches, qui habitent les bords de la Riviere » Impériale, à vingt-cinq » lieues au Nord de cette » Ville, auroient d'abord » pris les armes. Ces Peuples peuvent mettre trente mille hommes en campagne, presque toute » cavalerie. Rien ne les » auroit empêchés d'entrer dans le Chili, qu'ils » auroient trouvé sans

ANSON. 1741.

Acapulco ; & cette traverse ne demandant pas plus d'un mois ou cinq semaines, il se voyoit le double du temps dont il avoit besoin, parce que ce Vaisseau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de Janvier. Cependant,

» armes & sans munitions, » & peuplé d'Habitans efféminées, que l'opulence & la molesse ont rendus incapables de résister à la fatigue. Ceux » des Frontieres du Pérou » n'étant pas moins disposés à secouer le joug » Espagnol, il pouvoit » en résulter un soulevement général, dans toute l'Amérique Espagnole. Alors la seule ressource des Créoles, mécontens d'ailleurs du » gouvernement, eût été » de s'accommoder avec » les Indiens, & de secouer le joug d'un Maître, qui veilloit si mal » à leur sûreté. Si cette » conjecture paroît frivole, » l'Auteur se croit sûr, » du moins, que l'arrivée » des Anglois faisant prendre les armes aux Indiens, l'Ennemi n'auroit pas été capable de » résister à leurs entreprises. Il ajoûte qu'il n'y » avoit que deux Places, » sur les Côtes de cette » Mer, Panama & Callao, qu'on pût supposer en état en soutenir » les efforts de l'Escadre » Angloise : & M Anson » étoit bien informé qu'elle ne les auroit pas soutenus long-tems. Le » Viceroi même craignoit » qu'on ne rendît une visite à Lima. En effet, il » y a plusieurs endroits » sur la Côte où le mouillage est fort bon ; surtout un, à deux lieues » du Sud de Callao ; justement au Nord de la » Pointe que M. Anson » nomme Morro Solar, » dans sa Carte. On y » trouve soixante à quatre-vingt brasses d'eau, » à deux cables du rivage ; » & les Espagnols connoissoient si bien la facilité d'y faire une descente, que l'épuisement » de la caisse royale ne » leur ayant pas permis » d'y bâtir un Fort, ils » y tenoient une garde de » cent Cavaliers, dont » toute l'utilité se seroit » réduite à leur apprendre » de bonne heure l'arrivée des Anglois Avec » quantité d'autres avantages, que l'Auteur accumule en faveur de

ANSON. 1741.

comme l'eau commençoit à manquer sur tous les Bâtimens de l'Escadre, il ne falloit pas penser à partir pour la Californie, sans y avoir pourvu à des nécessités qui pouvoient devenir plus pressantes. Payta lui avoit à peine fourni de l'eau pour les besoins journaliers. Après avoir consulté les Journaux des Voyageurs, il choisit pour Aiguade l'Isle de Quibo, située vers l'entrée de la Baye de Panama. L'Isle des Cocos étoit plus sur sa route; mais quoiqu'elle soit vantée par les Relations de quelques Flibustiers, l'expérience lui avoit appris à se défier d'un témoignage si suspect. D'ailleurs, en allant à Quibo, il n'étoit pas sans espérance de voir tomber entre ses mains quelque Vaisseau de Panama.

» l'Escadre, il fait considérer qu'elle auroit pû » recevoir par l'Isthme de » Panama, les armes, » les munitions, & les » recrues dont elle au» roit eu besoin; en un » mot, que l'Angleterre, » dit-il, auroit pû se » maintenir dans ses Con» quêtes en dépit de tous » les efforts de l'Espagne. » La Cour de Madrid n'a» voit que deux voies » pour rentrer en posses» sion d'un si riche Do» maine; celle des armes; » ou celle de la négocia» tion; la premiere eut » été fort difficile, ou » peut-être impossible; & » la seconde auroit du » moins procuré, à l'An» gleterre, un Traité qui » eut mis des bornes à » l'ambition de ses Enne» mis.

Il n'est pas surprenant que dans l'ennui d'une longue Navigation, M. Walter, ait pris plaisir, comme l'Athénien d'Horace, à s'entretenir quelquefois d'un si beau songe.

ANSON. 1741.

Il va faire de l'eau à l'Isle de Quibo.

Il porta donc vers Quibo, avec huit Bâtimens, qui donnoient à son Escadre l'apparence d'une Flotte considérable; & le 19, à sept milles de distance, il découvrit le Cap Blanc, qui lui restoit au Sud-Sud-Est demi-Quart à l'Est. Ce Cap est à quatre dégrés quinze minutes de latitude Méridionale & tous les Vaisseaux qui remontent ou qui descendent le long de cette Côte, ne manquant point de venir le reconnoître, il peut passer pour une excellente croisiere. Le 22, au matin, on vit l'Isle de Plata, à quatre lieues à l'Est; & vers trois heures après midi, on eut la Pointe de Manta, au Sud-Est vers l'Est, à sept milles de distance. Comme la Ville du même nom n'en est pas éloignée, le Glocester prit cette occasion pour se délivrer de ses Prisonniers. Le 25, on eut la vûe de l'Isle de Gallo, à l'Est-Sud-Est demi-Quart à l'Est, à quatre lieues de distance. Ensuite on traversa la Baye de Panama, en gouvernant au Nord-Ouest, dans l'espérance d'aller directement rencontrer l'Isle de Quibo: mais on jugea bientôt qu'on auroit dû porter plus à l'Ouest. Les vents qui tournerent vers ce Quartier, rendirent l'approche de cette Isle fort difficile à l'Escadre. Elle passa la

ANSON. 1741.

Ligne le 22. Comme on quitte alors le voiſinage des grandes Montagnes, que les Eſpagnols ont nommées Cordelieras, & qu'on approche de l'Iſthme, où la communication libre de l'Atmoſphère, de l'Eſt à l'Oueſt, n'eſt plus interrompue par cette prodigieuſe chaîne, on s'apperçut en peu de jours, qu'on avoit tout-à-fait changé de Climat. La chaleur devint auſſi étouffante que ſur les Côtes du Bréſil. On eut juſqu'au ſeptiéme dégré de latitude Septentrionale, des calmes fréquens & des pluies abondantes qu'on attribue moins au voiſinage de la Ligne, qu'à la continuation des Vandevols, quoique, ſuivant l'opinion commune, cette Saiſon, qui commence en Juin, finiſſe en Novembre.

La durée des Vandevois n'eſt pas fixe.

Les Anglois prirent ces intervalles de calme, pour brûler quelques-uns de leurs Bâtimens, qui n'étoient pas bons voiliers; & l'Eſcadre demeura compoſée de cinq Vaiſſeaux. Enfin, le 3 de Décembre, on découvrit la Pointe Orientale (64) de l'Iſle de Quibo, au Nord-Nord Eſt, à quatre lieues de diſtance, & l'Iſle de Quicara, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, dans le même éloigne-

Iſle de Quibo, & ſa poſition.

(64) A ſept dégrés vingt minutes de latitude Méridionale.

ANSON. 1741.

ment. Le fond, fur foixante-cinq braffes d'eau, fe trouva de fable gris, marqueté de noir. Comme on rencontre quelques bas-fonds à l'entrée du Canal, on prit le parti de tenir le large jufqu'au lendemain. A fix heures du matin, on avoit le Cap Mafiaro, au Nord-Eft demi-Quart au Nord, à trois ou quatre lieues de diftance. Après l'avoir doublé, on eut à neuf heures, l'Ifle de Sebaco, au Nord-Oueft vers le Nord, à la diftance de quatre lieues. Un vent contraire repouffa fouvent les Vaiffeaux en arriere ; cependant le lendemain, on porta heureufement fur la Pointe Sud-Sud-Eft de l'Ifle ; & vers trois heures après midi on entra dans le Canal Bueno, en faifant le tour d'un bas-fond, qui s'avance en Mer, de la Pointe Méridionale de l'Ifle. Ce Canal n'a pas moins de fix milles de largeur, & l'on y peut paffer à un mille & demi des Brifans. Les Anglois trouverent un fort bon mouillage, à trente-trois braffes d'eau, fond vafart. Ils y avoient la Pointe Méridionale de l'Ifle, au Sud-Eft vers le Sud, une hauteur affez remarquable dans l'Ifle, à l'Oueft vers le Nord, & l'Ifle de Sebaco, à l'Eft vers le Nord (65).

(65) Pages 282 & précédentes. L'Auteur donne ici

Anson. 1741.

Description de l'Isle de Quibo.

Ils n'eurent pas de peine à trouver l'Aiguade, qui n'étoit éloignée d'eux que de trois quarts de mille, au Nord-Ouest demi-Quart au Nord. L'Isle de Quibo est d'une égale commodité pour faire de l'eau & du bois. Les Arbres couvrent tout le terrein par où la Mer monte, & l'eau douce coule dans un gros ruisseau sur un rivage sablonneux. Toute l'Isle est d'une hauteur médiocre, à l'exception d'un seul endroit, & n'est proprement qu'une forêt d'arbres toujours verds. On y trouve particulierement quantité de *Canificiers*, ou d'arbres qui portent la Casse & quelques Limoniers. Mais les Anglois furent surpris de ne pas appercevoir dans un lieu si tranquille, d'autres Oiseaux que des Perroquets, des Perriques, & des Aras. Les autres Animaux, qu'ils y virent en plus grand nombre, étoient des Singes & des Lézards, qu'ils tuoient pour les manger. L'épaisseur des Bois ne leur permit pas de tirer des Bêtes fauves. Ils ne découvrirent que la trace d'un seul Tygre, quoique leurs Prisonniers les eussent assurés qu'ils y en trouveroient beaucoup. Mais ils les jugerent moins redoutables qu'une espece

un Plan de l'extrêmité Orientale, où est l'Aiguade, avec le mouillage & les fondes.

ANSON. 1741.

de Serpens, que l'Auteur nomme Serpens volant, parce qu'il s'élance du haut des branches sur toutes sortes d'Animaux. La Mer y est aussi fort dangereuse, autour de l'Isle, par la quantité de monstrueux Alligators dont elle est remplie, & par une sorte de grands Poissons plats, qui s'élancent hors des flots. L'Auteur les prit pour ceux qui embrassent souvent les Pêcheurs de Perles dans leurs nâgeoires, & qui les tuent. On l'assura que pour s'en garantir, les Plongeurs s'arment d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet Animal, lorsqu'ils se trouvent saisis.

M. Anson visite l'Isle. Il est charmé de divers spectacles.

Le Chef d'Escadre se chargea lui-même de visiter une Baye, qui se présentoit au Nord, & de ranger ensuite toute la Côte Orientale de l'Isle. Il ne toucha nulle part où le terrein ne lui parut fort gras, & l'eau d'une bonté égale à son abondance. La Pointe du Nord-Est offre une cascade, qui cause de l'admiration. Une Riviere de l'eau la plus pure, & large de vingt toises, coule par une pente assez rapide d'environ quatre-vingt toises de longueur, dans un Canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne sont formés que de gros quartiers de roc. Dans quel-

ques endroits, l'eau se répandant sur un talus égal, forme des nappes charmantes ; & dans d'autres lieux, elle tombe en belles cascades. Les environs sont couverts d'une belle Forêt ; & les Roches mêmes, qui forment les bords du Canal, ou qui s'avancent quelquefois au-dessus, sont couronnées de fort grands arbres. Pendant que M. Anson & ses Officiers contemploient les beautés naturelles de cette solitude, une volée d'Aras passa au-dessus d'eux ; » & comme si ces Oiseaux avoient eu » dessein d'animer la fête & de relever » la magnificence du spectacle, ils s'ar- » rêterent à faire mille tours en l'air, » qui donnerent tout le temps de re- » marquer l'éclat & la variété de leur » plumage. Ceux qui furent témoins de » cette scène ne peuvent encore la décrire » de sens froid (66).

Huitres perlieres de Quibo.

Ils ne virent aucun Habitant ; mais ils trouverent quelques Huitres sur le rivage, & de grands monceaux de coquilles & de belle nacre de Perles, que les Pêcheurs de Panama y laissent pendant l'Eté. Quoique les huitres perlieres soient communes dans toute la Baye de Panama, elles ne sont nulle part en plus grande abondance qu'à

(66) Page 288.

ANSON. 1741.

Quibo. Il ne faut que se baisser dans la Mer, & les détacher du fond. La plûpart sont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles, qui donnent le plus de Perles, sont à plus de profondeur. On assure que la beauté de la Perle, dépend de la qualité du fond où l'huitre s'est nourrie ; si le fond est vasart, la Perle est d'une couleur obscure & de mauvaise eau. Les Plongeurs qu'on employe pour cette Pêche sont des Esclaves Négres, dont les Habitans de Panama & de la Côte voisine entretiennent un grand nombre, & qui doivent être dressés avec un soin extrême à cet exercice. Ils ne passent pour des Plongeurs parfaits, que lorsqu'ils sont parvenus à pouvoir demeurer sous l'eau, jusqu'à ce que le sang leur sorte du nez ; de la bouche & des oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même, & jamais elle ne les reprend (67).

Les Tortues & maniere de les prendre en Mer.

Les excellentes Tortues de la Mer de Quibo dédommagerent les Anglois de ses mauvaises huitres. Celles, qu'on nomme Tortues franches, sont un aliment fort sain & d'un excellent goût.

(67) Page 230.

Elles pesent ordinairement deux cens livres ; & tous les Equipages de l'Escadre, après s'en être nourris pendant leur séjour dans l'Isle, en firent, à bord, des provisions qui leur durerent plus d'un mois. On les voyoit souvent flotter en grand nombre, sur la surface de la Mer, où elles étoient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon Plongeur se plaçoit sur l'avant d'une Chaloupe, & lorsqu'il ne se trouvoit plus qu'à quelques toises de la Tortue qu'il vouloit prendre, il plongeoit, avec l'attention de remonter vers la surface de l'eau fort près d'elle. Alors, saisissant l'écaille vers la queue, il s'appuyoit sur le derriere de l'Animal ; qu'il faisoit enfoncer dans l'eau, & qui se réveillant, commençoit à se débattre des pattes de derriere. Ce mouvement suffisoit pour soutenir sur l'eau, l'homme & la Tortue, jusqu'à ce que la Chaloupe vînt les pêcher tous deux.

Préjugé des Espagnols contre la chair des Tortues.

L'Auteur admire que sur ces Côtes, où les vivres ne sont pas toujours dans la même abondance, les Espagnols qui les habitent ayent pû se persuader que la chair de Tortue soit mal saine, & qu'ils la regardent comme une espece de poison. Il juge que c'est à la figure singuliere de l'animal, qu'il faut attri-

ANSON. 1741.

buer ce préjugé. Les Esclaves, Indiens & Négres, qui étoient à bord de l'Escadre, élevés dans la même opinion que leurs Maîtres, parurent surpris de la hardiesse des Anglois, qu'ils voyoient manger librement de cette chair, & s'attendoient à leur en voir bientôt ressentir les mauvais effets. Mais reconnoissant enfin qu'ils s'en portoient mieux, ils suivirent leur exemple, & se féliciterent d'une expérience, qui les assuroit à l'avenir de pouvoir faire, avec aussi peu de frais que de peine, de meilleurs repas que leurs Maîtres.

Cheripe, Village abondant en vivres.

L'Escadre remit en Mer le 9 de Décembre. Elle prit, deux jours après, une barque de Panama, destinée pour Cheripe, petit Village du Continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du sel de roche, & trente ou quarante livres sterling d'argent : mais on apprit d'elle que Cheripe est toujours rempli de vivres, pour en fournir aux Bâtimens qui s'y rendent de Panama, & qui en tirent presque toutes les provisions nécessaires à cette Ville. Les Anglois auroient pu se saisir, sans danger, d'un misérable Village, qui n'est pas capable de défense. Leur provision de Tortues repondant à tous leurs desseins, ils se contenterent de couler la barque à fond, pour gagner leur

leur Croisiere sans obstacle (68).

Ordres donnés par le Chef d'Escadre, pour chercher le Galion.

En partant de Quibo, le Chef d'Escadre avoit donné de nouveaux ordres aux Capitaines. Ils devoient se rendre d'abord au Nord d'Acapulco, & reconnoître la terre, entre les latitudes de dix-huit & dix-neuf degrés; ranger ensuite la Côte à huit ou dix lieues de distance, jusqu'à la hauteur du Cap de Corientes, où l'on devoit continuer de croiser jusqu'au 14 de Février; de-là il falloit gagner l'Isle du milieu des trois Maries (69), à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres Vaisseaux ne trouvoient pas le Chef d'Escadre à cette Isle, ils devoient se rendre à l'Isle de Macao, sur la Côte de la Chine.

L'Isle des Cocos, & sa position.

L'espérance commune étoit qu'en arrivant en haute mer, on trouveroit bientôt les vents alisés. Cependant on fut contrarié, l'espace de près d'un mois par des vents d'Ouest, par des calmes, & par des pluies excessives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 de Décembre, qu'on eut la vûe de l'Isle des Cocos, qui n'est suivant l'Estime des Pilotes Anglois qu'à cent

1742.

Vent alisé.

(68) A vingt degrés vingt minutes.

(69) A vingt & un degrés vingt-cinq minutes au Nord-Ouest, vers le Nord du même Cap.

ANSON. 1743.

lieues du Continent (70). Elle a, dans ſa Partie Occidentale, un Mondrain élevé, qui s'abaiſſe, & va ſe terminer à une Pointe baſſe vers l'Eſt. De cette Iſle, on voit le Cap à l'Oueſt vers le Nord ; & juſqu'au 9 de Janvier, on ne fit encore que cent lieues. Le vent aliſé, dont le ſouffle ſe fit alors ſentir, ne quitta plus l'Eſcadre juſqu'au 17 de Janvier. On ſe trouvoit à douze degrés cinquante minutes du Nord ; mais il fit place, le même jour, à un vent d'Oueſt ; changement qui venoit ſans doute de ce qu'on s'étoit trop rapproché de terre, quoiqu'on en fût encore à plus de ſoixante-dix lieues. L'Auteur en conclut que les vents aliſés ne ſoufflent qu'à une grande diſtance du Continent. Le 26 de Janvier, on étoit au Nord d'Acapulco ; & l'on changea de cours, pour porter à l'Eſt vers la Terre. Pendant les quinze derniers jours, on avoit pris quelques Tortues, qui flottoient ſur la ſurface de l'eau, pluſieurs Dauphins, & quantité de Bonites & d'Albicores.

Il ne ſouffle que fort loin du Continent.

Erreur des Anglois.

Le 26, à dix heures du ſoir, on découvrit une lumiere au Nord-Eſt. Tout le monde ſe figura que c'étoit le Galion, objet de tous les vœux de l'Eſcadre ; &

(70) A cinq degrés vingt minutes de latitude Septentrionale.

chaque Vaiſſeau paſſa la nuit à faire ſes préparatifs pour l'attaquer. Mais le lever du Soleil fit appercevoir clairement que ce feu étoit allumé ſur la Côte. Une ſi cruelle erreur cauſa des regrets fort amers. On étoit ſur la route du Galion de Manille ; mais la fin de Janvier étoit ſi proche, qu'on commençoit à douter s'il n'étoit pas arrivé. Les Priſonniers aſſuroient qu'il n'arrivoit quelquefois que vers le milieu de Février. Ils concluoient même, du feu qu'on avoit vû ſur la Côte, qu'il étoit encore en Mer, parce que c'étoit l'uſage d'en allumer pluſieurs, pour lui ſervir de fanaux, lorſqu'il tardoit trop à paroître. On n'avoit que trop de penchant à les croire ; & pendant quelques jours, l'Eſcadre s'étendit à douze lieues de la Côte, dans un ordre qui ne lui auroit pas permis de paſſer ſans être apperçu. Mais les doutes recommencerent. D'ailleurs tous les Equipages avoient beſoin d'un Port, pour s'y rafraîchir. M. Anſon prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nu t, une Chaloupe dans le Port d'Acapulco, ſur la foi de quelques Indiens, qui aſſurerent qu'elle pouvoit ſe procurer des éclairciſſemens ſans être découverte. L'Officier, qui la commandoit, vint cinq j urs après. Il n'avoit rien

ANSON. 1742.

Ils cherchent Acapulco.

ANSON. 1741.

trouvé qui ressemblât à un Port, dans l'endroit où les Prisonniers Espagnols plaçoient Acapulco. Il avoit tiré à l'Est, pour découvrir ce Port : il avoit rangé la Côte pendant trente-deux lieues ; & dans toute cette étendue, il n'avoit vu que de grandes Plages sabloneuses, où la Mer se brisoit avec tant de violence, qu'une Chaloupe n'y pouvoit aborder. Enfin il avoit apperçu de loin, à l'Est, deux Mammelles, qui par leur figure & leur latitude, devoient être celles d'Acapulco ; mais se trouvant à la fin de ses provisions, il avoit été forcé de retourner vers l'Escadre.

Sur la derniere partie de ses Observations, on fit voile vers l'Est, pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 de Février, on eut la vûe d'un Pays élevé, qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchoit, mais qu'on reconnut ensuite pour le haut Pays de Seguateneio. Une seconde Chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avoit reconnu le Port d'Acapulco, & qu'il n'étoit pas moins éloigné que de cinquante lieues à l'Est-Sud-Est. Elle s'étoit avancée jusqu'au dedans de l'Isle, qui est à l'embouchure de ce Port, sans qu'un Pilote Espagnol & un Indien, qu'elle avoit pour Guides, s'y fussent reconnus. Mais elle avoit

enlevé trois Pêcheurs Négres, avec la précaution d'efflotter leur Canot, vis-à-vis d'un Rocher, où il ne pouvoit manquer d'être mis en pieces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveroient les débris, que les trois Négres avoient été submergés.

Les Anglois manquent le Galion.

Ces Prisonniers assurerent qu'il avoit manqué l'occasion de surprendre le Galion de Manille, & qu'il étoit arrivé au Port d'Acapulco dès le 9 de Janvier; mais ils consolerent tout l'Escadre, en ajoûtant que ce Vaisseau étoit déchargé, & qu'après s'être pourvu d'eau & de provisions, il devoit remettre à la voile, pour les Philippines, le 14 de Mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglois, que la prise du Galion devoit leur être beaucoup plus avantageuse à son retour qu'avant son arrivée. Sa Cargaison ne leur auroit pas apporté autant de profit que l'argent de sa vente. Ils virent donc renaître toutes leurs espérances. L'Auteur, pour les justifier, entreprend ici de donner une juste idée du Commerce établi entre Manille & le Mexique. Personne, dit-il, n'a eu les mêmes occasions de s'en instruire. Il fait remonter ses recherches jusqu'au Voyage de Magellan : mais, comme on a pris soin, dans l'Article des Philippines, de

Ils esperent de le prendre à son retour.

ANSON. 1742.

recueillir tout ce qui regarde la Découverte, la Conquête, & le Gouvernement de ces Isles, il suffira d'adopter ici (71) ce qui peut servir de Supplément à cet Article.

Idée du Commerce entre Manille & le Mexique.

Le Commerce Espagnol des Philippines se faisoit autrefois entre Callao & Manille. Les vents alisés étoient toujours favorables pour ce Voyage, & trois ou quatre mille lieues de distance se faisoient souvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao étoit très-pénible & très-ennuyeux. On y employoit quelquefois plus d'une année, parce que les premiers Navigateurs étoient assez ignorans pour se tenir, pendant toute la route, entre les limites des vents alisés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure méthode à un Jésuite, qui leur persuada de gouverner au Nord, jusqu'à ce qu'ils furent sortis des vents alisés, & de porter vers les Côtes de Californie à la faveur des vents d'Ouest, qui regnent ordinairement sous des latitudes plus avancées. Ensuite, dans la vûe d'abréger le Voyage & le retour, on changea le lieu de l'Etape du Commerce; & de Callao au Pérou, il fut transporté à Acapulco, qui est un Port du Mexique.

(71) Dans ce même Volume.

ANSON. 1742.

Qu'on se rappelle ici la Description de l'Isle de Luçon, de la Baye de Manille, du Port de Cavite, & tous leurs avantages pour le Commerce de la Chine & des Indes (72). L'Auteur en donne plusieurs Plans, dont on n'a pas manqué de faire usage, dans ce Recueil, pour dresser la Carte des Philippines.

Marchandises qui vont de Manille à Acapulco.

Manille tire principalement, de la Chine & autres Pays des Indes, les Marchandises qui conviennent au Mexique & au Pérou. Telles sont les Epiceries, les Soyeries de la Chine ; & sur-tout des Bas de soye, dont il ne se transporte pas moins de cinquante mille paires par an ; quantité d'étoffes des Indes, de Mousselines, de Toiles peintes & d'autres especes ; sans parler des ouvrages d'Orfévrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille Domestiques, Ouvriers. Toutes ces Marchandises sont transportées par un grand Vaisseau, qui se nomme le Galion, & quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

Regle de ce Commerce.

Ce Commerce n'est pas libre pour tous les Espagnols des Philippines. Il

(72) Le Pere . . . *Voyez* Tome 39 de ce Recueil, page 13.

ANSON. 1743.

est restraint à certaines personnes, par diverses Ordonnances, rédigées dans le même esprit que celles qui regardent les Vaisseaux de Registre qui partent de Cadix pour les Indes Occidentales. C'est le Roi d'Espagne qui entretient les Galions de Manille, & qui en paye les Officiers & l'Equipage. La charge est divisée en un certain nombre de bales, d'égale grandeur, qui est distribué entre les Maisons Religieuses de Manille, à titre de gratification pour le soutien des Missions Evangéliques. Chaque Couvent a droit de charger sur le Galion une quantité de Marchandises, proportionnée au nombre de bales qui lui est assigné; ou s'il y croit trouver plus d'avantage, il a la liberté de vendre & de transporter ce droit. Comme les Marchands qui l'achetent ne sont pas toujours assez bien fournis pour le faire valoir de leur propre fond, le Couvent s'accommode avec eux, & leur fait des avances considérables à la grosse avanture. Les Ordonnances du Roi ont limité ce Commerce à une certaine valeur de Marchandises, qu'il n'est pas permis d'excéder. L'Auteur se croyoit bien informé que cette valeur est fixée à six cens mille Piastres. Mais cette loi est si mal observée, qu'il n'y a pas

A quelle somme il monte.

ANSON. 1742.

d'année où la Cargaison ne monte beaucoup plus haut ; & les retours montent rarement à moins de trois millions de Piastres.

On le croit préjudiciable à l'Espagne.

On se persuadera facilement que la plus grande partie de ces retours ne s'ensevelit pas dans Manille, & qu'elle se distribue dans toutes les Indes Orientales. C'est une maxime de Politique, admise par toutes les Nations Européennes, qu'on doit tenir les Colonies de l'Amérique dans une dépendance absolue de leur Métropole, & qu'on ne doit leur permettre aucun Commerce lucratif avec d'autres Nations Commerçantes. Aussi n'a-t-on pas manqué de faire souvent des représentations au Conseil d'Espagne, sur le Commerce qui subsiste entre le Mexique, le Pérou, & les Indes Orientales. On lui a fait sentir que les Soyeries de la Chine, transportées directement à Acapulco, se donnoient à beaucoup meilleur marché que celles qui se fabriquent à Valence & dans d'autres Villes d'Espagne ; & que l'usage des Toiles de coton, de la Côte de Coromandel ; réduisoit presque à rien le débit des Toiles de l'Europe, transportées en Amérique, par la voie de Cadix. En effet, il est clair que ce Commerce de Manille rend le Mexique &

ANSON. 1742.

le Pérou moins dépendans de la Couronne d'Eſpagne, & qu'il détourne de très groſſes ſommes, qui paſſeroient en Eſpagne, au profit des Marchands & des Commiſſionnaires : au lieu qu'à préſent ces tréſors ne ſervent qu'à groſſir la fortune de quelques Particuliers, à l'extrêmité du Monde. Dom Joſeph Patinho, premier Miniſtre d'Eſpagne, trouva ces raiſons ſi fortes, que vers l'année 1725, il prit la réſolution d'abolir ce Commerce, & de ne permettre le tranſport d'aucune Marchandiſe des Indes Orientales en Amérique, que par la voie des Vaiſſeaux de Regiſtre. Mais le crédit de ceux auſquels on y attribue le principal intérêt, fit avorter ce deſſein (73).

Dom Joſeph Patinho veut l'abolir.

On fait donc partir, tous les ans, de Manille, un Vaiſſeau, ou deux au plus, pour Acapulco. Le temps du départ eſt le mois de Juillet. On arrive au Port d'Acapulco, dans le cours du mois de Décembre, ou de Janvier, ou de Février. Après avoir diſpoſé des Marchandiſes, on remet ordinairement à la voile pour Manille au mois de Mars, & l'on y arrive dans le cours de Juin. Ainſi le Voyage eſt à peu près d'un an. Quoique le plus

(73) Pages 341 & précédentes.

souvent on n'y employe qu'un seul Vaisseau, il y en a toujours un autre, qu'on tient prêt à partir au retour du premier, & deux ou trois en réserve pour y suppléer dans les cas d'accident, qui pourroient interrompre le Commerce. Les principaux Galions sont égaux, en grandeur, aux Vaisseaux de guerre du premier rang, & peuvent avoir à bord jusqu'à douze cens hommes. Les autres, quoique fort inférieurs, sont des Vaisseaux considérables, d'environ douze cens tonneaux, montés ordinairement de trois cens cinquante à six cens hommes, & de cinquante pieces de canon. Le Commandant prend le titre de Général, & porte l'Etendart royal d'Espagne au haut du grand mât.

ANSON. 1742.

Curieuse route du Galion.

Cette Navigation a des regles, ou des usages, qui s'observent fidélement. Le Galion quittant le Port de Cavite vers le milieu de Juillet, s'avance dans la Mer Orientale à la faveur de la Mousson d'Ouest, qui commence au même temps. Si on jette les yeux sur la Carte des Philippines, on jugera que la route, par l'Embocadero, jusqu'à la pleine Mer, doit être fort incommode. La fin d'Août arrive quelquefois, avant que le Galion soit dégagé des Terres. Alors il porte à l'Est

ANSON. 1742.

vers le Nord, pour tomber à la hauteur de trois degrés de latitude & plus, où il trouve les vents d'Oueſt, qui le menent droit à la Côte de Californie. Les découvertes des Eſpagnols, dans cette vaſte étendue de Mer, ſe réduiſent à quelques petites Iſles. On peut ajoûter, ſur le témoignage de tous leurs Navigateurs, que depuis les Philippines juſqu'à la Côte de Californie, il ne ſe trouve pas un Port, ni même une Rade commode. Dans tout cet eſpace, on ne laiſſe pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la terre de vûe (74). Le Voyage ne prenant

(74) Carreri, qui a publié ſa Navigation de Manille à Acapulco, & qui lui donne le titre *D'ennuieux & épouventable Voyage*, ne raconte rien qui ne puiſſe ſervir ici de confirmation. Son Journal eſt peu intéreſſant, mais on y trouve les motifs qui engagent les Eſpagnols, Marchands, Facteurs & Matelots, à recommencer juſqu'à dix fois une route qu'il appelle *Prodigieuſe*, quoiqu'ils jurent chaque fois de n'y revenir jamais. » C'eſt que la paye des » Matelots eſt de trois » cens cinquante piéces » de huit, dont on ne » leur donne que ſoixante- » quinze à Cavite, dans » la crainte que s'ils en » avoient ſeulement la » moitié, ils ne vouluſ» ſent pas retourner aux » Philippines pour avoir » le reſte. C'eſt que cha» que Voyage apporte cent » cinquante, & deux cens » pour cent de profit aux » Marchands, neuf pour » cent aux Facteurs, & » qu'il eſt fort agréable » de retourner chez ſoi » avec dix ſept ou dix-huit » mille écus de profit, en » moins d'un an, ſans » compter ce qu'on fait » pour ſoi-même. Un » Gentilhomme Eſpagnol, » qui faiſoit le Voyage » ſans aucun emploi, dit

ANSON. 1742.

Comment les Espagnols se procurent de l'eau douce.

gueres moins de six mois, & le Galion se trouvant chargé de Marchandises & de Monde, on est nécessairement exposé à manquer d'eau douce : mais l'industrie des Espagnols y supplée. On sçait que leur usage, dans la Mer du Sud, n'est pas de garder, dans des futailles, l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des vaisseaux de terre, assez semblables aux grandes Jarres dans lesquelles on met souvent l'huile en Europe. Le Galion de Manille part chargé d'une provision d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourroit loger entre les ponts; & les Jarres, qui la contiennent, sont suspendues de tous côtés aux Haubans & aux Etais. Cette méthode fait ga-

» à Carreri qu'il y gagnoit trente mille piéces » de huit, seulement pour » les Commissions. On » comptoit au Pilote vingt » mille; aux sous Pilotes, » neuf mille chacun; au » Général, quarante mille. Le Contre-Maître, le » Maître & le Gardien, qui » peuvent serrer plus de » Balots de Marchandises, » n'ont besoin que d'un » Voyage pour s'enrichir. » Celui qui prend de l'argent à cinquante pour » cent peut en gagner encore autant, sans que » la marchandise, qui se » perd, soit sur son compte. De si grands gains » font compter pour rien » la misere & le danger. » Pour moi, ajoûte le » même Voyageur, toutes ces espérances, & » même de plus grandes, » ne m'exciteront jamais » à recommencer une telle » Navigation, qui est capable de faire perdre la » vie, ou tout au moins » de la rendre inutile à » jamais. *Carreri, Tome V. page 327 Voyez, d'ailleurs, ci-dessous, son propre Voyage.*

ANSON. 1742.

gner beaucoup de place. Les Jarres, d'ailleurs, ſont plus maniables, plus faciles à ranger, & moins ſujettes à couler que les Futailles. Mais les plus abondantes proviſions durant à peine trois mois, on n'a pas d'autre reſſource que la pluie, qu'on trouve aſſez réguliérement entre les trente & quarante degrés de latitude Septentrionale. Pour la recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais le long des tribords, auſſi-tôt qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du Vaiſſeau à l'autre. Le côté le plus bas eſt appuyé ſur un large bambou fendu, qui ſert de rigole pour conduire l'eau dans les Jarres. Ce ſecours, quoique dépendant du haſard, n'a jamais manqué aux Eſpagnols; & ſouvent ils rempliſſent pluſieurs fois leurs Jarres, dans le cours d'un Voyage (75).

Autres difficultés que l'Auteur rejette ſur leur ignorance.

Le ſcorbut leur cauſe plus d'embarras par ſes terribles ravages, & par la difficulté d'y remédier. L'Auteur eſt perſuadé que l'extrême longueur de cette Navigation, qui eſt la premiere cauſe des Maladies, vient de la pareſſe & de l'ignorance des Marins Eſpagnols.

(75) Voyage d'Anſon, Tome III, pages 345 & ſuivantes.

On dit, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. Ils craignent plus un vent trop fort, quoique favorable, que les inconvéniens d'une longue Navigation. On ordonne expressément aux Capitaines de faire la traversée, sous la latitude de trente degrés, s'il est possible, & d'éviter soigneusement d'avancer, vers le Nord, plus qu'il n'est nécessaire pour trouver le vent d'Ouest; c'est une restriction qui ne s'accorde pas avec les principes des Anglois, parce qu'on ne peut gueres douter qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Ouest plus constans & plus forts qu'à trente degrés de latitude. Tout leur Plan de Navigation ne paroît pas moins défectueux à l'Auteur. Si le Galion, dit-il, au lieu de porter d'abord à l'Est-Nord-Est jusqu'à la latitude de trois degrés & un peu plus, faisoit route au Nord-Est, & même plus au Nord, jusqu'à quarante ou quarante-cinq degrés, il seroit aidé, dans une partie de ce cours, par les vents alisés, & le Voyage en deviendroit plus prompt de la moitié. Il seroit bientôt porté sur les Côtes de Californie par les vents d'Ouest;

ANSON. 1742.

& tous les inconvéniens se reduiroient à ceux qui sont causés par une Mer plus rude & par un vent plus fort. En 1721, un Vaisseau François, suivant la route que l'Auteur propose, fit la traversée des Côtes de la Chine, à la Vallée de Vandeta, dans le Mexique, en moins de cinquante jours (76).

Signes qui annoncent la terre au Galion.

Lorsque le Galion est assez avancé vers le Nord pour trouver les vents d'Ouest, il garde la même latitude, & dirige son cours vers les Côtes de Californie. Après avoir couru quatre-vingt-seize dégrés de longitude, à compter du Cap Espiritu Sancto, on trouve ordinairement la Mer couverte d'une herbe flottante, que les Espagnols nomment *Porra* (77). Cette vûe est pour eux un signe certain (78) qu'ils

(76) Pages 351 & précédentes.

(77) L'Auteur juge, par le nom, que c'est une espece de Poreau marin. Carreri dit que ces herbes ont jusqu'à vingt-cinq palmes de longueur; qu'elles sont grosses comme le bras vers la racine, & comme le petit doigt vers le haut; qu'elles sont creuses en dedans, comme les oignons en graine, ausquels la racine ressemble vers l'extrêmité. Du côté le plus gros, elles ont de longues feuilles, en façon d'algue, larges de deux doigts, longue de six palmes, toutes d'égale longueur, & de couleur jaunâtre. C'est une des plus grandes herbes que l'Auteur eût jamais vûes. Il en goûta. Il n'y trouva aucun mauvais goût. Les Matelots la mangent, confite au vinaigre. *Ubi suprà, page* 342.

(78) C'est un usage, entre les Matelots du Galion de former alors une Cour badine, nommée la *Cour*

ANSON. 1742.

ſont aſſez près de la Californie. Auſſitôt, entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étoient à la fin du travail & du danger, ils portent au Sud; & ne cherchant la vûe de la Côte qu'après être parvenus à une latitude beaucoup moins avancée, ils en donnent pour raiſon, qu'en cet endroit la Mer voiſine de la Californie eſt embarraſſée des Iſles & des Bas-fonds, entre leſquels ils ne veulent pas s'engager. Ce n'eſt qu'en approchant de l'extrêmité Méridionale de cette preſqu'Iſle, qu'ils oſent chercher la Terre, autant pour prendre langue & ſçavoir des Habitans s'il n'y a pas d'Ennemis qui croiſent dans ces Mers, que pour vérifier leur Eſtime à la vûe

des Signes, pour juger des Officiers du Vaiſſeau. On leur permet cette réjouiſſance, après *un horrible Voyage*, de plus de trois mille lieues, & lorſqu'ils commencent à ſe croire au Port, parce qu'il ne leur en reſte plus à faire que ſept cens. Le Matelot, qui voit la premiere herbe, reçoit une chaîne d'or du Général, & quantité de piéces de huit des Particuliers. Pour les jugemens de la Cour des Signes, on éleve un dais, & le Préſident, avec deux Juges, ridiculement vêtus, s'aſſeiyent deſſous. Ils commencent par le Général, le premier Pilote, les ſous-Pilotes, le Maître, le Contre-Maître, & les autres Officiers. Enſuite ils jugent auſſi les Paſſagers. L'Ecrivain lit l'accuſation de chacun; & là-deſſus, les Juges prononcent Sentence de mort; mais elle eſt changée ſur le champ en peine pécuniaire, ou en chocolat, ſucre, biſcuit, viande, vin, ou confiture. *Carreri, ibidem, pages* 338 *&* 40.

ANSON. 1742.

Colonie Indienne, du Cap Saint Lucas, d'où il tire des rafraîchissemens.

du Cap Saint Lucas. Ils y tirent des rafraîchissemens d'une Colonie Indienne, formée dans l'intérieur de ce Cap, par les Missionnaires Jésuites, qui allument certains feux pour leur servir de signaux (79). L'Auteur regarde ce lieu, comme la meilleure Croisiere qu'on puisse choisir pour les surprendre. De-là, ils doivent porter sur le Cap de Corientes, pour ranger ensuite la Côte jusqu'au Port d'Acapulco.

Ce qu'il fait à Acapulco, temps qu'il y passe.

En arrivant au terme, le Galion est amarré à deux arbres, sur le rivage Occidental; & la Ville, qui n'est qu'un désert dans d'autre temps, se remplit, de Marchands de toutes les Provinces du Mexique. Aussi-tôt que la Cargaison est déchargée & vendue, on se hâte de charger l'argent, avec les Marchandises destinées pour Manille, & les provisions nécessaires. On perd d'autant moins de temps, que par des ordres exprès le Galion doit être sorti du Port avant le premier d'Avril. Sa partie la plus considérable, pour le retour, consiste en argent. Le reste est

(79) Cette Colonie cultive l'Agriculture & les Arts méchaniques. Elle a planté des vignes, dont le vin approche celui de Madere, & qui commence à se mettre en réputation au Mexique. C'est le Marquis de Valero, qui a fourni aux premiers frais de cet établissement. *Voyage d'Anson, ubi suprà, page 354.*

ANSON. 1742.

composé de Cochenille, de Confitures de l'Amérique Espagnole, de Mercerie & de Bijoux de l'Europe pour les femmes de Manille, de Vins d'Espagne, de Tinto, ou de seul Vin d'Andalousie, pour la célébration de la Messe. Cette Cargaison prenant peu de place, on monte la batterie d'en-bas, qui demeure à fond de calle en venant de Manille. L'Equipage est augmenté d'un bon nombre de Matelots, & d'une ou deux Compagnies d'Infanterie, destinées à recruter les Garnisons des Philippines. Il s'y joint toujours plusieurs Passagers ; de sorte qu'au retour, le Galion se trouve ordinairement monté de six cens hommes (80).

Son retour à Manille.

On s'efforce de gagner d'abord la latitude de treize ou quatorze degrés, d'où l'on continue de faire voile, dans ce parallele, jusqu'à la vûe de l'Isle de Guam, une des Marianes. Les instructions avertissent soigneusement de prendre garde au bas-fonds de Saint Barthelemi & de l'Isle de Gasparico. Un autre avis, qu'on donne au Galion, pour empêcher qu'il ne dépasse dans l'obscurité, les Isles Marianes, c'est que pendant tout le mois de Juin il

(80) *Ibidem*, pages 361 & précédentes.

ANSON. 1742.

eſt ordonné, aux Eſpagnols de Guam & de Rota, d'entretenir pendant toutes les nuits un feu allumé ſur quelque hauteur.

Précautions qu'il doit prendre.

L'Iſle de Guam eſt gardée par une Garniſon Eſpagnole (81), dans la vûe d'aſſurer un lieu de relâche au Galion. Cependant la Rade y eſt ſi mauvaiſe, qu'il ne s'y arrête pas plus de deux jours. Après y avoir pris de l'eau & des rafraîchiſſemens, il en part pour gouverner directement vers le Cap Eſpiritu Sancto, dans l'Iſle de Samal. Il doit obſerver les ſignaux de ce Cap, comme ceux de Catandumas, de Batuſan, de Birriborongo, & de l'Iſle de Batan. Tous ces lieux ont des Sentinelles, avec ordre d'allumer un feu lorſqu'ils l'apperçoivent. Si le Général, après avoir vû manquer le premier feu, en voit allumer quatre autres, ou plus de quatre, il peut conclure qu'il y a des Ennemis dans ces Parages; & ſon devoir l'oblige de faire mettre à terre, pour s'informer de la force de l'Ennemi, & de tout ce qu'il peut redouter. Il doit ſe regler ſur les avis qu'il reçoit, & relâcher dans quelque Port ſûr. S'il eſt découvert dans

(81) *Voyez*, ci-deſſus, la Deſcription des Iſles Marianes.

l'asile qu'il choisit, & s'il craint d'y être attaqué, il doit envoyer le trésor à terre, débarquer l'Artillerie pour sa défense, & donner avis de sa situation au Gouverneur de Manille. Mais si, depuis le premier feu, il remarque que les Sentinelles n'en allument que deux, il peut s'assurer qu'il ne lui reste rien à craindre, & continuer sa route jusqu'à Cavite, qui est le Port de Manille (82).

ANSON. 1742.

Vaine attente des Anglois.

Les espérances de l'Escadre n'avoient fait que changer d'objet, mais elles sembloient demander d'autres mesures, depuis qu'on avoit appris par le récit des Prisonniers, qu'on étoit informé dans Acapulco de la ruine de Payta, & que cette nouvelle avoit fait augmenter les Fortifications de la Place, & mettre une Garde dans l'Isle qui est à l'embouchure du Port. Cependant on apprit aussi, que cette Garde avoit été retirée deux jours avant l'arrivée de la Chaloupe ; d'où l'on conclut, non-seulement que l'Escadre n'avoit pas encore été découverte, mais que l'Ennemi ne la croyoit plus dans ces Mers, & que depuis la prise de Payta, il se flattoit qu'elle avoit pris une

(82) Voyage d'Anson, Tome III, page 354.

ANSON. 1742.

autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernieres idées, que s'étant approché jusqu'à la vûe des Montagnes, qui se nomment les Mammelles, au-dessus d'Acapulco, on s'y mit dans une position, qui ne laissoit point à craindre que le Galion pût échapper. On y demeura jusqu'au 15 de Mars. Une si longue attente n'auroit pas rebuté les Anglois, s'ils n'étoient retombés dans le besoin d'eau. M. Anson, désespéré de ce contre-temps, délibera s'il n'entreprendroit pas de surprendre Acapulco : mais, lorsqu'il examina sérieusement ce dessein, il y trouva un obstacle insurmontable. Les Prisonniers, qu'il interrogea sur les vents qui regnent près de la Côte, l'assurerent qu'à une médiocre distance du rivage, on avoit un calme tout plat pendant la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il s'élevoit toujours un vent de Terre. Ainsi le projet de mettre le soir à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit, devant la Place, devenoit une entreprise impossible (83).

M. Anson veut surprendre Acapulco.

Il est forcé de chercher de l'eau à Chequetan.

Les Anglois se seroient épargné de mortelles impatiences & d'inutiles rai-

(83) *Ibidem*, pages 282 & précédentes.

ſonnemens, s'ils avoient pû ſçavoir, comme ils le ſçurent dans la ſuite, que l'Ennemi avoit reconnu qu'ils étoient ſur la Côte, & qu'il avoit mis un Embargo ſur le Galion juſqu'à l'année ſuivante. Mais demeurant toujours perſuadés qu'ils n'étoient pas découverts, ce ne fut que la néceſſité de leur ſituation, qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils réſolurent de ſe rendre au Port de Seguataneio, parce qu'il étoit le moins éloigné. Les Chaloupes, qu'ils avoient envoyées pour reconnoître l'Aiguade, revinrent le 5 d'Avril, après avoir découvert de l'eau excellente environ ſept milles à l'Oueſt des Rochers de Seguataneio. On jugea, par les deſcriptions, que ce devoit être le Port que Dampier nomme Chequetan. M. Anſon renvoya les Chaloupes pour le ſonder, & s'y rendit, à leur retour, après avoir appris que c'étoit une Rade, où l'Eſcadre pouvoit être ſans danger.

Deſcription de ce Port.

L'Auteur croit en devoir une deſcription exacte. Le Port, ou la Rade de Chequetan, eſt à dix-ſept degrés trente-ſix minutes de latitude Septentrionale, & à trente lieues d'Acapulco, du côté de l'Oueſt. Dans l'étendue de dix-huit lieues, à compter

ANSON. 1742.

d'Acapulco, on trouve un rivage ſabloneux, ſur lequel les vagues ſe briſent avec tant de violence, qu'il eſt impoſſible d'y aborder. Cependant le fond de la Mer y eſt ſi net, que dans la belle ſaiſon les Vaiſſeaux peuvent mouiller ſûrement à un mille ou deux du rivage. Le Pays eſt aſſez bon. Il paroît bien planté, rempli de Villages; & ſur quelques éminences, on voit des Tours, qui ſervent apparemment d'Echauguettes. Cette Perſpective n'a rien que d'agréable. Elle eſt bornée, à quelques lieues du rivage, par une chaîne de Montagnes, qui s'étend fort loin à droite & à gauche d'Acapulco. Les Anglois furent ſurpris ſeulement, que dans une eſpace de dix-huit lieues de Pays, le plus peuplé de toutes ces Côtes, on n'apperçoive pas, le long du rivage, une ſeule Barque, ni le moindre Canot, pour le Commerce ou pour la Pêche. Cinq milles au-delà, & toujours à l'Oueſt, on trouve un Mondrain, qui ſe préſente d'abord comme une Iſle: trois milles plus loin, à l'Oueſt, on voit un Rocher blanc aſſez remarquable, à deux cables du rivage, dans une Baye d'environ neuf lieues d'ouverture. Sa Pointe Occidentale forme une Montagne, qui

Côté à l'Oueſt d'Acapulco.

ANSON. 1742.

Montagne de Petaplan.

qui se nomme *Petaplan.* C'est proprement une presqu'Isle, jointe au Continent par une Langue de terre basse & étroite, couverte de brossailles & de petits rochers. Ici commence la Baye de Seguataneio, qui s'étend fort loin à l'Ouest de celle de Petaplan, & dont celle-ci n'est qu'une partie. A l'entrée de cette Baye, & à quelque distance de la Montagne, on découvre un amas de Rochers, blanchis des excrémens de divers Oiseaux. Quatre de ces Rochers, qui sont plus gros que les autres, & qui ont assez l'apparence d'une Croix, s'appellent les Moines blancs. Ils sont à l'Ouest, vers le Nord de Petaplan; & sept milles à leur Ouest, on entre dans le Port de Chequetan, qui est encore mieux marqué par un gros Rocher, à un mille & demi de son entrée, au Sud demi-Quart à l'Ouest (94).

Difficultés de reconnoître en Mer le Port de Chequetan.

Si l'on côtoie la Terre d'assez près, il est impossible de ne pas reconnoître le Port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte est sans danger, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au commencement de Mai; quoique dans le reste de l'année elle soit exposée à

(94) L'Auteur joint ici diverses Cartes, qui représentent la Baye, le Port & l'Aiguade.

ANSON. 1742.

des tourbillons violens ; & des pluies abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du compas. Ceux qui se tiendroient à une distance considérable de la Côte, n'auroient pas d'autre moyen de trouver ce Port, que par sa latitude. Le dedans du Pays a tant de Montagnes, élevées les unes au-dessus des autres, qu'on ne distingue rien par les vûes prises d'un peu loin en Mer. Chaque point de vûe découvre de nouvelles Montagnes, & donne des aspects si différens, qu'il n'y a point de Plan qu'on puisse compter de reconnoître. L'entrée du Port n'a qu'un demi mille de largeur. Les deux pointes qui la forment, & qui représentent deux Rochers presque perpendiculaires, sont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Est & Nord-Ouest. Le Port est environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Ouest. Son entrée est sûre, de quelque côté qu'on veuille passer du Rocher, qui est situé vis-à-vis de son embouchure. Hors du Port, le fond est de gravier, mêlé de pierres ; mais, dans l'intérieur, il est de vase molle. La seule précaution nécessaire, en y mouillant, regarde les grosses houles que la Mer y pousse quelquefois. Les

Anglois obſerverent que la marée eſt de cinq pieds, & qu'elle court à peu près Eſt & Oueſt.

Situation & propriété de l'Aiguade.

L'Aiguade ne leur parut qu'un grand Etang, ſans décharge, & ſéparé de la Mer par le rivage. Il eſt rempli par une ſource, qui ſort de terre un demi mille plus loin dans le Pays. L'eau en eſt un peu ſaumache, ſurtout du côté de la Mer; car, plus on avance vers la ſource, plus elle eſt douce & fraiche. Cette différence obligea les Anglois de remonter le plus haut qu'il fut poſſible, pour remplir leurs tonneaux, & ne leur cauſa pas peu d'embarras. Ils employerent des Pirogues, qui tiroient fort peu d'eau, & de très petites futailles, qu'ils rapportoient par la même voie, juſqu'au rivage, où elles étoient vuidées dans les grandes. Quoique cet Etang n'eût alors aucune communication avec la Mer, il peut en avoir pendant la ſaiſon des pluies, & Dampier en parle comme d'une grande Riviere. Cependant le terrein eſt ſi bas, aux environs, qu'il doit être preſqu'entiérement inondé, avant que l'eau puiſſe déborder par-deſſus le rivage (95).

Le Pays voiſin, ſur-tout celui qu'on

(95) *Ibid. page* 399.

ANSON. 1742.

Courſe inutile des Anglois dans le Pays voiſin.

a décrit, avoit paru ſi peuplé & ſi bien cultivé que les Anglois s'étoient flattés d'en tirer des vivres. Le Chef d'Eſcadre envoya un Parti de quarante hommes bien armés, pour découvrir quelque Village, & former quelque liaiſon avec les Habitans. Ce détachement revint le ſoir, après avoir fait environ dix milles, dans un chemin inconnu, où il trouvoit ſouvent du crotin de cheval & de mule. A cinq milles du Port, le chemin ſe diviſe entre des Montagnes; & de ces deux routes, l'une mene à l'Eſt, & l'autre vers l'Oueſt. Le malheur des Anglois leur fit prendre la route de l'Eſt, qui les conduiſit dans une grande Savanne, où ils ne ceſſerent pas de marcher, ſans y appercevoir aucune marque de culture. La chaleur & la ſoif les forcerent enfin de retourner vers l'Eſcadre : mais ils attacherent à quelques piques, qu'ils planterent ſur la route, des billets en langue Eſpagnole, par leſquels ils invitoient les Habitans à leur apporter des vivres, qu'ils promettoient de payer fidélement. Cette précaution fut inutile, & perſonne ne parut pendant le ſéjour qu'ils firent dans le Port. Ils apprirent, dans la ſuite, qu'en tournant à l'Oueſt, ils auroient bien-tôt découvert une Ville

ou un Bourg, qui n'eſt éloigné que de deux milles de l'endroit où le chemin ſe diviſe. L'inutilité de leurs tentatives, pour engager les Habitans à leur fournir des vivres, les réduiſit aux rafraîchiſſemens qu'ils purent trouver aux environs du Port. Ils y prirent des Maquereaux, des Brêmes, des Mulets, des Soles & des Homars. C'eſt le ſeul endroit de ces Mers où ils pêcherent des Torpilles, Poiſſon plat, qui reſſemble beaucoup à la Raie, & qui tire ſon nom d'une propriété ſinguliere, qu'il a dans la Mer du Sud, comme dans celles d'Afrique & de l'Inde. L'Auteur éprouva, que non-ſeulement ceux qui marchent deſſus reſſentent un véritable engourdiſſement par tout le corps, ſur-tout dans la partie qui a touché immédiatement à la Torpille, mais qu'en appuyant une canne ſur le corps de ce Poiſſon, le bras qui la ſoutient demeure quelque temps engourdi, & qu'il en reſte quelque choſe juſqu'au lendemain. Cependant, comme la Torpille n'a cette vertu que lorſqu'elle eſt vivante, on la mange ſans danger (96).

ANSON. 1742.

Rafraîchiſſemens du Port.

Torpilles de la Mer du Sud.

On ceſſa ici de voir des Tortues, & les Chaloupes étoient obligés d'en aller prendre devant la Baye de Petaplan. La

Autres Animaux, & Plantes du Pays.

(96) Page 410.

ANSON. 1741.

Terre ne fournit gueres d'autres Animaux que des Lézards, qu'on y trouve en grand nombre, & que la plûpart des Matelots mangeoient avec goût. Les Alligators y ſont petits. Tous les jours, au matin, on appercevoit, ſur le ſable de l'Aiguade, les traces d'un grand nombre de Tigres : mais loin d'être auſſi dangereux que dans l'Afrique & l'Aſie, ils n'attaquent preſque jamais les hommes. Les Faiſans, qui ſont en abondance, & de pluſieurs eſpeces, ſur la Côte, offriroient une reſſource toujours préſente, ſi leur chair n'étoit ſeche & ſans goût. On y voit, d'ailleurs, une grande variété d'autres Oiſeaux de moindre groſſeur, particuliérement des Perroquets, que les Anglois tuoient ſouvent pour s'en nourrir. Les fruits, les herbages & les racines y ſont rares & de peu d'uſage. A peine les Bois fourniſſoient-ils aſſez de Limons pour l'uſage journalier de l'Eſcadre, avec quelque Papas, & cette eſpece de Prune qui porte, à la Jamaïque, le nom de *Prune à Cochon*. La ſeule herbe, qui mérite d'être nommée, eſt la Morjeline. Elle croît ſur les bords des ruiſſeaux ; & ſon amertume n'empêche pas les Matelots d'en manger avidement, parce qu'elle paſſe pour un Antiſcorbutique.

ANSON. 1742.

Observations sur le Port de Chequetan.

M. Anſon, toujours attentif à l'inſtruction de ceux qui fréquenteroient ces Mers après lui, remarqua, vers l'Oueſt du Port, un Pays aſſez étendu, qui paroiſſoit double, avec une eſpece d'ouverture, à laquelle il trouva quelque apparence d'un ſecond Port. Il ne manqua point d'y envoyer une Chaloupe : mais on trouva que les deux Montagnes, qui forment ce Pays double, ſont jointes par une Vallée, & ne laiſſent entr'elles ni Port ni Rade. En général, quoique le Port de Chequetan ne fourniſſe que des rafraîchiſſemens médiocres, ſa connoiſſance eſt importante pour la Navigation. C'eſt le ſeul mouillage ſûr, dans une grande étendue de Côtes; à l'exception d'Acapulco, qui eſt occupé par les Eſpagnols. On peut y faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les Habitans du pays. Les Bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du Rivage aux Terres voiſines, & ce paſſage peut être gardé par un Parti peu conſidérable, contre toutes les forces que les Eſpagnols du pays ſeroient capables de raſſembler (97).

Les Anglois brûlent leurs priſes & renvoyent leurs Priſonniers.

La ſaiſon ne permettant plus aux Anglois de nourrir une vaine eſpéran-

(97) Pages 414 & précédentes.

ANSON. 1742.

ce, ils ne penserent qu'à se délivrer de tout ce qui pouvoit retarder leur Navigation jusqu'à la Chine. Les trois Bâtimens Espagnols, qu'ils avoient équipés, furent sacrifiés à la sûreté du Centurion & du Glocester. M. Anson prit le parti de les brûler, pour faire passer leurs Equipages & leurs agrets sur ces deux Vaisseaux, qui n'auroient pu résister, sans ce secours, aux Mers orageuses de la Chine, où il comptoit d'arriver vers le changement des Mousſons. Il se détermina aussi à renvoyer tous ses Prisonniers, à la réserve des Mulâtres, & de quelques Négres des plus vigoureux. Le Brett, qui s'avança, pour cette Commission jusqu'à l'entrée du Port d'Acapulco, en prit occasion de lever le Plan de cette entrée & de la Côte voisine (98).

Fausses idées des Anglois, en partant pour la Chine.

En quittant la Côte d'Amérique, le 6 de Mai, l'Escadre se promettoit de faire la traversée, du Mexique aux Côtes Orientales de l'Asie, en moins de deux mois. Elle porta au Sud-Ouest,

(98) L'Auteur le donne. Ce Plan représente la Pointe Occidentale de l'Entrée, qui se nomme *El Griffo*, à seize degrés quarante-cinq minutes de latitude; une Isle, qui restoit, à l'égard du Spectateur, au Nord vers l'Est, à trois lieues de distance, & qui fait la Pointe Occidente de l'Entrée; le Port *Marquis*; Sierra di-Brea, un Rocher blanc dans le Port, & des Echauguetes.

dans le dessein de tomber sous les vents alisés, qui viennent du Nord-Est, & qui, suivant les Journaux des Navigateurs précédens, doivent se faire sentir à la distance de soixante-dix ou quatre-vingt lieues de Terre. Outre cette raison de gouverner au Sud. Les Anglois vouloient gagner le treize ou quatorziéme degré de latitude du Nord, qui est le parallele qu'on suit ordinairement dans la Mer du Sud, & celui dans lequel on est persuadé qu'il y a le moins de danger. Mais ils tinrent cette route l'espace de sept semaines, avant que de renoncer le vent qu'ils cherchoient; & n'en ayant trouvé que de contraires ou de variables, ils n'avoient fait que le quart du chemin vers les Côtes les plus Orientales de l'Asie, lorsque, suivant leurs espérances, ils y devoient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs, les deux Vaisseaux souffroient déja beaucoup du scorbut, & des divers accidens, qui menaçoient la charpente. C'est un sentiment général, qu'une grande abondance d'eau douce & de provisions fraîches; est un puissant préservatif contre le scorbut : ces deux secours ne manquoient point aux Anglois. Ils y joignoient d'autres précautions, qui consistoient à nettoyer soigneusement leurs Vaisseaux, & à

Ils recommencent bient-tôt à souffrir.

ANSON. 1742.

tenir les écoutilles & les ſabords ouverts. Cependant, les Malades ne s'en portoient pas mieux. On avoit ſuppoſé, en doublant le Cap de Horn, que la malignité du mal étoit venue de la rigueur du temps ; mais un Climat chaud n'y changea rien. L'Auteur en conclut, que lorſque le ſcorbut a pris une certaine force, il ne peut être guéri qu'à terre, ou du moins à peu de diſtance du rivage. » On n'acquérera jamais, dit-il, » une connoiſſance exacte de ſa cauſe, » mais on conçoit aiſément, qu'il faut » un renouvellement d'air frais pour » entretenir la vie des Animaux, & » que cet air, ſans perdre ſon élaſticité, » ni aucune de ſes propriétés connues, » peut être tellement alteré par les va- » peurs qui s'élevent de l'Océan, qu'il » en devienne moins propre à conſerver » la vie des Animaux terreſtres, à moins » qu'elles ne ſoient corrigées par une » ſorte d'exalaiſon, que la terre ſeule eſt » capable de fournir (99).

Obſervations ſur le ſcorbut.

(99) Anſon, Tome III, pages 9 & 10. Dans le triſte état des deux Equipages, M. Anſon fit une expérience fort remarquable. La réputation des Pilules & des Gouttes de M Ward, l'avoit porté à s'en fournir avant ſon départ de Londres. Il fit donner un de ces deux remédes, ou tous deux, à diverſes perſonnes, dans tous les degrés de la maladie. Un de ceux qui en firent l'eſſai, commença à ſaigner violemment du nez ; & quoiqu'il fût preſque à

Oiſeaux qu'on rencontre en pleine Mer.

Les malheurs communs, n'empêcherent pas d'obſerver, qu'il ſe paſſoit rarement trois jours de ſuite, ſans qu'on vît une grande quantité d'Oiſeaux, ſigne certain que ces Mers contiennent un plus grand nombre d'Iſles, ou du moins de Rochers, qu'on en a découvert juſqu'à préſent. La plûpart de ces Oiſeaux étoient de ceux qui font leur ſéjour à terre ; & la maniere, comme le tems de leur arrivée, ne laiſſoit pas douter qu'ils ne vinſſent le matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils n'y retournaſſent le ſoir. L'heure de leur paſſage, & celle de leur retour, qui varioient par degrés, firent juger que cette différence ne pouvoit venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

On eut le vent aliſé, ſans la moin-

l'agonie, il ſe trouva bientôt mieux. Enſuite, il ſe fortifia, quoiqu'avec lenteur; & quinze jours après il acheva de ſe rétablir à terre. D'autres ſentirent un ſoulagement, qui dura peu; & d'autres ne furent pas ſoulagés. Mais les uns & les autres ne ſe trouverent pas plus mal, que s'ils n'euſſent rien pris du tout. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que le reméde agiſſoit à proportion des forces du Malade. La plûpart de ceux qui ne pouvoient plus vivre que deux ou trois jours, n'en étoient pas affectés. Dans les autres, il opéroit par la tranſpiration ou par le vomiſſement, ou comme une douce purgation. Dans ceux qui avoient encore toutes leurs forces, il produiſoit les mêmes effets avec violence. *Ibid.* pages 11 & 12.

ANSON. 1742.

M. Anfon fe détermine à brûler le Glocefter.

dre variation, depuis la fin de Juin, jufques vers celle de Juillet. Mais le 26 de ce mois, lorfque fuivant l'Eftime, on n'étoit pas à plus de trois cens lieues des Ifles Marianes (1), il tourna malheureufement à l'Oueft. Ce fâcheux contre-temps, qui éloignoit l'affurance de fortir de peine, & plufieurs difgraces irréparables, qui arriverent au Glocefter, firent prendre la réfolution de détruire ce Vaiffeau par le feu. Elle fut exécutée, après des peines infinies, pour faire paffer fur le Centurion l'argent & les vivres; feules richeffes qu'on pût fauver d'un malheureux Bâtiment qui étoit prêt à s'enfoncer, & dont l'Equipage ne confiftoit plus qu'en foixante-dix-fept Hommes, dix-huit Garçons, & deux Prifonniers. Les Malades, qui étoient au nombre de foixante-dix, furent tranfportés dans la Chaloupe, avec tout le foin qu'on devoit à leur foibleffe. Cependant, il en mourut trois ou quatre, dans le temps qu'on les hiffoit pour les faire entrer dans le Centurion.

Extrêmité où le Centurion tombe à fon tour.

Ce renfort ne laiffoit pas d'être extrêmement avantageux, pour l'unique Vaiffeau qui reftoit de l'Efcadre. Mais

(1) L'Auteur leur donne toujours leur ancien nom, d'Ifles des Larrons.

il avoit été détourné de ſon cours, & porté fort loin au Nord, par la tempête qui avoit été ſi fatale au Gloceſter. Le Courant, qui avoit la même direction, ayant auſſi contribué à le faire avancer, il ſe trouvoit à dix-ſept degrés & un quart de latitude au Nord, au lieu de treize & demi, qui étoit le parallele qu'il devoit ſuivre pour arriver à l'Iſle de Guam. Les Pilotes, ignoroient à quelle diſtance ils étoient du Méridien des Iſles Marianes, & croyant n'en être pas loin, ils appréhendoient que ſans s'en être apperçus, le Courant ne les eût portés ſous le vent de ces Iſles. Dans cette ſuppoſition, ils n'auroient pas eu d'autre parti à choiſir, que de diriger leur cours vers quelques-unes des parties Orientales de l'Aſie, où trouvant la Mouſſon de l'Oueſt dans toute ſa force, il ne leur auroit pas été poſſible d'aborder; & cette Côte, d'ailleurs, étant à quatre ou cinq lieues d'eux, ils n'avoient que la triſte perſpective de voir périr tout l'Equipage du ſcorbut, avant que d'y pouvoir arriver. Il ne ſe paſſoit point de jour, où l'on ne perdît juſqu'à douze hommes; & pour comble de déſolation, on avoit à boucher une voye d'eau que les Charpentiers

ANSON. 1742.

désespéroient de fermer entiérement, avant qu'on eût mouillé dans un Port.

Ils découvrent deux des Isles Marianes.

Au milieu de ces allarmes, le vent étant venu à fraîchir au Nord-Est, & la direction du Courant ayant tourné au Sud, on eut la satisfaction d'appercevoir, le lendemain à la pointe du jour, deux Isles du côté de l'Ouest. La plus proche, comme on l'apprit dans la suite, étoit celle d'Anatacan, dont on ne se crut qu'à quinze lieues. Elle parut montueuse, & de médiocre grandeur. L'autre étoit celle de Serigan, qui avoit l'apparence d'un Rocher, plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La Chaloupe, qu'on y envoya, ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de terre, n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatacan, on perdit cette Isle de vûe le 26 d'Août; mais le matin du jour suivant, on découvrit celles de Saypan, de Tinian, & d'Anigan. M. Anson, fit gouverner vers Tinian, qui est entre les deux autres. Comme il n'ignoroit pas que les Espagnols avoient une Garnison à Guam, il prit diverses précautions pour sa sûreté. L'impatience de recevoir quelque information, sur les propriétés de l'Isle, lui fit arborer le Pavillon Espagnol, dans l'espoir que les Insulaires

Ils abordent à l'Isle de Tinian.

PLAN DU PROS *Fig. 3.*

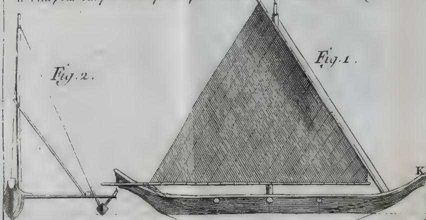
A.B. *Côte qui est au lof.*
C.D. *Côte qui est sous le vent.*
E.F.G.H. *Cadre qui s'etend du même côté.*
I. *Pièce du milieu du Cadre ou le Mat est fixé.*
K.L. *Petit Canot au bout de ce Câdre.*
M.N.P.Q. *Deux bras, l'un de la proue, l'autre de la poupe, pour affermir le Cadre.*
R.S. *Planche placée au côte du pros sous le vent pour l'empecher de puser par le haut.*

Fig. 2.

PROS VU PAR LA PROUE

Le Cadre et le petit Canot qu'il soutient à son extremité, est: du côté qui est sous le vent

Pros ſous Voile
Vû du côté du lof



Echelle de Pieds.

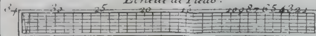
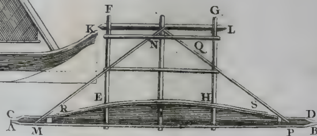


Fig. 3.



BATIMENT [illegible] ISLES DES LARONS

T. XI. N°. XIV.

prenant ſon Vaiſſeau, pour le Galion de Manille, s'empreſſeroient de venir à bord. En effet, on vit paroître après midi un Pros, qui portoit un Eſpagnol & quatre Indiens, & qui fut arrêté par la Pinaſſe Angloiſe, tandis que le Canot s'approchoit de terre pour chercher un bon mouillage.

Ce qu'ils apprennent d'un Sergent Eſpagnol.

L'Eſpagnol, interrogé ſur l'état de l'Iſle, fit aux Anglois un récit, qui ſurpaſſa même leurs deſirs. Il leur apprit qu'elle étoit ſans Habitans ; ce qu'ils regarderent comme un bonheur dans leur ſituation ; qu'on y trouvoit en abondance tous les vivres des Pays les mieux cultivés ; que l'eau étoit excellente, & l'Iſle même remplie de toutes ſortes d'Animaux d'un goût exquis ; que les Bois produiſoient naturellement des Orangers, des Limons, des Citrons, des Noix de Cocos, & le fruit que Dampier nomme *Fruit à Pain ;* que les Eſpagnols profitoient de cette fertilité pour nourrir leur Garniſon de Guam ; qu'il étoit lui-même un des Sergens de cette Garniſon, & qu'il étoit venu à Tinian avec vingt-deux Indiens, pour tuer des Bœufs, qu'ils devoient charger dans une Barque d'environ quinze tonneaux, qui étoit à l'ancre fort près de la Côte.

ANSON. 1742.

Beauté de l'Isle.

Ce détail causa une joye fort vive aux Anglois. A la distance où ils étoient de la Terre, ils voyoient paître de nombreux Troupeaux. Le reste étoit confirmé par la beauté du Pays, qui avoit moins l'air d'une Isle déserte & inculte, que d'une magnifique Habitation. On y appercevoit des Bois charmans, avec de grandes & belles Clarieres, qu'on auroit prises pour un Ouvrage de l'Art. Le Sergent Espagnol ayant ajoûté que les Indiens qu'il avoit amenés étoient occupés à tuer des Bœufs, cette circonstance fit sentir à M. Anson combien il étoit important de les retenir, dans la crainte qu'ils n'allassent informer le Gouverneur Espagnol de l'arrivée du Vaisseau. Il donna des ordres pour s'assurer de la Barque.

Ce ne fut pas sans une peine extrême, que le Centurion laissa tomber l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau. On employa cinq heures entieres à carguer les voiles. Tout ce qu'il y avoit de gens en état de servir, ne montoit qu'à soixante & onze ; misérable reste des Equipages réunis de trois Vaisseaux, qui faisoient ensemble près de mille Hommes à leur départ d'Angleterre.

Les Anglois la trouvent déserte.

Les Indiens ayant conclu, de la

prise de leur Barque, qu'ils avoient des Ennemis à craindre, se retirerent dans les Bois de l'Isle, & laisserent plusieurs Cabanes, qui épargnerent, aux Anglois, la peine & le temps de dresser des Tentes. Une de ces Cabanes, qui leur avoit servi de Magasin, étoit de soixante pieds de long, sur quarante-cinq de large. Elle fut changée en Infirmerie pour les Malades. Tous les Officiers, & le Chef d'Escadre lui-même, prêterent la main pour les aider à sortir du Vaisseau. On perdit encore vingt & un hommes, la veille & le jour du débarquement.

Description de l'Isle de Tinian.

L'Isle de Tinian, dont l'Auteur ne se lasse point de vanter les avantages, est située à quinze degrés huit minutes de latitude Septentrionale, & à cent quatorze degrés cinquante minutes de longitude, Ouest d'Acapulco. Sa longueur est d'environ douze milles, & sa largeur, d'environ la moitié. Elle s'étend, du Sud-Sud-Ouest, au Nord-Nord-Est. Le terrein en est sec, & un peu sabloneux, ce qui rend le gazon des Prés & des Bois plus fin & plus uni qu'il n'est ordinairement dans les Climats chauds; le Pays s'éleve insensiblement depuis l'Aiguade des Anglois, jusqu'au milieu de l'Isle: mais avant

ANSON. 1742.

que d'arriver à sa plus grande hauteur, on trouve plusieurs Clarieres en pente douce, couvertes d'un trefle fin, qui est entremêlé de différentes sortes de fleurs, & bordées de beaux Bois, dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrein des Plaines est fort uni, & les Bois ont peu de broussailles. Ils sont terminés aussi nettement, dans les endroits qui touchent aux Plaines, que si la disposition des Arbres étoit l'ouvrage de l'Art. Ce mêlange, joint à la variété des Collines & des Vallons, forme une infinité de vûes charmantes. Les Animaux, qui pendant la plus grande partie de l'année sont les seuls Maîtres de ce beau séjour, font partie de ses charmes romanesques, & ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de Bœufs paître ensemble, dans une grande Prairie; spectacle d'autant plus singulier, que tous ces Animaux sont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'Isle soit déserte, les cris continuels & la vûe d'un grand nombre d'Animaux domestiques, qui courent en grand nombre dans les Bois, excitent des idées de Fermes & de Vil-

lages. Les Bœufs ſont ſi peu farouches, qu'ils ſe laiſſent d'abord approcher. M. Anſon en fit tuer, quelques-uns, à coup de fuſil; mais d'autres raiſons l'ayant enſuite obligé de ménager ſa poudre, on les prenoit aiſément à la courſe. La chair en eſt bonne; & facile à digérer. On n'avoit pas plus de peine à prendre la Volaille, qui eſt auſſi d'un excellent goût. A peine s'éloignoit-elle de cent pas, du premier vol; & cet effort la fatiguoit, juſqu'à ne pouvoir s'élever une ſeconde fois dans l'air. Les Anglois trouverent, dans les Bois, une grande quantité de Cochons ſauvages, qui furent pour eux un mets exquis: mais ces Animaux étoient ſi féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre, quelques grands Chiens qui étoient venus dans l'Iſle avec le détachement Eſpagnol, & qui étoient déja dreſſés à cette chaſſe. Elle fut ſanglante. Les Cochons, preſſés dans leur retraite, ſe défendirent ſi furieuſement, qu'ils déchirerent pluſieurs Chiens.

Loin de trouver de l'exageration dans le récit du Sergent Eſpagnol, les Anglois admirerent l'abondance de Cocos, de Goyaves, de Limons & d'Oranges, dont les Bois étoient remplis.

ANSON. 1742.

Le Fruit à Pain, qui porte le nom de *Rima*, dans ces Isles, leur parut préférable au Pain même. Ce fruit, dont la description n'est pas exacte dans le Journal de Dampier, croît sur un arbre, qui s'éleve assez haut, & qui, vers le sommet, se divise en grandes & longues branches. Les feuilles sont d'un beau verd foncé, & leur longueur est d'un pied à dix-huit pouces. Le fruit croît indifféremment dans toutes les parties des branches. Sa figure est plutôt ovale que ronde, & de sept ou huit pouces de longueur. Il est revêtu d'une épaisse & forte écorce. Chaque fruit vient séparément. On ne le mange que dans toute sa grosseur, mais lorsqu'il est verd encore; & dans cet état, il ne ressemble pas mal, en goût comme en substance, à un cul d'Artichaud. En meurissant tout-à-fait, il devient mou, jaune, d'un goût doucereux & d'une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une Pêche mûre: mais on prétend qu'alors il est assez mal sain, pour causer la dyssenterie (3). Outre ces fruits, l'Isle avoit des Melons d'eau, de la dent de Lion, de la Menthe, du

(3) *Ibidem*, Tome III, pages 52 & précédentes.

Pourpier, du Cochleatia & de l'Oseille, que les Anglois dévorerent avec l'avidité que la nature excite pour ces rafraîchissemens, dans ceux qui sont attaqués du scorbut. Deux grands Lacs d'eau douce offroient une multitude de Canards, de Sarcelles, de Corlieux, & de Pluviers sifflans.

ANSON. 1742.

L'Isle de Tinian étoit autrefois habitée

Il doit paroître étrange qu'un lieu, si favorisé du Ciel, soit entiérement désert, surtout à si peu de distance de quelques autres Isles, qui doivent en tirer une partie de leur subsistance. Mais les Anglois apprirent qu'il n'y avoit pas cinquante ans qu'il étoit encore peuplé. Tinian contenoit plus de trente mille ames (4), lorsqu'une Maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Espagnols forcerent le reste de passer dans l'Isle de Guam, qui avoit souffert les mêmes pertes, & de s'y établir pour remplacer les Morts : mais, après cette transmigration, la plûpart tomberent dans une mortelle langueur, & périrent de chagrin d'avoir quitté leur Patrie. Ce récit des Prisonniers fut confirmé par la vûe de plusieurs ruines, qui prouvoient assez que l'Isle avoit été fort peuplée.

Ruines que les Anglois y trouverent.

(4) *Voyez*, ci-dessus, la Description générale des Isles Marianes.

ANSON. 1742.

Elles consistent presque toutes en deux rangs de pilliers, de figure pyramidale, qui ont pour base un quarré, & qui sont entr'eux à la distance d'environ six pieds. Chaque rang est séparé de l'autre, par le double de cet espace. La base des piliers est de cinq pieds quarrés, & leur hauteur de treize. Ils se terminent tous par un demi globe, à surface plate; & toute la masse, c'est-à-dire les pilliers & les demi-globes, est de sable & de pierre, cimentés ensemble & revêtus de plâtre (5). Ces monumens, suivant le témoignage des Prisonniers, sont les restes de plusieurs Monasteres Indiens. Avec tous ces avantages, les vents frais, qui soufflent continuellement dans l'Isle, & les pluies, quoique rares & courtes, dont elle est quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement sain.

Quelle est son eau.

Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens Habitans avoient suppléé à ce défaut par un grand nombre de puits, qu'on trouve par-tout, assez près de la surface. On y voit aussi de grandes pieces d'excellente eau dormante, qui paroissent formées par des sources. La principale incommodité de Tinian vient

(5) Pages 58 & précédentes. L'Auteur donne la figure de ces Piliers.

d'une infinité de Moucherons, & d'autres insectes, tels que les Millepedes & des Scorpions. On y est tourmenté aussi par des Tiques, qui s'attachent aux Hommes, comme aux Bêtes, & qui cachant leur tête sous l'épiderme, y causent une douloureuse inflammation.

Le mouillage n'y est pas sûr.

Les Anglois trouvoient cette peine légere, en la comparant à toutes les douceurs de l'Isle. Mais ils ignoroient que le mouillage n'y étant pas sûr dans certaines saisons, ils étoient menacés du plus terrible accident qu'ils eussent à redouter. La meilleure situation, pour les Vaisseaux considérables, est au Sud-Ouest de l'Isle. C'étoit dans cette Partie que le Centurion avoit jetté l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau, vis-à-vis d'une Baye sabloneuse, à un mille & demi du rivage. Le fond de cette Rade est rempli de Rochers de Corail, fort pointus, qui depuis le milieu de Juin, jusqu'au milieu d'Octobre, exposent un Bâtiment à de grands dangers. Cette saison est celle de la Mousson de l'Ouest. Aussi l'ong-temps qu'elle dure, le vent, vers le temps de la pleine Lune, & sur-tout dans celui de la nouvelle, est ordinairement si variable, qu'il fait quelquefois le tour

ANSON. 1742.

du Compas. Il souffle alors avec tant de violence, qu'on ne peut se fier aux plus gros cables ; & le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au Sud-Est entre l'Isle de Tinian & celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'est-à-dire, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au mois de Juin, le temps est égal & constant (6).

Triste expérience qu'en firent les Anglois.

Ces connoissances manquoient aux Anglois. Après s'être occupés à radouber leur Vaisseau, ils donnerent tous leurs soins aux Malades, qui commençoient à se rétablir heureusement. M. Anson, attaqué lui-même du scorbut, s'étoit fait dresser une Tente sur le rivage, où il vivoit sans défiance. Cependant, comme on n'étoit pas loin de la nouvelle Lune de Septembre, une prudence nécessaire, dans la Mousson de l'Ouest, lui fit ordonner, pour la sûreté du Vaisseau, que le bout des cables fût garni des chaînes des grapins, dans l'endroit où il tient aux ancres. Il les fit même revêtir, à trente brasses depuis les ancres, & à sept depuis les écubieres, d'une bonne hansiere, de quatre pouces & demi de circonférence. A ces précautions, on ajoûta

(6) Pages 64 & précédentes.

celle

celle d'abaiſſer entiérement la grande vergue & la vergue de Miſaine, pour laiſſer au vent moins de priſe ſur le Vaiſſeau.

ANSON. 1742.

Leur Vaiſſeau eſt jetté en Mer par une tempête.

La nouvelle Lune arriva le 18. Ce jour & les trois ſuivans ſe paſſerent ſans diſgrace; & quoique le temps fût orageux, on ſe repoſoit ſur des meſures auſquelles il ne paroiſſoit rien manquer: mais le 22, un vent d'Eſt, qui s'éleva tout d'un coup, avec une impétuoſité ſurprenante (8), rompit tous les cables & jetta le Vaiſſeau en Mer. La nuit devint fort noire, & l'orage ne fit que redoubler. Il étoit accompagné d'un bruit épouventable de tonnerre & de pluie. On n'entendit pas même les ſignaux de détreſſe, auſquels on devoit ſuppoſer que Saumarez, qui commandoit à bord, auroit recours. On ne vit aucun feu pour avertir ceux qui étoient à terre. M. Anſon, la plûpart des Officiers, & une grande partie de l'Equipage, au nombre de cent treize perſonnes, ſe trouverent privés, ſans le ſçavoir encore, de l'unique moyen qui leur reſtoit pour ſortir de l'Iſle. Mais c'eſt dans les termes de l'Auteur, qu'il faut repréſenter leur ſituation.

(8) Cette tempête eſt décrite fort au long.

ANSON. 1742.

Etat de ceux qui se trouvoient dans l'Isle.

» A la pointe du jour, lorsqu'ils » remarquerent, du rivage, que le » Vaisseau avoit disparu, leur consternation fut inexprimable. La plûpart, » persuadés qu'il avoit péri, supplierent le Chef d'Escadre d'envoyer la » Chaloupe faire le tour de l'Isle, pour » chercher les débris. Ceux qui le » croyoient capable d'avoir résisté à la » tempête, n'osoient se flatter qu'il fût » jamais en état de regagner l'Isle; car » le vent étoit toujours à l'Est, avec » une extrême violence, & l'on sçavoit qu'il y avoit trop peu de monde » à bord, pour lutter contre un temps » si orageux. Dans l'une & l'autre supposition, il n'y avoit pour eux aucune espérance de quitter l'Isle de » Tinian. Ils se trouvoient à plus de » six cens lieues de Macao, Port le plus » voisin pour leur Nation. Ils n'avoient » pas d'autre ressource que la petite » Barque Espagnole, dont ils s'étoient » saisis, & qui ne pouvoit contenir le » quart de leur nombre. Le hasard de » quelque Vaisseau qui relâchât dans » l'Isle, étoit sans aucune vraisemblance. Peut-être le Centurion étoit-il » le premier Bâtiment Européen qui en » eut approché. Il ne falloit pas espérer, de plusieurs siécles, les acciden-

» qui l'y avoient conduit. Il ne leur » restoit donc que la triste attente, de » passer le reste de leurs jours dans cette » Isle. Encore n'étoit-ce pas leur plus » grande crainte. Ils devoient appré- » hender que le Gouverneur de Guam, » instruit de leur malheur, n'envoyât » contre eux toutes ses forces ; & le » plus favorable traitement, qu'ils puis- » sent envisager, étoit de passer toute » leur vie dans les chaînes. Peut-être » même avoient-ils à redouter une mort » infâme, en qualité de Pirates ; car » leur Commission étoit à bord du » Vaisseau.

ANSON. 1742.

» Quoique ces cruelles idées fissent » une juste impression sur le Chef d'Es- » cadre, il prit un air ferme & tran- » quille. Ses premieres réflexions étoient » tombées sur les moyens de se déli- » vrer d'une situation si désespérée. Il » communiqua, aux plus intelligens » de sa Troupe, un plan qu'il jugea » possible ; & le voyant confirmé de » leur approbation, il assembla tous les » autres, pour leur représenter qu'il y » avoit peu d'apparence que le Centu- » rion fût submergé ; que s'ils consi- » deroient avec attention la force d'un » tel Vaisseau, ils conviendroient qu'il » étoit capable de soutenir les plus for-

ANSON. 1742.

» tes tempêtes ; que peut-être reparoî-
» troit-il dans peu de jours : mais que
» dans la ſuppoſition la moins favora-
» ble, on devoit juger qu'il auroit été
» jetté aſſez loin de l'Iſle pour ſe trou-
» ver dans l'impoſſibilité d'y retourner,
» & qu'il auroit pris la route de Ma-
» cao : que pour ſe préparer néanmoins
» à toutes ſortes d'événemens, on pou-
» voit s'occuper des moyens de ſortir
» de l'Iſle ; qu'il en avoit déja trouvé
» un, qui conſiſtoit à ſcier en deux la
» Barque Eſpagnole, pour l'allonger
» de douze pieds ; ce qui feroit un Bâ-
» timent d'environ quarante tonneaux,
» & capable de les tranſporter tous à
» la Chine ; que les Charpentiers, qu'il
» avoit conſultés ſur cette entrepriſe,
» lui en promettoient le ſuccès, &
» qu'il ne demandoit que les efforts
» réunis de l'Aſſemblée. Il ajoûta qu'il
» vouloit partager le travail avec eux ;
» & qu'il n'exigeoit rien d'autrui, dont
» il ne fût prêt à donner l'exemple :
» mais qu'il étoit important de ne pas
» differer l'ouvrage, & de ſe perſuader
» même que le Centurion ne pouvoit
» revenir, parce qu'en ſuppoſant ſon
» retour, il n'en réſulteroit pas d'au-
» tre inconvénient, que l'inutilité du
» travail ; au lieu que s'il ne paroiſ-

» ſoit pas, leur infortune & la ſaiſon
» exigeoient d'eux toute la diligence,
» & par conſéquent toute l'activité
» poſſible.

» Ce diſcours releva leur courage ;
» mais il ne produiſit pas d'abord tout
» l'effet que leur Chef en avoit attendu.
» La reſſource même, qu'il leur offroit,
» diminuant leur premier effroi, ils
» commencerent à ſe flatter que le
» retour du Centurion les diſpenſeroit
» d'un travail pénible, auquel ils au-
» roient toujours le pouvoir de revenir.
» Cependant quelques jours d'une vaine
» attente, leur ayant ôté l'eſpérance de
» revoir le Vaiſſeau, ils ſe livrerent avec
» ardeur au projet de leur délivrance.
» Si l'on conſidére combien ils étoient
» mal pourvus de tout ce qui étoit
» néceſſaire à l'exécution, il paroîtra
» ſurprenant que M. Anſon pût ſe pro-
» mettre, non-ſeulement d'allonger la
» Barque, mais de l'avitailler & de la
» mettre en état de parcourir un eſpace
» de ſix ou ſept cens lieues, dans des
» Mers qui lui étoient inconnues. Auſſi
» croit-on devoir ici le détail de quel-
» ques circonſtances, qui feront admirer
» l'induſtrie des gens de Mer.

» Par un bonheur, dont les Anglois
» remercierent la Fortune, les Char-

ANSON. 1742.

» pentiers étoient à terre avec leurs » caiſſes d'inſtrumens, lorſque le Vaiſ- » ſeau fut jetté en Mer. Le Serrurier » s'y trouvoit auſſi, avec ſa forge & » quelques outils; mais ſes ſoufflets » étoient reſtés à bord. Le premier ſoin » fut d'en fabriquer une paire. On man- » quoit de cuir; mais on y ſuppléa » par des peaux. Les Indiens, ou les » Eſpagnols, avoient laiſſé un amas » de chaux, dont on ſe ſervit pour » tanner quelques peaux de Bœufs. Les » ſoufflets, dont le tuiau fut un canon » d'arme à feu, n'eurent pas d'autres » défaut que la mauvaiſe odeur d'un » cuir mal préparé.

» Pendant que le Forgeron s'occu- » poit de ſon travail, d'autres abbat- » toient des arbres, & ſcioient des » planches. M. Anſon mit la main à » cet ouvrage, qui étoit le plus péni- » ble. Comme on n'avoit ni aſſez de » poulies, ni la quantité néceſſaire de » cordages pour hâler la Barque à terre, » on propoſa de la mettre ſur des » rouleaux. La tige des Cocotiers, étant » ronde & fort unie, parut propre à » cet uſage. On abbatit quelques-uns » de ces arbres, aux bouts deſquels on » pratiqua des ouvertures pour recevoir » des barres. Dans le même-temps,

» on creusa un bassin sec, où l'on fit » entrer la Barque, par un chemin fait » exprès depuis la Mer jusqu'au bassin. » D'un autre côté, on tuoit des Bœufs, » & l'on amassoit toutes sortes de pro- » visions. Après avoir déliberé sur ce » qui pouvoit être employé à l'équipe- » ment de la Barque, on trouva que » les Tentes qui étoient à terre, & les » cordages que le Centurion avoit laissés » par hazard, pourroient suffire, avec » les voiles & les agrets de la Barque » même. Comme on avoit quantité de » suif, on résolut de le mêler avec de » la chaux, & de suiver la Barque de » ce mélange.

Il restoit l'embarras de se procurer des vivres nécessaires, pour un long Voyage. On n'avoit, à terre, ni biscuit, ni aucune sorte de grain. Le fruit à pain en avoit tenu lieu, depuis qu'on étoit dans l'Isle de Tinian; mais il ne pouvoit se conserver en Mer. Quoiqu'on eût assez de Bétail en vie, on n'avoit pas de sel pour le saler; & dans un climat si chaud, le sel n'auroit pas pris. On résolut enfin de prendre à bord autant de Noix de Cocos qu'il seroit possible, & de suppléer au pain par du riz. L'Isle fournissoit des Cocos. Pour se procurer du

ANSON. 1742.

riz, on résolut d'attendre que la Barque fût achevée, & de tenter une expédition entre l'Isle de Rota, où l'on sçavoit que les Espagnols ont de grandes Plantations, confiés aux soins des Habitans Indiens. Mais cette entreprise ne pouvant être exécutée que par la force, on examina ce qu'il y avoit de poudre à terre. Il ne s'en trouva malheureusement que pour quatre-vingt-dix coups de fusil; foible ressource, pour des gens qui devoient être privés, pendant plus d'un mois, de pain & de tout ce qui pouvoit en tenir lieu, s'ils ne s'en procuroient par les Armes.

Mais on a mis, au dernier rang, le plus cruel de tous les embarras, celui, qui, sans un concours d'accidens fort singuliers, auroit rendu le départ de la Barque absolument impossible. Après avoir reglé tout ce qui regardoit sa fabrique & son équipement, il étoit aisé de calculer, à peu-près, dans quel temps l'ouvrage seroit achevé. » Ensuite, on devoit naturellement » considérer le cours qu'il falloit suivre, » & la terre où l'on devoit aborder. » Ces idées menerent les Officiers à la » fâcheuse réflexion qu'ils n'avoient, » dans l'Isle, ni Boussole ni Quart-de-» Cercle. Il s'étoit déja passé huit jours,

ANSON. 1742.

» ſans aucune reſſource pour cette diſ-
» grace ; lorſqu'en fouillant dans une
» caiſſe, qui appartenoit à la Barque
» Eſpagnole, on y trouva une petite
» Bouſſole, qui ne valoit guéres mieux
» que celles qui ſervent de jouet aux
» Ecoliers, mais qui n'en fut pas moins
» regardé comme un tréſor ineſtima-
» ble. Peu de jours après, on eut le
» bonheur de trouver ſur le rivage un
» Quart-de-Cercle, qui avoit appar-
» tenu à quelque Mort de l'Equipage.
» On s'apperçut, à la vérité, que les
» Pinules y manquoient, ce qui le
» rendoit inutile ; mais un Matelot
» ayant tiré par hazard la layette
» d'une vieille table, que les flots
» avoient pouſſée à terre, y trouva
» quelques Pinules, qui convenoient
» fort bien au Quart-de-Cercle, &
» qui ſervirent ſur le champ à déter-
» miner, avec aſſez de préciſion, la
» latitude de Tinian. Le travail, animé
» par toutes ces faveurs de la Fortune,
» avança ſi heureuſement, que le 9
» d'Octobre, on ſe crut aſſez maître
» de l'exécution pour en regler la
» durée ; & le départ fut fixé au 5 de
» Novembre (9).

(9) Pages 101 & précédentes.

ANSON. 1742.

Heureux retour du Centurion.

Mais l'embarras des Anglois, devoit finir plutôt, & par une conclusion plus heureuse. Deux jours après, un Matelot qui se trouvoit sur une hauteur, au milieu de l'Isle, apperçut le Centurion dans l'éloignement. Il se mit à courir vers le rivage, en criant de toute sa force, le *Vaisseau*, le *Vaisseau*. Ceux qui l'entendirent, jugeant par la maniere dont cette nouvelle étoit annoncée, qu'elle devoit être vraie, la porterent avec le même empressement au Chef d'Escadre. Il étoit dans l'ardeur du travail. Un bonheur, qu'il esperoit si peu, lui fit jetter sa hache; » & sa joie, suivant l'expression de » l'Auteur, parut altérer pour la pre» miere fois cette parfaite égalité d'ame, » qu'il avoit conservée jusqu'alors. Tout » le monde l'accompagna jusqu'au rivage » avec des transports qui approchoient » de la frénésie, pour se repaître d'un » spectacle dont on s'étoit cru privé » pour jamais (10).

Ses souffrances pendant dix-neuf jours.

L'absence du Centurion avoit duré dix-neuf jours, pendant lesquels il avoit éprouvé toutes les horreurs d'un impitoyable Element. Il avoit d'abord été poussé vers l'Isle d'Agnigan, au

(10) Page 101.

risque de s'y briser mille fois dans l'obscurité des ténébres. Ensuite les Courans l'avoient fait dériver plus de quarante lieues à l'Ouest, d'où il n'étoit revenu à la vûe de Tinian, qu'avec des peines & des fatigues incroyables. La perte de sa double Chaloupe, qui s'étoit brisée dès la premiere nuit contre le bordage, jetta M. Anson dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire transporter toutes les futailles sur des Radeaux; & de furieux coups de vents l'exposerent à de nouvelles allarmes. Cependant on parvint à charger autant de provision, que l'Isle pût en fournir; & le 21 d'Octobre, on fut en état de mettre à la voile (11).

ANSON. 1742.

Les Anglois quittent l'Isle de Tinian.

La Mousson de l'Est sembloit bien fixée. On eut en pouppe un vent frais & constant, avec lequel on fit d'abord quarante & cinquante lieues par jour. Il restoit des craintes pour l'ancienne voie d'eau, qui n'avoit pas été réparée si parfaitement, qu'une Mer violente ne pût l'augmenter. Mais tout l'Equipage étoit dans une si parfaite santé, qu'il se soumettoit sans plaintes & sans

(11) L'Auteur donne ici une courte Description des Isles Marianes; mais qui n'ajoûte rien à celle qu'on a lue dans l'article particulier de ces Isles. *Voyez ci-dessus.*

ANSON. 1742.

impatience aux travaux de la manœuvre & de la pompe.

Route jufqu'à Macao.

Le 3 de Novembre (12), on découvrit une Ifle qu'on prit, à la premiere vûe, pour celle de Betel-Tobago-Xima : mais elle parut plus petite qu'on ne la repréfente ordinairement. Une heure après, on en vit une feconde, cinq ou fix milles plus à l'Oueft ; les Cartes & les Journaux de Marine, qu'on avoit à bord, ne faifant mention d'aucune autre Ifle, à l'Eft de Formofe, que celle de Betel-Tobago-Xima, l'impoffibilité où l'on fe trouvoit de prendre la hauteur à midi, fit craindre que le Vaiffeau n'eût été pouffé par quelque Courant dans le voifinage des Ifles de Bachi. Une jufte précaution fit amener les voiles pendant la nuit ; & l'on demeura dans cette incertitude jufqu'au lendemain, que le jour fit revoir les deux mêmes Ifles. Alors, M. Anfon fit porter à l'Oueft ; & deux heures après on découvrit la Pointe Méridionale de l'Ifle Formofe. Cette vûe ne laiffa plus douter que la feconde Ifle ne fût Betel-Tobago-Xima ; & la premiere, un Iflot ou un Rocher, fitué à cinq ou fix milles de cette Ifle, que les

Ifle de Betel-Tobago-Xima.

(12) Le détail de cette route eft d'une importance qui ne permet pas d'en rien fupprimer.

Cartes ni les Journaux n'ont point observés.

Rochers de Vele-Rete.

En approchant de l'Isle Formose, on prit le parti de gouverner à l'Ouest vers le Sud, pour en doubler la Pointe. On eut l'œil ouvert pour découvrir les Rochers de Vele-Rete, qu'on n'apperçut qu'à deux heures après-midi. On les avoit alors à l'Ouest-Nord-Ouest, à trois milles de distance, & la Pointe Méridionale de Formose restoit au Nord demi-Quart-d'Ouest, à cinq lieues. Pour se garantir de ces Rochers, on porta d'abord au Sud vers l'Ouest, les laissant entre la Terre & le Vaisseau. Quoiqu'ils paroissent hors de l'eau, de la grosseur du corps d'un Vaisseau, ils sont environnés de Brisans; & ce qui les rend encore plus dangereux, c'est un bas-fond qui s'étend, depuis cet écueil, l'espace d'un mille & demi vers le Sud. Le cours, depuis Betel-Tobago-Xima, est Sud-Ouest vers l'Ouest; & la distance, de treize lieues. Suivant la meilleure Estime des Anglois, la Pointe Méridionale de Formose est à vingt degrés cinquante minutes de latitude Septentrionale, & à vingt-trois degrés cinquante minutes de longitude Ouest de Tinian; quoique quelques-uns la missent un degré de plus à l'Ouest.

Anson. 1742.

Dans l'empressement de relâcher à Macao, on porta de Formose, à l'Ouest-Nord-Ouest, & quelquefois plus au Nord, dans la vûe de gagner les Côtes de la Chine, à l'Est de Pedro-Blanco, Rocher qui sert de guide aux Vaisseaux destinés pour Macao. On continua le même cours jusqu'à la nuit, pendant laquelle on amena souvent pour jetter la sonde; mais ce ne fut que le 5 de Novembre, à neuf heures du matin, qu'on trouva, sur quarante-deux brasses, un fond de sable gris, mêlé de coquillages. A vingt milles de-là, vers l'Ouest-Nord-Ouest, on eut le même fond à trente-cinq brasses. Ensuite, les profondeurs allerent en diminuant jusqu'à vingt; mais, peu après, elles remonterent subitement à trente. On fut d'autant plus surpris de ces inégalités, que toutes les Cartes marquent les sondes fort régulieres au Nord de Pedro-Blanco. L'inquiétude fit virer au Nord-Ouest. Après avoir couru trente-cinq milles dans cette direction, les sondes recommencerent à diminuer réguliérement jusqu'à vingt-deux brasses; & l'on eut enfin, vers minuit, la vûe des Côtes de la Chine, au Nord vers l'Ouest, à quatre lieues de distance. On demeura au large, pour attendre le jour.

Inégalité des Sondes.

La ſurpriſe des Anglois fut extrême, au lever du Soleil, de ſe voir au milieu d'un nombre infini de Bateaux qui couvroient toute la Mer. L'Auteur ne croit point exagerer, en le faiſant monter à ſix mille, dont chacun portoit trois, quatre, ou cinq hommes; mais la plûpart cinq. Cet Eſſain de Pêcheurs eſt le même ſur toute cette Côte, juſqu'à Macao. M. Anſon ſe flatta que parmi tant de Marins, il ſe trouveroit un Pilote, qui conſentiroit à ſervir de Guide au Vaiſſeau. Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager un ſeul à venir à bord, ni à donner la moindre inſtruction. Lorſqu'on leur répétoit le nom de Macao, ils préſentoient du poiſſon *(13)* pour ſeule réponſe, ſans marquer la moindre curioſité pour un ſpectacle auſſi nouveau pour eux qu'un grand Vaiſſeau de l'Europe, & ſans ſe détourner un moment de leur travail. Une inſenſibilité, qui s'accordoit ſi peu avec les éloges qu'on a donnés au génie de leur Nation, ne prévint pas les Anglois en leur faveur. M. Anſon fut réduit à ſe conduire par la foible connoiſſance qu'il avoit de leurs Côtes. Il conclut, de la latitude & de la profondeur de

ANSON. 1742.

Nombre ſurprenant de Bateaux de Pêcheurs.

Les Anglois prennent fort mauvaiſe idée des Chinois.

(13) Les Anglois ſçurent dans la ſuite que Macao ſignifie Poiſſon.

ANSON. 1742.

l'eau, qui ne passoit point dix-sept ou dix-huit brasses, qu'il étoit encore à l'Est de Pedro-Blanco (14). A deux heures après midi, tandis qu'on portoit à l'Ouest, sans cesser de voir une multitude de Bateaux, les Pêcheurs Chinois reçurent le signal de la retraite, par un Pavillon rouge qui fut déployé au milieu d'eux, & par le son d'un Cornet. Le Centurion, continuant son cours, dépassa deux petits Rochers, qui se présentoient à quatre ou cinq milles de la Côte, & vit arriver la nuit, sans avoir découvert Pedro-Blanco. Les voiles furent amenées jusqu'au lendemain; & le jour fit découvrir ce Rocher, qui a peu de grosseur, mais qui est assez élevé, & qui ne représente pas mal un pain de sucre par sa figure & sa couleur. Il est à sept ou huit milles de la Côte.

Isles de Lema.

Le 7, on apperçut une chaîne d'Isles, qui s'étend Est & Ouest, & qui porte,

(14) L'Auteur croit important d'avertir qu'outre la latitude de Pedro-Blanco, qui est de vingt-deux degrés dix-huit minutes, & la profondeur de l'eau, qui est presque partout de vingt brasses à l'Ouest de ce Rocher, on peut être assuré du lieu où l'on est, par la nature du fond. Jusqu'à trente milles de Pedro-Blanco, on trouva toujours fond de sable; mais près de ce Rocher on eut un fond de vase molle, qui continua jusqu'à l'Isle de Macao. Seulement, fort proche & à la vûe de Pedro-Blanco, le fond, dans un petit espace, fut de vase verdâtre, mêlée de sable. *Ibid*, pages 151 & 152.

comme on l'apprit dans la ſuite, le nom d'Iſles de Lema. Elles ſont au nombre de quinze ou ſeize, de différentes grandeurs, ſtériles & couvertes de Rochers. On en découvre quantité d'autres, entre cette chaîne & le Continent (15). Quelques Pêcheurs firent ici comprendre par des ſignes, qu'il falloit tourner autour de la plus Occidentale de ces Iſles (16). On ſuivit leur conſeil ; & le ſoir, on jetta l'ancre à dix-huit braſſes de profondeur. Le lendemain, un Pilote Chinois vint offrir ſes ſervices en mauvais Portugais. Il demanda trente Piaſtres, qui lui furent comptées ſur le champ. On apprit de lui qu'on n'étoit pas loin de Macao ; & que la Riviere de Canton, à l'embouchure de laquelle cette Iſle eſt ſituée, avoit alors onze Vaiſſeaux Européens, dont quatre

(15) L'Auteur donne ici une Vûe des Iſles de Lema, dans le Point où la plus Occidentale de ces Iſles reſte à l'Oueſt Nord-Oueſt, à un mille & demi de diſtance.

(16) Son Rocher le plus Occidental eſt une très-bonne marque de reconnoiſſance pour ceux qui viennent de l'Eſt. Il eſt à vingt-un degrés cinquante-deux minutes de latitude Nord, au Sud, ſoixante-quatre degrés vers l'Oueſt, de Pedro-Blanco, à vingt & une lieues de diſtance. Il faut le laiſſer à ſtribord. On peut en approcher juſqu'à un demi mille, où l'on trouve dix-huit braſſes d'eau ; alors il faut porter au Nord vers l'Oueſt, demi-Quart à l'Oueſt, pour emboucquer le Canal entre les Iſles de Cabouce & de Bambou. *Ibid*, pages 158 & 159.

ANSON. 1742.

Le Centurion mouille dans la Rade de Macao.

étoient Anglois. Il conduisit le Vaisseau entre les Isles de Bambou & de Cabouce, où l'on trouva douze à quatorze brasses d'eau ; & de-là au Nord vers l'Ouest, entre un grand nombre d'Isles, où les sondes furent à peu près les mêmes jusqu'au soir, qu'on mouilla sur dix-sept brasses, à une médiocre distance de l'Isle Lantoun, la plus grande de celles qui forment une espece de chaînes. A sept heures du matin, on leva l'ancre ; & portant à l'Ouest Sud-Ouest, & Sud-Ouest vers l'Ouest, on alla mouiller, trois heures après, dans la Rade de Macao (17).

Etat présent de cette Ville.

Depuis plus de deux ans que les Anglois étoient en Mer, c'étoit la premiere fois qu'ils se voyoient dans un Port ami, & dans un Pays civilisé, où ils pouvoient se promettre toutes les commodités de la vie, & tous les secours nécessaires à leur Vaisseau. L'Auteur donne une légere idée de l'état où ils trouverent la Ville Portugaise de Macao. » Cette » Ville, dit-il, autrefois très-riche, très- » peuplée, & capable de se défendre

(17) Sur cinq brasses d'eau ; la Ville demeurant à l'Ouest vers le Nord, à trois lieues de distance ; la pointe de Lantoun à l'Est vers le Nord, & le grand Ladrone au Sud vers l'Est ; l'un & l'autre de ces deux endroits à la distance d'environ cinq lieues. *Page* 158.

» contre les Gouverneurs Chinois de ſon » voiſinage, eſt extrêmement déchûe de » ſon ancienne ſplendeur. Quoiqu'elle » continue d'être habitée par des Portu- » gais, & commandée par un Gouver- » neur que le Roi de Portugal nomme, » elle eſt à la diſcrétion des Chinois, » qui peuvent l'affamer & s'en rendre » maîtres. Auſſi le Gouverneur Portu- » gais ſe garde-t-il ſoigneuſement de les » choquer (18).

ANSON. 1744.

La Riviere de Canton, ſeul Port de la Chine, qui ſoit aujourd'hui fréquenté par les Européens, eſt un lieu de relâche, plus commode que Macao; mais les uſages de la Chine, à l'égard des Etrangers, n'étant établis que pour des Vaiſſeaux Marchands, M. Anſon craignit d'expoſer la Compagnie Angloiſe des Indes à quelque embarras de la part du Gouvernement de Canton, s'il prétendoit en être traité ſur un autre pied que les Commandans des Navires de Commerce. Cette conſidération, qui l'obligeoit de relâcher à Macao, le porta auſſi à députer un de ſes Officiers au Gouverneur Portugais, pour lui demander ſes avis ſur la conduite qu'il devoit tenir avec les Chinois. La princi-

(18) *Ibid.* page 160.

ANSON. 1742.

pale difficulté regardoit les droits qu'on fait payer à tous les Vaiſſeaux, qui entrent dans la Riviere de Canton; impôt qui ſe regle ſur la grandeur de chaque Bâtiment. Dans tous les autres Pays du Monde, un Vaiſſeau de guerre eſt exempt de cette ſervitude; & le Chef d'Eſcadre Anglois ſe faiſoit un point d'honneur de ne pas s'y ſoumettre à la Chine.

Difficulté du Chef d'Eſcadre Anglois pour les Droits.

Deux Officiers Portugais, qui revinrent le ſoir avec le Député de M. Anſon, lui dirent de la part du Gouverneur, qu'il ne falloit pas eſpérer que les Chinois ſe relâchaſſent ſur le payement des Droits; mais que le Gouverneur lui offroit un Pilote, pour le conduire à Tipa, Port voiſin, ſûr, & propre au radoub du Vaiſſeau, où vraiſemblablement les Chinois ne lui demanderoient pas l'impôt.

Le Vaiſſeau ſe rend au Port de Tipa.

Les Anglois, ayant goûté cette propoſition, leverent l'ancre, & ſe rendirent à Tipa, Port formé par pluſieurs Iſles & ſitué à ſix lieues de Macao. Ils ſaluerent le Château, d'onze coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre. Le lendemain, M. Anſon ſe fit mettre à terre, pour ſe procurer un entretien avec le Gouverneur Portugais, dans l'eſperance d'en obtenir des pro-

visions. Il en fut reçu fort civilement, avec promesse de fournir au Vaisseau tout ce qu'on y pourroit porter sous main ; mais loin de pouvoir l'aider ouvertement, les Portugais avouerent qu'ils ne recevoient eux-mêmes leurs provisions qu'avec la permission du Gouvernement Chinois, & qu'ils étoient absolument dans sa dépendance. M. Anson prit le parti de se rendre lui-même à Canton, & d'adresser ses demandes au Viceroi. Il eut besoin de prendre un ton menaçant, pour obtenir du Hoppo, ou du Douanier Chinois, la liberté de s'embarquer dans une Chaloupe du Pays. En arrivant à Canton, il consulta les Officiers des Vaisseaux Anglois, sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette Cour. On lui conseilla d'employer la médiation des Marchands ; fausses mesures, qui lui firent perdre un mois entier, à presser des Agens sans crédit & de mauvaise foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre ses plaintes, il résolut de prendre une autre voye. De son bord, où il se fit reconduire, il écrivit au Viceroi, pour lui représenter » qu'il étoit Commandant en Chef d'une Escadre de » Sa Majesté Britannique, envoyée de» puis deux ans dans la Mer du Sud,

Les Portugais s'excusent de lui fournir des vivres.

Lettre de M. Anson au Viceroi de Canton.

ANSON. 1742.

» pour croiser sur les Espagnols qui
» étoient en guerre avec le Roi son
» Maître ; qu'en retournant dans sa
» Patrie, une voie d'eau & la nécessité
» de se pourvoir de vivres l'avoient forcé
» d'entrer dans le Port de Macao ; qu'il
» s'étoit rendu à Canton, pour y
» demander les secours dont il avoit
» besoin ; mais qu'ignorant les usages
» du Pays, il n'avoit pû trouver d'accès
» à la Cour, & qu'il se voyoit réduit
» à faire renfermer ses demandes dans
» une Lettre : qu'elles consistoient dans
» la permission de prendre les Ouvriers
» nécessaires pour réparer son Vaisseau,
» & d'acheter des vivres, pour se mettre
» en état de partir avant la fin de la
» Mousson.

Un Mandarin Chinois va visiter le Vaisseau Anglois.

Cette Lettre, traduite en Chinois, produisit l'effet qu'il en avoit attendu. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, & Gouverneur de la Ville de Janson, accompagné de deux Mandarins, d'une Classe inférieure & d'une nombreuse suite de Domestiques, parut sur un Escadre de dix-huit demie-Galeres, décorées de Pavillons & de Flammes, chargées de Musiciens & de Soldats. Il fit jetter le grapin à l'avant du Centurion. Ensuite, il envoya déclarer, au Chef d'Escadre, qu'il avoit

ordre du Viceroi de Canton, d'examiner l'état du Vaisseau. La Chaloupe Angloise partit sur le champ, pour l'amener à bord. On fit de grands préparatifs pour sa réception. Cent des meilleurs hommes de l'Equipage se revêtirent de l'Uniforme des Soldats de la Marine, prirent les armes, & se rangerent sur le tillac. Il monta sur le bord au son des tambours & de toute la Musique Militaire des Anglois; & passant devant leur corps de Troupes, il fut reçu sur le demi-Pont par le Chef d'Escadre, qui le conduisit dans la Chambre de Pouppe. Il y répéta sa Commission. Elle consistoit à vérifier les Articles de la Lettre, & particuliérement celui de la voie d'eau. Deux Charpentiers Chinois, qu'il avoit amenés dans cette vûe, se disposerent à l'exécution de ses ordres. Il avoit mis chaque article à part, sur un papier, avec une assez grande marge, sur laquelle il devoit écrire ses observations.

Adresse du Chef d'Escadre.

Ce Mandarin paroissoit non-seulement homme de mérite, mais ouvert & généreux; deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverses recherches, les Charpentiers Chinois trouverent la voie d'eau telle qu'on l'avoit représentée, &

ANSON. 1742.

conclurent qu'il étoit impossible de mettre le Vaisseau en Mer, avant qu'il fût radoubé. Alors, le Mandarin témoigna, au Chef d'Escadre qu'il reconnoissoit la vérité de toutes ses représentations. Il continua d'examiner les autres parties du Vaisseau ; & sa principale attention tomba sur les pieces de Batterie, dont il parut admirer la grandeur, aussi bien que la grosseur & le poids des Boulets. Le Chef d'Escadre saisit cette occasion, pour insinuer que les Chinois manqueroient de prudence, s'ils tardoient à lui accorder ses demandes. Il fit des plaintes de la conduite des Officiers de la Douane ; & feignant de les croire bien convaincus que le Centurion seul étoit capable de détruire tous les Bâtimens Chinois qui se trouvoient dans la Riviere de Canton, il ajoûta que si les procédés violens n'étoient pas convenables entre des Nations amies, il ne convenoit pas non plus de laisser périr ses amis de misere dans un Port, surtout lorsqu'ils offroient de payer tout ce qui leur seroit accordé. Le Mandarin reconnut la justice de ce langage. Il déclara civilement que la Commission dont on l'avoit chargé, l'obligeoit de se regarder comme l'Avocat du Vaisseau Anglois. Il assura qu'à son retour à

Il obtient des vivres des Chinois.

ANSON. 1742.

à Canton, on tiendroit un Conseil, dont il étoit Membre ; & que sur ses représentations, il ne doutoit pas que toutes les demandes du Chef d'Ecadre ne fussent accordées. Enfin, s'étant fait donner une liste de toutes les provisions nécessaires au Vaisseau, il écrivit au bas la permission de les acheter, & il commit un Officier de sa suite, pour les faire fournir chaque jour au matin (19).

Repas qu'il donne aux Mandarins.

Après cette favorable explication, le Chef d'Escadre invita les trois Mandarins à dîner, en s'excusant sur sa situation, de ne pouvoir leur faire aussi bonne chere qu'il le désiroit. » Entre plusieurs mets, on leur servit du Bœuf, » dont les Chinois ne mangent point » sans répugnance. M. Anson ignoroit » que depuis plusieurs siécles, ils ont » adopté quantité de superstitions In- » diennes. Mais ils se jetterent sur qua- » tre grosses pieces de volaille, qu'ils » mangerent presqu'entiérement. Ils pa- » rurent fort embarrassés de leurs cou- » teaux & de leurs fourchettes. Après » avoir essayé en vain de s'en servir, » & d'un air fort gauche, ils furent » obligés d'en revenir à leur usage,

(19) Pages 183 & précédentes.

ANSON. 1742.

» c'eſt-à-dire, de ſe faire couper leur » viande en petits morceaux par quel- » ques gens de leur ſuite. A la vérité, » ils ſe montrerent moins Novices dans » l'art de boire. M. Anſon prenant droit » de ſes incommodités pour ſe diſpen- » ſer de boire beaucoup, le grand Man- » darin, qui avoit remarqué le teint » vif & l'air frais d'un jeune Officier » du Vaiſſeau, lui frappa ſur l'épaule, » & lui dit, par la bouche de l'Inter- » prête, qu'il ne lui croyoit pas les mê- » mes raiſons de ſobriété qu'au Chef » d'Eſcadre, & qu'il le prioit de lui » tenir compagnie à boire. Le jeune » Anglois, voyant que quatre ou cinq » bouteilles de vin François, n'alté- » roient pas la ſérénité du Mandarin, » fit apporter un Flaccon d'eau des » Barbades, auquel ce Magiſtrat Chi- » nois ne fit pas moins d'honneur; » après quoi il ſe leva de table, avec » tout le ſens froid qu'il y avoit ap- » porté (20).

1743. Craintes qui troublent le travail des Anglois.

Malgré ſes promeſſes, la patience des Anglois fut exercée par des difficultés & des lenteurs *(21)* qui prolongerent

(20) Pages 186 & précédentes.

(21) L'Auteur attribue une partie des obſtacles aux intrigues des François, qui étoient à Canton. Ecoutons ſes plaintes, qui ſont aſſez inſ-

ſe retardement de la permiſſion du Conſeil, juſqu'au 6 de Janvier. Dès le lendemain, quantité d'Ouvriers Chinois vinrent à bord, & le travail fut pouſſé avec vigueur (22). Il ne laiſſa pas d'être troublé par differens bruits, qui firent craindre aux Anglois d'être attaqués dans le Port de Tipa. Ils apprirent en effet, dans la ſuite, que le Conſeil

tructives. » Il y en avoit » un habitué dans cette » Ville, qui parloit fort » bien la Langue du Pays, » qui ſçavoit parfaitement combien tout y eſt » vénal, & qui connoiſſoit » en particulier pluſieurs » des Magiſtrats; en un » mot, très propre à traverſer les deſſeins de » M. Anſon. Ses intrigues ne doivent pas » être entiérement attribuées à la haine Nationale, ou à l'oppoſition d'intérêts entre les » deux Parties. Un motif » encore plus puiſſant » y avoit ſans doute » part, c'étoit la vanité. » Les François prétendent » que les Vaiſſeaux de » leur Compagnie ſont » des Vaiſſeaux de guerre, & leurs Officiers » craignoient que toute » diſtinction, qui ſeroit » accordée au Chef d'Eſcadre Anglois, en vertu de la Commiſſion de » ſon Roi, ne les rendît » moins reſpectables aux » yeux des Chinois, ou ne » fût à l'avenir un exemple » peu favorable aux Vaiſſeaux des Compagnies. Et » plût à Dieu qu'il n'y eût » que les Officiers François, » qui euſſent donné dans » l'affectation de s'ériger » en Commandant de Vaiſſeaux de guerre, & qui » ſe fuſſent laiſſés aller à » la crainte de perdre un » peu de leur conſidération, » ſi l'on en uſoit autrement » avec le Centurion qu'avec eux. Le mal fut que » ces motifs firent le même effet ſur nos Compatriotes. *Ibid*, *page* 192. Ainſi, les Anglois mêmes de ce Canton déclamerent contre le Chef d'Eſcadre.

(22) On leur fit payer le fer juſqu'à trois livres ſterling le quintal, & les Ouvriers en demanderent mille, qui furent réduits à ſix cens pour la main d'œuvre.

ANSON. 1743.

de Manille, informé qu'ils étoient à carener leur Vaiſſeau dans ce Port, avoit conçu le projet d'y faire mettre le feu par un Capitaine Eſpagnol, qui s'étoit chargé de cette entrepriſe, pour la ſomme de quarante mille Piaſtres; & que ce deſſein n'avoit manqué, que par la mauvaiſe intelligence du Gouverneur & des Marchands de Manille. Ils auroient eu le temps de l'exécuter; car on vit arriver le mois d'Avril, avant que le radoub, le chargement des proviſions, & l'équipement du Vaiſſeau fuſſent achevés. Les Chinois s'ennuyoient de ces longueurs. Deux Chaloupes envoyées de Macao, vinrent preſſer M. Anſon de partir. Ce Meſſage, qui fut renouvellé pluſieurs fois, lui parut aſſez injurieux pour lui faire répondre d'un ton ferme, qu'il en étoit importuné, & qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos. Mais ſa réponſe irrita auſſi les Magiſtrats Chinois. Ils défendirent qu'on portât plus long-temps des vivres au Vaiſſeau; & cet ordre, qui ne fut que trop fidélement obſervé, força les Anglois de lever l'ancre auſſi-tôt qu'ils eurent congédié les Ouvriers.

Les Chinois leur retranchent les vivres.

Le Centurion remet à la voile.

Ils firent voile, vers la haute Mer, le 19 d'Avril. Heureuſement ils ſe retrouvoient avec un Vaiſſeau réparé, une

bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avoient eu la prudence de ménager, & vingt-trois hommes de recrue, qu'ils avoient fait à Macao; la plûpart Lascarins, ou Matelots Indiens, & quelques Hollandois. Le Chef d'Escadre avoit publié, qu'il partoit pour Batavia, & de-là pour l'Angleterre. Quoique la Mousson de l'Ouest fut commencée, & que le Voyage qu'il paroissoit entreprendre, passe pour impossible dans cette saison, il avoit témoigné tant de confiance dans la force de son Vaisseau & dans l'habileté de son Equipage, que toute la Ville de Macao, & ses gens mêmes, étoient persuadés qu'il vouloit se signaler par une expérience si hardie; & plusieurs Habitans de Macao & de Canton s'étoient servi de cette occasion pour écrire à leurs Correspondans de Batavia.

Faux bruits que les Anglois répandent.

Mais ce n'étoit qu'un voile, qui cachoit des desseins beaucoup plus importans. M. Anson considéroit que le Vaisseau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avoit beaucoup d'apparence que cette année, il en partiroit deux du même Port. Il avoit pris la résolution d'aller les attendre au Cap d'Espiritu Sancto, dans l'Isle de Samal, premiere Terre que les Espagnols vien-

Grandes vûes de M. Anson.

ANSON. 1743.

nent reconnoître en approchant des Philippines. C'est ordinairement au mois de Juin qu'ils y arrivent ; il se promettoit d'y être assez-tôt pour les y attendre. A la vérité, on représentoit les Galions comme de gros & forts Bâtimens, montés chacun de quarante-quatre pieces de canon, & de plus de cinq cens hommes, il devoit même compter qu'ils s'escorteroient mutuellement ; au lieu qu'il n'avoit à bord que deux cens vingt-sept personnes, dont plus de trente n'étoient pas des hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut pas capable de l'arrêter. Il sçavoit que son Vaisseau étoit beaucoup plus propre au combat que les Galions ; & l'immense trésor qu'il se flattoit d'enlever, lui répondoit du courage de ses gens.

Il les explique à ses gens.

Il avoit formé ce grand projet en quittant la Côte du Mexique ; & son chagrin, dans tous les délais qu'il avoit essuyés à la Chine, n'étoit venu que de la crainte de manquer les Galions. Il avoit gardé un profond secret à Macao, parce qu'il y pouvoit appréhender que le Commerce de cette Ville, avec Manille, ne servît à le trahir. Mais, lorsqu'il se vit en pleine Mer, il assembla tous ses gens sur le demi-Pont. Après leur avoir expliqué son dessein, » il

ANSON. 1743.

» les assura qu'il sçauroit choisir une » Croisiere, où les Galions ne lui échap- » peroient pas ; que malgré la force de » ces deux Bâtimens, il croyoit sa vic- » toire certaine ; qu'il n'ignoroit pas de » quel bois ils étoient composés ; que » si l'on s'en rapportoit aux Fables Es- » pagnoles, ils étoient impénétrables » aux boulets de canon ; mais que pour » lui, il répondoit sur sa parole, que » pourvû qu'il les pût joindre, il les » combattroit de si près, que ses bou- » lets, loin de rebondir contre un des » flancs, les perceroient tous deux de » part en part (23).

Jusqu'où vont leurs transports de joie.

Ce discours fut reçu avec des transports de joie. Tout le Monde promit solemnellement de vaincre ou de périr, & la confiance monta tout d'un coup jusqu'à faire oublier la modestie. L'Auteur confirme cette observation par un trait particulier. M. Anson, dit- » il, ayant fait provision à la Chine, » de Moutons en vie, demanda un jour » à son Boucher, pourquoi il n'en » voyoit plus servir sur sa table, & s'ils » étoient tous tués. Le Boucher répon- » dit, du ton le plus sérieux, qu'il en » restoit deux encore ; mais que si M.

(23) Pages 208 & précédentes.

ANSON. 1743.

» le Chef d'Escadre le permettoit, il » avoit dessein de les garder pour en » traiter le Général des Galions (24).

Erreur de Dampier, sur la position des Isles de Bachi.

En quittant le Port de Macao, on avoit couru pendant quelques jours à l'Ouest. Le premier de Mai, on vit une partie de l'Isle Formose, d'où portant au Sud, on se trouva, le 4, sous la latitude où Dampier place les Isles de Bachi. Mais les Anglois soupçonnerent ce Voyageur de s'être trompé sur cette position, comme ils avoient observé une autre de ses erreurs pour la latitude de la Pointe Méridionale de Formose.

Elle est corrigée par les Anglois.

Vers les sept heures du soir, on découvrit cinq petites Isles, qu'on prit pour celles de Bachi; après lesquelles, on eut la vûe de Betel-Tabago-Xima: & l'on en prit occasion de corriger la position des Isles de Bachi, qu'on a placées jusqu'à présent vingt-cinq lieues trop à l'Ouest (25).

De-là, M. Anson fit porter entre le Sud & le Sud-Ouest, pour s'approcher du Cap *Espiritu Sancto*. On le décou-

(24) page 209.

(25) Suivant les observations des Anglois, celle de ces Isles, qui est au milieu est à douze degrés quatre minutes de latitude Septentrionale. Elles sont au Sud-Sud-Est de Betel-Tabago Xima, à vingt lieues de distance; & cette derniere Isle est à vingt & un dégrés cinquante-sept de la même latitude. *Page* 210.

vrit, le 20 de Mai, au Sud-Sud-Oueſt, à onze lieues de diſtance. C'eſt une Terre médiocrement haute, & relevée de pluſieurs Mondrains de forme ronde. Comme on n'ignoroit pas qu'il y avoit des Sentinelles ſur ce Cap, pour faire des ſignaux aux Galions lorſqu'ils approchent de terre, M. Anſon fit amener les hautes voiles, dans la crainte d'être apperçu. Cette Croiſiere étoit celle qu'il avoit choiſie. Il ordonna qu'on gardât le Cap entre le Sud & l'Oueſt, & qu'on s'efforçat de ſe tenir dans la latitude de douze degrés quarante minutes du Nord, à quatre dégrés de longitude Eſt de Betel-Tabago-Xima. On touchoit à la fin de Mai. Les Galions étant attendus le mois ſuivant, chacun ſe flattoit d'heure en heure, de voir arriver le moment qui devoit lui faire oublier tous ſes maux (26).

ANSON. 1743.

Croiſiere qu'ils choiſiſſent.

Dans cet intervalle, l'ouvrage n'étant pas fatiguant ſur le Vaiſſeau, M. Anſon fit exercer réguliérement ſon monde au manîment des armes & à la manœuvre du canon. C'étoit un uſage qu'il avoit obſervé pendant tout le Voyage, lorſque les circonſtances l'avoient permis; & l'avantage qu'il en

M. Anſon exerce ſes gens.

(26) Page 209.

ANSON. 1742.

tira contre le Galion, fut un heureux dédommagement qui justifia ses soins. L'Auteur en prend occasion de recommander cette pratique à tous les Commandans de sa Nation, comme un de leurs plus importans devoirs. » Qui » n'avouera pas, dit-il, qu'entre deux » Vaisseaux de guerre, égaux en nom» bre d'hommes & de canon, la diffe» rence qui vient du plus ou moins d'ha» bileté, dans l'usage du canon & de » la mousqueterie, est si grande, qu'il » n'y a point d'autre circonstance qui » puisse la balancer. S'il est certain que » ce sont ces Armes qui décident du » combat, quelle doit être l'inégalité » entre deux Partis, dont l'un sçait em» ployer ces Armes, de la maniere la » plus destructive pour son Ennemi ; & » dont l'autre employe si mal les sien» nes, qu'il les rend presqu'aussi dan» gereuses pour lui-même que pour » l'Ennemi (27). On peut se plaindre aussi, suivant l'Auteur, que la Nation demeure trop servilement attachée à d'anciennes pratiques. Si l'exercice du fusil par exemple, n'a pas toujours été porté à sa perfection sur les Vaisseaux de guerre Anglois, le mal vient moins de négligence, que de la méthode qu'on

Observations sur la nécessité de cette méthode.

(27) Page 213.

ſa ſuivie pour l'enſeigner. Sur le Vaiſſeau de M. Anſon, on apprenoit aux Matelots, la maniere la plus prompte de charger avec les cartouches ; on les exerçoit continuellement à tirer au but, & le Chef d'Eſcadre propoſoit des prix pour ceux qui tiroient le mieux. Un Equipage ſi bien inſtruit vaut le double de celui qui n'eſt pas exercé à tirer (28).

Projets de défenſe à Manille.

Toutes les attentions, avec leſquelles on s'efforça de ſe dérober à la vûe des Sentinelles de Terre, ne purent empêcher que le Vaiſſeau ne fût apperçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille. Les Marchands y prirent l'allarme, & s'adreſſerent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux ; deux de trente-deux pieces de canon, un de vingt, & deux de dix, pour attaquer les ennemis de l'Eſpagne. Quelques-uns de ces Bâtimens avoient déja levé l'ancre ; mais de nouvelles diſputes pour les frais de l'armement, entre les Marchands & le Gouverneur, & la Mouſſon contraire, arrêterent encore une fois leur entrepriſe. Au reſte, M. Anſon fut ſurpris d'avoir été découvert ſi ſouvent de la Côte, parce que la Pointe du Cap n'eſt

(28) Page 216.

ANSON. 1743.

pas fort élevée, & que le Vaiſſeau fut preſque toujours à dix ou quinze lieues au large. Cependant à meſure que le mois de Juin avançoit, l'impatience des Anglois alloit en augmentant. Ils ſe voyoient déja au dix-neuf. On ne s'arrêtera point à repréſenter avec l'Auteur, combien l'idée des tréſors Eſpagnols s'étoit emparée de leur imagination; mais on conclura volontiers avec lui qu'en voyant reculer leurs » eſpérances, ils devoient en ſentir » la plus vive inquiétude, & que » d'heure en heure, la certitude de » voir paroître les Galions pouvoit » diminuer (29).

Impatience des Anglois.

Cependant le 20 de Juin, c'eſt-à-dire, un mois juſte après leur arrivée ils furent délivrés de cette cruelle incertitude. A la pointe du jour, on découvrit une voile au Sud-Eſt. Le Chef d'Eſcadre ayant fait porter auſſi-tôt vers ce Bâtiment, on le reconnut pour un des Galions: mais on fut ſurpris qu'il ne changeât point de route, & qu'il portât toujours ſur le Centurion. M. Anſon ne pouvoit ſe perſuader, que les Eſpagnols ne l'euſſent reconnu à ſon tour. Cependant il ne put demeurer long-temps en balance, ni douter même

Ils découvrent un des Galions.

(29) Page 220.

qu'ils n'eussent pris la résolution de le combattre.

On se prépare des deux côtés au combat.

Vers midi, les Anglois se trouverent à une lieue du Galion ; & ne voyant pas paroître le second, ils conclurent qu'il en avoit été séparé. Bientôt les Espagnols hisserent leur voile de Misaine, & s'avancerent sous leurs Huniers, le Cap au Nord, avec le Pavillon & l'Etendart d'Espagne au haut du grand mât. M. Anson s'étoit préparé aussi pour le combat, & n'avoit pas négligé ce qui pouvoit lui faire tirer meilleur parti de ses forces. Il avoit choisi trente de ses plus habiles Fusiliers, qui furent distribués dans les Hunes, & dont les services répondirent à son attente. Comme il n'avoit pas assez de monde pour donner un nombre suffisant d'hommes à l'Artillerie, chaque piece de la Batterie d'en-bas n'en eut que deux, pour la charger. Le reste étoit divisé en petites troupes de dix ou douze, qui parcouroient l'entre-deux des Ponts, pour mettre le canon aux sabords, & le tirer, lorsqu'ils le trouvoient chargé. Cet ordre le mit en état de se servir de toutes ses pieces ; & ne pensant point à tirer par bordées, entre lesquelles il y auroit eu nécessairement des intervalles, il ordonna d'entretenir un feu

Méthode des Espagnols pour éviter les bordées.

ANSON. 1743.

continuel, dont il se promettoit d'autant plus d'avantages, que l'usage des Espagnols est de se jetter ventre à terre, lorsqu'ils voyent une bordée prête à partir, & d'attendre dans cette posture qu'elle soit lâchée ; après quoi ils se relevent, pour servir assez vivement le Canon & la Mousqueterie, jusqu'à ce qu'ils se croyent menacés d'une autre bordée. En tirant coup sur coup, on comptoit de leur faire perdre tous les avantages de cette méthode.

Le combat s'engage.

Le Centurion se trouvant à la portée du canon ennemi, arbora son Pavillon. M. Anson crut observer que les Espagnols avoient negligé jusqu'alors de débarrasser leur Vaisseau, & qu'ils étoient occupés à jetter dans les flots leur Bétail, & tout ce qui leur étoit incommode, il fit tirer sur eux ses pieces de chasse, quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du pistolet. Le Galion répondit de ses deux pieces de l'arriere ; & le Centurion ayant prolongé sa vergue de sivadiere, pour se disposer à l'abordage, les Espagnols affecterent de l'imiter. Bientôt il se plaça sous le vent des Ennemis, & côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant & de se jetter dans le Port de Jalapay, dont ils n'étoient éloignés que

de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

Pendant une demie heure, les Anglois dépasserent le Vaisseau ennemi, & foudroyerent son avant. La largeur de leurs sabords les mettoit en état de faire jouer toutes leurs pieces, tandis que le Galion ne pouvoit employer qu'une partie des siennes. Dès le commencement de l'action, les nattes, dont ses bastingues étoient remplies, prirent feu, & jetterent une flamme qui s'élevoit jusqu'à la moitié de la hauteur du mât de Misaine. Cet accident, qui parut causé par la bourre du canon des Anglois, jetta leurs Ennemis dans une extrême confusion; mais il fit craindre aussi au Chef d'Escadre, que le Galion n'en fût consumé, & que le feu ne se communiquât même à son Vaisseau. Enfin les Espagnols se délivrerent de cet embarras, en coupant leurs bastingues, & faisant tomber dans la Mer toute cette masse enflammée. Le Centurion n'en conserva pas moins l'avantage de sa situation. Son canon étoit servi avec autant de régularité que d'ardeur; tandis que ses Fusiliers, placés dans les Hunes, découvroient tout le Pont du Galion & qu'après avoir nétoyé les Hunes ennemies, ils tuoient

Accident qui nuit aux Espagnols.

ANSON. 1743.

Feu terrible des Fusiliers Anglois.

ou mettoient hors de combat tout ce qui se montroit sur le demi-Pont. Ce feu continuel causa un mal infini aux Espagnols. Leur Général même en fut blessé. Cependant après une demie heure de combat, le Centurion perdit l'avantage de sa situation, & l'Ennemi continua de soutenir son feu pendant plus d'une heure : mais enfin le canon Anglois, chargé à mitrailles, fit une si terrible exécution, qu'ils commencerent à perdre courage. M. Anson, s'apperçut de leur desorde. Il voyoit de son Bord les Officiers Espagnols, qui parcouroient le Galion, pour retenir leurs gens à leurs postes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou six coups de canon avec assez de justesse, ils se reconnurent vaincus; & leur Pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenerent l'Etendart qui étoit au sommet du grand mât. Celui qui fut chargé de cette dangereuse commission auroit été tué par les Fusiliers, si le Chef d'Escadre, qui comprit de quoi il étoit question, ne les eût empêché de tirer. Ainsi la victoire ne coûta plus rien aux Anglois (30).

Le Galion se rend.

(30) Pages 229 & précédentes.

Le Galion ſe nommoit *Noſtra Signora de Cabadonga*. Il étoit commandé par le Général Dom Geronimo de Montero, Portugais de naiſſance le plus brave & le plus habile Officier que l'Eſpagne eût aux Philippines. Non ſeulement il étoit plus grand que le Centurion, mais il avoit à bord cinq cens cinquante hommes, trente-ſix pieces de canon, & vingt-huit pierriers. L'Equipage étoit bien pourvu de petites armes, & le Vaiſſeau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ſes plat-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il étoit baſtingué, & qui ſe défendoit par demi piques. Les Eſpagnols eurent ſoixante-ſept hommes de tués dans l'action, & quatre-vingt-quatre bleſſés. Le Centurion ne perdit que deux hommes, & n'eut que dix-ſept bleſſés, entre leſquels on comptoit un Lieutenant. L'Auteur conclut que les meilleurs armes ont peu d'effet, entre des mains mal exercées à s'en ſervir (31).

ANSON. 1743.

Son nom & ſes forces.

On n'entreprend point de repréſenter les tranſports de l'Equipage Anglois, lorſqu'il ſe vit en poſſeſſion d'un tréſor qui avoit fait depuis ſi long-tems l'uni-

Joie des Vainqueurs, & danger qui les menace.

(31) Page 230.

Anson. 1743.

que objet de ſes eſpérances, & pour lequel il avoit tant ſouffert. Dans le même inſtant il ne s'en fallut preſque rien, qu'un bonheur ſi preſent ne fût anéanti par l'accident le plus funeſte. A peine l'Ennemi eut-il baiſſé Pavillon, qu'un des Lieutenans de M. Anſon s'approchant de lui, ſous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille que le feu avoit pris au Centurion, fort près de la ſoute aux poudres. Le Chef d'Eſcadre reçut cette nouvelle ſans émotion; & la ſageſſe de ſes ordres fit éteindre l'incendie.

Un autre Galion leur échappe.

Il donna le commandement de la Priſe à M. Saumarez, ſon premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de Haut-bord. Tous les Priſonniers Eſpagnols furent envoyés à bord du Vaiſſeau Anglois, à l'exception de ceux qu'on crut néceſſaires. pour aider à la manœuvre du Galion. On apprit d'eux que l'autre Galion, que les Anglois avoient empêché, l'année d'auparavant, de ſortir d'Acapulco, n'avoit point attendu l'arrivée de celui qu'ils avoient pris; & qu'ayant mis ſeul à la voile, il devoit être arrrivé, à Manille, avant que le Centurion fut poſté au Cap Eſpiritu Sancto. Les Anglois regretterent beaucoup que le temps perdu, à Macao, les

eût empêchés de faire deux prises au lieu d'une (31).

Précautions du Chef d'Escadre.

Après l'action, ils résolurent de ne pas perdre un moment pour retourner dans la riviere de Canton. Cependant M. Anson se crut d'abord obligé de faire transporter les trésors Espagnols, à bord du Centurion; & cette précaution étoit d'une extrême importance. La saison faisant craindre un fort mauvais temps, dans une Navigation qui devoit se faire à travers des Mers peu connues, il falloit qu'un butin si précieux se trouvât sous les yeux du Chef d'Escadre, & qu'il fut assuré contre toutes sortes d'accidens, par la fidélité de l'Equipage & par la bonté du Vaisseau. Il n'étoit pas moins important de s'assurer des Prisonniers. De-là dépendoient non seulement les trésors, mais la vie même des Vainqueurs. Les Espagnols étoient plus nombreux du double que ceux qui les avoient pris; & quelques-uns d'entr'eux, observant la foiblesse de l'Equipage Anglois, dont une partie n'étoit composée que de jeunes gens, regretterent, avec plusieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, disoient-ils, par une poignée (33) d'En-

(32) Page 233.   (33) Page 233.

ANSON. 1743.

Comment il s'assure des prisonniers.

fans. Pour leur ôter les moyens de se révolter, ils furent tous mis à fond de cale, sans autre exception que les Officiers & les Blessés, avec deux Ecoutilles ouvertes, pour donner passage à l'air. On fit, de quelques grosses planches, deux especes de tuyaux, dont le vuide joignoit l'Ecoutil du premier Pont à celle du second. En facilitant l'entrée de l'air à fond de cale ces tuyaux assuroient les Anglois contre toutes les entreprises de leurs Prisonniers qui n'auroient pû déboucher par un Canal, de sept ou huit pieds de haut; & pour en augmenter la difficulté, on bracqua, contre cette ouverture, quatre Pierriers, chargés de balles, près desquels on posta des Sentinelles, la méche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Espagnols. Leurs Officiers au nombre de dix-huit, furent logés dans la Chambre du premier Lieutenant, avec une Garde de six hommes; & le Général même, qu'on fit coucher dans la Chambre du Chef d'Escadre, eut une Sentinelle près de lui. D'ailleurs tous les Prisonniers étoient bien avertis que le moindre trouble seroit puni de mort: & ces précautions n'empêcherent pas que l'Equipage Anglois ne se tînt prêt

à la moindre allarme. Tous les fusils étoient chargés, & placés à vûe d'œil; les Matelots ne quittoient pas leurs sabres ni leurs pistolets, & les Officiers, se couchant tous vêtus, dormoient avec leurs armes (34) à côté d'eux.

Leur misérable situation.

L'Auteur ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Espagnols étoit déplorable. Outre la chaleur qui étoit excessive, ils souffroient, à fond de cale toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau, qu'on leur accordoit par jour, suffisoit à peine pour les empêcher de mourir de soif, puisqu'elle n'étoit que d'une pinte. On ne pouvoit leur en donner davantage, dans un temps où l'Equipage même n'avoit que la moitié de plus. Il parut surprenant que dans un assez long Voyage, cette affreuse misere n'en fit pas mourir un seul : mais un mois d'une si rude Prison les métamorphosa si singuliérement, qu'ayant paru frais & vigoureux, lorsqu'ils y étoient entrés, ils en sortirent avec l'apparence d'autant de Squelettes ou de Fantômes (35).

Les Anglois retournerent à la Riviere de Canton.

Pendant qu'on prenoit toutes ces mesures, pour la sûreté des trésors & des

(34) Page 237. (35) Page 238.

ANSON. 1743.

Prisonniers. M. Anson faisoit gouverner vers la Riviere de Canton : & le 30 de Juin, au soir on eut la vûe du Cap de Langano, à la distance de dix lieues. Le lendemain, on vit les Isles de Bachi. Quoiqu'on n'en compte pas ordinairement plus de cinq, les Anglois en remarquerent plusieurs autres à l'Ouest. De-là continuant leur route vers Canton, ils découvrirent, le 8 de Juillet, l'Isle de Supata (36), la plus occidentale des Isles de Lema. Le 11, ils prirent à bord deux Lamaneurs Chinois, l'un pour le Centurion, l'autre pour la prise ; & ne rencontrant aucun obstacle, ils arriverent heureusement devant la Ville de Macao.

Compte des richesses du Galion.

Ils avoient eu le temps dans un si long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montoit à un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pieces de huit, & trente-cinq mille six cens quatre-vingt-deux onces d'argent en lingots ; outre une partie de Cochenille, & quelques autres marchandises d'assez peu de valeur, en comparaison de l'argent. Cette prise jointe aux autres, faisoit à peu près la somme totale de

(36) A cent trente-neuf lieues ; & au Nord, quatre-vingt deux dégrés trente-sept minutes vers l'Ouest de celle de Grafton.

ANSON. 1743.

quatre cens mille livres ſterling, ſans y comprendre les Vaiſſeaux, les Marchandiſes, &c, que l'Eſcadre Angloiſe avoit brûlés ou détruits aux Eſpagnols, & qui ne pouvoient aller à moins de ſix cens mille livres ſterling. Ainſi l'Auteur eſtime la perte de l'Eſpagne à plus d'un million ſterling. Si l'on y ajoute, dit-il, les dépenſes que cette Couronne fit pour l'équipement de l'Eſcadre de Dom Pizarro, les frais extraordinaires où l'Eſcadre Angloiſe la jetta dans ſes Ports d'Amerique, & la ruine de ſes Vaiſſeaux de guerre, le total doit monter à des ſommes exceſſives (37).

On trouva ſur le Galion, des Deſſeins, des Journaux, & la Carte de l'Océan pacifique entre le Mexique & les Philippines (38).

Les Chinois ſe font rendre compte des forces du Vaiſſeau Anglois.

En laiſſant tomber l'ancre en-deçà de *Bocca-Tigris*, paſſage étroit, qui forme l'embouchure de la Riviere de Canton, le deſſein du Chef d'Eſcadre étoit d'entrer le lendemain dans ce Canal, & de remonter juſqu'à l'Iſle du Tigre,

(37) Page 242.

(38) L'Auteur donne ici cette Carte, qui contient la route du Galion, & celle du Centurion ſur le même Océan, avec les variations de l'Aiguille ; obſervations dit-il, qui n'ont jamais été publiées, & qui s'accordent avec les conjectures du Docteur Halley.

ANSON. 1743.

où la Rade eſt à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver avant la nuit, une Chaloupe envoyée par le Commandant des Forts de Bocca-Tigris, pour s'informer d'où venoient les deux Vaiſſeaux. M. Anſon répondit à l'Officier Chinois, que le Centurion étoit un Vaiſſeau de guerre du Roi de la Grande Bretagne, & l'autre Bâtiment, une Priſe qu'il venoit de faire ſur les Eſpagnols; qu'il vouloit entrer dans la Riviere pour y trouver un abri contre les ouragans de cette ſaiſon, & qu'il ſe propoſoit de partir pour l'Angleterre au retour de la bonne Mouſſon. L'Officier lui demanda un état des Hommes, des armes, & de toutes les munitions de guerre qu'il avoit à bord, parce que ſon devoir l'obligeoit d'en rendre compte au Gouvernement de Canton. Mais lorſqu'il eut entendu que les Anglois avoient quatre cens fuſils, & trois à quatre cens barils de poudre, il parut ſi effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la hardieſſe de mettre ces deux articles ſur ſa liſte, dans la crainte de cauſer trop d'allarme à ſes Maîtres. Les Anglois s'imaginerent qu'à cette occaſion, il défendit, en particulier, au Lamaneur Chinois de conduire les deux Vaiſſeaux au-de-là de Bocca-Tigris.

ANSON. 1743.

M. Anson passe, malgré eux, le Détroit de Bocca-Tigris.

Ce Passage n'a gueres qu'une portée de fusil de largeur. Il est formé par deux pointes de terre, sur chacune desquelles les Chinois ont un Fort. Celui qui se présente à gauche n'est proprement qu'une batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embrasures : mais on n'y voyoit alors que douze canons de fer, de quatre ou six livres de balle. Le Fort de la droite ressemble assez à nos grands Châteaux antiques. Il est situé sur un Rocher élevé ; mais les Anglois n'y apperçurent pas plus de huit ou dix canons de six livres de balle. Telles étoient les fortifications qui défendoient l'entrée de la Riviere de Canton. Cette description doit faire juger que M. Anson, ne pouvoit être arrêté par de si foibles obstacles, quand les deux Forts eussent été parfaitement fournis de munitions & de Canoniers. Aussi le refus des Lamaneurs n'empêcha-t-il point le Chef d'Escadre de lever l'ancre & de passer entre les Forts, en menaçant le Pilote Chinois de le faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivoit que l'un ou l'autre des deux Vaisseaux touchât. On passa le Détroit sans aucune opposition. Mais le malheureux Lamaneur en fut puni par les Chinois ; & le

ANSON. 1743.

Commandant même des Forts ne fut pas traité avec moins de rigueur, pour un mal auquel il n'avoit pû s'oppoſer.

M. Anſon écrit au Viceroi de Canton.

Le 16 de Juillet, M. Anſon envoya un de ſes Officiers à Canton, avec une Lettre pour le Viceroi, dans laquelle il lui expliquoit les raiſons qui l'avoient obligé de paſſer le Détroit de Bocca-Tigris, & le deſſein où il étoit de lui aller rendre ſes devoirs. L'Officier Anglois fut reçu civilement, & le Viceroi promit d'envoyer le lendemain ſa réponſe. Dans le même temps quelques Officiers Eſpagnols demanderent au Chef d'Eſcadre la liberté d'aller à Canton ſur leur parole. Elle leur fut accordée, pour deux jours. Les Mandarins, apprenant qu'ils étoient dans cette Ville, les firent appeller pour ſçavoir d'eux-mêmes comment ils étoient tombés au pouvoir des Anglois. Ces génereux Priſonniers déclarerent de bonne foi que les Rois d'Eſpagne & d'Angleterre étant en guerre ouverte, ils avoient réſolu de prendre le Centurion, & qu'ils l'avoient attaqué dans cette vûe; mais que l'événement avoit été contraire à leurs eſpérances. Ils ajouterent que depuis leur infortune, ils avoient reçu du Chef d'Eſcadre, un traitement fort humain.

Témoignage que les Priſonniers Eſpagnols rendent aux Anglois.

Cet aveu, dans une bouche ennemie fit une juste impression sur l'esprit des Chinois, qui avoient été portés jusqu'alors à prendre M. Anson pour un Pirate. Mais quoiqu'ils ne pussent douter du témoignage des Espagnols, ils leur demanderent comment il étoit possible qu'ils eussent été vaincus par un Ennemi qui ne les égaloit pas en forces, & pourquoi les Anglois ne les avoient pas tués tous, puisque les deux Nations étoient en guerre. A la premiere de ces deux questions, les Espagnols répondirent que le Centurion, quoique beaucoup plus foible en Equipage, étoit un Vaisseau de guerre, & qu'il avoit par consequent beaucoup d'avantages sur le Galion qui n'étoit qu'un Vaisseau Marchand. La seconde difficulté s'expliquoit d'elle-même, par l'usage établi entre les Nations Européennes, de ne pas donner la mort à ceux qui rendent les armes. Mais ils reconnurent que M. Anson, cédant à la bonté naturelle de son caractere, les avoit traités avec plus de douceur qu'il n'y étoit obligé par les Loix de la guerre. Cette réponse inspira, aux Mandarins, beaucoup de respect pour lui; quoique l'Auteur n'ose assurer que le bruit des trésors, dont il

ANSON. 1743.

étoit en possession, n'eût autant de part à ce sentiment, que la haute idée qu'ils avoient conçue de son caractere (38).

Explication du Viceroi.

Le 20, trois Mandarins, accompagnés d'une suite fort nombreuse & d'une Flotte de Chalouppes, vinrent à bord du Centurion, & remirent au Chef d'Escadre un ordre du Viceroi, qui lui acccordoit chaque jour une certaine quantité de vivres, & des Pilotes pour conduire les deux Vaisseaux jusqu'à la seconde Barre. Ils ajoûterent, en réponse à sa lettre que le Viceroi s'excusoit de recevoir sa visite pendant les grandes chaleurs, parce que les Mandarins & les Soldats, qui devoient nécessairement assister à cette cérémonie, ne pouvoient s'assembler sans beaucoup de fatigue; mais que vers le mois de Septembre, lorsque la saison commenceroit à s'adoucir, il le recevroit avec joie. M. Anson étoit informé qu'on avoit déja fait partir un Courier pour la Cour de Pekin, avec la nouvelle de l'arrivée des deux Vaisseaux. Il ne put douter que le motif des délais du Viceroi ne fût de gagner du temps pour recevoir les ordres de l'Empereur. Mais cette partie

(38) Pages 254 & suivantes.

ANSON. 1743.

de la Commiſſion des Mandarins, n'étoit pas la plus importante. Ils parlerent des Droits, que les deux Vaiſſeaux devoient payer. Le Chef d'Eſcadre rejetta cette propoſition d'un ton ferme. Il répondit que n'ayant point apporté de Marchandiſes, dans leurs Ports, & n'ayant pas deſſein d'en emporter, il ne devoit pas être compris dans le cas des Loix de la Chine, qui ne pouvoient regarder que les Vaiſſeaux Marchands; qu'on n'avoit jamais exigé de Droits pour les Vaiſſeaux de guerre, dans les Ports où l'uſage étoit d'en recevoir; & que les ordres du Roi ſon Maître lui défendoient expreſſément de ſe relâcher ſur ce Point. Une réponſe ſi déciſive arrêta les Mandarins. Ils paſſerent au dernier Article de leur Commiſſion, c'étoit de prier le Chef d'Eſcadre de relâcher les Priſonnier qu'il avoit à bord, parce que le Viceroi craignoit que l'Empereur ſon Maître n'apprit avec chagrin qu'on retenoit Captifs, dans ſon propre Domaine, des gens d'une Nation qui lui étoit alliée, & qui faiſoit un grand Commerce avec ſes Sujets. M. Anſon ſouhaitoit ardemment d'être délivré de ſes Priſonniers Eſpagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il

Ses Priſonniers Eſpagnols ſont relâchés à ſa priere.

ANSON. 1743.

avoit dessein d'accorder, il fit quelques difficultés ; après lesquelles il feignit de céder au desir d'obliger le Viceroi. Les Mandarins partirent ; & quatre jours après, quelques Jonques vinrent prendre les Prisonniers, pour les transporter à Macao. Ensuite les deux Vaisseaux allerent jetter l'ancre au-dessus de la seconde Barre, où ils devoient rester jusqu'à la Mousson.

Plaintes ameres que les Anglois font des Chinois.

On passe sur un long détail d'injustices, de tromperies & de vols que les Anglois essuyerent de la part des Chinois, avant que de pouvoir se procurer, pour leur argent, les provisions dont ils avoient besoin pour retourner en Europe. L'Auteur est fort éloigné de souscrire aux éloges que les Missionnaires prodiguent à cette Nation. » En fait d'artifice, dit-il, de » fausseté & d'attachement pour le » gain, il seroit difficile de trouver, » dans aucun autre Pays du Monde, » des exemples comparables à ceux » qu'on voit tous les jours à la Chi» ne (38). Il en rapporte un grand » nombre. Qu'on juge, ajoûte-t-il, » par ces échantillons, des mœurs

(38) Page 263.

ANSON. 1743.

» d'une Nation qu'on préfére souvent » au reste des humains, comme le » modéle des plus excellentes quali» tés (39).

M. Anson prend le parti d'aller à Canton.

Mais le Chef d'Escadre étoit moins inquiet de ces difficultés, que de se voir presqu'à la fin du mois de Septembre, sans avoir reçu le moindre message de la part du Viceroi. Ses réflexions ne lui firent pas trouver d'autre moyen pour sortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ses Officiers le 27 de Septembre, au Mandarin qui avoit été chargé de l'inspection de son Vaisseau, pour l'informer qu'il étoit résolu de se rendre à Canton dans sa Chaloupe, & que le lendemain de son arrivée il feroit prier le Viceroi de fixer le temps de l'audience. Le Mandarin se contenta de répondre qu'il feroit sçavoir au Viceroi les intentions du Chef d'Escadre.

Ses précautions pour son Vaisseau.

On n'en fit pas moins les préparatifs qui convenoient à ce Voyage. L'Equipage de la Chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme étoit d'é-

(39) Page 275.

ANSON. 1743.

carlate, avec des veſtes d'une étoffe de ſoie bleue, garnies de boutons d'argent, & les armes du Chef d'Eſcadre ſur l'habit & ſur le bonnet. Pour ſe diſpoſer à tout événement, M. Anſon donna la Commiſſion de Capitaine au premier Lieutenant de ſon Vaiſſeau, & lui laiſſa ſes inſtructions. Elles portoient que s'il étoit retenu pour la querelle des Droits, le Galion ſeroit détruit, & que le Centurion deſcendroit la Riviere au-deſſous de Bocca-Tigris & s'arrêteroit au-delà du Détroit, pour attendre de nouveaux ordres du Chef d'Eſcadre.

Il eſt trompé par les Marchands Chinois.

Tous les Officiers des Vaiſſeaux Anglois, Danois & Suédois, ſe rendirent à bord du Centurion, pour ſervir de cortége au Chef de la Nation Angloiſe. Le même jour, il s'embarqua dans ſa Chaloupe, ſuivi de celles des Vaiſſeaux Marchands. En paſſant devant la Rade de Wampo, où les Européens étoient à l'ancre, il fut ſalué par tous leurs Vaiſſeaux, à l'exception de ceux des François; & le ſoir il entra dans Canton. A ſon arrivée il reçut la viſite des principaux Marchands Chinois qui le féliciterent d'être venu ſans obſtacle, & qui affecterent de lui en

ANSON. 1743.

témoigner beaucoup de joie. Mais c'étoit un nouvel artifice, pour l'engager à se reposer sur eux du soin de lui ménager l'audience du Viceroi. Il prit confiance à leurs promesses, sans avoir néanmoins à se reprocher trop de crédulité, puisqu'il en fut pressé fort vivement par les Marchands de sa propre Nation. Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que des mouvemens qu'on se donnoit pour le satisfaire. Cependant un délai, dont il ne prévoyoit pas la fin, lui faisant connoître qu'il étoit joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adresser directement au Viceroi, & de lui demander une audience, sans laquelle il comprit qu'il n'obtiendroit jamais la permission de faire embarquer ses vivres. Il la demanda par une Lettre, dont il chargea le Mandarin qui commandoit la Garde à la principale Porte de Canton. Un jeune Facteur du Comptoir Anglois, qui parloit fort bien la Langue Chinoise (40), lui servit d'Inter-

Secours qu'il donne dans une incendie.

(40) Il se nommoit *Flint*. On l'avoit laissé fort jeune à Canton, pour y apprendre le Chinois, parce qu'on étoit persuadé alors qu'il étoit fort utile à la Compagnie Angloise d'y avoir un bon Interprète de la Nation. L'Auteur déplore que cet exemple n'ait pas été suivi, quoique l'expérience, dit-

ANSON. 1743.

prête. Dans l'intervalle, onze rues de Canton furent consumées par le feu; & le secours que les Anglois prêterent aux Habitans pour la conservation du reste de la Ville, disposerent si favorablement l'esprit du Viceroi, qu'enfin l'Audience fut fixée au 3 de Novembre.

Il obtient une Audience du Viceroi.

Cette nouvelle fut d'autant plus agréable à M. Anson, que le Conseil n'avoit pû se déterminer là-dessus, sans renoncer à la prétention des droits, & sans avoir pris la résolution de lui accorder tout ce qu'il avoit demandé; car les Magistrats Chinois n'ignoroient pas ses dispositions, & leur fine politique ne leur auroit pas permis de l'admettre à l'Audience pour contester avec lui. Dans cette idée, il se prépara gayement à se rendre au Palais; sûr d'ailleurs de son Interprête, qui lui promit de répéter hardiment tout ce qui lui seroit dicté. Le jour marqué, à dix heures du matin, un Man-

il, ait prouvé que l'avantage en étoit plus grand qu'on avoit pû l'esperer. Il se plaint » qu'on préfére ridiculement de » faire un Commerce, » aussi considérable que » celui de l'Angleterre à » Canton, par le Bara- » gouin Anglois de quel- » ques Interprêtes Chi- » nois, ou par le Canal » très suspect d'autres Na- » tions. *Pages* 293.

darin vint l'avertir que le Viceroi étoit prêt à le recevoir. Il se mit en chemin avec sa suite. A la porte de la Ville, il trouva deux cens Soldats, en bon ordre, qui l'accompagnerent jusqu'à la grande Place du Palais. Dans cette Place, il y en avoit dix mille sous les armes, au travers desquelles il fut conduit jusqu'à la Salle d'Audience. Il y trouva le Viceroi, dans un fauteuil de parade, sous un dais fort riche, accompagné de tous les Mandarins du Conseil. On avoit laissé pour le Chef d'Escadre, un siége vuide, qu'il occupa, n'ayant entre le Viceroi & lui que le Chef de la Loi & celui de la Trésorerie, qui, suivant le cérémonial Chinois, ont la préséance sur tous les Officiers d'épée.

ANSON. 1743.

Ce qui s'y passe.

Dans le cours de cette Audience, M. Anson apprit de la bouche même du Viceroi, que c'étoit par sa Lettre qu'il avoit eu la premiere nouvelle de son arrivée à Canton. Mais il n'avoit pas besoin de cette humiliante confirmation pour reconnoître l'infidélité des Marchands. On ne lui parla point des droits. On lui accorda toutes les permissions qu'il demandoit; & lorsqu'il eut achevé ses explications, le

ANSON. 1743.

Viceroi lui fit des remercimens fort vifs de l'important ſervice qu'il avoit rendu à la Ville de Canton pendant l'incendie. Cependant il obſerva qu'il y avoit bien long-temps que le Centurion étoit ſur les Côtes de la Chine ; & pour adoucir cette eſpece de plainte, il lui ſouhaita un heureux retour en Europe.

Deux avantages dont M. Anſon s'applaudit.

En ſortant de la Salle d'Audience, le Chef d'Eſcadre fut preſſé d'entrer dans un appartement voiſin, où l'on avoit préparé des rafraîchiſſemens pour lui : mais apprenant que le Viceroi n'y devoit pas être, il s'en excuſa civilement. A ſon retour, il fut ſalué de trois coups de canon ; nombre que les Chinois ne paſſent jamais, dans aucune cérémonie. Sa joie fut extrême, non-ſeulement d'avoir obtenu des permiſſions qui le mettoient en état de partir au commencement de la Mouſſon, & d'arriver en Angleterre avant qu'on pût ſçavoir en Europe, qu'il étoit en route pour le retour, mais encore plus d'avoir établi, par un exemple éclatant, l'exemption des Vaiſſeaux de guerre de la Nation dans les Ports de la Chine (41).

(41) *Ibidem*, page 307.

ANSON. 1743.

Les ordres du Viceroi furent exécutés avec tant de diligence, que dans l'espace de quatre jours, M. Anson vit toutes les provisions à bord, & qu'il ne lui resta qu'à faire lever l'ancre pour descendre la Riviere. Le Centurion & sa Prise passerent Bocca-Tigris, le 10 de Décembre. Ils mouillerent le 12 devant Macao. Les Marchands de cette Ville avoient offert six mille piastres pour le Galion, prix fort au-dessous de sa valeur. Ils souhaitoient de conclure le marché : mais comme ils n'ignoroient pas que les Anglois étoient dans l'impatience de partir, ils ne vouloient rien ajoûter à leurs offres. M. Anson avoit trouvé assez de nouvelles de l'Europe, à Canton, pour être persuadé que la guerre entre l'Espagne & l'Angleterre duroit encore, & que la France se déclareroit pour l'Espagne. Il sçavoit aussi qu'on ne pouvoit être informé de sa victoire, en Europe, avant le retour des Vaisseaux Marchands qu'il avoit trouvés à la Chine. Ces deux raisons, qui devoient lui faire hâter son Voyage, le déterminerent à livrer le Galion pour la somme qu'on lui offroit.

Il vend le Galion aux Portugais de Macao.

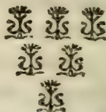
Il mit à la voile, pour son retour,

Son retour en Angleterre.

ANSON. 1744.

le 15 de Décembre. Sa Navigation fut heureuse jusqu'au détroit de la Sonde, où il mouilla, le 3 de Janvier, dans la Rade de l'Isle du Prince, pour faire de l'eau & du bois. Il remit en Mer, le 8; & la même fortune l'accompagna jusqu'au Cap de Bonne Espérance. Trois semaines de repos, dans une belle Colonie Hollandoise, qui lui rappella les charmantes Vallées de Juan-Fernandez & les belles Clarieres de Tinian, le mirent en état d'en partir le 3 d'Avril. Il découvrit l'Isle de Sainte-Helene le 19, mais sans y vouloir toucher. Le 12 de Juin, il eut la vûe du Cap Lézard; & le 15 au soir, il arriva, sans perte & sans danger, à la Rade de Spitead, après un Voyage de trois ans & neuf mois (42).

(42) *Ibid.* page 327.



§. X.

Obſervations critiques ſur les Chinois.

ON a détaché du Voyage de M. Anſon, quelques Obſervations critiques ſur les Chinois, qu'on regrette de n'avoir pû joindre à l'article de la Chine, dans le vingt-deuxiéme Tome de ce Recueil (43), mais que leur ſingularité ne permet pas de ſupprimer.

Critique des Arts Chinois.

Les belles Manufactures, qu'on voit en grand nombre à la Chine, & dont les Nations les plus éloignées recherchent les Ouvrages avec tant d'empreſſement prouvent aſſez que les Chinois ſont induſtrieux. Mais cette adreſſe dans les Arts mécaniques, qui peut paſſer pour leur talent favori, n'eſt pas pouſſé au plus haut point. Ils ſont fort inférieurs, dans les Arts, aux Japonois, qui les cultivent comme eux; & dans pluſieurs choſes, ils n'égalent pas la dextérité & le génie des Européens. Comme preſque tout leur talent conſiſte dans l'imitation, ils ont cette ſtérilité d'invention qu'on a tou-

(43) Le Voyage a paru depuis.

ANSON, 1744.

jours reprochée aux imitateurs serviles. C'est ce qu'on remarque sur-tout dans les Ouvrages qui demandent beaucoup de justesse & d'exactitude, tels que les Horloges, les Montres, les Armes à feu, &c. Ils en copient fort bien chaque piéce à part, & sçavent donner, à tout l'assemblage, assez de ressemblance avec l'original ; mais ils n'atteignent point à cette justesse dans la fabrique qui produit l'effet auquel la machine est destinée.

Si l'on passe de leurs Manufactures à des Arts d'un ordre plus relevé, tels que la Peinture & la Sculpture, on les trouve encore plus imparfaits. Ils ont quantité de Peintres, & la Peinture est en honneur dans la Nation : cependant on les voit rarement réussir dans le dessein & dans le coloris, pour les figures humaines. Ils n'entendent pas mieux l'art de former des groupes dans les grandes compositions. A la vérité, ils peignent fort bien les fleurs & les oiseaux ; mais cet avantage même, ils le doivent plutôt à la beauté de leurs couleurs qu'à leur habileté. On y trouve ordinairement peu d'intelligence dans la maniere de distribuer les jours & les ombres ; & plus rarement encore,

cette grace & cette facilité, qui se font admirer dans les Ouvrages de nos bons Peintres. Il y a, dans toutes les productions du Pinceau Chinois, quelque chose de roide & de mesquin, qui déplaît; & tous ces défauts, dans leurs Arts, peuvent être attribués au caractere particulier de leur génie qui manque absolument de feu & d'élévation.

Critique de leur Littérature.

A l'égard de leur Littérature, L'Auteur traite leurs opinions d'absurdes, & leur obstination d'inconcevable. Depuis bien des siécles, tous leurs voisins ont l'usage de l'Ecriture par lettres, pendant que les Chinois seuls ont négligé, jusquà présent, cette divine invention, & demeurent attachés à la methode grossiere de représenter les mots par des caracteres arbitraires. Cette méthode rend nécessairement le nombre des caracteres trop grand pour la mémoire. Elle fait de l'Ecriture un Art qui exige une application infinie, & dans lequel on ne peut jamais être que médiocrement habile. Tout ce qu'on a reçu des siécles précédens, par cette voie, doit être enveloppé de ténébres & de confusion; car les liaisons entre ces caracteres, & les mots qu'ils re-

ANSON. 1744.

présentent, ne peuvent être transmis par les Livres ; il faut qu'elles ayent passé d'âge en âge par le secours de la Tradition ; ce qui suffit seul pour répandre une très-grande incertitude sur des matieres compliquées, & sur des sujets d'une grande étendue. On le sentira parfaitement, si l'on fait attention aux changemens qu'un fait souffre en passant par trois ou quatre bouches. L'auteur conclut de-là, que le grand sçavoir & la haute antiquité de la Nation Chinoise sont fort problématiques.

Critique de leur Morale.

Quelques Missionnaires avouent, dit-il, que les Chinois ne sont pas comparables aux Européens du côté des Sciences ; mais il les donne pour des modéles de justice & de morale, dans la Théorie comme dans la Pratique. Si l'on en croit quelques-uns de ces Ecrivains, le vaste Empire de la Chine n'est qu'une Famille, bien gouvernée, unie par les liens de la plus tendre amitié, où l'on ne dispute jamais que de prévenance & de bonté. Mais l'Auteur trouve la réfutation de cet éloge dans la conduite que les Magistrats & les Marchands de Canton tinrent avec le Chef d'Escadre Anglois. A l'égard de leur Théorie, il lui paroît, suivant le

témoignage des Miſſionnaires mêmes, qu'au lieu d'établir des principes qui puiſſent ſervir à juger des actions humaines & donner des regles générales de conduite, ces prétendus Sages ſe bornent à recommander un attachement aſſez ridicule à quelques points peu importans de Morale. Ce n'eſt pas ſur leur droiture, ajoûte l'Auteur, ni ſur leur bonté, que les Chinois ſont fondés à s'attribuer de la ſupériorité ſur leurs voiſins, mais uniquement ſur l'égalité affectée de leurs dehors, & ſur leur extrême attention à réprimer toutes les marques extérieures de paſſion & de violence. Peut-être, dit-il encore, le ſens-froid & la patience dont les Chinois ſe glorifient, & qui les diſtinguent des autres Nations, ſont-ils au fond la ſource de tous leurs vices; car on a ſouvent obſervé qu'il eſt difficile d'affoiblir, dans un homme, les paſſions les plus vives & les plus violentes, ſans augmenter, en même temps, la force de celles qui ſont plus étroitement liées avec l'amour-propre. La timidité, la diſſimulation & la friponnerie des Chinois ont peut-être leur principale ſource dans la gravité affectée & l'extrême attachement aux bienſéances extérieures, qui ſont des devoirs indiſpenſables dans leur Nation.

ANSON. 1744. Critique de leur Gouvernement.

L'Auteur ne fait pas plus de grace à leur gouvernement. Il en appelle encore à M. Anſon. Nous avons vû, ce ſont ſes termes, que les Magiſtrats Chinois ſont corrompus, le Peuple voleur, les Tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité. La conſtitution même de l'Empire eſt défectueuſe, puiſque le premier but d'un ſage Gouvernement doit être d'aſſurer la tranquillité des Peuples contre les entrepriſes des Puiſſances étrangeres : or, cet Empire ſi grand, ſi riche, ſi peuplé, dont la ſageſſe & la politique ſont relevées par tant d'Ecrivains, s'eſt vû conquis par une poignée de Tartares. Aujourd'hui même, par la poltronerie des Habitans, & par la négligence de tout ce qui concerne la guerre, il eſt expoſé, non-ſeulement aux attaques d'un Ennemi puiſſant, mais même aux inſultes d'un Forban, ou d'un Chef de Voleurs. On a remarqué, à l'occaſion des différends de M. Anſon avec les Chinois, qu'avec le Centurion ſeul, ce Général Anglois ſe croyoit ſupérieur à toutes les forces navales de la Chine. L'Auteur, pour juſtifier une aſſertion ſi hardie, donne le deſſein des deux ſortes de Navires, qui ſont en uſage à la Chine. Le premier eſt une Jonque de

cent vingt tonneaux ; eſpece de Bâtiment qui ſert ſur les grandes rivieres, & quelquefois pour les petits Voyages où l'on ne perd pas de vûe les Côtes. L'autre eſt de deux cens quatre-vingt tonneaux ; & quoique les Chinois en ayent d'un plus grand port, elles ont toutes la même forme. L'avant de ce Vaiſſeau eſt tout-à-fait plat. Lorſque le Bâtiment eſt fort chargé, la ſeconde & la troiſiéme planche de cette ſurface plate eſt ſouvent ſous l'eau. Les mâts, les voiles & le funin de ces Jonques, ſont d'une forme encore plus groſſiere que le corps. Les mâts ſont des troncs d'arbre, dont on n'a retranché que l'écorce & les branches. Chaque mât n'a que deux haubans, faits de joncs entrelaſſés, & ſouvent amarrés tous deux du côté du vent. L'Etague de la vergue, lorſqu'elle eſt hiſſée, ſert de troiſiéme hauban. Les voiles ſont des nattes, fortifiées, de trois en trois pieds, par une côte de Bambou. Elles gliſſent le long du mât à l'aide de pluſieurs cerceaux ; & lorſqu'on les amene, elles ſe plient ſur le Pont. Ces Vaiſſeaux Marchands ſont ſans artillerie. On doit juger par leur deſcription, qu'ils ſont abſolument incapables de réſiſter au moindre

ANSON. 1744.

de nos Vaisseaux armés ; & tout l'Empire n'en a pas un seul que sa fabrique rende plus propre à proteger les autres. A Canton, que l'Auteur regarde comme le Magasin des forces navales de la Chine, les Anglois ne virent que quatre Jonques de guerre, d'environ trois cens tonneaux, de la même fabrique que celles qu'on a décrites, & montées de huit ou dix canons, dont les plus gros n'étoient que de quatre livres de balle (44).

(44) Pages 323 & précédentes.

Fin du XLIe Volume.



